MYRIAM DE G.

Ouvrage couronné par l'Académie Française

Vingt-deux ans de Martyre

Biographie — Lettres — Sermons

(1874-1921).

Lettre autographe de S. S. Pie XI à l'auteur

PRÉFACE DE M. HENRY BORDEAUX

de l'Académie Française

Quinzième édition.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON (IIe)
, place Bellecour, 3

PARIS (VIe)
10, Rue Jean-Bart, 10

VINGT-DEUX ANS DE MARTYRE

DU MÊME AUTEUR :

L'Ange de l'Eucharistie, préfacé par S. E. le Card. Mercier (Biographie illustrée). 6e mille. Desclée, De Brouwer, Lille-Paris-Bruges et Librairie catholique E. Vitte, Lyon-Paris..... 6 fr. 60

Sources fraîches, préface de Mgr Lavallée, Recteur des Facultés catholiques de Lyon.
E. Vitte, Lyon-Paris ..... 7 »

Ouvrage honoré d'une médaille d'honneur d'argent par la « Société nationale d'encouragement au bien ».

Traduction italienne de Vingt-deux ans de martyre, par la Signora Giuseppina POMPONI-PACINI. Préface de S. E. le Card. Maffi.

N.-D. de Liesse, d'Annecy. Préface de Mgr du Bois de la Villerabel, évêque d'Annecy. (Monographie illustrée.) J. Abry, Annecy ..... 5 »

Petite Prédestinée. Préface de S. E. le Card. Dubois. (Biographie illustrée. Collection " Parvuli ".) P. Lethielleux, Paris..... 5 »

D'après une miniature de Pastora Matosès.

l'Abbé J.-M. Girard, à la grotte de Lourdes.

«Ma mission c'est de
sauver des âmes de prêtres.»

MYRIAM DE G.

Ouvrage couronné par l'Académie Française

Vingt-deux ans de Martyre

Biographie — Lettres — Sermons
(1874-1921)

Lettre autographe de S. S. Pie XI à l'auteur

PRÉFACE DE M. HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON (II^e^)
3, place Bellecour, 3

PARIS (VI^e^)
10, Rue Jean-Bart, 10

DÉCLARATION

Conformément au décret d'Urbain VIII, nous déclarons que si, daus le cours de cet ouvrage, nous avons employé des termes de vénération, ce n'est que dans le sens autorisé par la sainte Eglise, aux jugements de laquelle nous nous soumettons avec le plus filial amour.

IMPRIMATUR

11 février 1927

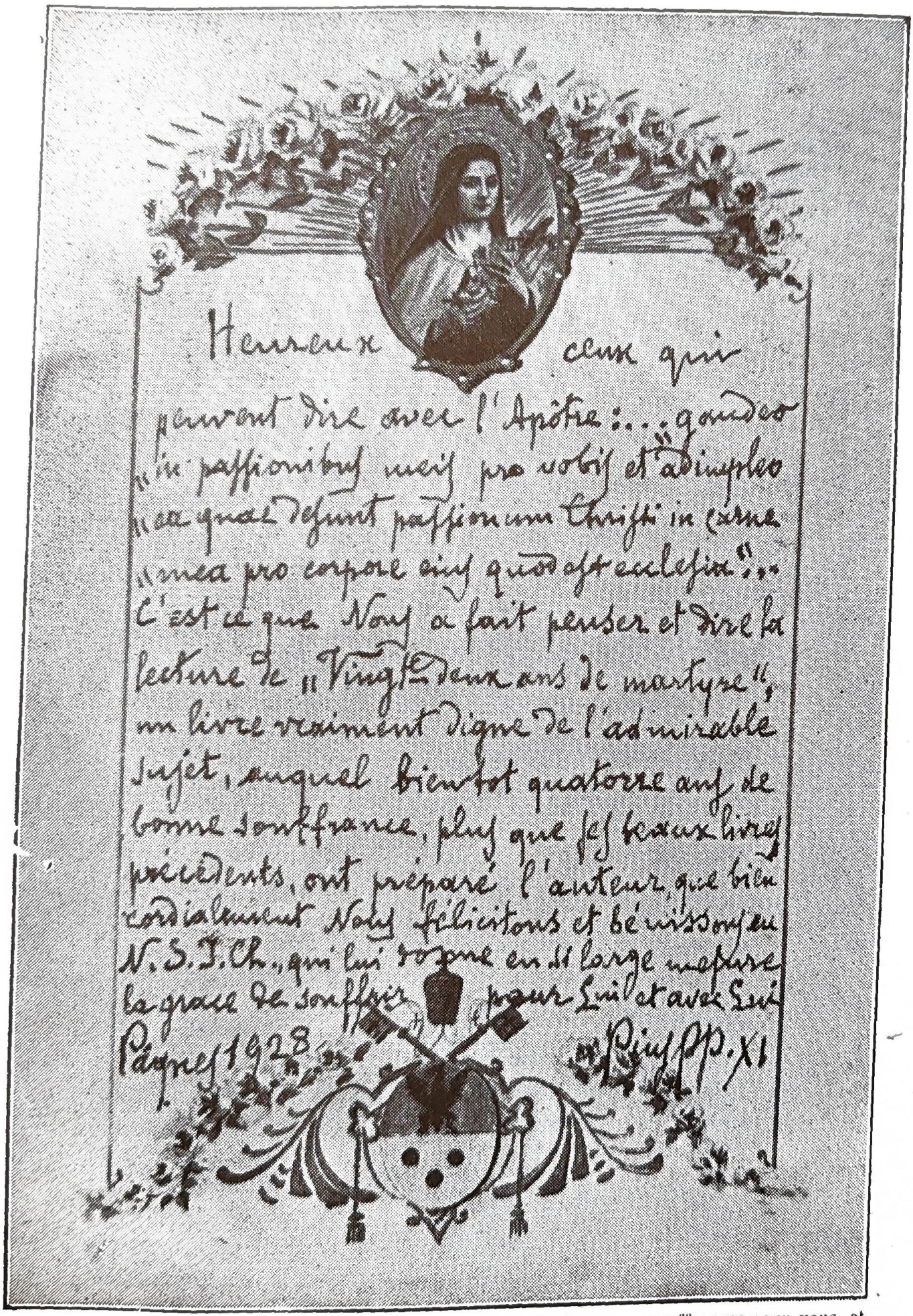
† D. CASTELLAN,

Archevêque de Chambéry.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation mêmes partielles, réservés pour tous pays.

Fac-similé d'une lettre autographe de Notre Saint Père le Pape, à Myriam de G.

Reproduction réduite



Traduction du texte de l'Apôtre : « Je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ, en ma propre chair, je l'achève pour son corps *(mystique)* qui est l'Eglise. (*Col.*, I. 24.)

LETTRE
DE
SON ÉMINENCE, LE CARDINAL LUÇON

Archevêque de Reims.

ARCHEVÊCHÉ
DE
REIMS

MADEMOISELLE,

Le livre intitulé *Vingt-deux ans de martyre* est une vie admirable, admirablement racontée.

Édifiante, captivante, cette vie met sous les yeux du lecteur un héros de vertu qu'il ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer. Le récit des souffrances du pauvre malade, le tableau « des plaies dont sa chair est trouée » arrachent des larmes de compassion ; sa patience, sa résignation, son humilité, sa force d'âme, des cris d'admiration.

Avant de l'admettre dans son paradis, Dieu l'a éprouvé par d'incroyables souffrances. Pour lui, le chemin de la vie a été une voie douloureuse où il a marché pendant de longues années chargé d'une pesante croix, une montée du Calvaire qu'il a gravie lentement, courageusement, sans défaillance.

Ame ardente, intelligence ouverte, esprit cultivé, imagination vive, cœur tendre et délicat, caractère

vaillant et généreux, artiste, musicien, poète, il voit tous ces dons de la nature réduits à l'inutilité par la maladie.

Apôtre embrasé pour le service de Dieu, et le salut des âmes, il est empêché d'aborder au sacerdoce, et ne peut exercer son zèle que par la prière, la souffrance et le sacrifice.

Comme son divin Maître, il sera l'hostie volontaire de son sacrifice et le prêtre de son immolation.

La nature pleure devant l'évanouissement de ses rêves et sous la pression de la souffrance ; mais la foi aidée de la grâce change ses cris de douleurs en chants d'amour.

Quel héroïsme ! Et ce n'est pas un héroïsme d'un jour, d'un mois, d'une année : il a duré vingt-deux ans !

Si, parfois il succombe sous le poids de sa croix, comme son Maître, il se relève et poursuit sa route avec un nouveau courage jusqu'au sommet de son Calvaire.

Si l'excès de la souffrance, physique ou morale, lui fait un instant demander grâce, il se ressaisit aussitôt et renouvelle amoureusement son *fiat*.

Il se reproche, lui, les résistances et les cris de la nature : le lecteur admire, au contraire, sa force d'âme, son énergie ; car la résignation n'est pas l'insensibilité ; loin de là : l'insensibilité ferait perdre à la patience presque tout son mérite, que la sensibilité augmente en proportion de son intensité. N'est-ce pas ce que Notre-Seigneur a voulu nous faire comprendre, pour notre instruction et notre consolation, quand, après avoir prié son Père de Lui épargner le calice de la Passion, Il s'incline devant le refus de son Père et accepte le calice?

Le martyr de vingt-deux ans a trouvé dans Myriam de G. l'âme qu'il fallait pour comprendre et raconter la sienne : une âme qui pense comme lui, qui aime comme lui, qui parle le même langage que lui.

Aussi le livre qu'elle a composé a-t-il mér té l'honneur d'être couronné par l'Académie françа e.

C'est un livre dont la lecture intéresse pieusement et fait du bien à l'âme.

Reims, ce 8 octobre 1927.

† L.-J. Card. Luçon,
Arch. de Reims.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR, MONSEIGNEUR CASTELLAN

ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY.

ARCHEVÊCHÉ
DE
CHAMBÉRY

11 février 1927.

MADEMOISELLE,

De l'*Ange de l'Eucharistie*, vous nous transportez au *Martyr du Sanctuaire*. Mais vous restez toujours dans le royaume de l'infirmité et de l'héroïsme.

Ces deux âmes se sont rencontrées parmi les souffrants de Lourdes ; ni l'une ni l'autre n'ont été privilégiées d'une guérison ; elles étaient destinées à plus haute mission : faire éclater la splendeur de la vertu parmi les misères de la santé. C'est un autre genre de miracle de rester vingt-deux ans, au lit, sans se plaindre, sans parler de soi, sans accepter les adoucissements du confort moderne, en travaillant, en même temps qu'à sa propre sanctification, au bien des âmes, et à la gloire de Dieu, par un ministère de souffrance et de conseils mystiques.

Ce fut le lot du vaillant abbé Girard, dont vous retracez la carrière. Du jour où il se releva du pavé de l'Ordination, il était marqué comme une victime. Il fut l'*hostia laudis* que doit devenir le sous-diacre, louant Dieu par ses prières, ses études, ses élévations

de cœur, pendant que sa chair s'en allait en lambeaux et que, des mille lèvres de ses plaies, montait vers Dieu le cri de la douleur, volontairement accueillie.

C'est un admirable exemple que votre nouveau livre offre à notre siècle qui ne sait pas souffrir. Et vous en écrivez avec savoir, puisque étendue vous-même sur une croix vous y avez rédigé ces pages. Vous les avez ornées du fruit de vos pensées profondes, de vos réflexions élevées et de vos délicats sentiments. Elles s'ajoutent ainsi, avec honneur, à l'admirable littérature qui tend à former la bibliothèque ou le bréviaire des malades — non moins utile aux bien portants.

Veuillez agréer, Mademoiselle, avec ma bénédiction, l'assurance de mes respectueux et dévoués sentiments.

Dominique CASTELLAN,
Archevêque de Chambéry.

LETTRE
DE
SA GRANDEUR, MONSEIGNEUR PASQUET
Évêque de Séez.

ÉVÊCHÉ
DE
SÉEZ

Séez, le 24 août 1927.

MADEMOISELLE,

C'est, sous d'humbles apparences, une vie comblée de mérites que vous venez d'écrire avec une si fraternelle compassion ; et, pour ma part, je vous remercie de m'avoir aujourd'hui révélé les merveilles que vous m'aviez naguère fait soupçonner en m'annonçant votre ouvrage.

L'abbé Girard avait reçu l'intelligence de la douleur. C'est sa marque. Par une grâce insigne de Dieu, à laquelle il eut l'inlassable énergie de répondre, il sut, un jour, découvrir, sous la Croix, l'onction qui la fait accepter (1), puis goûter la joie austère que savourent les âmes fortes dans « *la communion aux souffrances du Christ* (2) ».

Votre livre, qui nous propose, en exemple, cette belle sérénité, a, de plus, le mérite de nous montrer comment une âme de bonne volonté peut en faire le dur apprentissage.

Car, ce prêtre de désir, qui ne s'est consolé de ne pouvoir immoler Jésus-Christ qu'en s'immolant avec

(1) Saint Bernard.
(2) *Ia Petri*, IV, 13.

Lui, a terriblement souffert. En son corps et en son âme il a « *porté les stigmates du Christ* (1) ». Plus d'une fois, son ardeur native lui fit, en particulier, regretter de voir inemployés, à son gré, les dons peu communs que lui avait départis la Providence. Il semble même que cette impuissance à réaliser ses grands désirs fut l'une de ses plus lourdes croix. Alors, on l'entendait gémir.

Mais « *les voies de Dieu ne sont pas nos voies* ». C'est seulement sur la Croix que Notre-Seigneur a consommé l'œuvre de notre rédemption ; ses disciples n'opèrent eux-mêmes le salut de leurs frères que dans la mesure où ils se laissent avec Lui attacher à la Croix. Voilà pourquoi les ouvriers évangéliques, fussent-ils les plus actifs, n'achèvent rien sans souffrir, pourquoi aussi il y a, dans l'Église, des âmes dont la souffrance est même l'unique moyen d'apostolat.

Une fois comprise, cette vérité fut un trait de lumière qui sauva l'abbé Girard. A dater de ce jour, ses « années de martyre » cessèrent de lui sembler inutiles, mais lui apparurent comme une grâce, grâce si grande, a-t-il écrit, qu'il ne comprenait pas que Dieu l'eût jugé digne d'être « *choisi pour cela* ».

En appliquant un verset de l'Ecclésiaste à la vie de votre héros, vous en faites un « *parfum sur le feu de l'encensoir* ». Aucun de vos lecteurs ne vous contredira. Tous, au contraire, feront des vœux pour que cette belle existence, qui a éxhalé « *l'exquis parfum du Christ* », continue de le répandre au loin et fasse maintenant tout le bien dont elle était capable.

C'est le souhait que je forme moi-même, en vous priant, Mademoiselle, d'agréer, avec ma bénédiction, mes sentiments religieusement dévoués.

† OCTAVE, *Évêque de Séez.*

(1) *Ad Galat.*, VI, 17.

ARTICLE DU R. P. GARRIGOU-LAGRANGE, *O. P.*,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'ANGELICO, ROME

(PARU DANS « LA VIE SPIRITUELLE » *de décembre* 1929.)

Sous ce titre a paru un très beau livre de Myriam de G.. que nous devons particulièrement recommander aux personnes éprouvées, surtout aux malades retenus des mois et des années sur un lit de souffrance. C'est la biographie de l'abbé Joseph-M. Girard de Sées (Orne), qui, peu après avoir reçu le sous-diaconat et donc avant d'avoir eu la consolation de dire une seule fois la sainte messe, fut terrassé par la tuberculose osseuse et resta vingt-deux ans alité, torturé par son mal. L'auteur montre admirablement comment, au début, le jeune sous-diacre voulut guérir à tout prix, comment, ne guérissant pas, il eut la tentation de se suicider, mais se résigna et trouva enfin la joie dans son martyre, en offrant quotidiennement ses souffrances pour les âmes sacerdotales.

Ce beau livre, précédé d'une préface d'Henri Bordeaux, n'est pas seulement couronné par l'Académie française et par la Société nationale d'encouragement au bien, il porte une lettre autographe de Sa Sainteté Pie XI à l'auteur, qui est elle-même retenue sur un lit de douleur depuis quinze ans. « Heureux, lui écrit le Saint-Père, ceux qui peuvent dire avec l'Apôtre : *Je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ, en ma propre chair, je l'achève, pour son corps qui est l'Église.* C'est ce que Nous a fait penser et dire la lecture de *Vingt-deux ans de martyre*, un livre vraiment digne de l'admirable sujet, auquel bientôt quatorze ans de bonne souffrance, plus que ses beaux livres précédents, ont préparé l'auteur, que bien cordialement Nous félicitons et bénissons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui donne en si large mesure la grâce de souffrir pour Lui et avec Lui. » Pâques 1928.

Myriam de G. montre en effet comment l'abbé J. Girard,

intellectuel, poète et musicien, ardemment désireux de se dévouer dans l'apostolat, fougueux même, devint l'homme de la douceur et de la résignation joyeuse dans l'amour. Par ce très beau récit, écrit d'une plume toujours vivante, elle apprend à souffrir et même à être heureux dans la souffrance. On sent que c'est d'expérience qu'elle parle.

***

Pour inviter à lire cette biographie, notons quelques traits particulièrement significatifs de l'héroïque malade.

Comme le dit l'auteur, p. XXXV sq. : «Nul ne s'improvise héros de la croix. Nul ne le devient en un jour... Lorsque, exténué par le mal physique, il faut encore porter des peines morales atroces, et trouver, malgré cette double source d'abattement intense, la force de réagir, de vouloir agir quand on ne peut déjà plus vivre..., la force de se vaincre, en se faisant doux et humble, aimable et oublieux de soi, oh ! il faut bien vraiment *aimer* Dieu pour le faire, et le cher abbé le faisait. »

Peu à peu il apprit à connaître et à aimer « le Jésus des grands souffrants, des brisés, des anéantis, des oubliés ».

Au début il était fort peu disposé à l'immobilité et peu aimable quand il souffrait : il brusquait la religieuse infirmière et sa famille ; il voulait malgré tout continuer à se tenir au courant du mouvement intellectuel, social, politique ; il voulait guérir pour devenir « un prêtre savant », dit-il lui-même ; il fait alors des sciences, des langues étrangères, etc. Peu à peu il arrive à comprendre qu'il devait lire surtout des vies de saints.

Peu à peu il entend le sens de sa vocation : Dieu a sur lui des desseins d'immolation profonde ; sa prêtrise, comme dit l'auteur, doit être un martyre ; sa première et unique messe, une messe de désir qui durera vingt-deux ans.

Comprenant que ce n'est pas l'étude des sciences ni des langues, ni l'apostolat extérieur que le Seigneur attend de

lui, il écrit (p. 28) : « Avant de travailler à la réforme des autres, c'est à la sienne qu'il faut se mettre, car celle-ci conditionne la première !... Oh ! je le sais bien, Dieu est un maître dans l'art du crucifiement, et il y a dans la vie des heures de dégoût, des heures terribles où l'on n'espère plus, où, découragé de tout, on a la tentation de se débarrasser d'une vie pleine de misères, de chagrins, et qui semble le plus long, le plus douloureux des châtiments. Oui, j'ai éprouvé ces terreurs, j'ai passé par ces heures formidables, et je compatis d'autant mieux à la douleur des pauvres malheureux, au cœur desquels monte et grandit toujours cette affreuse désolation... Mais ce n'était qu'une tentation, ô mon Dieu ! Une tentation que la grâce victorieuse a vaincue ;... par elle j'ai appris à consoler mes pauvres frères affligés... Tenté de me demander si le suicide ne serait pas le meilleur moyen de me rendre heureux, vous le savez, je me tournai alors vers la croix, dans un besoin d'amour et de protection, et la croix me répondit dans son divin langage que tout cœur anxieux entend, que toute plainte écoute, que toute misère invoque... Elle me répondit : Espère en Dieu ! Sa grâce te suffit !... Une courte vie pour une éternité de bonheur !... Eh quoi ! Tu ne saurais supporter les luttes du martyre, pour remporter la palme des chrétiens victorieux et jouir d'un bonheur éternel. » La croix se tut : c'était assez, j'étais consolé.

« Je ne me plains pas, je ne m'ennuie pas, je remercie l'Amour de m'avoir crucifié par amour... Mais il me faut l'amour qui ne recule pas... la bonne volonté, la confiance extrêmes ; ... je donnerais toutes mes richesses intellectuelles pour cette fortune. Je désire l'amour de la souffrance. J'espère que Notre-Seigneur voudra bien m'accorder un amour *résistant à tout et progressant en tout*, l'amour de la croix, l'amour dans la confiance et la joie.

« ... Je comprends que, si je n'ai pu être prêtre comme je le désirais, si je ne le deviens jamais, je puis l'être sous une forme qui ouvre à mon besoin d'apostolat les plus

belles perspectives. Que me manque-t-il pour cela?... Un amour fou de Notre-Seigneur !... pour Celui qui ne s'est pas dispensé de souffrir pour moi, quand il n'avait qu'un mot à dire pour cela. »

Il se résigna d'abord, tant bien que mal, sans comprendre la vraie, l'austère, l'immense valeur de sa croix ; puis, voyant qu'il ne pouvait guérir, il comprit, dit-il, qu'il s'était trompé de chemin et d'études et se mit à l'étude de la vie des saints. « Ah ! je consentirais bien, écrit-il alors, à l'oubli de toute science humaine, pour acquérir celle du véritable amour. »

***

Il eut dès lors une vie de contemplatif crucifié ; son activité était celle de la prière cachée. C'est de cette prière surtout que Donoso Cortès écrivait : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent, et que, si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières ! »

La maladie s'aggrave de plus en plus, malgré les multiples opérations. Tous les os, depuis l'os coxal jusqu'à l'extrémité du pied, sont infectés. La hanche est ouverte, le fémur évidé sur vingt centimètres de longueur, le genou percé de part en part. « Il me semble, dit-il, avoir la jambe en enfer. » De plus, l'estomac étant rebelle à toute ingestion, il faut lui faire de multiples injections de sulfate de quinine pour essayer de calmer un peu la fièvre, et partout où ces injections ont été pratiquées, de gros abcès se déclarent, jusqu'à huit et neuf à la fois...

« Ah ! si j'avais la santé ! » pense le pauvre abbé ; mais appelant à son aide Marie, Mère de pitié, il comprend que sa vie est à vivre *où* il est... *comme* il est.

Lisez ces admirables chapitres : « Ce qu'est une vie de malade, intimité douloureuse et aimée, les visites, les joies de son calvaire », etc., vous y trouverez la suite de ses sacrifices offerts par amour, depuis le refus de la bouteille Majic permettant de conserver chaud ou froid le

liquide, le sacrifice de sa lyre et de ses vers dont quelques-uns très beaux. — « Je dois devenir un saint, non un poète ! » — jusqu'au dernier *fiat*, avant le *Nunc dimittis*.

« Mes meilleures joies, écrivait-il, me sont toujours venues de mes sacrifices les plus généreux... Pour vivre, puisqu'il faut des joies, à ceux qu'Il crucifie, Dieu en donne de spéciales, plus mystérieuses, plus vraies, plus durables. » *Hostia pro Hostia* est bien le résumé de cette vie ; si le saint abbé n'a pas participé, par l'ordination sacerdotale, au sacerdoce du Christ, il a participé à son état de victime. La souffrance, disait-il, est une école qui apprend des choses qu'on n'apprend pas ailleurs... Pour rien au monde je ne voudrais perdre ce que j'y ai gagné et appris ! »

***

Quand, par un voyage des plus fatigants pour lui, il retourne à Lourdes, pour la quatorzième fois, avec le pèlerinage national, il écrit : « Je veux obtenir de Marie la force de supprimer le calmant, mon unique ennemi. Je veux, par Elle, devenir bientôt une hostie vraiment très pure, très aimante, très généreuse, et, dans la mesure de l'amour et de la générosité, très heureuse. L'Immaculée doit faire de son misérable serviteur, un saint... un saint ! oui, un saint où l'image du Christ souffrant sera gravée... »

... « Je ne viens pas à Lourdes pour demander ma guérison, mais pour obtenir la conversion des pécheurs. » Ce chapitre sur « Lourdes, la souffrance, le Thabor », est un des plus beaux de l'ouvrage ; c'est à Lourdes que le cher malade révélait sa vie profonde ; sa physionomie renvoyait de la lumière, surtout quand il parlait de Notre-Seigneur et de Marie ; sur son visage passait quelque chose de l'éternité.

Ce pèlerinage à Lourdes sauva des âmes ; la prière du saint abbé fut exaucée. Mais cela lui coûta cher ; comme le dit l'auteur, « la sainteté est le plus rude des métiers ».

Le *fiat* suprême fut le parfait couronnement de cette vie. L'infection généralisée s'étendait de l'intérieur à l'extérieur de cette pauvre victime pantelante ; sa hanche était rongée chaque jour un peu plus, par une horrible plaie... ; sous ses chairs déchirées l'épine dorsale devenait visible et trois côtes étaient à nu ; visible aussi le frémissement des nerfs de la jambe et le tremblement des poumons. Avec cela 40° ou 41° de fièvre, le muguet et des maux de tête excessifs.

Le malade ne sait plus que devenir. Marie vient le consoler, en s'inclinant vers sa souffrance, en lui faisant dire son *fiat*, comme elle au pied de la Croix. Le saint abbé prie : « Mon Jésus, aidez-moi à souffrir ! *Fiat !... Fiat ! Fiat !...* Je resterai volontiers encore vingt-deux ans comme cela pour que le bon Dieu nous donne de saints prêtres. »

Quelques heures après, l'héroïque malade s'éteignait en disant : « Jésus... je n'en puis plus, venez !... venez... »

***

On a dit avec raison : « De l'invisible beauté les uns dissertent, les autres vivent. » Voilà une âme arrivée à la contemplation divine, à la vraie sagesse et à la perfection de l'amour.

Pourquoi n'y arrivons-nous pas? pourquoi même dans la vie sacerdotale et religieuse le nombre de ceux qui y arrivent est-il relativement restreint? — Parce que très souvent la conversation avec Notre-Seigneur est interrompue, parce que l'office divin, récité en particulier ou en commun, est mal dit, précipité, mécanique, sans vie, parce qu'il reste trop souvent une prière sans âme, sans esprit de foi, qui n'atteint pour ainsi dire pas la grande poésie des psaumes. Parce que à la racine de l'étude et de la prédication il n'y a pas assez la divine charité, qui est l'âme de l'apostolat. Parce qu'on ne voit pas assez dans les diffcultés quotidiennes, les insuccès, les contra-

dictions, comme les leçons de choses de la Providence, qui veut purifier notre vie de tout l'amour-propre, de tout l'égoïsme, ou de tout le « nosisme », sorte d'égoïsme à plusieurs, qui l'entache.

L'abbé J.-M. Girard nous dit cela, sans reproches, ni exhortations ; c'est sa vie même, qui dans une grande sérénité nous exhorte. Par un chemin de croix exceptionnel il est arrivé à une haute contemplation et à un grand amour de Dieu et des âmes ; par des croix moins pesantes, qui sont le partage de tous, chacun de nous, s'il prie vraiment, s'il est généralement docile au Saint-Esprit, arrivera, dans une mesure à ce sens surnaturel des mystères du salut, à cette intelligence vive, pénétrante, à cette connaissance savoureuse de la valeur infinie de la messe, chaque jour, chaque minute offerte par le Christ, et aussi à l'amour de Dieu qui rayonne et qui au milieu même des épreuves conserve l'âme dans la paix et permet de la donner aux autres.

Fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

ARTICLE DE M. G. GOYAU, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

DANS « LA FRANCE ILLUSTRÉE » *du* 11 *février* 1928.

Avoir vingt-cinq ans, être plein de toutes les ardeurs, de tous les espoirs, sentir en soi le désir dévorant de l'activité, compter sur sa force physique comme sur une rapide servante de la volonté, vivre dans l'avenir plus encore que dans le présent parce que la jeunesse c'est l'avenir en puissance ; aimer la vie pour ce qu'on croit qu'elle apportera et plus encore pour ce que l'on est sûr de lui faire donner, et puis, subitement, se sentir fauché comme une plante en pleine sève ; entendre ce décret inexorable d'un mal qui sans cesse progresse : « Tu n'iras pas plus loin, ta course est finie, tu restes, tu es « resté », tu es « demeuré », comme disent les bonnes gens de la campagne, et désormais cloué sur un lit » ; souffrir durant vingt-deux ans dans ses membres aux plaies ouvertes ; n'avoir d'autre horizon que le coin du ciel qui s'aperçoit par la fenêtre ; et, dans les longues insomnies, tandis que les artères rythment la douleur à coup précipités, se souvenir du passé et de ses promesses, et n'avoir qu'un désir, que ce martyre finisse au plus tôt : Quel cruel destin que celui-là !

Si vous ajoutez que le jeune homme auquel il était réservé avait la plus noble des ambitions : sauver des âmes, courir à leur recherche pour les amener au Christ, et qu'à ce Maître il offrait sa vie, toute sa vie, qu'il était à la veille de l'immense joie de l'ordination sacerdotale, vous comprenez qu'il n'est pas de plus déchirant sacrifice, et que parfois le malheureux immolé, avant de s'attacher à la croix que Dieu lui avait choisie, se soit écrié : « Pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais la réponse lui est donnée : C'est pour que tu m'aimes davantage, pour que tu sois plus encore à moi ; n'avais-tu pas pris

comme devise : *Tuus sum ego* »? Je « dispose de ta soumission pour ma plus grande gloire et pour ton plus complet bonheur » ; ces paroles ne sont-elles pas de toi? N'est-ce pas toi-même qui as souhaité que je dispose de toi?

Avant ses heures de souffrances, cet apôtre désormais immobilisé avait en effet dit au Christ : « Oh ! lorsqu'il s'agira pour moi de prendre la croix pour vous et avec vous, je veux la prendre avec promptitude, avec « courage ». Oui, le « cœur » réclamera ses droits, qu'importe ! Jésus commande. La « chair » murmurera : qu'importe ! Jésus commande... Oh ! mon Dieu, donnez-moi la force nécessaire pour vous sacrifier « tout », mais rappelez-moi que cette force vient de vous seul, afin de me maintenir dans l'obéissance et d'accroître mon humilité ».

C'est un livre émouvant s'il en fut que celui que Mlle Myriam de G. consacre sous le titre : *Vingt-deux ans de martyre*, à l'abbé Joseph Girard ; c'est un livre qui fait penser, qui fait rentrer en nous-mêmes et qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Et ce qui lui donne plus encore le pouvoir de toucher et d'entraîner vers les cimes, c'est de sentir qu'à la communion de deux âmes éprises du même idéal, s'ajoute le lien de la souffrance : Mlle Myriam de G. est depuis quatorze ans déjà constamment alitée. Les leçons que la souffrance lui a données, ont fait de cette autre « allongée », une apôtre elle aussi ; on a pu en juger déjà par ce petit livre si plein de vie intérieure et surnaturelle : *L'Ange de l'Eucharistie* qu'honora jadis d'une préface l'inoubliable cardinal Mercier, et par les *Sources fraîches*, ces pages délicates de si fine observation, et qui, sous leur grâce attendrie, renferment des leçons de haute spiritualité.

Mlle Myriam de G., dans l'Avant-Propos de *Vingt-deux ans de martyre*, nous dit : « Amor », « dolor », et « beatitudo », c'est la synthèse de ce volume », et elle nous prévient que cette vie de l'abbé Joseph Girard, c'est lui-même qui l'écrit pour la plus grande part puisqu'il est fait et de son

autobiographie, et de son journal intime. Mais la collaboration de Mlle Myriam de G. a su, en allégeant, en ramassant, en condensant sous forme de récit ces confidences autobiographiques, nous rendre plus attachante encore cette vie crucifiée, la rapprocher de nous, et par son ardente sympathie la faire palpiter devant notre cœur. Nous suivons pas à pas les étapes de ce calvaire, nous entrons jusqu'au vif dans les débats de cette âme, dans cette lutte magnifique de l'homme armé de la grâce contre les rébellions de sa chair, les révoltes de son moi, les tentations de son désespoir, les abdications de tous ses rêves, de toutes ses légitimes ambitions, légitimes mais humaines, et Dieu veut que le divin triomphe dans l'âme choisie par son amour. Joseph a demandé l'amour, le Christ l'en comblera, mais il lui faut toute la place : « L'amour, dit cet élu, ce sera le mérite, la force, la patience, la joie et la béatitude au milieu des pires tribulations ! Ce sera tout, car on ne peut rien faire de plus, on ne peut rien donner de plus... J'ai tant besoin d'amour !... Tant besoin d'amour pour toujours dire « fiat », consentir à tous les sacrifices, accepter, joyeusement, toutes les immolations... »

L'abbé Girard, par ses dons et ses aspirations, devait se classer lui-même parmi les intellectuels. Intellectuel, c'est un beau nom, pourquoi faut-il que souvent nous le voyions entaché d'orgueil? Pourquoi faut-il que l'intellectuel se fasse dédaigneux et suffisant, qu'il se rabaisse volontairement dans l'exaltation tout humaine du moi? A la lumière de sa conscience, l'abbé Girard a découvert le germe de cette fierté méprisante, au sein même de son désir d'un apostolat des intelligences. Dans son amour des lettres il sent poindre la vanité littéraire ; encore une fois, il renonce : d'ailleurs n'a-t-il pas accepté le plus grand des renoncements, n'a-t-il pas accepté de ne pas être prêtre de Jésus-Christ, et cela à la veille de cette immense joie et de cet incomparable honneur?

C'est ainsi que dépouillé de tout, il a pu se donner

tout entier et recevoir dans toute sa plénitude le don divin.

Et sa croix, comme la croix du Golgotha, a attiré autour d'elle ceux qui étaient chargés, ceux qui souffraient, et ses plaies à lui aussi ont rayonné, il a consolé, il a apaisé, il a élevé, il a amené à la source où lui-même s'abreuvait, d'autres âmes altérées comme la sienne de vérité et d'amour.

Georges GOYAU

de l'Académie française.

EXTRAIT DE LA SEMAINE CATHOLIQUE DE SÉEZ,

du 2 décembre 1921.

« Pendant vingt-deux ans M. Girard fut cloué sur un lit de malade. Ainsi Dieu dispose de nos destinées ; aux uns Il réserve les travaux méritoires de la vie active, aux autres les peines, plus méritoires encore sans doute, d'une vie crucifiée. Qui oserait se plaindre de sa Providence? Même lorsqu'Il afflige les siens, Dieu dirige tous les événements en vue du bonheur final de ses élus.

« M. Girard, âme d'élite, ne se plaignit pas, mais, de la façon la plus édifiante, il domina les révoltes de son ardente nature, et de la main de Dieu accepta la rude croix qui lui était présentée.

« Le vendredi 18 novembre 1921, sa dépouille mortelle était conduite au cimetière de Séez. La messe des obsèques avait eu lieu à l'église Notre-Dame de la Place, paroisse du défunt. Elle avait été célébrée par M. le chanoine Geslin, son ancien condisciple, directeur au Grand Séminaire, en présence d'un nombreux clergé et d'un groupe compact de parents et d'amis. Dans ce groupe on remarquait deux prêtres cousins du disparu : M. l'abbé Paul Girard, chanoine honoraire, curé-doyen de Laigle, et M. l'abbé Louis Girard, curé de Saint-Ouen-de-Sécherouvre.

« La vie du défunt fut un purgatoire, et sa mort, nous avons tout lieu de l'espérer, une délivrance, un essor immédiat vers le ciel. Ses longues souffrances héroïquement supportées avaient depuis longtemps, pensons-nous, purifié son âme de toute scorie terrestre et l'avaient préparée à paraître sans trop de crainte devant son Juge. »

APPRÉCIATION
DE MONSIEUR JULES MAURICE

Quelle grande chose que le service de Dieu dans la douleur ! Quand la maladie condamne à l'immobilité, dans le lit, ceux qui ont un idéal, quelle douleur poignante ajoutée aux autres que celle de se croire et de se sentir inutile. L'abbé Girard a résolu le problème de l'utilité des souffrances mêmes paralysantes ; car, atteint d'une tuberculose osseuse, immobilisé, frappé en plein cœur par la négation du rêve de sa vie : célébrer le sacrifice divin, il a tout offert à Dieu, et malgré les protestations de la nature il a donné l'exemple, converti les uns, et a parlé à tous de la joie d'aimer la Croix.

C'est cette héroïque conduite aussi étonnante que celle de Jacques d'Arnoux, dont nous devons la célébrité bienfaisante à M. Henry Bordeaux, que nous fait connaître Mlle Myriam de G.

Cet auteur est pour l'abbé Girard le parfait disciple, car elle a souffert, et accepté comme lui. Ce qui dépasse la mesure des sentiments humains c'est la joie surnaturelle dans la douleur, le stoïcisme ne donne que la résignation philosophique. Cette joie de la Croix est contagieuse et aide les autres à souffrir. Est-il rien de plus sublime?

Le livre de Myriam de G. est écrit d'une plume alerte, il est pur et limpide, on relève le lyrisme dans l'amour de la Croix. L'âme chrétienne peut y boire à des sources fraîches.

L'auteur est bien du pays de saint François de Sales dont un Bordeaux a permis à tous d'apprécier la sensibilité au service de la charité et de la pureté ! Plusieurs souvenirs me revenaient à la mémoire, en lisant ce livre sur l'abbé Girard ; l'un était celui d'un

de mes meilleurs amis, nature d'élite, qui avait le malheur de ne pas croire. Il supporta, sans jamais se plaindre, en philosophe qu'il était, une maladie sans rémission, jusqu'à la mort. L'espérance n'en était pas moins bannie de cette fin de vie et l'impression qu'on en éprouvait désespérante. Un autre était celui de tous les cas de réversibilité des mérites qu'un Bourget a pu faire entrer dans les perspectives du grand art littéraire ; enfin un récent souvenir est celui d'un mot d'un autre grand maître en matière de sentiment chrétien. M. G. Goyau que j'avais prié de lire ce livre voulut bien résumer sa pensée en quatre mots : Il est très émouvant.

Jules MAURICE.

PRÉFACE

DE

M. HENRY BORDEAUX de l'Académie Française

Voici une œuvre solide, un très beau livre qu'il faut lire deux fois, pour comprendre celui qui en est, le héros, et celle qui, de sa solitude, a écrit cette biographie émouvante.

M. Jules Maurice, qui m'apporta le manuscrit, m'a raconté comment l'un et l'autre comprennent et réalisent la sanctification du sacrifice et distribuent le courage de souffrir dans la joie.

Il se connaît en fine psychologie personnelle aussi bien que dans les hauts faits de l'histoire. Le maître distingué qui a narré les fastes de Constantin-le-Grand, est doué d'un dévouement, d'un coup d'œil et d'un zèle apostoliques. *Lisez*, me dit-il, *et vous serez édifié.*

L'abbé Girard dont il est ici question, fut atteint d'une double tuberculose qui l'a torturé **vingt-deux ans**, jusqu'à la mort.

C'est un converti, mais sa conversion n'est pas banale. Comme il arrive fréquemment aux trop ardents néophytes, il commença par escalader les hauteurs. Puis, sous une influence néfaste, il retombe dans les plaines de la médiocrité. Alors, il considère la vie intérieure à peu près comme un mythe ne voyant plus le bien à faire que dans un apos-

tolat extérieur fiévreux, à peine vivifié par l'esprit d'en haut. N'est-ce pas trop souvent, hélas ! le secret de certaines stérilités qui atrophient, dessèchent et ruinent de généreuses entreprises apparemment très éclatantes? Mal moderne : activité outrancière, beaucoup de bruit, peu de sève, piètres résultats.

Intellectuel délicat, vigoureux, habile controversiste, homme d'action infatigable, il avait, en germe, les belles qualités qui, grâce au développement normal de la vertu et de l'expérience, auraient pu nous donner un de ces défenseurs de la foi comme un chanoine Desgranges, un abbé Bethléem, un Pierre l'Ermite, etc...

Mais la maladie vient le surprendre, l'arrêter, et, après avoir subi un instant la tentation du suicide, l'abbé Girard accepte la croix, puis en remercie Dieu et enfin lui demande la douleur, tout en se reconnaissant indigne de sa noble vie de victime, désormais offerte pour la sanctification du clergé et la conversion des égarés.

C'est donc après de dures années de souffrances, qu'il retrouva ses ailes surnaturelles et réapprit à planer : alors il rivalisa avec les aigles.

Arrivé à un certain degré de vie spirituelle, il appelait à lui la souffrance, comme d'autres appellent le plaisir. Et quand elle venait — elle venait presque toujours — il l'accueillait d'un visage aimable.

Rien que par son exemple, il multiplia les conversions efficaces et durables.

Or, une vie de malade, si pleine de merveilleuses leçons de courage et d'abnégation, d'héroïsme réfléchi, d'héroïsme de longue haleine, d'héroïsme quotidien, ne pouvait rester dans l'ombre. Myriam de G. prit la plume. Une plume charmante, délicate, nuancée.

Mlle Myriam de G. est ma compatriote. Elle compte dans sa parenté le célèbre écrivain Henri Murger, dont elle est la contre-partie chrétienne.

Presque recluse, depuis douze ans et demi alitée, elle travaille : une petite biographie, *l'Ange de l'Eucharistie*, qui a grand succès, a précédé celle-ci ; *Sources fraîches* (exquises) et *Heureux âge* viennent de paraître, et d'autres volumes suivront. Elle travaille et elle console. Elle console : quel rôle dans la vie pour une malade !...

Je répéterai donc aux lecteurs ce que m'a dit M. Jules Maurice : *Lisez, et vous serez profondément intéressé.*

Mlle Myriam de G. est une sœur de cet admirable Jacques d'Arnoux, de ce prodigieux blessé de la Grande Guerre que j'ai eu l'honneur incomparable de découvrir, de faire connaître, de citer en exemple, et qui, dans les *Paroles d'un revenant*, après soixante mois d'hôpitaux, trouvait encore le moyen, par sa foi, son énergie et même sa gaîté de réconforter ses visiteurs.

H. B.

AVANT-PROPOS

Nous connaissons des hommes dont l'activité est souvent héroïque : missionnaires, soldats, médecins, explorateurs ou savants...

Nous remarquons moins, peut-être, les martyrs admirables du devoir terne, obscur, de l'abnégation totale, car cet héroïsme-là, sous ses voiles de passivité, semble perdre à nos yeux de son prestige. Il est pourtant aussi beau et d'une fécondité merveilleuse, dès que le surnaturel l'envahit, l'inspire, vient le guider en utilisant à des fins supérieures toutes ses audaces.

M. l'abbé Girard est l'un des héros de cette surnaturelle résignation, héros de l'héroïsme du *fiat*.

Amor, dolor et beatitudo (1) : c'est la synthèse de ce volume.

L'élu du divin Maitre est mort sur la croix où il a vécu avec tant de vaillance, et ce que nous trouverons en ces pages, c'est l'histoire de sa mort quotidienne : *Quotidie morior* (2).

D'aucuns s'étonnèrent du titre que nous avions choisi : *vingt-deux* ans de martyre, car la première et les premières années de maladie, leur semblait-il, ne furent point des années *de martyre*. Nous assurons

(1) Amour, douleur et béatitude.
(2) Je meurs chaque jour. (I, Cor., xv, 31.)

que les premières années sont les plus dures. Il faut s'essayer à comprendre... et même la souffrance physique paraît plus terrible au début.

Ces VINGT-DEUX ANS DE MARTYRE nous feront donc vivre auprès du lit douloureux sur lequel, vingt-deux années durant, l'abbé Girard a appris, et nous apprendra, à patienter, à accepter, à sourire, à rayonner... Ses « croix » sont devenues des « chaires » éloquentes.

Intellectuel, « converti », poète, musicien, il devint l'*homme du « fiat »*.

***

Il écrivit sa vie, pour prévenir un amical désir. Récit humble, simple, stimulant ; fleur pleine de pollen et de parfums où nous butinerons les meilleures choses : mi-autobiographie, mi-journal. Nous prendrons la liberté de ne donner à ces confidences l'allure toujours un peu monotone du « journal », que vers la fin de son exil, où nous le suivrons pour ainsi dire, d'un crépuscule à la prochaine tombée d'ombre.

Le fond, quoique sans dorure, en est très beau. Nous y écouterons la voix d'un martyr, nous y verrons les beautés de son « jardin fermé » ; nous y apprendrons par quels moyens il quitta nos rives humaines, pour voguer en paix sur l'océan des cœurs livrés à Dieu. *Les saints ne peuvent nous retenir que si nous sentons en eux des hommes. Nous les voulons voir dans la plaine avant de suivre leur ascension, comme nos yeux accompagnent ces avions qui glissent sur la pelouse avant de se détacher du sol ; pour employer un néologisme un peu familier, nous voulons les voir* décoller (1).

(1) M. Henry BORDEAUX, de l'Académie Française, *Discours d'inauguration, à Annecy, du monument à saint François de Sales.*

Évidemment, nous ne pourrons toujours savoir ce qu'il a souffert et offert. En tel et tel chapitre, un je ne sais quoi de délicat, empêchera d'exposer au grand air, toute l'intimité de son intimité. Les meurtrissures trop profondes, réclament Dieu seul pour confident et médecin.

Il est des douleurs qui ne se peuvent mettre à l'air ; il est des choses qui ne sauraient à aucun prix s'extérioriser, comme il est des fleurs redoutant la vive lumière !...

Nous livrerons beaucoup, allant même jusqu'aux dernières limites des possibilités. Mais là, en regardant le Christ, nous avouerons par un silence forcé, qu'Il demeure jaloux de connaître tous les secrets d'une âme.

S'il faut ignorer parfois les éléments d'une chose, on n'y perd point toujours : l'essentiel est de posséder la chose elle-même, de retrouver l'âme souffrante dans le Cœur du Sauveur, en pleine maturité de vie intérieure.

...Après avoir bu à cette source très profonde et très pure, nos lèvres ne connurent plus qu'un chant : *Deo Gratias!* notre volonté plus qu'un désir : offrir aux altérés l'onde bénie. *La source est à demi cachée par les buissons et les graminées: elle glisse sans bruit sur les mousses, mais elle est d'une pureté où le ciel qui s'y regarde y retrouve sa couleur et sa profondeur* (1).

La lecture de la vie des saints et des serviteurs de Dieu, l'emporte sur les livres spirituels, autant que la musique chantée l'emporte sur la musique simplement notée (2).

Nous oserons donc chanter ce duo d'amour et de souffrance, au bénéfice des âmes, toutes si chères à

---

(1) H. Bordeaux, *parlant de saint François de Sales.*
(2) Saint François de Sales.

son âme, pour lesquelles, comme son grand Modèle, il n'eût refusé aucun sacrifice. Oh ! sans doute, M. l'abbé ne pressentit nullement que le public serait un jour admis à contempler les mystères de son calvaire.

Comme les archéologues penchés sur les secrets du tombeau de Tuk-Ank-Amon, ne recevons-nous pas quelquefois indifféremment, l'écho des révélations intimes des âmes dont on publie l'histoire?... Mais l'indifférence n'est point admise ici... Recueillons-nous... Car *le cœur d'un saint est une source sans limon : le ciel s'y reflète, et les hommes s'y abreuvent !* (1).

Il n'est point de courant aussi puissant que celui de la sainteté : flot dont la source impétueuse, née dans les cieux, entraîne tout sur son passage. Approchons-nous. S'approcher des saints, c'est déjà être meilleur. *Ces âmes*, écrit Mgr Gay (2), *apparaissent toutes baignées dans l'onction, et radieuses d'une lumière qui n'éblouit personne. Elles exhalent des parfums que la nature ne connaît pas ; on pourrait dire qu'elles transpirent Dieu. Les aborder, c'est mettre le pied sur le seuil d'un sanctuaire ; les regarder, c'est faire oraison ; les écouter, c'est ouvrir toute son âme aux rosées de la grâce. O belles âmes des saints voyageurs, vous êtes un grand don de Dieu ! L'heure où l'on vous rencontre est bénie entre toutes les heures de la vie, et un des plus signalés effets de l'amour dont Dieu nous aime tous, c'est un lien de grâce avec vous !*

---

(1) M. l'abbé BUATHIER, *Le sacrifice.*

(2) Mgr GAY, *De la vie et des vertus chrétiennes.*

***

Et parce que, dans cette vie, la douleur alimentera l'amour, l'amour excitera la générosité, un refrain d'amour et de souffrance accompagnera tous les couplets de ce long poème.

Redites? A l'âme fervente de répondre.

On n'a point encore trouvé le moyen de conter la vie du Peintre des anges ou de Hændel sans parler peinture ou musique.

On ne peut *bien* écrire la vie d'un général sans parler stratégie, guerre, munitions, et en termes techniques ; comme on ne peut *bien* écrire une vie de saint sans parler de Dieu, d'ascétisme, d'amour.

Certaine littérature actuelle tend à chanter la sainteté comme on chante un art... profane ; elle s'empare des serviteurs de Dieu pour réaliser ce que d'aucuns estiment une merveille du jour : de telles vies écrites *presque* sans tracer le Nom divin !...

Il nous semble voir les saints, bousculant tous les mots enchanteurs qui les montrent sublimes, mais qui, sous prétexte de les rendre accessibles, cachent soigneusement *d'où* leur vint cette sublimité !...

C'est tout simplement l'essai d'une déformation systématique du jugement de certains lecteurs qui croiront qu'à faire des prouesses on devient saint — comme on deviendrait... gymnasiarque —, sans s'occuper de l'Amour !...

Nul ne s'improvise héros de la croix.
Nul ne le devient en un jour.

Luttes, efforts, succès, insuccès, passeront dans ce récit attachant.

Le pieux lévite avait rêvé l'ascension des degrés du sanctuaire. Sa prêtrise fut un martyre, sa première et unique messe, une messe de désir qui dura vingt-deux ans.

Dieu, sur lui, eut des desseins d'immolation profonde.

Ni la sainte messe à chaque aurore, ni les consolantes douleurs d'un zèle toujours en activité, ni la chaire, ni les beautés du service d'un ministre du Christ, ne furent son partage. Pour autel ? Un lit ! Pour œuvres apostoliques ? La permanente et cruelle maladie ! Pour joies sacerdotales? Les croix de tous bois! Et pour repos, les inénarrables journées vécues à Lourdes, auprès de l'Immaculée ineffablement Mère.

***

Divers fragments de son courrier — témoignage éloquent de sa charité pour les âmes — viendront nous rappeler comment le zèle du sous-diacre, transforma sa vie d'infirme en une vie d'apôtre.

Et quelques extraits de ses *essais* de sermons (à peine travaillés) achèveront de mettre en lumière son cœur aimant, sa piété modèle, admirable.

***

Cet heureux alité incarne l'abandon à Dieu, prêche l'amour, pleure, puis chante son « fiat » ! Il a gravi

son Golgotha comme son Roi : les yeux au ciel, le cœur sous le pressoir, l'âme dans l'angoisse. Si, à la suite de Jésus, il est tombé écrasé sous le poids de sa croix, il s'est relevé avec une humilité touchante, et, d'étape en étape, est arrivé au sommet béni, où, agonisant, crucifié par mille blessures, il trouva encore un sourire pour la mort, aube de l'éternelle vie ! *Il n'y a rien de plus grand dans le monde, que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand en Jésus-Christ, que son sacrifice; il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice, que son dernier soupir* (1) !

Le dernier soupir est l'acte principal d'une existence : le dernier soupir de ce martyr, fut un acte d'amour.

***

Sa belle âme, bien des yeux l'ont regardée et ne l'ont pas vue... Qui ne le sait? Le Maître de bonté, lorsqu'Il passait en Judée ou en Galilée, n'était point toujours vu et reconnu *Dieu* par les foules. Qui l'ignore? Tous les yeux ne veulent pas, ou ne peuvent pas, voir le divin. *De toutes nos aptitudes, la plus singulière est de savoir passer à côté de merveilles sans nous en douter. La beauté morale d'un dévouement de religieuse, la splendeur de l'Église, la grandeur du prêtre, qui voit cela* (2)?

On passe à côté des saints, sans les reconnaître, non seulement parce qu'ils sont trop humbles, mais aussi parce qu'on le mérite trop peu. On passe à côté

---

(1) Bossuet, *Réflexions sur l'agonie de Notre-Seigneur.*
(2) Père Plus, S. J., *Dieu en nous.*

des merveilles de la nature, sans les remarquer, parce qu'on a le sens du beau trop peu éveillé.

On passe à côté des splendeurs de certaines âmes, sans les pressentir, parce qu'on s'occupe trop de la terre...

Ainsi des hommes vivent près des Tabernacles sans s'éprendre de la réelle et invisible beauté du Verbe eucharistique.

Et notre ami fut avant tout, une beauté cachée :

« Comme un petit oiseau que nul homme n'écoute
Jette son harmonie aux arbres de la route (1) »,

il jeta souvent ses chants de douleur, sur le passage des inattentifs et des pécheurs, comme des parfums célestes, des *grâces d'amour qui passent*...

***

Ce n'est pas sans émotion, sans puissant désir de savoir aussi bien que ce cher malade, conformer toujours notre volonté à celle du bon Dieu, que nous parcourrons ces pages débordantes de vie intérieure transcendante. *Il y a des intensités de vie intérieure qui ne s'atteignent que dans une chair diminuée, comme on n'atteint certaines altitudes que délesté de tout* (2).

Notre ami a beaucoup souffert pour être tout à Dieu, pour devenir très pure hostie. Sans cesse à la merci des bonnes volontés : sait-on ce qu'il en coûte?

---

(1) Marie-Jenna, *alias* Céline RENARD (une sœur d'Eugénie de Guérin), *Vers détachés d'une poésie délicieuse*, offerte par elle à M. G. Trébutien, éditeur d'Eugénie de Guérin.

(2) Marguerite RIVARD, secrétaire de l'Œuvre des Malades, *Amicitia*.

Il dépendait de tous et de tout. Les manies, les perfections ou les imperfections des hommes ; les assauts de leur tendresse ou de leur rudesse ; leur sollicitude exagérée, suivie du délaissement si cruel, tour à tour irritent et blessent, froissent, déchirent, le pauvre malade dont les nerfs ont déjà donné largement leur mesure d'efforts et de support...

Lorsque, exténué par le mal physique, il faut encore porter des peines morales atroces, et trouver, malgré cette double source d'abattement intense, la force de réagir, de vouloir agir quand on ne peut déjà plus vivre..., la force de se vaincre en se faisant doux et humble, aimable et oublieux de soi, oh ! il faut bien vraiment *aimer* Dieu pour le faire, et le cher abbé le faisait.

Quand on est trop las pour voler, et que pourtant, ramper, répugne..., malade, meurtri, on ne peut plus que se laisser choir dans la miséricorde infinie... L'adorable Sauveur a des tendresses divines pour ces sortes de faiblesses, et sa main qui relève, est une main qui ne condamne pas !... Oh ! le Jésus des grands souffrants, des brisés, des anéantis, des oubliés ! le Jésus des cœurs sanglotants sans éveiller un écho !... le Jésus des détresses inconsolées, des douleurs solitaires !... le Jésus de ceux qui le connaissent, oh ! qu'*Il est bon et doux !...* Et ce Jésus écrivit de belles pages d'amour et de bonté, dans cette vie brisée.

***

Aux prêtres et aux religieuses, à la famille, aux amis et aux personnes du monde qui voulurent bien donner leurs documents, communiquer leurs souvenirs,

merci en Dieu, dans une prière, merci pour l'Église.

L'abbé Girard légua à l'Église ses souffrances et sa vie, afin que cette épouse militante du Sauveur adorable, cette mère visible des enfants du bon Dieu, en disposât à son gré en faveur des âmes.

Il s'est offert, a souffert, a aimé, puis il s'en est allé pour entrer, nous l'espérons, dans la joie de son Maître (1).

C'est ainsi que, de son lit, il a su et il a pu être PRÊTRE. C'est ainsi que se dévoile dans une traînée de lumière, la vérité de ce chant du poète :

« Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre,
Que tout le roulement des machines de guerre (2) !... »

. . . . . .

Notre ambition? Livrer à l'Église militante, ce fruit évangélique, Semer sur la route douloureuse des apôtres, des souffrants, des malades et des blessés par la vie, l'encouragement de cet exemple. Offrir *aux prêtres et aux séminaristes*, pour lesquels M. l'abbé Girard est une gloire, le céleste rayon qu'il fit échapper de leurs rangs : MA MISSION, C'EST DE SAUVER DES AMES DE PRÊTRES (3) !

Donner aux âmes lassées et peureuses en face de la croix, aux cœurs sans espérance, et sans désir d'espérer, aux corps meurtris, aux trop heureux du siècle, un élan, un réconfort, un baume, un appui ou un guide : un secours d'en haut. Mettre à la portée de tous, un

---

(1) *Intra in gaudium Domini tui.* (Matth., XXV, 21.)
(2) V. HUGO.
(3) Cité dans une lettre à M. B. de R. de C.

sublime exemple de vie crucifiée, féconde et heureuse...

Laisser passer la grâce avec ses harmonies profondes, pleines de cantiques d'action de grâces, et de douleur aimée... Apprendre nous-même, apprendre réciproquement, comment on devient un saint. Il est toujours si doux de voir comment un *Amen* peut devenir un *Alleluia !...*

« *Tolle et lege*, prends et lis. »

Myriam DE G.

8 *décembre* 1926,

En la solennité de l'Immaculée Conception.

Vingt-deux ans de Martyre

I

Du berceau au grand séminaire.

> Jéhovah s'est cherché un homme selon son cœur. *Quæsivit Dominus sibi virum juxta cor suum !*
> (Ier Livre des Rois, XIII, 14.)

— Au revoir, Monsieur l'abbé.

— A Dieu ! Écrivez-moi longuement, et comptez sur mes aveux intimes.

La porte se referme, et le solitaire abbé, alité, pensif, ses yeux noirs pleins d'espérance, se met à prier.

Le soir commence à naître ; un soir de mai tout frais et reposant, parfumé de renouveau.

La nappe bleue, là-haut, est bientôt parsemée de perles d'or.

La cloche du couvent de la Miséricorde, chante l'Angélus.

Une brebis suivie de son agnelet frisé — vrai modèle pour un *Agnus Dei* — passent sous la fenêtre...

De la nature prête à s'endormir, émane la paix.

Cette heure est pénible aux souffrants. Ils se croient plus isolés, plus éloignés de l'intimité de la famille réunie. Chacun a fini son ouvrage ; on se retrouve, on se rapproche, on parle... L'infirme est servi, il reste

seul. Et dans sa petite chambre peuplée du silence et des ombres de la nuit, il sent grandir encore la distance existant entre lui et les bien portants.

La cellule du malade est proche de l'Hôtel-Dieu, où les pauvres incomplets, déchets ou rebuts de l'humanité, viennent mendier la charité des Augustines (1). L'une de ses sœurs y donne sa vie pour ceux qui n'en n'ont plus... ceux qui n'ont plus rien à donner parce qu'ils ont tout perdu... Les deux âmes consacrées, vivent en communion de souffrances et d'offrande.

Dans son lit aux draps soigneusement tirés et fixés par deux épingles, l'infirme a les mains jointes. Il continue sa prière...

Il confie à Dieu ses pensées *heureuses*, ce soir ; il regarde dans sa vie, l'œuvre divine et la sienne propre. C'est comme un problème d'amour et de prévenances miséricordieuses.

Près de lui, un bâton ramènera, à l'occasion, l'édredon ou la couverture en déroute. Sur son traversin et à côté, une pile de livres, augmentant à mesure que les années s'ajoutent aux années. Sa petite cithare (2) est là aussi (il en possède une plus grande,

---

(1) Religieuses demi-cloîtrées.

(2) La cithare grecque antique (instrument du type lyre) est originaire de l'Asie. Elle n'est autre que la forme hellénique du *Kinnor*, instrument national des Israélites et des Syriens. Cet instrument n'a aucun autre rapport que celui d'être à cordes pincées avec l'autre instrument moderne connu sous le même nom et plus exactement sous le nom de « zitherharpe » des Bavarois et des Tyroliens. Il ne remonte pas au delà du XVII^e siècle.

Pour le *kinnor* Israélite et Syrien, voir l'étude sur *Les instruments de musique dans l'Ancien Testament*, publiée par A. GASTOUÉ.

Pour la *cithare* grecque, voir l'étude d'EMMANUEL dans l'*Encyclopédie de la musique*.

dont les cent cinquante cordes lui permettent de jouer un air en quatorze tons différents) ou bien elle dort dans son écrin ; quelquefois elle en sort pour répandre, dans cette solitude, ses sons métalliques : mélange du piano, de la harpe et du violon. « Je vous louerai Seigneur, au son de la cithare ! *Confitebor tibi in cithara* (1) ! » C'est un délicat musicien... en bouton. A portée de la main, sa petite bibliothèque : vrai capharnaüm ! Cela le dispense d'avoir à sonner trop souvent. A droite de sa bibliothèque, le Sacré-Cœur accueillant ses sacrifices. Il aime tant la pitié, la douceur, le calme du visage divin ! En face du malade, une Sainte Face lui rappelle l'amour dans ses abaissements infinis, et un grand Christ couvert de plaies, pour lui, l'idéal des Christs en croix, ravit son cœur.

Sur une table gigogne, à roulettes : son encrier, un quelconque sous-main dont les quatre coins rongés, couleur de serpillière, ont l'air de dire à leur propriétaire : *Nous t'avons bien servi !* un porte-plume... des feuilles larges : oh ! rien de ressemblant au papier « à la mode », croyez-le !... Et les jambages pointus, hauts, réguliers, vont couvrir les pages blanches. C'est ainsi qu'il écrivit *sa vie* dont Dieu, pour les âmes, réveille aujourd'hui les échos.

De temps à autre un commentaire éclairera, quelques lignes compléteront, pour le lecteur, telle et telle réflexion, telle joie, telle confidence ou peine...

Lisons bien vite ces précieuses pages :

« *Le vent qui souffle sur une tête chenue,* disait Chateaubriand, *ne vient d'aucun rivage heureux !* En disant

(1) Ps. XLII, 4.

cela, il avait tort. Le vent qui souffle sur une tête chenue vient des « rivages éternels », et c'est la joie qu'il promet !... Quoi qu'il en soit, ma tête n'est pas encore chenue : seuls quelques fils d'argent se glissent çà et là. Les vents peuvent donc souffler !... Et moi, oubliant mes « cheveux blancs », je vais revivre d'anciens jours, en vous ouvrant le livre de ma vie...

« Les pensées du moment, les retours vers un passé presque oublié, les événements de ma vie de malade, je vous offre ce mélange de choses fraîches et anciennes.

« Dans mon passé, il n'y a que des lâchetés ! C'est à peine si je sais *maintenant* aimer le bon Dieu. Mais combien de grâces reçues ! quelle miséricorde entoure mes années de lit !

« Dominez la terre. Regardez les choses d'en haut : elles n'ont plus le même aspect. Le calvaire où je vous conduis doit être vu avec des yeux d'aigle : c'est-à-dire des yeux à qui la foi permet de voir clair. Car, il s'agira de reconnaître la bonté infinie de Dieu, sa justice, sa sagesse et son amour, à travers les ombres de la douleur et le sang de la croix. »

L'aurore.

Dans un berceau de noyer vient de pleurer un privilégié : il n'y a que quelques jours qu'il est exilé, cet ange dont nous ne voyons pas les ailes, et déjà l'Église lui a ouvert son cœur par le sacrement de baptême.

Né à Buré (Orne), le 8 septembre 1874, l'eau sainte le régénéra le jour même, et la Vierge très pure, protègera désormais cet enfant dont la nativité se rencontre avec la sienne : grâce divine, exquisement délicate. Grâce dont le seul souvenir fera dire à Joseph-Marie-Moïse Girard :

« Marie a sur moi, plus de droits que sur un autre. Elle le fera voir, se plaisant à m'accorder tant de faveurs... Né le même jour qu'Elle, je voudrais mourir le même jour qu'Elle. »

Qu'est donc l'enfant au sortir des langes? Une nature riche de promesses et d'éléments à exploiter. Celui qui apprend à gazouiller aux petits enfants, l'a bien doté.

Ses parents, modestes cultivateurs, n'ont reçu qu'une instruction courante, mais le foyer est foncièrement chrétien. La messe chaque dimanche ; la communion à chaque fête ; la prière et le devoir chaque jour. Père et mère s'occupent du petit :

« Sur ses premiers matins, veillons pieusement,
Tout dépend ici-bas, de son commencement.
Le jour sera mauvais, si l'aurore est obscure,
Amer sera le fruit touché d'une piqûre ;
On trouble tout le fleuve en troublant le ruisseau ;
L'homme enfin tout entier se ressent du berceau ! »

Au nid familial, il vient gazouiller le troisième ; deux petites sœurs l'ont précédé : Marie-Joséphine née le 17 décembre 1871 et Augustine-Marie-Denise, née le 21 avril 1873. Deux sœurs et un frère le suivront : Eugénie-Marie-Louise, née le 1er novembre 1876 ; Auguste, né le 1er octobre 1878 et Angèle, née le 17 décembre 1885.

Deux s'en iront au ciel avec des ailes : Auguste, mort peu après son baptême ; Angèle, noyée le 3 mai 1887.

L'enfance.

Vif comme un petit écureuil, Joseph se plaît à imiter — de loin ! — leurs sauts adroits. Et quel bonheur, quels éclats de rire, quand il peut « faire peur » à sa plus jeune sœur ! Se cacher derrière un meuble ou à l'ombre d'un arbre, et surgir les bras ouverts, c'est plus qu'il n'en faut pour effaroucher une fillette et enchanter un petit garçon.

Quelle sève en cet enfant ! Quelle volonté déjà bien apparente !

Dans les jeux, c'est lui le commandant. Pétri de hardiesse, d'imagination, on ne s'arrête jamais de jouer s'il est présent. Quand on est un enfant ingénieux, ne peut-on s'amuser fort longtemps avec le minimum de choses?

Mais voici que M^me^ Girard, (née Marie Girard) est malade, et va endurer, un vrai martyre. Comme elle est parfois soignée à l'hospice de Mortagne, le petit Joseph va souvent, et quelquefois à pied, de Buré à Mortagne, pour embrasser la chère malade.

C'est un lit d'hôpital, dans une grande salle claire. Un Christ si pitoyable, une Vierge entourée de deux bouquets d'artificielles fleurettes passées... Des alités regardent les allants et les venants... Et le bambin las et poussiéreux d'avoir tant marché, sous le soleil ou sous la pluie, sous les soufflets du vent ou les

D'après un dessin de M...

JOSEPH A 9 ANS.

caresses des brises, s'assied sur le fond du lit. Il est enfin près d'*elle!* il aime tant sa mère !

Elle le couvre de baisers, le presse de questions. Lui, il répond et questionne aussi tout d'une haleine. Il apporte à sa maman des marguerites, des bluets, des graminées cueillis sur le bord des routes. Il aurait voulu lui apporter tous les papillons qui faisaient, au-dessus des fleurs champêtres, une ronde versicolore !

Son cœur déborde. Il est affamé inconsciemment, de ce quelque chose dont dispose seul le cœur des mères pour leurs petits : il vient pour en goûter les fruits et les douceurs.

Puis, il s'éloigne, le cœur gros. Combien de fois, en six années, refera-t-il le même trajet : l'aller plein de sourires, le retour plein de mélancolie.

Hélas ! quelle épreuve ! les années s'en vont. Maman ne se remet pas. Le mal s'aggrave, et, très tôt, nous dirions trop tôt, si l'adorable volonté divine n'était toujours souverainement sage, la courageuse malade part pour l'éternité.

Elle laisse quatre orphelins. Joseph a une douzaine d'années.

Mme Girard n'a pas eu le temps d'exercer une influence profonde sur son enfant ; Joseph se ressentira de ce manque de formation maternelle : irréparable lacune.

« Etre privé de l'amour, des soins d'une mère, à cet âge surtout, et de plus, n'avoir connu qu'une mère malade, c'est une épreuve dont j'ai beaucoup souffert. D'autant plus que, vivant avec l'un de mes cousins, je voyais tous les soins dont la tendresse maternelle l'enveloppait sans cesse. Mon cœur en est toujours resté meurtri... »

Par une après-midi brûlée de soleil, à l'ombre d'un pommier, nous surprenons une conversation charmante :

Eugénie, la chère petite sœur, berce sa poupée en atténuant pour *son enfant*, le reflet trop vif de ses yeux noirs : deux escarboucles ; Joseph, sérieux, grave, debout près d'elle, lui parle de la chère envolée, si haut et si loin :

« — Sœurette, nous irons la revoir !

— Crois-tu?

— Oui ! nous irons au ciel pour l'embrasser *comme avant!*

— Tu ne sais pas si tu iras au ciel, Joseph !

— Si... et pour y aller, peut-être que je me ferai *prêtre!*

Et la fillette de riposter :

— Eh bien ! moi je me ferai religieuse pour aller la revoir !... »

Pensées et paroles enfantines : la Providence les réalisera à sa manière.

Dieu bénit ce vase d'élection, cette âme fraîche, neuve, dont *le chapelet quotidien* offre à la Sainte Vierge mille supplications, même incomprises de son jeune âge. C'est si doux pour Marie Immaculée, de recevoir chaque jour ces « Ave » du petit enfant, refusant de se coucher avant de les avoir fait monter jusqu'à ses pieds !...

— « Joseph, il faut aller dormir.

— Oui, quand j'aurai fini mon chapelet... »

La lampe projette dans sa direction un pur rayon. La tête brune se retourne vers le crucifix de la famille, et les lèvres candides reprennent le chant des « Ave ».

***

Joseph porte à l'autel de sa première communion un petit cœur, vierge de souillure et d'ombre ; aussi, Jésus-Hostie, en se posant sur ses lèvres, les consacre pour lui ; sur son cœur, Il met aussitôt le sceau des prédestinés.

Quand il parle de sa première communion, l'abbé Girard n'a que des souvenirs émus, des épanchements ardents : sa piété naît débordante.

Ah ! la première communion ! jour dont on ne sait que redire : c'est le plus beau des jours !... Sans doute, il comprenait peu, le petit enfant, pourtant, il était rempli de bonheur. Son âme enfantine était suavement attirée par l'Eucharistie. Quand il eut communié, il se crut au ciel...

Le bon vieux prêtre de Buré avait, autrefois, élevé la famille, aussi combien est-il ému en donnant le Jésus de l'Eucharistie, le même jour — 10 mai 1886 — aux trois cousins germains : Joseph Girard, Paul Girard (1), Joseph Chollet.

On s'arrête à plonger un regard reconnaissant dans les abîmes de divines tendresses, de mystérieux échanges du jour unique entre tous, où, pour la première fois, la créature reçoit son Créateur, l'enfant son Père. C'est alors que Joseph a rencontré Celui qui prendra dans son cœur toute la place.

Qu'a-t-il dit à son Dieu?

---

(1) Aujourd'hui M. le chanoine GIRARD, curé-doyen de Laigle (Orne).

Jaloux de son amour, Jésus a coutume de garder ses secrets, et les plus belles pages de la vie d'une âme, n'ont point encore pu trouver une plume ou un chant pour se traduire ! Les splendeurs de la nature ne se peuvent parfaitement décrire : au seul génie divin, aucune nuance n'échappe !...

Et l'on saurait, et l'on pourrait disséquer les mystères de l'Amour? de l'Amour qui, même savamment analysé, n'est jamais que synthétisé?

Tout l'amour du premier baiser de l'Hostie ne se peut exprimer justement, profondément, que par le silence. Jésus se donne, se savoure ; Jésus, humainement, ne s'exprime pas. Aussi, de cette première et bienheureuse rencontre eucharistique, l'on ne sait, l'on ne peut dire tout...

Se peut-il qu'on ait écrit : les fêtes ont des lendemains tristes, car elles se sont couchées dans une apothéose finale? La première communion passée, il n'y aurait donc plus de grande allégresse, de jours célestes? Nous ne parlons point de la joie du cœur recevant quotidiennement ce Dieu caché, auquel il faudrait chaque jour, dans l'intimité de l'âme, comme la première fois, faire la même fête, mais nous rappelons l'intraduisible, souvent l'inconscient bonheur dû à la Confirmation, sacrement de lumières, de flammes, de dons inappréciables ; le cher petit est confirmé le 11 mai à Bazoches-sur-Hoësne ; ainsi se double d'un lendemain divin, le 10 mai trop vite enfui. Ainsi, son bonheur eucharistique trouve un écho dans les joies profondes que l'Esprit-Saint, *le divin Méconnu* (1), communique par son royal sacrement.

---

(1) Titre d'un ouvrage de Mgr Landrieux, évêque de Dijon.

La jeunesse.

Mme Girard partie pour l'au-delà, Joseph s'élève, grandit, travaille au petit bonheur : véritable églantier poussant au grand air, sous la voûte céleste ; existence peu rassurante, si la Sainte Vierge n'eût été là, comme une Mère vigilante.

A la maison, on aime la musique ; le père, M. Moïse Girard, ambitionne pour son fils la fonction d'organiste, et, en 1888, un cousin (1) donne à l'enfant des leçons de solfège, leçons reprises et complétées par une religieuse de l'hospice de Mortagne : Sœur Marthe. Ces heures musicales sont bien douces à Joseph, dont l'âme possède le sens de l'harmonie, le sens des teintes et demi-teintes, des sons, des frémissements, des soupirs ou des silences. *Les nuances sont des abîmes* (2).

Tout heureux, il accompagne bientôt les offices du dimanche. Il aime ardemment l'église : son silence débordant de l'invisible Présence, sa paix, ses solennelles cérémonies. Cet amour affine les délicatesses de sa nature. Le culte lui offre les satisfactions esthétiques les plus pures, les plus parfaites.

Il se passionne pour les arts. Quels regards admiratifs pour les beautés *belles* ! Quelles joies d'enfant à contempler les monuments audacieusement harmonieux. Quand il s'arrête, songeur, les yeux fixés sur quelque œuvre dont les siècles sont fiers, il résume sa pensée par ces simples mots : *C'est cela !* C'est cela

---

(1) M. l'abbé Gohory, mort curé de Saint-Pol.
(2) Mme F. F. Goyau.

la beauté qu'il sentait sourdre en lui. Ces émotions d'art le ravissent.

Il eût été trop heureux, lui, l'ami empressé des initiatives heureuses, d'entendre un « radio-sermon », de suivre l'abbé Bethléem dans ses campagnes aux ingéniosités vertigineuses, ou même simplement de lire le « journal lumineux » de la place de l'Opéra à Paris...

Écoutons ses aveux :

« Ma jeunesse ouvre toutes grandes ses ailes au souffle de l'amour ; elle est pieuse, très aimante, très dévouée à la Sainte Vierge ; très éprise d'idéal, très passionnée pour l'Hostie, au point de passer trois jours à préparer mes communions, et trois jours à l'action de grâces. Je ne sais pas laisser mes prières à faire. Je connais la ferveur, la générosité des premiers dons...

« — Oh ! désirez-vous donc déjà devenir prêtre?

« — Non, je ne pense à rien, ou du moins vaguement. Mais mon directeur en caresse l'espoir.

« Mes attraits pieux, mon essor, mes tendances se décuplent en moi, comme naturellement. Je vais à Dieu sans effort. »

C'est un jeune homme au regard clair, au front pur :

« A 16 ans, et plus tard encore, ignorant les mystères de la vie, j'ai un tel désir de porter à Jésus une virginité absolue, que des riens deviennent, pour moi, de vrais péchés mortels. Je ne sais s'il est possible d'avoir pour la pureté virginale un amour plus grand que celui que la Sainte Vierge m'a inspiré. Ah ! je l'aime tant, *Maman du ciel*, je la prie tant et tant de me garder !... »

Voici que, sans un mot ayant trahi le secret de son âme, sans qu'un événement extérieur nous ait préparé

à une décision de ce genre, à 16 ans passés, brusquement, Joseph Girard manifeste son désir de suivre la voie royale où le prêtre marche sur les pas du Maître pour être, à son tour, rédempteur, semeur de vertus et de bienfaits, sur les grands chemins souillés de la terre.

L'adolescent confie son secret appel au sacerdoce à M. l'abbé Loriot, du Mans, lequel avertit Mr. M. Girard qui s'incline devant la volonté de Notre-Seigneur et se réjouit du choix divin honorant son foyer.

Son fils sera dans les Ordres ! Brave entre les braves, oubliant qu'il lui manquera deux bons bras au travail, Mr. M. Girard, ce soir-là, put dire simplement à Dieu, en faisant sa prière :

« Vous savez ce que Vous avez à faire ! Vous avez bien fait. »

A cette vocation tardive, le bon Maître répondra divinement par le don de sa croix : ses réponses sont des mystères d'amour.

***

Paul Girard, le cousin de Joseph, après l'avoir critiqué sincèrement — nous citons M. l'abbé Paul lui-même —, entend à son tour l'appel du Christ, auquel il répond en novembre 1893, à 19 ans, mais non sans y avoir résisté tout d'abord.

Ensemble, ils sont reçus tertiaires de saint François, par un missionnaire de passage : Joseph sera fidèle jusqu'à la mort, aux prières de règle. Ces deux cousins garderont leurs âmes unies, malgré leurs vies si différentes, et demeureront liés jusque *dans les profondeurs de l'éternité.*

Nous voyons notre héros, nullement dépourvu, paraît-il, d'un peu d'ambition visiblement humaine, et d'un certain petit défaut de jugement dont les manifestations percent dans sa piété comme dans ses études ; défaut dû, un peu, à l'absence d'éducation familiale, et à sa vive imagination très personnelle, permettant difficilement le contrôle de la raison.

Mais, est-il déjà au Séminaire?

« Après mes études primaires, je restai quelque temps près de mon père pour le seconder à l'ouvrage. Puis, j'entrai en relations avec un camarade pour commencer le latin : ce fut le malheur de ma vie. Il s'appliqua à me briser les ailes ! Pas un mot de piété, jamais d'exhortation au bien, rien que de mauvais exemples... O Dieu saint ! Vous seul savez ce que j'ai souffert à ce contact !

« Puis, après avoir débuté à Buré, en 1894 je travaille avec mon cousin, à Alençon, près de M. le chanoine Poirier s'occupant de vocations tardives. Ce missionnaire, vieillard d'une grande piété, d'un talent remarquable, porte un double surnom justifié : *discipline vivante, travail incarné.* »

En novembre 1895, Joseph est soldat, et ce service militaire qu'il commence le trouve sans aucun respect humain, digne des convictions de sa foi vibrante.

Agenouillé au pied de son lit, il fait bravement ses prières, s'attirant chaque fois les railleries de ses voisins.

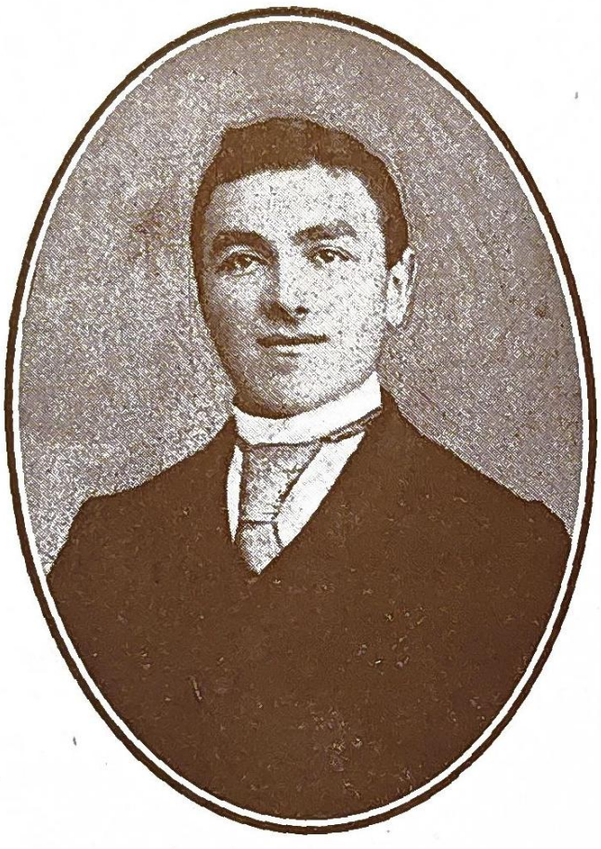
« Que fais-tu, Girard? déjà curé, toi?

— Je fais ma prière.

— Tu es une femme, alors !

— Moins que vous qui n'osez pas la faire !... »

« *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*, Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »
(MATTH., V, 8.)



JOSEPH GIRARD A 19 ANS.

Plutôt qu'un souffle impur ternissant ma corolle
En déflore l'éclat, il me vaut mieux souffrir !...
Plein d'un espoir fondé sur la sainte parole,
J'aurai tout à gagner si, *pur*, je puis mourir
Si, pur, *je puis mourir !...*

Certes, il souffre de ces moqueries, mais sans avoir la pensée de supprimer une seule de ses démonstrations de chrétien convaincu.

Chaque matin, quand s'éveillent les cloches, il vient servir la messe de M. le chanoine Poirier, chez les Petites Sœurs des pauvres où les anges envient son bonheur.

Ce digne prêtre a de lui une haute estime ; il l'entoure d'une profonde affection, le dirige vers les sommets et réforme sa prononciation : Joseph parlait toujours trop vite. M. le chanoine Poirier arriva, non sans peine, à lui donner cette parole claire, douce et précise qu'on lui connut.

Le Grand Séminaire

Providentiellement réformé après quinze jours de vie militaire, il revient faire sa philosophie avec son cousin Paul ; tous deux voient enfin s'ouvrir les portes du grand séminaire, au mois d'octobre 1896. Joseph a 22 ans : si tard il a commencé ses études classiques.

Ne connaissant rien d'un petit séminaire où ils ne sont entrés ni l'un ni l'autre, quels *parva incepta!*...

Nous ne connaissions que notre clocher et le petit coin de terre qui nous avait vus naître, remarque M. le curé P. Girard. Aussi, l'expérience leur manque-t-elle un peu, et les espièglerie de leurs condisciples sont des... surprises quotidiennes.

Ah! nous faisions modeste figure, conclut-il aimablement.

Toutefois, notre séminariste Joseph *chante fort*

bien ; sa voix puissante entraîne et porte les voix de ses confrères plus frêles que la sienne (1).

Que nous dit-il, notre ami, de son entrée au séminaire?

« Las, déformé par mon camarade, j'entre au séminaire où l'idéal pour moi, c'est la... science ! Je suis saisi, emporté sur ses ailes ! En conséquence, je me livre au travail intellectuel, avec acharnement. Ardent, enthousiaste, j'entrevois dans l'apostolat rationnel, la possibilité de conquérir les âmes à Dieu.

« A ma première piété toute de foi et d'amour profonds, se substitue une piété d'élans, plus faite d'amour de soi que d'amour de Dieu ; une piété ne voyant le salut des âmes que dans une activité extérieure intense. C'est ce qui me préservera de plus grands naufrages...

« Je n'omets aucune des prières, aucun des exercices propres à développer la vie spirituelle d'un séminariste, mais tout cela n'est pas vivifié. Si je reprends des forces intérieures au séminaire, les vacances, en me remettant en contact avec le camarade susdit, me replacent sous une influence qui achève de piétiner ce qui, en moi, s'efforce de ne pas mourir !...

« Il y a de bien bons jours près des séminaristes ! C'est comme une grande famille, je suis heureux...

« Certain soir, j'étais en retard pour la lecture spirituelle, alors pour rattraper le temps perdu — car j'aime beaucoup à rattraper le temps — je descendais quatre à quatre les cent et quelques marches du grand escalier. Mais en arrivant au bas, je tombe sur M. le Supérieur qui, très lentement, me dit : « *Mon*

---

(1) M. le chanoine Geslin, directeur au grand séminaire de Sées.

enfant, vous avez oublié votre ange gardien au sommet du grand escalier ! retournez donc le chercher...

« Ce que je fis tranquillement !... »

Joseph possède une intelligence peu ordinaire, apte à la métaphysique ; une mémoire facile et fidèle ; une rare bonne volonté mise au service d'un cœur ignorant qu'il existe des mesures.

Il aime le labeur de toutes ses forces, nous le lui avons entendu dire, et imperturbablement récite ses leçons ; il promet, assurent ses professeurs, d'être très brillant dans ses études.

Se pliant au règlement, il l'observe scrupuleusement, non sans difficultés toutefois, car son pas se trouve mal de fouler les brisées communes. *Pendant les trois ans qu'il passe au grand séminaire, il donne à tous l'exemple d'une vive piété et d'une infatigable ardeur pour l'étude. Il est d'ailleurs fort bien doué et ne semble guère se ressentir de la rapidité avec laquelle il a dû parcourir ses humanités* (1).

Il nous crayonne lui-même son portrait « moral » :

« Je suis vif, discret, tant et si bien qu'ici on m'appelle *le cachottier !* Oh ! je suis loin d'être un expansif !... Je renferme tout en moi, par crainte d'incompréhension ou de colportage. Il y a si peu d'âmes vraiment discrètes ! J'ai déjà payé pour l'apprendre. De ma vie, les grands secrets seront pour Dieu seul. Pour le monde, il vaut mieux se taire : le monde ne comprendrait pas ou jetterait son dédain à ce qui le dépasse. Même avec les âmes ordinaires, quoique bien

(1) Semaine Catholique de Sées.

chrétiennes, il vaut mieux se maintenir sur la réserve. Encore une fois, moins on en dit au monde et aux âmes d'une piété sans vastes horizons, mieux cela vaut. *Dieu seul! Dieu seul pour les prêtres!*

« Je suis grave, sans tristesse, plutôt gai que sombre, indépendant, actif. Sur la photographie (1), mon visage semble un peu dur ; c'est une « armature » extérieure que je me suis faite plus tard, pour me défendre mieux, contre les méchancetés de la vie. *Dans le monde où tous arborent des masques, la prudence veut qu'on se munisse au moins d'un loup discret* (2)...

« Je suis un tendre, mais je le cache, et on me croit insensible...

« Regard aigu, perçant, s'attendrissant facilement et s'adoucissant avec autant de promptitude qu'il lance des flammes et des éclairs dans la discussion. Car, je suis un combatif !

« Tout ce qui est beau et divin m'enflamme !... »

Nous complétons son esquisse :

Toujours plus volontaire, tenace, audacieux, autoritaire, prompt, il est constant par vertu. Sa franchise, à l'emporte-pièce, ne convient ni ne conviendra à tout le monde, malgré sa discrétion, car la vérité a des angles auxquels certains se blessent.

Son héroïsme l'affranchira, durant sa maladie, des petits défauts de vanité redoutés au début de sa vocation (3).

Ame profondément pure. Chateaubriand (4) conte qu'il y avait, au diocèse d'Uzès, une belle et pure

---

(1) Page 212.
(2) Marguerite PERROY.
(3) Un prêtre.
(4) *Mémoires d'outre-tombe.*

fontaine qui changeait de place lorsqu'on y jetait quelque chose de sale. *Les consciences d'aujourd'hui ne se dérangent pas pour si peu*, ajoutait l'amer René. Et Joseph se dérangera...

Combien le voilà riche des qualités de la race, des défauts de ses qualités, et de moyens pour devenir un saint !... Et, hardi, l'avenir lui souffle : *maintenant, faites sonner vos talents !...*

De toutes ces promesses, de ce bel avenir en fleur, que fera Notre-Seigneur?...

« A 19 ans, je commence à faire connaissance avec la douleur, sous la forme d'une gastro-entérite me conduisant à l'hôpital, et, plus tard, sous la forme d'une grave pleurésie m'obligeant à quitter le grand séminaire pendant six mois ! Ah ! quelle amertume... Puis, je revins au bercail (1), je repris mes livres...

« Cependant, je sentais « quelque chose » me gêner lorsque je devais ployer le genou ; toutefois, la chose paraît sans gravité, sans conséquence, bien qu'à la chapelle je sois contraint de ne point m'agenouiller et de communier debout, au milieu de mes confrères. »

***

C'est la saison des bourgeons gonflés de vie et des nids débordants d'ailes et de chansons. Les champs s'habillent d'herbe verte brodée de fleurettes, auxquelles la brise multiplie ses visites caressantes. Il semble que des étoiles de neige sont tombées, ce matin, sur les buissons d'aubépine blanche.

Bout-ci, bout-là, la vigne commence à jeter, et

---

(1) Au séminaire.

même, ici, sous le soleil plus chaud, un lilas risque au grand jour sa grappe mauve et son parfum.

Tous ces réveils multiplient les joies dans l'air.

La vie monte de la terre, la vie frémit de toutes parts. Comme c'est beau de vivre ! comme c'est grand de bien vivre !...

Dévoré du désir, du besoin de faire le bien en se donnant à son Dieu, Joseph Girard peut enfin gravir les premiers degrés de l'autel : le 27 mai 1899, il est ordonné sous-diacre par Sa Grandeur Mgr Bardel, évêque de Sées.

Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo (1) ! chante maintenant le jeune abbé (2) plein d'enthousiasme, enivré de la béatitude des commencements, brûlé du zèle ineffable des débutants !... Quelle fête ! quels espoirs !

Tuus sum ego (3) ! est sa fière devise d'amour que nous savourerons plus d'une fois. Tandis qu'il est radieux, dans le fond de son âme il prie :

« Il y a bien des retards dans mon obéissance. O mon Dieu, je le comprends, ce n'est pas ainsi que vous avez obéi, ce n'est pas l'exemple que vous m'avez laissé.

« Oh ! lorsqu'il s'agira pour moi de prendre la croix, comme vous et avec vous, je veux la prendre avec promptitude, avec *courage*. Oui, le *cœur* réclamera ses droits, qu'importe ! Jésus commande. La *chair* murmurera, qu'importe ! Jésus commande. Vaut-il mieux se satisfaire ou vous faire souffrir, vous, ô mon Dieu ?...

---

(1) Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours sur ma bouche (Ps. XXXIII, 2.) *Texte cueilli sur une image de son sous-diaconat.*

(2) Voir photographie, p. 138

(3) Je suis vôtre !

L'*amour-propre* réclamera ; l'*esprit* se révoltera ; la *créature* résistera. Mais à qui vaut-il mieux résister?

« O mon Dieu ! donnez-moi la force nécessaire pour vous sacrifier *tout*, mais rappelez-moi que cette force vient de vous seul, afin de me maintenir dans l'obéissance et d'accroître mon humilité (1)... »

Ainsi, sa voie apostolique s'ouvre radieuse.

---

(1) Extrait de son « Répertoire » du grand séminaire.

II

La Croix

Pro cruce vires et virtus, pour la croix, mon courage et mes forces !
(Devise de Mgr BAUDRILLART.)

Ce n'était rien, le genou douloureux, c'était pourtant très grave. Et la maladie arrête, dans sa course, le trop heureux lévite.

Contre son ardeur débordante, la Sagesse divine intervient en l'isolant du ministère, afin de le former et grandir dans le silence. *La solitude rapproche, tandis que la foule disperse. Je crois* la solitude *aussi nécessaire à l'amitié qu'à la sainteté, au génie qu'à la vertu* (1).

Etre seul est dangereux, si l'on ne met Dieu entre soi et cette solitude ; et Dieu va régner en maître, en ami, dans le grand isolement que son amour va faire. La solitude crée des saints ou des brigands.

L'histoire qui va se dérouler est un vrai drame : la douleur joue sur chaque scène. Cependant si l'on ne peut empêcher, çà et là, l'humaine pitié de s'émouvoir, on ne recueillera point une tristesse déprimante, car ce martyr saura *bien* souffrir. Son idéal ne s'amoindrira plus jamais. Il remontera sur les hauteurs, et il y restera. Or, plus on est haut, plus l'air est pur, vivifiant.

---

(1) LACORDAIRE

Il va souffrir en répétant à son Christ qu'il *l'aime quand même, et au delà !* Pour lui, ce sera tous les jours la croix, jusqu'à ce que sonne l'heure sainte d'être *repris par Dieu, pour de plus grandes choses ailleurs* (1). »

Quelques mois après la grande fête du sous-diaconat, son long martyre commence. L'atavisme maternel a raison de sa santé : sous l'étreinte méchante du mal qui le terrasse, l'étend sur un lit, il se voit durement éloigné, une fois encore, et cette fois pour toujours, de son séminaire, de ses confrères, de ses chères études et de l'autel !...

« Après des études acharnées, nous dit-il, au moment d'être appelé au sacerdoce, je tombe malade... La tuberculose osseuse se déclare dans mon genou. »

Une première opération subie au Mans, en cet automne 1899, le trouve si courageux :

« Malgré l'ineffable dignité du diaconat auquel je suis invité pour Noël, et que je ne pourrai recevoir parce que je ne serai pas encore guéri ; malgré mon éloignement du grand séminaire ; malgré tout cela et bien d'autres choses encore, Notre-Seigneur m'a communiqué quelque chose de meilleur que la santé, en me remplissant d'une certaine joie intérieure, d'une certaine paix, si bien que je ne m'ennuie nullement... »

Et à l'une de ses sœurs il avoue :

« Il y a deux moyens de me guérir : le premier consisterait à m'enlever les fongosités (ou champignons) dont mon genou est rempli ; enlevées, je pourrai plier le genou comme autrefois. Le second moyen, plus radical, consisterait à faire disparaître les surfaces articulaires qui occasionnent mon mal. Mais

(1) Newman.

quelles graves conséquences ! si le second moyen est employé, je ne pourrais plus faire de génuflexion !... Oh ! que cette pensée m'est pénible : plus de génuflexion, plus de prêtrise, plus de sacerdoce !... NE PAS ÊTRE PRÊTRE ! ! !...

« Oh ! combien mon cœur saignerait ! quelles larmes de sang...

« Mon Dieu ! se pourrait-il qu'il en soit ainsi? Se pourrait-il que moi, votre indigne ministre, je ne puisse vous offrir un jour, vous consacrer, et faire monter vers vous, le mérite de ce sacrifice très pur?... Non ! vous ne le voudrez pas, mon Dieu !...

« Et pourtant... Seigneur ! s'il en devait être ainsi, que votre volonté soit faite : *fiat.* »

Après ce premier coup de bistouri, ce premier « fiat », il s'essaie, au prix de quelles fatigues, à marcher un peu dans sa chambre, avec des béquilles. Mais en se voyant ainsi, boîtant, las, il se met à sangloter comme un enfant. Il veut avancer quand même, il reprend ses béquilles, son cœur se serre : c'est si doux et si dur ! ce sont presque ses derniers pas.

Ce soir, il est allongé dans son lit. Sur une chaise, sa soutane étend sa tristesse d'être veuve de lui, en lui tendant les bras.

La fenêtre est ouverte, l'air est doux, le malade souffre. Il lui semble qu'il est emmuré là... oh ! ces quatre murs tous les jours pareils ! oh ! cette vie *pas comme les autres*, cet arrêt..., quelle amertume, quelle désolation ! Le jeune abbé est tout frémissant de l'impatience de guérir. Et de sentir son genou récalcitrant, et ses forces amoindries, le voilà bouleversé...

« Je remets toutes mes souffrances entre les mains du bon Dieu, mais... je désire vivre comme les autres,

marcher, travailler ; je voudrais rentrer au séminaire dans une quinzaine de jours, et, en voyant le matin mes affreuses plaies, je me demande si elles guériront un jour ! ALORS IL ME SEMBLE QU'UNE VOIX ME DIT : NON !...

« Mon Dieu ! s'il faut rester toujours sur la croix, il faudra me résigner. Mais si ce calice pouvait s'éloigner de moi... »

Les mains tremblantes, le regard anxieux, il cherche à attirer près de lui la chaise de paille portant la tunique tant désirée ! Il allonge le bras, il fait des efforts... en la tirant par une manche, la soutane est venue tout entière sur son lit. Il a trop présumé de son courage.

Le pauvre malade voulait palper l'étoffe noire, la revêtir une fois encore, en jouir... et, sur la lignée de petits boutons noirs, il ne peut que verser des larmes.

A son Dieu, il dit « fiat » de grand cœur, mais ce « fiat » ne fait pas mourir en lui le désir de guérir. Désir légitime, désir douloureux, contre lequel sa soumission chrétienne absolue va lutter jour par jour, heure par heure.

Guérir pour se lancer généreusement dans les œuvres, sur tous les terrains où les apôtres de feu peuvent jeter des étincelles : quel rêve !...

Mais le bon Dieu veut de lui le renoncement à tout ce qui forme ce rêve ! Son œuvre unique, consiste et consistera à se laisser prendre par la tuberculose exigeante.

« Mon épreuve est déchirante ! Avec foi et amour je veux bien l'accepter. Cependant l'heure est si poignante. Le trouble est dans mon être entier ! »

Les yeux du malade sont pleins d'épouvante. Sa chambre lui paraît une prison. *Certains troubles sont*

de la lumière en travail. On achète — pour soi et pour les autres — du bonheur et de la paix avec ces crucifiements-là.

« On dit bien à une enfant en proie à quelque gros chagrin : « Vois ta poupée, elle ne pleure pas, elle ! » Et la bambine a répondu une fois, avec plus de profondeur qu'elle n'imagine : « Non ! mais si elle *vivait*, « elle pleurerait (1). »

L'abbé Joseph est bien vivant, lui...

Nous le voyons fort peu disposé à l'immobilité, et si peu aimable quand il souffre. On le baptise alors « l'indomptable » !... Sans doute, il ne sait vraiment regimber... toutefois il bondit sur sa croix ; il brusque la religieuse infirmière et sa famille, il se terre dans un silence... éloquent, pendant un an ! Quelques exigences de malade, quelques mots trop brefs, quelques mouvements trop vifs, et l'année passe...

Par scrupule? par délicatesse? par mauvaise humeur? On ne sait. Toujours est-il qu'avec la bonne Sœur c'est encore le mutisme complet.

Enfin, un jour, il se décide à lui parler. Dès lors, il la considère comme une mère, lui obéit en tout, comme un petit enfant. Admirable triomphe de sa vertu. Il vient d'aliéner pour longtemps, pour toujours, sa liberté.

Oui, ma Sœur, oui vous avez raison. Je vous obéirai.

« Un homme a l'habitude de chanter en s'accompagnant de la harpe. Si l'instrument devient impropre à tout usage, l'artiste le laissera, mais continuera à se servir de sa voix. Ainsi fera l'homme vertueux ; si la harpe de son corps est obligé de demeurer oisive,

(1) P. Plus, S. J., *Le Christ dans nos frères.*

il cherchera le plaisir dans son cœur, et dans le témoignage d'une bonne conscience : il savourera dans son âme la suavité des oracles divins (1)... »

Ainsi fera notre héros :

« Au lit, vais-je trouver la libération qui me ramènera au Dieu de ma prime jeunesse? c'est-à-dire : vais-je redonner à la vie intérieure son ancienne place dans ma vie?... Je ne sais ; en tout cas, ce ne sera pas tout de suite. Partout on me leurra de l'espoir d'être promptement guéri. J'ai consulté. Je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de laisser les préoccupations intellectuelles, études, et mise au courant du mouvement social, politique, intellectuel. On m'a répondu de continuer à étudier, et de ne point suivre mon attrait me portant à ne lire et étudier que la vie des saints. Un religieux et un supérieur furent la cause de cette orientation ayant sa raison d'être ailleurs, mais qui, au lit, pouvait me devenir funeste, car je laissais le principal pour l'accessoire.

« C'est très beau d'être un prêtre savant. Il en faut ! Jésus a dit : *docete* (2) ! Pour cela, il faut savoir, et pour savoir il faut s'instruire. Oui ! mais Jésus n'a pas dit que, pour cela, il fallût négliger l'essentiel : sa propre sanctification. *Pro eis ego sanctifico meipsum* (3)! Et sous prétexte de science, je négligeais ma sanctification.

« Vous me voyez alors, comme l'individu voulant construire un édifice, et s'occupant de l'extérieur, avant de poser les bases fondamentales.

« Alors, dans les intervalles laissés par les crises, les fièvres, les misères, pour éviter de perdre le fruit

---

(1) Saint Ambroise.
(2) Enseignez ! (Matth., xxviii, 19.)
(3) Je me sanctifie moi-même pour eux. (Jean, xvii, 19.)

de mes études antérieures, au cas où les espoirs dont on me berne se réaliseraient, je me livre à un travail considérable. Théologie, philosophie, diverses revues qui me mettent en contact avec l'intelligence contemporaine, etc., etc. Tout cela sert à satisfaire mon besoin de savoir.

« Je veux guérir pour devenir *un prêtre savant*, capable de répondre à toutes les objections.

« C'est pourquoi je refais une partie de mes études insuffisamment approfondies au cours de mes années passées au grand séminaire. Je fais des sciences, de la physique, de la chimie, des langues étrangères... C'est ainsi que je gaspillai ma vie !...

« Plaignez-moi d'avoir ainsi dissipé mon temps, tant de temps, en futilités, en études ! Elles ne me serviront pas, au contraire, elles s'élèveront contre moi, au tribunal de Dieu ! Avant de travailler à la réforme des autres, c'est à la sienne qu'il faut se mettre, car celle-ci conditionne la première !... Ah ! *je voudrais tant aimer l'Amour qui n'est pas aimé!...* Mais j'ai trop fait attendre le bon Dieu : il est juste qu'à son tour, Il me fasse attendre... »

***

Mettez un aigle en cage, il rompra ses barreaux. A tel prisonnier, il faut la liberté. Et cet impétueux a sa jeunesse dans un lit !... Il étouffe dans sa cage. Il souffre... jusqu'à l'écrasement total qui met au bout de sa plume, ce cri angoissé : *Ah! il y a des désillusions, des retours sur soi, des désirs illimités, des aspirations infinies, des séparations douloureuses, des fatigues de tout dans une sorte d'affaissement général!...*

Il souffre jusqu'à mêler au « fiat » aimant et géné-

reux, la plainte de la nature épouvantée : *Je n'en peux plus !...* Il souffre pour permettre à Dieu d'opérer en son âme la transformation bienheureuse, puisque la sainteté est une œuvre à deux, en laquelle Jésus se réservant la part la plus importante, laisse néanmoins la part de la créature. *Il en est de l'homme comme d'un dessin dont un artiste tout puissant aurait tracé les principales lignes, en lui donnant la capacité de se finir lui-même selon un certain modèle* (1).

Il souffre, il souffrira jusqu'à pouvoir dire : dans ma croix *Deum vidi* (2) !...

« Oh ! je le sais bien, écrit-il, Dieu est un maître dans l'art du crucifiement, et il y a dans la vie des heures de dégoût, des heures terribles où l'on n'espère plus, où, découragé de tout, on a la tentation de se débarrasser d'une vie pleine de misères, de chagrins, et qui semble le plus long, le plus douloureux des châtiments. Oui, j'ai éprouvé ces terreurs, j'ai passé par ces heures formidables, et je compatis d'autant mieux à la douleur des pauvres malheureux, au cœur desquels monte, et grandit toujours cette affreuse désolation... Mais ce n'était qu'une tentation, ô mon Dieu ! Une tentation que la grâce victorieuse a vaincue, une tentation dont je vous bénis, dont je ne cesserai de vous remercier, car, par elle j'ai appris à consoler mes pauvres frères affligés ; j'ai appris par moi-même ce qu'il fallait faire pour vaincre cette redoutable tentation qui étreint tant de cœurs, et qui, hélas ! hélas ! en précipite dans le suicide...

« *Oui, ô mon Dieu ! vous le savez, lorsque meurtri, désolé à la vue d'une vie que je croyais désormais inu-*

---

(1) Georges PÉCOUL, *Clé d'or de la philosophie thomiste.*
(2) J'ai vu Dieu.

tile, vie qui ne devait être pour moi qu'une source de déceptions, j'étais tenté de m'abandonner à d'effrayantes pensées, tenté de me demander si le suicide *ne serait pas le meilleur moyen de me rendre* heureux, *vous le savez, je me tournai alors vers la croix, dans un besoin d'amour et de protection,* et la croix me répondit dans son divin langage que tout cœur anxieux entend, que toute plainte écoute, que toute misère invoque, que toute désolation implore, elle me répondit ces mots, que je répète aujourd'hui et qui changèrent mon âme : « Espère en Dieu ! Sa grâce te suffit ! Eh quoi ! « une courte vie pour une éternité de bonheur ! Alors « qu'importent les peines, les afflictions, les chagrins, « les misères?... N'est-ce pas assez de bonheur que de « remporter cette couronne d'immortalité?... Quoi ! « celui qui veut ici-bas acquérir quelque chose, rem- « porter quelque victoire, quelque couronne, se dépense « jour et nuit, sans calculer avec la peine, et toi, fils « de l'éternité, tu ne saurais supporter *les luttes du* « *martyre,* pour remporter la palme des chrétiens vic- « torieux, et jouir éternellement d'un bonheur éter- « nel?... » La croix se tut ; c'était assez, j'étais consolé. Et je supportai mieux toutes les misères de ma vie (1) !... »

Voilà jusqu'où il a souffert.

. . . . . .

« ... *Je ne me plains pas, je ne m'ennuie pas, je remercie l'Amour de m'avoir crucifié par amour...* Mais ce n'est pas assez : il me faut l'amour qui ne recule devant aucun sacrifice, et se fait une joie de tous les

---

(1) Extrait de son « Répertoire ».

holocaustes !... Aussi, je jette un regard d'envie sur les âmes ardentes, quand je les vois sur des hauteurs qu'il me faut *regravir !...*

« La bonne volonté, la confiance extrêmes, ah ! c'est la plus enviable des richesses.

« Je donnerais toutes mes richesses intellectuelles pour cette fortune !... Je désire l'amour de la souffrance, on fait mieux quand on l'aime ! J'espère que Notre-Seigneur voudra bien m'accorder un amour *résistant à tout et progressant en tout*, l'amour de la croix, l'amour dans la confiance et la joie.

« S'il ne fallait pas voir Notre-Seigneur venant à nous, sous la forme de croix qui parlent de lui, et qui sont faites pour devenir des ambassadrices de son incarnation en nous, que de choses seraient dures à accepter ! Mais nous avons à faire ce que ne firent pas les Bethléemites ! Ils ne surent voir en Marie que ce qui apparaissait extérieurement : sa pauvreté, son abandon, mais ne surent pas découvrir le Trésor qu'elle recélait en son sein... Allons au delà des « apparences », des épines qu'elles portent : c'est Jésus que nous trouverons, Jésus qui se plaît à se voiler derrière chaque être, chaque chose, chaque événement, si crucifiant parfois !

« Avec cet amour dont la sagesse est faite de folie, et dont la folie est l'expression de la plus haute intelligence, je sollicite l'amour de la souffrance *physique*. Si ma croix m'a été dure à accepter je n'ai cependant *jamais murmuré*, et bientôt j'ai compris que la plus grande grâce que le bon Dieu m'ait faite, ce fut de me mettre au lit..., de m'y laisser. Je comprends que, si je n'ai pu être prêtre comme je le désirais, si je ne le deviens jamais, je puis l'être sous une forme qui ouvre à mon besoin d'apostolat les plus belles perspec-

tives. Que me manque-t-il pour cela?... Un amour fou de Notre-Seigneur ! un amour également fou de la souffrance physique, pour l'amour de Celui qui ne s'est pas dispensé de souffrir pour moi, quand Il n'avait qu'un mot à dire pour cela ! »

***

Après sa première opération, une deuxième, puis une troisième lui sont offertes, et ainsi de suite. Sa patience prélude au merveilleux ex mple qu'elle va donner aux âmes.

Premières pentes de cette montagne de souffrances et de mérites, dont le développement part de 1899 *et décrit anguleusement cette courbe effrayante qui ne s'achèvera qu'en* 1921 *par la mort* (1)...

Joyeuses, frénétiques, toutes les cloches carillonnent. Leurs voix graves ou légères partent sur d'invisibles ailes et communiquent à l'atmosphère des tressaillements heureux. Concert d'allégresse harmonieuse. Des nuages, là-haut, dessinent hâtivement des nefs... évanescentes.

Vers l'église, endimanchée elle aussi, les paroissiens se pressent. M. le Curé a revêtu la solennelle chasuble d'or. L'autel accueillant a l'air de dire : *Venez, c'est grande fête! c'est Pâques* (2) ! Toutes ses lumières semblent d'innombrables yeux clignotants.

Trop souffrant pour suivre les vaillants, l'abbé Girard traînant sa fatigue, se rend à quelques mètres de chez lui, à l'Hôtel-Dieu. Il est ravi en ce jour, de faire chanter l'harmonium des bonnes religieuses, et d'en-

---

(1) M. le chanoine Geslin.
(2) 15 avril 1900.

voyer au ciel des Alleluias triomphants. Il leur fait plaisir : il jouit donc doublement. Mais il n'aura pas deux fois cette consolation, car son lit le reprendra pour ne plus le laisser partir.

Sa santé perdue l'empêche de devenir prêtre, et il voit son cousin Paul devenir diacre, prêtre, vicaire, curé. *Et l'épreuve, nous écrit celui-ci, le fait se réjouir de mes succès, alors qu'il en souffrait lorsqu'il était au grand séminaire.*

Maintenant, l'apostolat de son parent va se confondre avec sa souffrance. Pendant vingt ans, le malade le suivra dans son ministère , son cœur vivra des œuvres de M. le Curé, aussi intimement que si elles étaient siennes. *Il souffrira sur sa montagne, pendant que je lutterai dans la plaine ; nous ne ferons plus qu'un. Je serai sûr qu'il m'aide et il sera certain que je compte sur lui et qu'il a une grande part à mon sacerdoce* (1) !

« Dans ce lit — ma demeure —, je ne comprenais pas grand chose... je ne savais pas souffrir. Je me résignais tant bien que mal sans comprendre encore la vraie, l'austère, l'immense valeur de ma croix.

« Mais enfin le bon Dieu eut pitié de moi.

« J'eus l'occasion de rencontrer deux dames, dont l'une, révolutionnaire, a promis à son père de ne jamais se confesser ni communier. Elle a soixante-douze ans ! L'autre est calviniste. Alors, moi qui avais tant de confiance dans la puissance de la raison, je fis de l'apostolat intellectuel, tant et plus. Hélas ! j'eus la douleur de constater que les arguments les plus puissants sont absolument incapables de changer une âme, si

---

(1) M. l'abbé Paul GIRARD.

Dieu n'y met sa grâce !... Cette déroute de ma raison me fut salutaire. Puis, l'aggravation de mon état, me faisant comprendre que je ne pouvais guérir, du moins avant fort longtemps, je vis hélas ! bien tard, que je m'étais trompé de chemin et d'études !... Alors, encouragé par un ami, je fis ce que j'aurais dû toujours faire, surtout depuis que je suis au lit. Je me mis à l'étude de la vie des saints, étude qui m'a toujours passionné.

« Oh ! que de joies, mais aussi que de leçons j'y trouve !... Je voudrais rattraper mon temps. Hélas ! le temps perdu reste et restera perdu. Ah ! je consentirais bien à l'oubli de toute science humaine, pour acquérir celle du véritable amour, pour être frappé du glaive enflammé dont Notre-Seigneur a frappé le cœur de tant de ses saints !... Mais on ne se refait pas en un jour. Il est dur quand on est descendu des hauteurs, d'avoir à remonter ce que l'on avait déjà gravi !... »

Humblement, saintement, le pieux sous-diacre avoue alors :

« Je n'ai *pas assez* de jugement pour faire du ministère ; d'ailleurs, il me semble que la souffrance sera ma seule vocation. »

Pour s'en convaincre, il faut avoir une bonne dose de jugement et pour vivre d'après cette conviction, il y a largement de quoi se sanctifier et sauver des légions d'âmes !

Sa vie de contemplatif crucifié est l'activité de sa prière cachée. Prière toute-puissante !... En 1849, un ambassadeur d'Espagne, Donoso Cortès, écrivait ces lignes sublimes, au marquis Albéric de Blanche : « Je crois que *ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent*, et que, si le monde va de mal

en pis, c'est parce qu'il y a plus de batailles que de prières ! Si nous pouvions pénétrer dans le secret de Dieu et de l'histoire, je tiens, pour moi, que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que, s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers ! »

***

On nous a signalé que *dans son héroïsme, il avait besoin de vertu tragique, ce qui ne l'empêchait pas de donner son cœur à toutes les vertus ordinaires*, reconnaissait-on aussitôt. *Avec une telle nature, son mérite a été immense, d'accepter le ministere obscur de son martyre, sans consolateur ni fin.*

« Il avait besoin de vertu tragique? » Faut-il comprendre que l'ardeur de son amour pour le bon Dieu, a été, par quelques-uns, prise pour un excès?...

D'abord, *les malades ont toujours raison* (1), et d'ailleurs, dans l'amour donné à Dieu, y aura-t-il jamais d'excès? Les saints ne sont-ils pas toujours des *exagérés* pour leurs *opposés?... Il faut bien ceux qui prient toujours, pour ceux qui ne prient jamais* (2) !... *L'excès en tout est un défaut:* on s'appuie sur cet

---

(1) H. Bordeaux.
(2) Victor Hugo.

argument pour combattre la sainte passion des âmes embrasées, incomprises des hommes froids comme une carafe d'orgeat.

Dieu est l'Infini, l'homme le fini, et lorsque la créature veut bien avoir pour son Sauveur *des excès d'amour*, ces excès, mis en face des divins excès, apparaissent comme des actes bornés, limités, encore beaucoup trop mesurés !... Que révèle le parallèle entre la conduite de Dieu et la nôtre?

Que peut bien être l'excès humain au regard de l'excès divin?

De la part de l'adorable Maître, oui, il y eut excès — à notre façon de parler — et il le fallait puisque sa divinité incarnée voulait, en s'humiliant, nous témoigner visiblement toute sa charité ; mais, du côté de l'homme, non, il n'y a pas d'excès, même dans les plus hautes folies qui cherchent à l'imiter, Lui... *Dieu demande toujours, Dieu réclame toujours*, écrira plus tard le cher abbé Girard, et, pour répondre à ce Dieu insatiable, le moyen de ne pas passer toutes les bornes?... Sans doute, l'infirme aura des souffrances indicibles, des occasions d'abnégation d'autant plus méritoires qu'elles lui coûteront le prix d'un oubli de soi quotidien, permanent, et ce sera... un excès !...

Sans doute, son âme entrevoit-elle déjà l'éternelle jubilation, et puise-t-elle dans cette espérance du bonheur sans mélange, l'entrain nécessaire pour patienter persévéramment ! Pour en arriver là, sera-t-il contesté qu'il lui faut bien multiplier fréquemment, ce que le monde appelle des *excès*, et le Verbe, des *actes d'amour !* Ce que le siècle estime « folie » et le Christ « sagesse » !... Platon nous donnerait raison : *Il est une folie plus belle que la sagesse !* Pour devenir *la preuve vivante qu'on en fait autant à genoux, que*

debout (1), autant couché que mêlé à l'action, sera-ce sans peine, sans... *excès d'amour?* Le « merci » du bon Dieu pour cet humble et silencieux héroïsme, c'est aujourd'hui, l'Amour glorieux, l'Amour sans épuisement !...

Peut-être, objectera-t-on encore qu'il y avait une certaine originalité en l'abbé Girard : ne pourrions-nous alors, répondre ceci : dans l'harmonieuse perfection des saints, il y a toujours la note originale. Tel trait, telle théorie, tel procédé, sont en dehors du commun, soit. Le bien en est-il exclu pour cela? Ce qui déroute n'est, assurément, pas toujours condamnable !... Non sans raison on a écrit : *Les saints sont des originaux!*

Jésus, plus que tout autre, a été au-dessus des hommes... du monde !...

Le genre particulier d'un être ne doit point nécessairement nuire à sa beauté morale, car l'élévation intime d'une personne c'est la marche constante vers le divin, donc, l'éloignement progressif de l'humain, du terre à terre, du *comme tout le monde!*.

Il y a quelques années, les trois prédicateurs les plus réputés de l'Angleterre: Le fameux P. Bernard Vaughan, S. J. (2), *frère du Cardinal, l'un des PP. Nicholson, et le P. Benson, se faisaient aménager une véritable roulotte foraine et entreprenaient une série de courses à travers les contrées anglaises déshéritées de clergé*

---

(1) M. le curé Paul GIRARD.

(2) *Famille bénie :* Le cardinal Vaughan, mort en 1903 ; Mgr William Vaughan, évêque de Menevia (Galles) ; Mgr Vaughan, évêque de Plymouth ; l'archevêque de Sydney, Mgr R. Vaughan ; enfin Mgr John Vaughan, évêque de Sébastopolis.

catholique, officiant, préchant, et recueillant des fonds pour l'érection d'églises et de chapelles.. Odyssée extraordinaire et admirable, non dépourvue, pensons-nous, d'un certain cachet bizarre !...

Qui reprochera au jeune malade d'avoir suivi le sillon des saints, où les singularités ne sont souvent que des formes de charité parfaite?...

« ... L'homme propose et... Dieu dispose, écrit-il. Il a disposé de mon temps pour m'envoyer des crises qui ont failli, ce soir, m'arracher à ma plume. De cette contrariété j'ai retiré cette leçon :

« Il n'est pas de meilleure voie pour aller au bon Dieu, à la perfection, à la sainteté, que *la voie de l'abandon total aux volontés divines*.

« Ah ! non ! l'abandon ne nous libère jamais de la croix ! il nous conduit directement au calvaire ! Ma vie me le prouve, s'il me fallait des preuves !... Je lui ai dit, au jour de mon sous-diaconat : *Je suis vôtre!* » Il m'a *pris* la même année... Résultat de mon abandon !

L'abandon, c'est le sacrifice perpétuel de ses vouloirs, de ses goûts, de ses instincts, de ses désirs, pour les subordonner aux amoureuses exigences du Cœur de Jésus. Voilà pourquoi Jésus, notre Jésus si aimant, est si peu aimé, même des siens !...

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum (1), Si quis vult !... *Si quelqu'un veut!* voilà tout le mystère ; c'est un mystère de liberté, un drame qui se déroule en trois actes : *penser, vouloir*, et *faire*. On pense pour vouloir, on veut pour agir. Sans doute, beaucoup de pensées sont loin de la vérité, ou n'en

---

(1) Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même ! (Matth., XVI, 24.)

sont pas assez imprégnées, lors même qu'elles sont en sa possession. Or, tout désordre dans la pensée, la moindre imperfection dans la pensée, a son retentissement implacable, dans l'ordre du vouloir et de l'action. Mettons que l'ordre dans la pensée, aboutisse à l'ordre dans le vouloir... Mais l'ordre dans le vouloir, dans le *Si quis vult* ne conduit pas toujours à l'ordre dans l'action, à l'*abneget* de Notre-Seigneur. Pourquoi? Hélas ! Pourquoi?... Il faut se vaincre et cela coûte ! Il faut crucifier ses désirs, même légitimes, et cela coûte ! Il faut mettre la volonté de Dieu à la place de la sienne, et cela coûte ! Il faut mettre la volonté des hommes, des vouloirs parfois moins parfaits que les nôtres, des ordres moins conformes aux exigences divines que les nôtres, il faut les mettre à la place des nôtres, et cela coûte !... Bref, il faut substituer au « moi humain » le « *moi* divin », quelle que soit la forme qu'il prenne pour venir à nous, et cela coûte ! Alors, heureuses les âmes en possession d'un grand amour ! Avec cet amour elles consentiront à tout, accepteront tout, voudront tout, pourront tout ; elles se feront une joie de ce qui sera pour elles l'aliment et l'instrument de leur amour : *le sacrifice !...*

« Évidemment, je n'en suis pas là !... »

***

On peut être un rossignol ou un simple moineau ! Les roulades de celui-là n'enlèvent rien au pépiement gentil de celui-ci. Lui aussi, il chante ! Mais, est-ce vraiment chanter ce qu'il fait? Non. Pourtant, s'il fait ce qu'il peut, les petites notes qu'il jette dans l'espace, trouvent une jolie place dans le concert général.

Le généreux lévite fait ce que Dieu veut : il suffit pour que son chant soit mélodieux.

Sa grande valeur vient de la résistance merveilleuse qu'il va opposer aux coups répétés d'une maladie envahissante, interminable ; de cette endurance, de cette sérénité désormais rarement en défaut, qu'on admirera et vénérera...

Il souffre d'autant plus qu'il a une soif dévorante d'activité, une nature exceptionnellement exubérante. Un *las d'aller* l'exaspère.

Faire ceci, faire cela ; aller à droite ou à gauche, quelle tentation, mon Dieu, quand on est immobile, quand on est ligoté ! Lorsque sur un lit de douleur, on demandait à la bienheureuse Bernadette ce qu'elle faisait *là*, elle répondait : « Mon emploi ! »

Et le même emploi occupe notre pieux malade.

Rien ne peut donner une idée de ce trésor d'amour en formation... car *Il a souffert. Voilà ce qu'on doit dire et redire. Voilà ce que je sais de lui* (1).

Sa vie est si peu « extérieure ». Ses actes? Souffrir, offrir, patienter. Il a, comme la petite sainte Thérèse, la pudeur de ses douleurs ; de ses souffrances physiques il parle fort peu ; encore bien moins de ses épreuves morales. C'est « son secret ».

Peu à peu, sa piété profonde va l'absorber tout entier. Il l'entretient, la dirige, l'accroît par la lecture de ses livres de spiritualité et d'hagiographie ; étudier les grandes manifestations mystiques de la vie des saints, l'enchante.

De-ci, de-là, on a un peu méconnu les appétits violents d'un esprit livré à lui-même ; à tort, quelques-

---

(1) M. le chanoine Geslin.

uns s'étonnèrent de sa soif extrême de lire, d'apprendre, de compenser, par une vie intellectuelle intense, les privations multiformes imposées par son état physique.

Sans un livre, une plume, une occupation quelconque, que deviendrait donc le pauvre alité? La solitude, compliquée de désœuvrement, est une mort ! Nous avons entendu Madeleine Sémer (1) : « La *lecture* est l'alcool, l'opium de mes chagrins ! »

L'isolement crée des besoins : comment peut-on l'oublier?...

Dans le silence de sa thébaïde, il lit pour s'abreuver de nectar, enrichir son esprit, stimuler son âme, ou reposer son cœur. Et pendant quelques heures, il oublie son mal, et les jours, et les mois s'écoulent...

Près de son lit, un petit autel est dressé : le Crucifix, deux cierges, quelques fleurs. Simplicité évangélique. Jésus-Hostie y vient reposer pour gagner son cœur et se l'unir. Colloques pleins de choses qui restent le secret des anges.

En des circonstances pourtant peu favorables, il aura toujours le bonheur de communier. La sainte Eucharistie, il l'aime tant ! Elle le soutient si puissamment ! C'est grande fête, chez lui, *une fois par semaine*, pour la recevoir.

Avec une filiale confiance, à Marie il demande de n'être point privé de l'Hostie très pure, indispensable au support de son ineffable martyre. Il sait avec quelle tendresse son cœur s'ouvre à toute prière, à toute nécessité ; il sait combien il lui est doux de nous donner son « Trésor », et de garder ses enfants. Certain

---

(1) *Convertie et mystique*, par l'abbé F. KLEIN.

jour, il dut à notre Immaculée Mère, une protection spéciale, maternelle, divine.

Comme il sait bien prier !

« Je demande au bon Maître, *l'amour, l'amour, l'amour !*

« L'amour, ce sera le mérite, la force, la patience, la joie et la béatitude au milieu des pires tribulations ! Ce sera tout, car on ne peut rien faire de plus, on ne peut rien donner de plus ! Oh ! oui, de grâce, ô mon Jésus, versez en moi un peu de votre immense Amour ! J'ai tant besoin d'amour !... Tant besoin d'amour pour toujours dire « fiat », consentir à tous les sacrifices, accepter joyeusement toutes les immolations, surtout celles qui passent à portée de ma main et que votre Cœur me prépare !... »

***

1900 amène M. l'abbé Girard à Lourdes, près de la toute belle Immaculée. Il vient chercher, pour en être guéri, le sourire de la Vierge.

Sa correspondance à sa famille, à ses amis, nous livre tout ardente, sa soif de laisser, là-bas... dans l'eau miraculeuse, les bandes de gaze qui lient ses misères.

Il prie, il fait prier. Il apporte à l'Immaculée souveraine de Massabielle, un trésor de petits et de grands sacrifices pour acheter cette grâce.

Eh quoi ! les hommes le soignent — vagues palliatifs ! — mais n'ont-ils déjà plus de remède pour le remettre debout?... Qu'importe! Le miracle descend du ciel, à Lourdes, Lourdes le guérira. *Il en est convaincu.*

Quand, au retour, plein de fatigue, de secousses, son organisme gémit, quand son pauvre corps se

couvre d'abcès et d'eschares à cause du voyage, murmure-t-il? est-il déçu de retourner au lit?...

Marie a embaumé son âme de résignation, de courage et d'espoir. M. l'abbé y retournera. M. l'abbé insistera ! Jésus aime l'insistance confiante. L'Évangile nous l'apprend.

Dès lors, chaque année, vers la grotte bénie, le malade reviendra. Sept fois ce seront les mêmes supplications... la même divine réponse !... Puis, il consacrera les sept pèlerinages suivants uniquement à la prière et à la pénitence, ne désirant plus guérir à Lourdes.

Mais nous en sommes loin...

« Quand serai-je guéri, debout?... »

Il soupirera longtemps ainsi, malgré lui. En ces heures pénibles, il renouvelle son offrande : victime volontaire, victime heureuse ! *Dans la galère royale du divin Amour, il n'y a pas de forçats : tous les rameurs sont volontaires* (1).

L'année 1901 s'achève : il subit la résection radicale de son genou :

« Je veux être courageux et confiant en Notre-Seigneur. Je me jette de bon cœur au pied de la croix, j'y trouve une grande consolation. Notre doux Sauveur a encore plus souffert que moi ; ses pauvres genoux sanglants sont bien plus souffrants que les miens, et cela me console. *Il n'y a, assurément, que la croix pour consoler !...*

« Dieu sait si je souffre ! *Ma jambe est devenue presque aussi grosse que mon corps :* c'est une inflammation généralisée ; tous les os, depuis l'os coxal jusqu'à l'extrémité du pied, sont infectés... La hanche

---

(1) Saint François de Sales.

est ouverte, le fémur évidé sur vingt centimètres de longueur (1), le genou percé de part en part, des tubes gros comme le pouce, partout, et tout cela plein de pus, plein de sang !... *Il me semble avoir la jambe en enfer.* Devant la manifestation d'un état aussi grave, le chirurgien me juge irrémédiablement perdu ! L'on me traite en conséquence...

« Puis, c'est un autre assaut, presque aussi formidable. Pendant cette longue crise, à cause de mon estomac rebelle à toute ingestion, on me fait de multiples injections de sulfate de quinine, pour essayer de calmer un peu la fièvre. Or, ma jambe est à peine remise de sa violente secousse que, partout où des injections ont été pratiquées, de gros abcès se déclarent !... J'en ai jusqu'à huit et neuf à la fois... »

La journée est lourde, écrasante, écœurante.

Le soleil trop ardent, les malaises plus taquins. On ne respire qu'avec peine : l'air est absorbé par la haute température.

Aujourd'hui, le malade souffre tellement !

Mais, vivant avec l'espoir de se relever, il aime à faire des projets :

« Voyez-vous, je ferai ceci, puis cela, et encore ceci.

— Monsieur l'abbé, vous devez attendre de n'être plus malade.

— Sans doute ! cela viendra, si Dieu le veut ! Accepter... aujourd'hui, demain, tous les jours... accepter... quelle angoisse ! et *quel appui* de vous rencontrer dans la souffrance, ô mon Dieu !... »

Vie peu banale, à vivre dans un lit !

Vie pleine, si l'on veut.

---

(1) On en a pompé toute la moelle.

Vie dure...

Pour toutes distractions? Des ombres qui se déplacent, des variations de souffrance : le thème est immuable !

Et l'on pense... Il pense, notre malade ! A quoi donc?

« Ah ! si j'avais la santé ! »

Ces mots magiques font, devant ses yeux mi-clos, se dérouler, mélancoliques et doux, le film du passé, le film d'un avenir convoité.

Si j'avais la santé!

La tête enfouie dans ses mains trop pâles, il a un instant de rêverie...

Un nuage de tristesse...

Mais quoi ! lui, le serviteur du Christ, il va s'allanguir? Non, non, ce serait perdre des forces chèrement acquises. D'un effort brusque, appelant à son aide Marie, Mère de pitié, il chasse les papillons importuns des retours et des vaines convoitises.

Sa vie? Elle est à vivre *où* il est... *comme* il est... Du courage !...

III

Ce qu'est une vie de malade.

> Lorsqu'on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade, mais quand on l'est !...
> (PASCAL, *Pensées.*)

« ...Elle est trop facile à concevoir, pour être développée, la souffrance de l'ecclésiastique soumis aux mille et une humiliations, servant de *doublure aux soins du pauvre alité et opéré.*

« Etre soigné... j'en ai déjà tant souffert !...

« J'aime sainte Lydwine de Schiedam, parce que suffisamment généreuse et extraordinaire ; avez-vous lu sa vie par J. K. Huysmans? Quelles expressions, quels mots il emploie ce Huysmans !... Il déroute, quelquefois ; il veut être si fort qu'il... exagère, et ne pense *presque* qu'à nous servir des mots *inédits* aussi « effarants » que lui-même dans son style bizarre ! Mais, revenons à la sainte patiente.

« Je l'admire... Ce tissu d'exceptionnelles joies spirituelles, de douleurs inouïes, me laisse effrayé. Ah ! Lydwine, obtenez-moi d'aimer en vous la divine Patience, obtenez-moi d'aimer comme vous, de savoir comme vous, si AMOUREUSEMENT SOUFFRIR !... Il y a une page qui m'a consolé (page 246) parce que j'y ai vu, que *Jésus l'avait humiliée comme moi*, pour son amour. Pauvre âme si pure, quelle flagellation morale ! Je sais ce que c'est qu'être *raillé*, en ces moments où

l'on voudrait du réconfort pour avaler l'amertume... J'ai entendu des réflexions, j'ai vu des regards, des sourires, telles questions furent posées, transperçant mon cœur ! Mes séances ont bien valu — au point de vue *humiliation* — celles de la pauvre chère martyre Lydwine ! Daigne Jésus m'accorder la grâce d'avoir su mettre, comme elle, beaucoup d'amour en « mes supplices » et de *l'aimer* par tous les *affronts* et par le sang du cœur !...

« Je fus bien consolé d'avoir lu Lydwine, et maintenant je désire que toute âme broyée par *les mêmes innommables choses*, y trouve aussi un divin adoucissement !... »

Le pauvre opéré sait si bien ce qu'est revivre, sous toutes ses formes, la dixième station du Chemin de la croix ! A ce souvenir nous nous surprenons à faire un rapprochement entre ses humiliations et le supplice moral de Sœur Macrine (1), au moment de sa flagellation, et en d'autres circonstances navrantes.

Des heures de ce genre immolent fréquemment l'infirme. Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il faut couper court. La partie la plus indicible de la scène doit se voiler, s'effacer, disparaître. Oui, il faudra toujours taire de particulières amertumes, des tortures sans nom ! Notre ami connaît la douceur de ne dire « tout » qu'à Dieu.

Il l'avoua : *jamais il n'a murmuré ;* il a toujours, en toute occasion, soumis son cœur et sa raison. Non sans douleurs parfois atroces, non sans se livrer une guerre acharnée, non sans larmes, sans héroïsme... Mais, il ne dépendait point de lui de se rendre *joyeux*

---

(1) Sœur Macrine et les martyrs de la Pologne (1784-1869).

à l'instant même où tombaient à ses pieds l'espoir de son existence, la joie de ses pensées !... Il n'est pas dit que le Maître ait eu des sourires au Jardin des Oliviers ou sur la Montagne sanglante.

Trois ans de lit, c'est déjà quelque chose !

Tous les jours, du matin au soir, même programme : prendre patience, accueillir bravement les misères dues à son état, se laisser soigner, se priver maintenant et tantôt...

Jeune, bouillant, s'il oublie parfois de sourire parce que son corps est un éternel plaintif, est-ce mal?...

Il faut déjà avoir été profondément broyé, pour s'écrier comme une brave domestique à qui nous avions longuement expliqué un travail : *Ah! je sens que je commence à comprendre!* C'est la clé du problème : comprendre *pourquoi* la douleur, comprendre *comment* recevoir la douleur.

Je ne serai jamais prêtre! Saurons-nous jamais dire ce que semblable parole bouleverse de sentiments, soulève de tempêtes?

Au fond de l'âme, il y a quelquefois des tempêtes comme dans la nature : les vents, la pluie, les tonnerres, confondent leurs bruits et leurs voix, alors on n'entend rien, en dehors de l'harmonie orageuse. Le calme rétabli, la nature pensive, lassée, écoute ; l'âme regarde... Supprimer l'orage est impossible ; cependant on peut éviter certains dégâts, et en rapporter des leçons.

Dire adieu à la vie qu'il voulait sienne, adieu à ce qu'il aime, sans attirer le grondement intérieur de toutes les facultés froissées, contrariées?... Non, c'est au-dessus de l'homme.

Un jour, le pauvre « moi » se dit : maintenant, oui ! je suis libéré de mes anciens rêves. Tout est soumis en

mon être. Je ne désire rien... Me relever ne me tente plus !.. Cela dure vingt-quatre ou quarante-huit heures, puis ! l'humaine faiblesse reprend pied dans la place. De nouveau ça bouillonne... dans le nid des désirs... et le *comme vous voudrez, mon Dieu!* accourt pour tout calmer.

Ça gronde en ce moment...

La journée fut propice aux réminiscences, aux tristesses : le vent ululait, la pluie tombait, sans poésie, avec rage ; l'abbé Girard, visité par deux prêtres et un séminariste, a senti profondément que, pour toujours, peut-être, sa soutane a été serrée dans une armoire ! Son cœur tremble.

Mais de cet ouragan passager, nul désastre à déplorer. Après chaque assaut de ce genre, c'est le « fiat » profond, plein d'amour. Sa volonté s'incline en face du vouloir divin : c'est son devoir, il le fait.

Qu'il exulte d'allégresse en offrant son épreuve, il souffrirait moins ! Et Dieu lui laisse toute l'amertume à savourer, en le privant même de la joie éprouvée par celui qui donne beaucoup.

Il marche allègrement dans la voie sainte où cheminent les privilégiés de Jésus, et, en sa sécheresse intérieure, il cueille la fleur rare de l'amour de volonté, du pur amour. Ne sentant plus rien de suave dans les devoirs de la piété, devenu incapable de s'arracher un doux élan, pour Celui que l'être entier sert avec tant de générosité, il fait jaillir de sa peine, de son âme si froide, de douces, de pieuses plaintes.

Si nous avons, nous aussi, le cœur glacé, déchiré, elle sera nôtre, sa PRIÈRE DANS LES SÉCHERESSES :

« O mon Dieu ! voyez mon pauvre cœur : il n'est qu'aridité, dégoût, ennui, profonde répugnance. Dois-je pour cela vous abandonner?... Non, mon Dieu !

je n'ai qu'à me confier à votre bonté infinie...

« Si j'éprouve ces dégoûts, c'est pour des raisons connues de vous seul, mais c'est aussi pour mon plus grand bien. Si je n'avais que des consolations, je sentirais moins ma misère, je ne saurais pas combien, sans vous, je suis impuissant à vous aimer, combien il m'est impossible d'aller à vous par mes propres forces ! Merci donc, ô mon Dieu ! merci de me faire connaître, avec ma misère, tout votre amour pour une créature aussi misérable ! Combien vous êtes bon de m'aimer, pauvre comme je le suis, dépourvu de tout !...

« Aussi, quelle que soit la répugnance éprouvée, il me suffit de savoir que je vous fais plaisir, vous rends service, pour ne point abandonner des exercices fatigants, où je ne trouve que des *sécheresses !*... Je ne crains qu'une chose, c'est de manquer de courage, de constance, et de perdre, avec mes mérites passés, ceux à gagner en vous demeurant fidèle. Donnez-moi le courage dont j'ai besoin, car je veux vous prouver, en vous restant fidèle, malgré tous mes ennuis, que c'est pour vous seul que je travaille, et non pour vos consolations !...

« ...Qu'importe si la nuit s'est faite dans mon intelligence, si je suis aussi incapable d'avoir une bonne pensée, qu'un bon mouvement, et de doux sentiments de dévotion ! Je n'ai qu'à me réjouir, qu'à vous remercier, ô mon Dieu. Quelle consolation plus grande, quelle faveur plus insigne pouviez-vous m'accorder, que celle de travailler dans le jardin d'un aussi grand Monarque !... Si je puis vous plaire par mon travail, je n'ai point besoin d'autre contentement. Comment pourrais-je assez vous remercier de votre confiance en moi? Si vous ne me donnez

plus les douceurs reposantes, *vous comptez cependant sur moi*, sur mon zèle, pour cultiver le pauvre jardin de mon âme ! Seigneur, je veux désormais répondre à vos désirs... Je souffre de mon indifférence... de mes retards... Vous m'avez fait tant de bien, comblé de vos bénédictions, et moi je vous ai fait pleurer !... Oh ! quand donc, comprenant enfin que vous ne devez point de joies à celui qui ne vous en donne point, saurai-je accepter la croix de mon aridité, due à moi seul?..

« Le temps viendra où vous saurez bien me récompenser d'un travail dont je n'ai pas à craindre de perdre le fruit. Vous êtes bon, mon Dieu, et vos regards, attachés sur moi, voient sans trouble mes involontaires et importunes pensées... Pourquoi donc m'en troublerais-je?...

« Si ces sécheresses sont pénibles, elles ont leur prix, et vous êtes si bon, si pressé de nous récompenser, que vous ne pouvez attendre l'éternité pour nous en dédommager. O mon Dieu ! une seule heure, pendant laquelle vous nous faites goûter votre douceur, nous repose surabondamment de toutes les fatigues imposées pour vous servir...

« Faites, ô mon Dieu ! faites ce que vous voudrez, conduisez-moi où il vous plaira : je ne suis plus à moi, mais à vous ! *Merci, de bien vouloir me conserver la volonté de vous plaire.* Je suis près de vous, et vous, mon doux Maître, vous êtes près de moi, me regardant avec amour. Reposez-vous, c'est à moi d'agir, c'est à moi de porter la croix. S'il vous plaît de faire croître en moi les plantes de la sécheresse ou de la consolation, qu'importe? faites, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, préservez-moi seulement de toute offense et ne permettez pas que je détruise en moi l'ouvrage de votre Esprit-Saint ! »

***

Passionné pour les causes catholiques et patriotiques, son indignation est véhémente au moment des inventaires, des lois persécutrices des congrégations religieuses, et des scandales politiques. L'écouterons-nous alors?...

« Dites-le, si vous le pouvez, ô vous qui proscrivez la vie religieuse, qui n'en voulez pas, et osez proclamer qu'un pays où l'on tolère de tels actes est un pays perdu ; dites-nous quel mal vous font ces jeunes filles ne vous demandant, pour vivre, d'autre liberté que celle accordée à tout homme, et celle de vous faire du bien?... Quel mal vous font ces apôtres de la vérité, ces martyrs du dévouement qui s'en vont sur les plages inhospitalières, sous la seule garde de leur vertu et de leur charité, porter la lumière de l'Évangile et le flambeau de la civilisation?... Quel mal vous font ces héroïnes de la charité, qui, sous des noms divers, vont chercher les blessés sur les champs de bataille, pansent les plaies du pauvre ou du riche, et portent aux vaincus du siècle, à ceux que l'infortuné, le désespoir, la misère ou la débauche ont jetés dans les plus affreux malheurs, les douces consolations de la religion et les dernières tendresses de la charité?...

« Hommes du siècle, en des séances solennelles, vous avez discuté les « droits de l'homme », eh bien ! répondez ! La liberté de vivre en commun n'est-elle pas un droit de l'homme, quand bien même elle ne serait pas un besoin de l'humanité?... De quel droit empêcherez-vous ce jeune homme d'aller porter sa jeunesse et son cœur dans une solitude qui le recueil-

lera, le nourrira, et, où il trouvera des amis, des frères, et les moyens de se dévouer?...

« Oh ! mon pauvre pays ! Oh ! ma chère France ! tu ne sais pas combien tu as besoin des âmes consacrées... (1).

On le conçoit : cet enthousiaste tient à voter : *A chaque élection*, nous rappelle M. le Chanoine Geslin, *je le porte aidé de prêtres ou de séminaristes, à la salle du scrutin. Ce spectacle est impressionnant au dernier point: on s'écarte devant lui, et, quand on approche le brancard de l'urne, quelle émotion étreint les cœurs, en voyant cet homme frêle se soulever, pour donner lui aussi sa pierre à la reconstruction de l'édifice national.*

Debout, nous l'eussions vu dans les réunions publiques, où il eut pris la parole : rien ni personne ne l'aurait désarmé.

***

Il va bientôt commencer sa quatrième année de lit.

Adrienne, sa petite nièce, trouble cette atmosphère pénible de ses rires joyeux, de son exubérante gaîté. Le grand malade, sevré des joies familiales si douces, voit grandir la fillette, répond à ses questions, et caresse avec tendresse ses joues plus roses que des roses. Rayon de lumière dans sa nuit !

Six ans, sept ans passent sur la jeune tête ; l'enfant sait, maintenant, réciter sans faute le *Je vous salue Marie;* chaque jour, à l'heure où le crépuscule *mélancolise* les choses, elle s'approche du lit de son

(1) Pages détachées de son « Répertoire ».

oncle, et répond aux *Ave* de tout le chapelet. Ainsi se confondent les *Ave* de cet ange d'innocence, avec les *Ave* de cet ange de douleur.

Adrienne fait sa première communion, goûte au premier baiser de Jésus, puis, à huit ans (en 1901), s'en va où l'on va quand on a des ailes : là-haut...

Épreuve combien sensible au pauvre solitaire !... Quel *fiat* navré, près de la tombe fraîche. Désormais, il sera seul pour réciter son chapelet tant aimé.

Voulons-nous pénétrer en son âme, un soir de retraite?...

« *Résolutions.*

J. M. J. A. M. D. G. (1)

« Les exercices de piété sont hors de cause, parce qu'ils doivent être assurés. Bréviaire. Messe. Méditation. Chapelet. Lecture spirituelle. Examen. Visites au Saint-Sacrement.

« Acceptation parfaite de toutes les petites épreuves de la journée. Dire à chaque chose qui me contrarie, qui va à l'encontre de *mes idées*, de *mes désirs*, de *mes volontés: Non mea voluntas sed tua; non sicut ego volo, sed sicut tu; non quod ego, sed quod Tu* (2)...

« *Fiat!* malgré les répugnances ou les désirs, les sacrifices, l'amour-propre, la nature, le cœur et les résistances, les sécheresses et les victimes à faire !...

« Oui ! ô mon Dieu ! oui !...

« Ce *que* vous voulez.

---

(1) *Ad majorem Dei gloriam*, à la plus grande gloire de Dieu !

(2) Non ma volonté, mais la vôtre ; non comme je veux, mais comme vous le voulez ; non ce que je veux, mais ce que vous voulez.

« *Comme* vous le voulez.

« *Tant* que vous le voudrez !...

« Aidé de votre grâce, j'y serai fidèle, et ma volonté, toujours contente de la vôtre, s'unira à vous dans une harmonie parfaite !... Qu'il n'y ait plus que le *fiat* de l'acceptation. Qu'il n'y ait plus à vivre, à demander, à ordonner, que votre volonté ! la vôtre, ô mon Dieu ! la vôtre seule !... pour votre gloire, pour votre amour, pour le salut de ma pauvre âme !... Prenez donc ma volonté : je ne la veux plus ! Si vous me la rendiez, ce serait pour ma perte. Gardez-la, ô mon Dieu ! perfectionnez-la : qu'elle n'ait plus d'autre désir que celui de vous plaire, qu'elle ne se réserve plus que l'amour et l'action de grâces !...

« O Marie ! O ma Mère ! vous avez si bien fait abnégation de votre volonté, aidez-moi à vouloir uniquement la volonté du bon Dieu.

« Et vous, mon glorieux patron saint Joseph, vous qui saviez si bien immoler votre volonté à celle de Dieu, aidez-moi, afin qu'à votre exemple, dans les circonstances les plus douloureuses comme les plus consolantes, je n'aie sur les lèvres et dans mon cœur qu'un seul mot, un seul : le *fiat* de l'amour qui accepte et sourit ! C'est ma vie !

« Et vous, mon bon Ange, demandez à Jésus pour moi la grâce de détachement et d'oubli qu'Il m'a méritée par son détachement, afin qu'ayant accompli toute sa volonté ici-bas, je mérite d'en recevoir la récompense avec lui, dans sa gloire !...

Fiat !

« C'est une épreuve sous forme de tentation : l'accepter avec amour, expier...

« C'est une préférence, une contradiction : m'en réjouir et sourire !

« Une personne vient, pendant que je dis mon bréviaire ou fais un exercice de piété : le laisser, me renoncer, être très aimable !...

« Une personne aimée ne vient point ou vient plus tard : être content, et ne pas lui faire sentir ma contrariété.

« Une parole vive me froisse : me taire.

« Mes désirs sont contrariés : tant mieux !

« J'ai un mal de tête plus grand... : regarder Jésus couronné d'épines, m'unir à lui et lui sourire !...

« Mon repos est retardé... *fiat !*...

« C'est de l'insomnie... : penser à Jésus agonisant.

« C'est une personne qui ne me comprend pas ou m'agace ; du bruit, du mouvement gênant : m'en réjouir.

« Ce sont des désirs d'activité... : être content de ne rien faire !

« Oh ! c'est la solitude écrasante... : regarder Jésus seul dans son Tabernacle... aller à lui, le remercier !

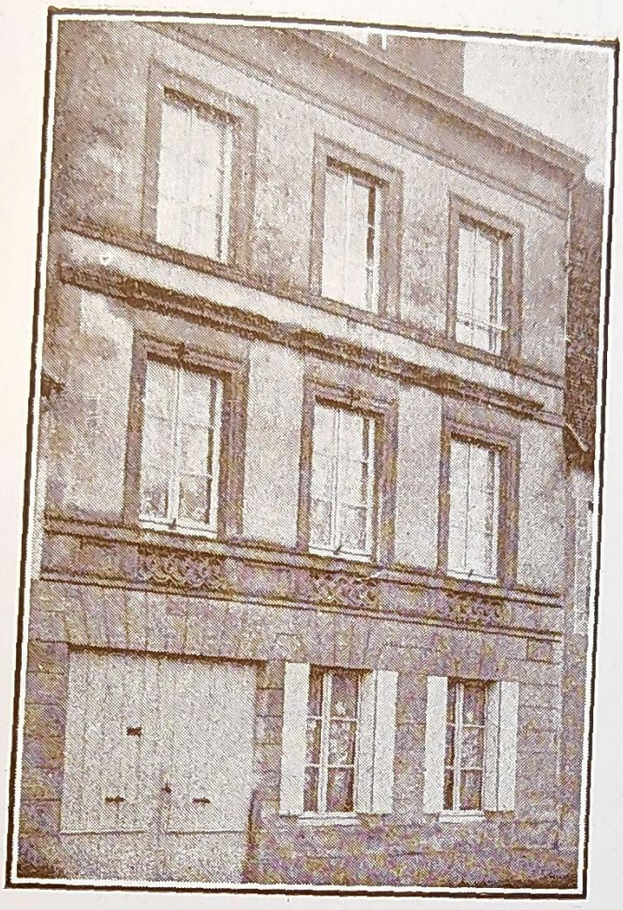
« Une visite se prolonge : prolonger aussi mon acte d'amour. Et si une personne vient pendant qu'une autre est là, et nous dérange?... *fiat* encore et toujours !

« Est-ce enfin une impossibilité de prier, de *bien* prier? Le bon Dieu le veut ! accepter.

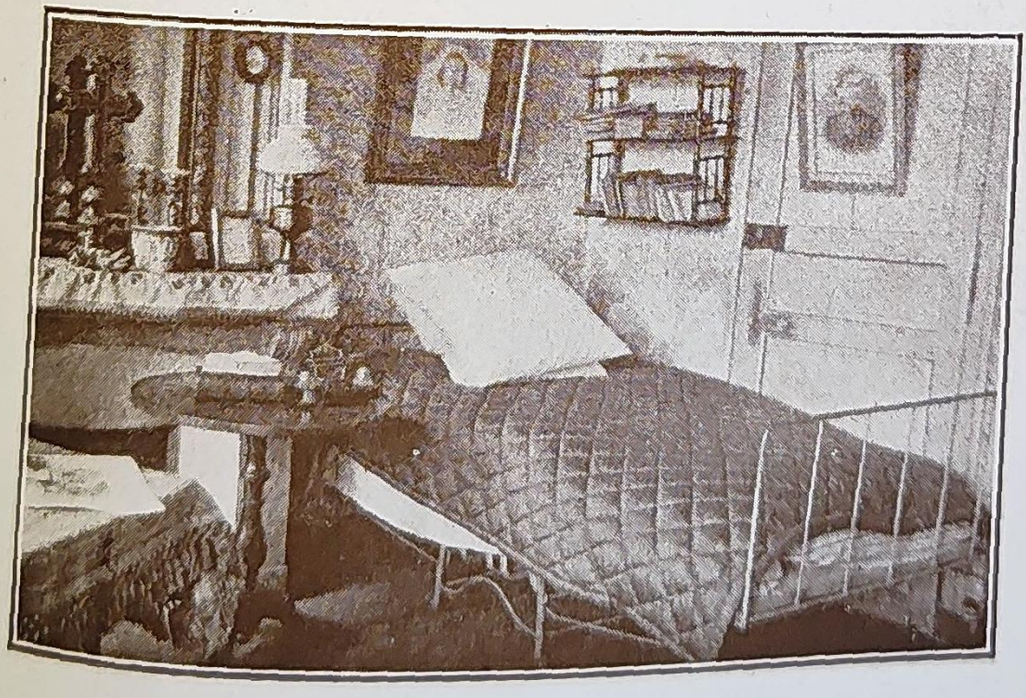
« Voilà donc ma vie de renoncement, ô mon Dieu, mais voilà aussi ce qui vous plaira, si, à chaque sacrifice je sais vous sourire, unir ma volonté à la vôtre, vous dire : je suis content ! et vous voir, parcourant la terre, à la recherche des âmes ne vous refusant rien.

« Ce 2 octobre 1902. Fête des Anges Gardiens.

. . . . . »



MAISON DE Mme C.
Les deux fenêtres de la chambre de l'Abbé GIRARD sont marquées d'une +.



SA CHAMBRE,
comme elle était lorsqu'il y souffrait... sauf la table et le lit, sur son désir, transportés au couvent de la Miséricorde ainsi que l'image du Christ, remplacée sur cette photographie par un portrait de l'abbé GIRARD, séminariste.

A la tête du lit, le portrait de sa nièce, sur son lit de mort, vêtue en communiante.

Deux ans après, c'est le même *fiat* qui revient, car ce *fiat* béni est toujours la forme de son amour.

***

Où donc l'abbé Joseph abrite-t-il sa souffrance?

« Mon père étant venu se retirer chez ma sœur, à Sées, j'ai demandé asile au toit abritant mon père. Aussi, depuis le premier jour de ma maladie, je suis en pension chez ma sœur, Mme C., 30, rue Saint-Martin. J'en sortirai pour la demeure commune : le cimetière. Pour elle et son mari, je fus, je reste une grande charge.

« J'ai été si souffrant, le plus léger bruit m'était devenu tellement insupportable, que j'ai certainement dû manifester des exigences (1) qui ne pouvaient que susciter de l'antipathie !... Hélas ! n'étant ni tout à Dieu, ni tout au monde, j'ai été surtout tout à moi ! *Plus de patience, plus d'amour de la souffrance, si aiguë fut-elle,* auraient peut-être mis plus d'affection autour de moi. *Je ne dois adresser de reproches qu'à moi-même.*

« D'ailleurs, jamais je ne pourrai témoigner à ma sœur et à son mari assez de reconnaissance pour avoir bien voulu me prendre et me garder chez eux. *J'estime avoir reçu là une telle grâce! rien ne pourra en solder le prix.*

« Mon père est un de ces pratiquants incapables de comprendre le don de Dieu *en toutes choses.*

« Sa vie a été très éprouvée. Après une jeunesse difficile et dure, il se vit réduit aux pires difficultés, par suite de la maladie terrible de ma mère.

---

(1) De malade.

« Au moment où, à force d'efforts héroïques, il allait pouvoir se reposer un peu, je tombe malade et je l'oblige, pour vivre, à se remettre au travail !... Il ne sombra pas, ne murmura pas, mais sa vie fut irrémédiablement empoisonnée...

« C'est pourquoi, sans aucune intention désobligeante, on me fait sentir les privations dont je suis cause...

« D'ailleurs, dur, très dur pour lui-même, mon bon père ne peut pas ne pas l'être pour les autres ; n'ayant jamais souffert physiquement, il ne comprend point la douleur en autrui !...

« Oui, oh ! oui, je souffre tant de n'être pas aimé, toujours seul, toujours supporté... *Le grand amour qui me manque, c'est celui d'une mère!...* »

En un instant de grâce, après une communion fervente, il comprend que le lit sera, sans doute, sa perpétuelle demeure, la douleur son unique arme apostolique : véritable agonie. Tout s'embrume... les gens et les choses l'irritent...

Le travail l'écœure, son immobilité l'exaspère, l'avenir l'épouvante !

Sur le Crucifix et la Madone veillant à son chevet, le pauvre malade pose un regard de détresse.

« Est-ce possible, Seigneur?... »

Et c'est le froid silence...

Le lit qui se fait dur...

Les plaies vives, brûlantes...

Il tend les bras à Dieu, il pleure.

Alors, du Cœur miséricordieux de Jésus, descend la force et la lumière. Le malade se résigne :

« J'avais *besoin d'être malade.* Et si je n'en connais pas encore *toutes* les raisons, j'en connais *assez* pour remercier et bénir le bon Dieu.

« Depuis six ans couché, mon sacrifice est fait. Il m'a été dur ! il ne s'est pas fait sans amertume ni répugnance : il est, il sera, à renouveler si souvent...

« Le bon Dieu a bien voulu faire *presque* évanouir des désirs qui me tourmentaient : désirs de suivre ma vocation de prêtre, de monter à l'Autel, d'ouvrir le Tabernacle, de prendre contact avec les âmes, pour les envoyer à leur Sauveur ; désirs de guérison, enfin !... Et j'ai trouvé dans mon sacrifice la joie de l'avoir accompli. »

Mais jusqu'à ce que 1911 soit tombé dans le passé, ressusciteront par moments — bourrasques violentes — ses désirs de se relever, de n'avoir plus de plaies !...

Et son humilité écrit :

« ...Ce que je serais devenu dans les sphères intellectuelles, je ne puis le savoir au juste, mais il est fort probable que ç'eût été *l'envers* d'un saint !... Ce qui sera toujours pour moi l'objet de vifs regrets, ce n'est pas d'être descendu des hauteurs intellectuelles où mon orgueil me « perchait » ! Non ! cela, c'est tout bonheur et toute grâce. Mais c'est d'être descendu, par l'influence de mon malheureux camarade, des hauteurs ensoleillées où, sous l'action des puretés baptismales, m'avait porté le premier éveil, le premier vol de mon premier amour de Dieu !... Je comprends les saintes énergies, les saintes tendresses, les saintes générosités d'un amour que rien n'a contrarié dans son essor, ou qui n'a trouvé dans les obstacles que les sens, les passions, le monde et Satan sèment autour de lui, qu'un aliment pour satisfaire les ardeurs immolatrices l'entraînant jusqu'au Calvaire... J'ai connu, je le répète, la joie enivrante de ces premiers dons !... A dix-sept ans, j'étais plus avancé qu'au-

jourd'hui !... On ne redescend pas impunément les hauteurs du Calvaire !... Pour tous, la lutte est la loi du progrès. Mais pour ceux qui ont su mettre leurs énergies et leur beauté baptismale à l'abri de ce qui aurait pu les amoindrir, combien la route s'abrège !...

« C'est que rien, ou peu de chose, ne s'interpose entre l'âme et la lumière divine !... Pas de brouillards, pas de miasmes qui en dérobent ou en tamisent les clartés... Aussi, tant qu'on n'a pas reconquis la splendeur qui laisse passer tous les rayons célestes, il faut demander à la lutte, à l'effort, à la douleur, ce que l'amour, qui a gardé sa première parure, confère sans difficulté !...

« Oh ! la joie de l'aimer dans un amour sans déchéance, dans un amour avivé et sauvegardé par la parure conquise au baptême ! Si tous les prêtres, toutes les âmes de Dieu pouvaient l'aimer ainsi !...

« Aussi, nous ne pouvons rien faire de plus agréable au Cœur de Jésus, que *de prier et souffrir pour la sanctification de ses prêtres*. Il faut des victimes pour cela... »

Il nous semble être au Vatican en janvier 1923. Selon la coutume, on présenta au Saint-Père l'intention générale de l'apostolat de la Prière, en priant Sa Sainteté de vouloir bien l'approuver. L'intention proposée? *Demander à Dieu des saints*. Mais Pie XI, sous la poussée de l'Esprit-Saint, de sa propre main, rectifia aussitôt : *Demander à Dieu de* saints prêtres.

Puis, au personnage ému d'un tel vœu, d'une telle prière, le Pape voulut bien expliquer sa pensée intime : *Si nous avons de saints prêtres, le reste viendra.*

Comme l'abbé Girard pressentait ce désir et partageait cette conviction de notre Saint-Père le Pape !...

« Oh ! oui, *quelle puissance n'a pas un prêtre* vrai-

ment *saint*, comme le Curé d'Ars à qui Satan reprochait de lui avoir volé quatre-vingt mille âmes !...

« Je veux, moi, pauvre alité, être, dans mon genre, un Curé d'Ars faisant, dans son lit, ce que l'autre faisait dans sa paroisse et dans le monde.

« Le bon Maître m'en donne tous les moyens.

« *La douleur morale m'a meurtri et me meurtrit de toutes façons, sous toutes les formes.* Ah ! quelle détresse parfois... J'ai tant souffert, et tant vu souffrir...

« J'ai vu des sourires voilant plus de sanglots que les yeux ne peuvent verser de larmes !... Mais ces sourires-là s'achevaient souvent en plaintes, en murmures, tandis que les nôtres doivent s'achever en prières, en hymnes d'amour !... C'est là qu'il y a de l'héroïsme, car rien n'est beau et digne de Dieu, comme de tirer de son cœur meurtri, sanglant, des notes, des mélodies qui se terminent en action de grâces...

« Tout taire, tout garder pour moi, cela suppose une maîtrise à laquelle je ne parviens pas toujours... Béni soit Jésus qui me la laisse espérer. Cela me permettra de réaliser l'essentiel de la mission du Christ ici-bas : l'union de nos âmes à Dieu !... Que s'agit-il de mettre en nous? La vie de Dieu, sous la double forme de l'adhésion à sa pensée et de la soumission à son vouloir, afin de vivre de sa parole et de son amour. Communier à la volonté divine, sous la forme de sa pensée révélée ou sous la forme de la douleur, ou sous la forme de la joie, ou sous la forme de l'Hostie, c'est toujours s'unir à Dieu, c'est toujours le mettre en nous ! Seulement, la plus douce, la plus substantielle, c'est la forme eucharistique, car, à côté de la divinité, il y a le Dieu fait homme !...

« ... On ne brise pas à la veille du sacerdoce, tous

ses rêves d'avenir, tous ses espoirs de jeunesse, sans qu'il en reste des blessures profondes. Oh ! ce martyre du cœur !... Avec les années il semble s'intensifier.

« La souffrance est la coupe où tout homme s'abreuve ;
« Sur des espoirs brisés, qui ne pleure à genoux ?... (1) »

« Mais pour moi, l'holocauste moral à consentir, si douloureux soit-il, n'égalera jamais l'amertume des souffrances physiques. D'ailleurs, la douleur physique s'accompagne toujours de douleurs morales ! L'esprit?... Il s'agit de trouver *bon* ce que la raison divine juge à propos de nous imposer : les raisons, les motifs de nos douleurs physiques, les causes secrètes déterminant l'action de Dieu sont rarement à notre portée. *Dieu ne nous demande point de comprendre, mais de nous soumettre.* Et ce n'est pas sans de terribles luttes, que nous subordonnons notre raison à celle de Dieu, en obligeant la nôtre à trouver la sagesse, la bonté, l'amour divins où elle voudrait ne voir que déraison, malheur et cruauté. La volonté, le cœur?... Là, surtout, la foi doit intervenir pour contraindre nos cœurs aux *fiat* généreux, nos volontés aux soumissions qui font taire tout murmure, toute protestation !.. Mon inutilité, ma captivité, ma solitude (si souvent *je suis seul vingt-trois heures sur vingt-quatre!)*, mon inaction, mon impuissance, ma dépendance, le sacrifice de ne pouvoir me lever, me tourner, m'asseoir, marcher, assister aux offices ; de ne pouvoir entendre les orgues, les chants, les prédications ; les privations de toute joie pour les yeux, les oreilles, la bouche, etc... etc... ne me semblent rien à offrir. Ah ! si je n'avais que des immolations de cet ordre, je croirais, en vérité,

(1) A. Sarrazin.

n'avoir presque rien à donner à Notre-Seigneur. Je préfère cent, mille, cent mille fois toutes ces douleurs à la moindre crise de tuberculose ou d'entérite, à la moindre poussée de fièvre ou à mes grands maux de tête !... »

***

Très tôt, en ce 1er jour de l'an 1909, deux amis lui ont souhaité ce qu'ils ont pensé de meilleur.

Avec son cœur et son habituelle bienveillance, il leur a répondu.

Puis il est de nouveau seul. Alors il renouvelle à Dieu ses promesses, ses souhaits, déjà offerts, quand, à une heure du matin, son mal l'a éveillé. Il promet surtout de *soigner son âme*.

Socrate va mourir. Criton lui demande ses suprêmes recommandations : « Rien autre chose que ce que je vous ai toujours conseillé : *prendre soin de vos âmes* », soupire le philosophe païen.

Aimer son âme !

En prendre soin ! Depuis dix ans alité, a-t-il fait autre chose?... Il l'aime trop pour lui nuire. Il ne s'occupe que d'elle.

A. Eymieu nous dit (1) : *Le mécanicien et la machine se tiennent : lui la mène ; s'il est ivre, gare à elle ! Elle le porte : si elle éclate, gare à lui !*

C'est tellement cela !... L'âme doit mener son corps ; voyez comme le pieux lévite mène bien la sienne...

« Le secret de ma solitude, n'est secret que parce qu'il est, comme moi, enseveli dans le tombeau de ma chambre.

---

(1) *Essai de psychologie pratique.*

« Voici mon programme quotidien :

« *Les mystères insondables d'un Dieu, l'incertitude de nos joies, la détresse de nos peines : quel* réveil *quotidien* (1) ! Puis *lever* (2) à 8 heures ordinairement ; à 7 heures les jours où Jésus doit venir. Je *m'arrange*, car je suis plus ou moins trempé de sueur chaque nuit. Cela, c'est invariable *depuis deux ans!...* (Que de mortifications, de renoncements imposés par cette transpiration qui dura *quatorze ans!...)* Enfin, la femme de ménage m'apporte un litre de lait. Alors, je prends, ordinairement, la vie de Notre-Seigneur, la vie de la Sainte Vierge, ou une vie de saint, l'Évangile et Marie d'Agréda avec ses six volumes sur la *Cité mystique*. Et je commence ma prière, prière méditée ou prolongée, durant trois quarts d'heure ou une heure. Enfin, comme le matin est souvent l'heure des grands sacrifices, je prends le journal pour me distraire un peu... Notez qu'il est arrivé la veille vers 16 heures... Seulement, pour avoir trop donné à la curiosité intellectuelle autrefois, en y consacrant un temps qu'il aurait fallu employer au service de Dieu, je le prie (mon journal !) aujourd'hui d'attendre... Autrefois, je lisais deux journaux ; un le matin, l'autre le soir. Je me suis dit qu'avec un seul, je saurais *assez* des nouvelles de la terre. Comme sur les deux, l'un m'était payé tandis que je payais l'autre, j'ai pensé qu'il valait mieux pour moi consacrer mon argent à l'achat de vies de Saints ou de livres religieux... C'est ce que je fis, non sans quelques récriminations intérieures, contre le renoncement qui me portait à sacrifier

---

(1) Vicomtesse DE VANSSAY, *Vers les Cimes*.

(2) Il appelle « lever », l'heure de son entrée dans son « travail quotidien ».

l'agréable à l'utile ! Cela prouve péremptoirement combien je suis peu mortifié !...

« Là, se place habituellement la visite d'une religieuse de la Miséricorde ; elle vient faire mes pansements et un peu de ménage. C'est une question de trente ou quarante minutes. Sachant, ou plutôt supposant, que je suis incurable, je me borne à faire ce qui est *strictement essentiel*, pour empêcher des inflammations trop graves... Sans doute, le pus abondant découlant de mes os me fait souffrir, surtout en été !... Lorsque je n'en suis qu'incommodé, ce n'est rien ; je voudrais même pouvoir l'être assez, afin de réparer les peines faites à Jésus en lui infligeant une infection autrement sordide : celle de mes péchés !... Aussi, quand mon odorat m'avertit qu'*autrui* pourrait souffrir de mon infection, je prends du phénol, ou du lysol, ou de l'éther iodoformé... et... je me désinfecte comme je peux ! Ah ! si je pouvais désinfecter mon âme aussi facilement !... »

Malade, il est bercé par la charité ; les siens et les religieuses satisfont leur dévouement en soulageant ses infirmités. Toutefois, malgré ces soins dévoués, les croix morales ne peuvent lui manquer. Elles viennent partout jouer leur rôle, et ce n'est pas sans cause qu'il a souligné cette petite ligne dans la *Cité mystique* (1) : *Si la souveraine bonté du Créateur fournit gratuitement le* NÉCESSAIRE, *pourquoi se troubler, lorsque le* SUPERFLU *manque?...* Plus loin, un nouveau trait accentuait encore : *Si les créatures qui sont dépourvues de raison, manquent à vous secourir dans vos nécessités, je veux aussi que vous vous en réjouissiez, que*

(1) Par Marie de Jésus d'Agréda, 6 tomes.

vous en rendiez grâces au Seigneur, et que vous le bénissiez de ce qu'elles obéissent au Créateur. Et si les raisonnables vous persécutent, aimez-les de tout votre cœur, *les regardant comme les instruments de la Justice divine, afin qu'elle se satisfasse en quelque chose de ce que vous lui devez.* »

Il reçoit beaucoup, il souffre non moins.

Combien de croix plantées dans l'ombre d'une vie de pauvre infirme, d'opéré, de dépendant, de tendre, de mystique !

Notre ami s'avouera pauvre, c'est se dire l'obligé de beaucoup. Son extrême délicatesse d'âme pourrait-elle n'en point souffrir?

Pour la sanctification de ses élus, le divin Maître permet des heurts, des oublis, des inattentions, des *je ne sais quoi* blessant les cœurs aimants et aimés, les dévoués et les obligés. Si quelquefois nous enveloppons de figures certaines vérités, au lecteur d'avoir « plus de pénétration que nous de hardiesse » !...

Il connaît ses *devoirs* à l'égard du foyer fraternel où il demeure, et s'il ne le peut oublier durant ses années crucifiantes, il ne le saura davantage oublier, du haut du ciel.

Heureuse maison qui l'abrite !... Heureuses âmes s'y fatigant pour lui !... Heureuses heures employées à son service, et soustraites peut-être maintes fois à des heures de repos bien gagné !... Notre-Seigneur considère tant de soins comme offerts à lui-même.

Les malades exercent la bonté et la persévérance de leur entourage, aussi pour *comprendre complètement un infirme et lui témoigner toujours de l'indulgence*, il faut avoir subi quelques-unes des épreuves qui le broient ; dans le cas contraire, on souffre et on fait souffrir.

... Les chocs de caractères sont bien atténués, les difficiles rencontres des natures opposées bien facilitées par la patience qu'apporte le pacifique alité. D'ailleurs, le Maître aime qu'il en coûte de vivre côte à côte ; que l'on oublie entre soi certaines petites saillies ; que celui qui a beaucoup reçu soit indulgent pour son frère, moins favorisé ; le Maître si bon, aime les saints renoncements !... *Le moule n'est pas changé, les saints ont toujours été des assujettis* (1) et l'assujettissement du pauvre souffrant est un *moule* idéal, quelle que soit la forme ou la sorte de l'*assujettissant !*

Les religieuses *garde-malades de la Miséricorde* s'occupent de lui, nous a-t-il appris. En effet, pour ses pansements fréquents, dispendieux, délicats, depuis 1901, Madame la Supérieure lui envoie une de ses chères bonnes filles ; celle-ci le soignera jusqu'à son entrée dans la vie invisible. Là aussi, il y eut des sacrifices offerts par l'infirmière pour son malade !... Là aussi, Dieu passait, car la vénérée Supérieure, très estimée de M. l'abbé, nous a-t-il été dit, permit qu'on fît pour lui beaucoup plus que pour les autres malades : semence de grâces, dans la mesure où il y eut semence de charité, de pitié et de temps !...

A ce sujet, il disait :

La miséricorde est entrée bien avant dans ma vie ! je ne pourrai jamais l'oublier !...

Et ce n'est pas seulement à la miséricorde du bon Dieu qu'il faisait ainsi allusion, mais à la *Miséricorde de Sées !*

... Il continue à nous indiquer ses occupations : « *Vers* 13 *heures*, c'est *la messe*, puis la visite au Saint-

(1) Mère Marie-Madeleine PONNET, visitandine.

Sacrement. Si la nuit a été mauvaise, c'est quelquefois la récupération d'un peu de sommeil, et la remise à plus tard de la messe et de la visite à Jésus. Je ne me fais nul scrupule de cette *remise*, puisque dans l'univers, il y a toujours quelque part des messes célébrées. Alors, je me rends dans cette partie du monde, et je m'unis aux prêtres...

A 14 heures, un de mes neveux vient me servir un demi-litre de lait et en voilà pour jusqu'à 21 h. ½.

« Le reste de l'après-midi se passe à lire *Hostia* (1), une vie de Saint, quelques revues « prêtées », entre autres : *L'Ami du Clergé*, revue sacerdotale fort goûtée, ou bien quelque conférence, mais, rarement, car depuis mes grands maux de tête consécutifs à ma gastro-entérite, l'étude, la réflexion, la méditation, me sont bien difficiles, pour ne pas dire impossibles ; mon travail actuel est bien davantage d'ordre moral que d'ordre intellectuel !...

« Rarement, je reçois des visites ; mon confesseur tous les quinze jours, quelques personnes de temps en temps, et le jeudi, régulièrement, une institutrice libre. J'ai fait et fais encore bien des petites choses pour elle... (2) Dans mon lit, c'est la seule œuvre que j'ai faite. *J'aurais aimé à faire plus !* Hélas ! le travail intellectuel m'est de moins en moins possible, à cause de ma tuberculose : ne l'ai-je pas déjà dit ?

« Voyez l'ironie des choses : moi qui me suis tué à la recherche *de la science sous toutes ses formes*, depuis

---

(1) *Hostia*, revue d'ascèse et d'action eucharistiques.

(2) Très volontiers, cette pieuse personne a autorisé cette citation. Elle est belle la fleur de la reconnaissance poussée sur le granit du bienfait !

mes dernières grandes opérations, j'ai l'amertume de constater que ma mémoire s'en va...

« Oh ! combien de privations ! J'aime tant la littérature, et je goûte fort Bossuet, L. Veuillot, de Bonald, Lacordaire, de Maistre, Monlaur, etc., et ça me fatigue de les lire !

« Pour les mêmes raisons physiques, je n'écris mes lettres qu'avec effort... Ma vie n'exige-t-elle pas une suite d'efforts? Je rêve de les transformer en actes d'amour, au bénéfice des âmes. Quand sera-ce?...

« En attendant, et pour en revenir à mon sujet, je serai trop heureux si, après avoir fait acquérir des brevets de capacité à autrui, je puis acquérir pour mon compte un « brevet » de sainteté ! Le bon Dieu fait bien de retarder l'heure de l'examen : je serais sûr de n'être pas encore agréé !...

« Avec le chemin de la croix, nous arrivons à 21 h. ½. Ah ! je l'aime tant mon chemin de croix ! Je le termine ainsi :

« O Jésus ! on vous accuse et vous êtes innocent ! On vous méprise, et vous êtes la perfection même ! On vous condamne à mort, et votre seul crime est d'avoir fait du bien ! Qu'ai-je fait jusqu'ici, pour être plus semblable à vous? Quand on m'accuse, est-ce que je me tais? Pourtant, moi, je suis coupable, hélas ! combien de fois ne vous ai-je pas offensé? Combien de fois n'ai-je pas mérité la mort qu'on vous fait subir !

« J'ai promis de mourir à moi-même, de mourir à mes passions, à la vanité, à l'amour-propre. O mon Dieu, aidez-moi à accepter cette mort, à souffrir cette passion ! à être humble, doux, patient et bon, soumis et résigné... aidez-moi !... Si vous me soutenez, je ne craindrai plus les insultes, les outrages, les

calomnies, les mépris, les accusations !... Aidez-moi, c'est ma vie, c'est ma joie, *c'est mon bonheur que je vous demande*, c'est ma liberté dont j'ai besoin. Avec vous, si je vous aime, avec vous pour soutien, qu'importent les épreuves !...

« Seigneur, pourquoi cette tristesse sur votre visage? vous tombez sur le chemin du Calvaire, mais pourquoi souffrez-vous tant de cette chute?...

— *Hélas! mon fils*, me répondez-vous, *il y aura d'autres chutes que la mienne!... Des âmes tomberont pour ne jamais plus se relever!... Mon sang aura été vain pour elles; mes souffrances, mes chutes, mes expiations ne serviront qu'à les condamner aux flammes éternelles!... O mon fils! vois si tu veux être de ces âmes!... Vois aussi mon Amour plus grand que toute chute; regarde-moi, oh! regarde-moi bien!... Je suis la lumière pour montrer le chemin, la force pour soutenir, le pardon pour rapporter la paix. Avec moi, qu'importe la peine, qu'importe aussi la chute, si l'on sait se confier en Moi, et m'apporter, avec une âme plus humiliée et contrite, un cœur courageux et aimant?...*

O Jésus ! je voudrais reproduire en mon âme votre image bénie, revivre votre douceur infinie, votre bonté, votre humilité, votre admirable patience. Mais hélas ! le respect humain me trouble, m'arrête ; je suis lâche, faible et défaillant !... Il y faut des sueurs ! et je crains la peine ! Il y faut du sang ! et je tremble de souffrir !... Vous, ô mon Sauveur, vous aurez pitié de moi ! Voyez ce que je suis ; mes désirs sont sincères, ma volonté est pure et droite ; si le travail, l'effort, la lutte me troublent encore, si je succombe sous le fardeau, venez et aidez-moi, montrez-moi votre face sanglante, meurtrie, brisée !... Si la douleur m'est

pénible, si la mortification me trouve lâche, ô Jésus, ayez pitié de moi. Vos sueurs me soutiendront, votre sang me rajeunira, et sur mon âme attendrie, votre image se gravera, s'imprimera aujourd'hui pour toujours, aujourd'hui pour le ciel...

. . . . . .

« Quand j'ai fini, un de mes neveux vient me donner le nécessaire pour la nuit, je lui dis bonsoir, et je rentre de nouveau dans ma solitude...

« Ordinairement, une lecture encore me repose, puis vient la prière du soir : une heure environ. Alors, sonnent 23 heures. C'est l'heure du sommeil ou de... l'insomnie... »

IV

Intimité douloureuse et aimée.

J'ai goûté la pureté qu'il y a dans le silence...
(M. Marie de Jésus, carmel de Paray-le-Monial.)

Dans l'isolement, la puissance des sensations s'accentue, et l'abbé Girard est l'hôte de la solitude acceptée par amour, non désirée par goût.

Oh ! quelle monotone suite de « riens » insignifiants a passé et passe dans son exil...

Oh ! les innombrables assauts de courage, à livrer contre son pauvre moi de malade !...

Oh ! l'ordre divin : *Sustine et abstine...* (1), transmis par chacune des minutes de la vie ; les jours tous pareils, tous douloureux ; l'incompréhension des familiers, et l'admirable *fiat* où il noie toutes ses douleurs !

L'air qu'il respire est saturé d'amertume.

Dans cette ambiance déprimante, devient-il égoïste, aigre, haineux ? On voit l'amour du Christ agir en cette angoisse, et la foi, divine artiste, faire du tombeau où ses croix l'ensevelissent, un piédestal de résurrection. On voit ce malade se mettre au service de quiconque le connaît et peut avoir besoin de lui, de ses prières.

---

(1) Endure et abstiens-toi !... *Supporte* la douleur et *abstiens-toi* de toute attache aux plaisirs sensibles. Maxime célèbre proposée par Epictète.

Il se précipite pour saisir l'occasion d'un sacrifice supplémentaire, tandis que, dépourvu de force, son « moi » ne voudrait plus souffrir ! Chez lui, la souffrance absorbe ses heures, ses forces, sa vie, mais n'aura jamais le privilège de s'emparer de son cœur et de sa volonté, pour les détourner du divin Seul.

Emporté par tempérament, ce pétulant malade use sa fougue à se calmer !

C'est cette œuvre de lente pacification, de perfectionnement, qui élève et fortifie ceux dont le *courage meurtri* (1) a besoin d'un appui, d'un aiguillon, d'un phare... C'est ce *fiat* par lequel il transporte son Calvaire au Thabor, que le cœur chrétien savoure...

C'est le chant d'amour de sa joie ! le « oui mon Dieu », de ses lèvres et de son cœur :

Ma retraite.

« Voici comme toujours, ô mon Dieu, le dernier mot de ma retraite. Voici ce qu'avec votre grâce, je veux toujours dire devant toute épreuve, toute difficulté, tout événement. Voici ce qu'avec amour, je veux toujours répéter : *fiat* pour la justice, pour votre gloire, pour le salut des âmes ! Oui, malgré la répugnance, l'intérêt, la tristesse ou la raison ! *Oui, en quoi que ce soit ! de qui que ce soit ! pour quoi que ce soit !* *Fiat* aujourd'hui avec toute la ferveur des commencements ; demain, malgré l'ennui, l'égoïsme et le froid intérieur ; toujours avec foi, avec joie, avec amour.

« *Fiat*, dans le cœur réjoui, dans la volonté soumise, dans la raison silencieuse.

---

(1) Expression exquise de M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE.

« *Fiat* sans retour, sans recherche, sans raisonnement, complètement, généreusement, amoureusement !

« Sans doute, il y faudra des sacrifices, il y faudra des larmes, il y faudra du sang ; mais ces sacrifices, ces larmes, ce sang, voilà, ô mon Dieu, ce que je veux vous offrir, ce que j'aimerai à vous apporter. Votre Cœur sera l'autel ; ma volonté sera la victime. L'abandon total sera la voie ; l'amour actif sera la perfection.

« Mes goûts, mes inclinations, mes désirs, voilà ce qu'à chaque heure j'aurai à vous immoler, voilà les « hosties » à vous offrir...

« Oh ! oui, mon bon Maître, je veux vous obéir en tout, me taire en tout, pour ne plus voir que vous seul ; m'immoler, me renoncer en tout, pour ne plus mettre ma volonté à la place de la vôtre. Vous, ô mon Jésus, vous avez obéi jusqu'au sacrifice de ce que vous aviez de plus cher, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort ; je veux aussi vous obéir jusqu'au sacrifice de ma liberté, de ma volonté ; jusqu'au sacrifice de mes désirs les plus légitimes, de mes goûts ; jusqu'au sang, si vous le voulez, jusqu'à la mort, si vous le désirez. Car, ce n'est plus moi, mais c'est vous qui vivez en moi ! Vivez, ô mon Dieu, vivez sur la destruction de mon être, dans l'anéantissement de toutes mes volontés, dans l'accomplissement de tous vos désirs.

« O Marie, ma bonne Mère, ô saint Joseph ! et vous, ô bon Ange, aidez-moi à le dire ce *fiat* de l'amour comme vous l'avez dit vous-mêmes ; aidez-moi à le répéter toujours plus fort, toujours plus haut, toujours plus amoureusement, afin que la volonté de mon Jésus, après s'être accomplie en moi, par moi, pour moi, m'appelle bientôt à le voir, à l'aimer, à le bénir éternellement de mon obéissance ici-bas...

Fiat !

« En interrompant mon travail, sans trouble apparent.

« En répondant avec amabilité.

« En attendant patiemment la fin d'une conversation fatigante, comme en reprenant avec calme le travail ou la prière laissée.

« En accueillant avec complaisance une demande importune, une visite lassante, ou en rendant de bonne grâce un service demandé.

« En remerciant sincèrement d'une joie donnée, en prêtant joyeusement un objet désiré.

« En voyant mes paroles méconnues, mes intentions travesties : *fiat !*

« C'est un sourire moqueur, un accueil glacial, un refus sec, un procédé indélicat, une parole aigre, injuste, un air mécontent, une société déplaisante : *fiat !*

« Une personne me sert mal : la remercier en expiation de ce que j'ai mal servi le bon Dieu !

« Un oubli me dépite : l'accepter avec amour, car j'ai tant oublié de penser à Dieu !

« Une lenteur m'irrite : merci mon Dieu ! c'est une expiation de mes lenteurs à votre service !

« Une chose se fait attendre... patienter... le bon Dieu m'a tant attendu !

« Une personne ne vient pas... sourire et offrir ce sacrifice en expiation de toutes les visites que le bon Dieu attendait de moi !...

« Un bruit me gêne... l'écouter en expiation du bruit que faisaient mes passions, m'empêchant d'entendre la voix divine !...

« C'est donner un bon conseil : Dieu me rendra une bonne pensée !

« C'est supporter une contrariété : Dieu me supportera !

« C'est chercher à être utile, à rendre service, Dieu cherchera à me rendre heureux !

« Excuser les défauts du prochain : Dieu excusera les miens !

« Les cacher... Il cachera les miens !

« Oublier une peine, Il oubliera mes fautes !

« Sourire » à quelque chose qui me déplaît !... Dieu aussi me sourira !

« Supporter une injure... Il pardonnera les miennes !

« Accepter un refus... Il sera clément aux miens !

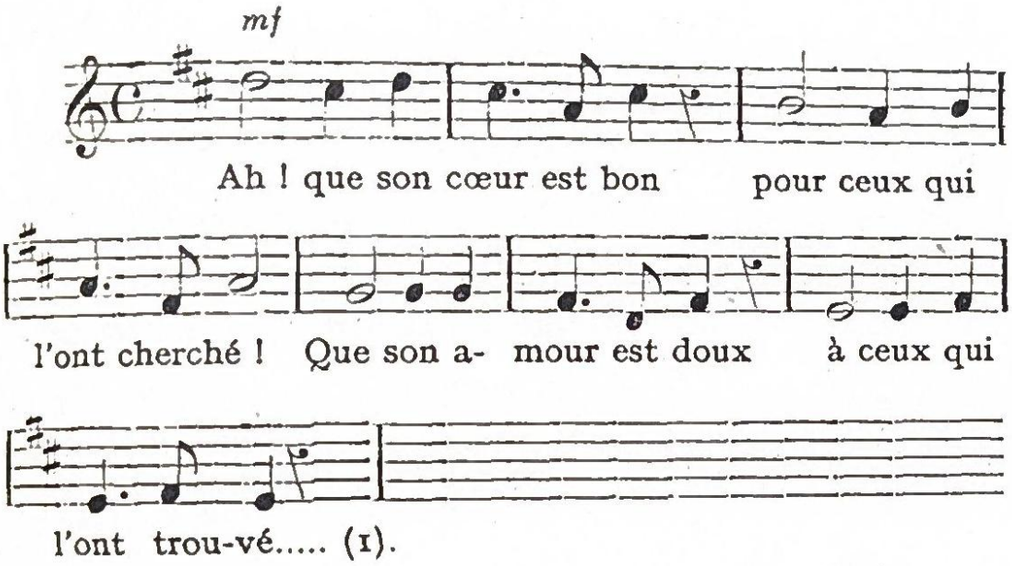
« Mon Dieu ! je veux, le soir, pouvoir vous dire : *Traitez-moi, comme aujourd'hui j'ai traité mon prochain !...* »

Nous sommes en 1911 : il y a douze ans qu'il est au lit : comme il est beau, son programme !...

***

« J'aime tant la musique ! Mais tout mouvement m'étant interdit, d'organiste je suis devenu cithariste ; le bon Dieu, pour cela, a ankylosé ma jambe à angle droit... c'est un pupitre « nouveau genre » !... »

Alors, quand le pauvre alité est à bout, quand son âme est assombrie, il rejette ses livres : ils sont trop froids pour le comprendre, ou plutôt, il est trop glacé pour les écouter, lui ! et le musicien se réveille, la cithare chante sous ses doigts ! Il murmure avec elle des mélodies profondes. Un certain cantique plein d'amour et de pitié, le plonge dans un bonheur, un apaisement inexprimables.



Puis, *La prière de* l'abbé PERREYVE, *l'Ave*, de GOUNOD, le *Vous qui pleurez* de V. HUGO, viennent le distraire de sa souffrance en lui parlant du ciel...

Quelquefois il joue du Chopin, mais c'est rare ; ce sont surtout des cantiques qu'il joue et chante. Aussi en a-t-il des milliers à son service !... Ce qui lui fait écrire :

« Si j'avais autant d'amour que de cantiques, je serais bien riche et bien heureux ! La musique religieuse, digne de ce nom, porte dans ses sons tant de sentiments qui ne s'expriment qu'en elle ou par elle, que j'aime d'y recourir surtout dans mes dépressions ! A ce sujet, Jésus me demande un sacrifice. J'ai trop désiré posséder la musique sur *Rien que pour aujourd'hui* (2)... Devant Dieu, je me reprocherais de voler pour une satisfaction personnelle, du temps et des forces. Donc, à cause de Jésus qui me le demande, qu'on n'écrive pas, qu'on ne m'offre *jamais* la musique désirée ! *Il m'en coûte : je suis content !...*

---

(1) Paroles et musique de M. J. GABANON ; harmonisation M. SALÉRY.

(2) Poésie de la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

« ...Je viens de traverser un bien mauvais moment, ou très bon comme vous voudrez ! Crises parfaitement conditionnées — *harmonisées !* puisque nous parlions musique ! — donc fort douloureuses : elles m'anéantissent complètement. Dans cet état je me mis à lire de saintes choses, et je ne pus me retenir de pleurer... Oh ! je suis un lâche, moi qui suis *tenté, parfois, de trouver que ma croix est bien lourde* (1) !... *Alors je me secouai un peu rudement.* Et, pour avoir été, sinon plus courageux, mais peut-être moins affaissé, pour m'être relevé un peu du côté du ciel, Jésus a voulu m'en récompenser : depuis trois jours, je ne puis guère penser à certaine âme généreuse, sans sentir les larmes emplir mon cœur et mes yeux, et sans me trouver plus courageux qu'à l'ordinaire !... A pleurer ainsi, ne me prenez point pour un sensitif versant des larmes pour un rien. Il faut des cas exceptionnels. Je ne suis sensible *qu'aux choses du ciel,* aux grâces, aux miracles de la vie des saints... Ainsi la mort de mon père — Dieu sait pourtant si je l'aimais ! — m'a moins fait pleurer que la vie de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus... Très insensible pour tout le reste, très sec même, je suis très sensible aux choses de Dieu, aux choses des saints !...

Ah ! les saints !... J'ai besoin de leur exemple pour m'aider : *je ne sais pas souffrir...*»

« C'est difficile de mettre tout notre contentement dans ce qui nous meurtrit, dans ce qui nous attache *vivants à la croix,* mais, malgré les révoltes de la nature, *malgré les cris d'une chair angoissée,* je n'en proclame pas moins *la nécessité de la souffrance sous toutes ses formes* (2). »

(1) C'est nous-même qui soulignons.
(2) Lettre à sa cousine Sœur G. L.

Entre parenthèses, remarquons qu'*il sait et qu'il a su souffrir*, puisque de ces multiples stations chirurgicales, il ne revint jamais découragé. Le bon Dieu le remerciait de son acceptation prompte et aimante de *tous* les crucifiements, par la bonne provision de force, dont il enrichissait son âme. Chaque séjour à la clinique faisait à son pauvre corps de nouvelles déchirures. Quelquefois il priait, comme Notre-Seigneur au jardin de l'agonie :

« Seigneur ! s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! N'y a-t-il pas encore assez d'accrocs à ma pauvre chair pantelante?» Puis, il l'acceptait, consentait à tout. *Il n'a rien refusé au bon Maître*, quelque pénible que lui fût le sacrifice moral et physique à offrir.

Ame d'élite, de jour en jour, elle se perfectionne par le moyen des épreuves, messagères de la grâce, auxquelles elle se livre sans réserve. Elle n'est point calculatrice !...

L'amour a toujours des hymnes pour ce qu'il aime, et celui qui aime saura toujours souffrir. Aussi, on sait toujours assez quand on aime : *Que Jésus active donc mon amour et qu'Il l'épuise !* On ne trouvera plus d'autre refrain sur les lèvres du cher souffrant.

Son abandon comme sa foi ont déjà eu toutes les occasions désirables pour croître rapidement, et continueront à lui fournir abondamment les moyens de devenir *artiste* dans l'amour, pour l'Amour ! *Aux yeux de l'ignorant, qu'est-ce que des notes de musique sur une page? Taches d'encre, et rien de plus. Vienne l'artiste, et de ces taches jailliront des harmonies ! Ainsi de la douleur : à qui ignore Jésus, elle n'est qu'un point noir, mais voici Jésus : écoutez comme elle chante la gloire de Dieu et la nôtre ! On dirait un écho de l'hymne du Calvaire* (1) !

---

(1) Abbé Buathier, *Le Sacrifice.*

***

Sa chambre est pleine de silence.

Par la fenêtre ouverte, s'en va l'odeur ennuyeuse de l'éther. L'infirme vient d'être pansé. Sensation douce et douloureuse.

Il aime à voir, pendant quelques instants, assise auprès de son lit, la bonne Sœur infirmière. Alors, il lui conte les événements de sa vie et de petites choses ; il lui confie ses projets, lui demande de prier pour les âmes que son cœur voudrait toutes au bon Dieu. Ces moments sont, pour lui, un chant d'oiseau dans une nature attristée...

Quand on doit faire son lit, *à peine tous les deux mois*, nous dit-il, il faut l'aide de deux religieuses. Elles le portent dans un fauteuil, où il se tient tant bien que mal, non sans souffrances supplémentaires, pour son corps tout meurtri. Et l'on se trouve en présence de quel lit ! Il contient au moins douze petits et grands oreillers, et quarante ou cinquante livres ! Toute la matinée y passe... M. l'abbé, souriant, dit aux deux religieuses :

Je suis content. Je vous remercie ; je voudrais vous garder toujours.

De fait, le cher ami se retrouve si souvent *seul* avec sa croix !

Seul, non abandonné, puisque les jours de communion le Ciel entier descend dans son petit sanctuaire, puisque Jésus et Marie le favorisent de leur amour, l'Esprit-Saint de ses lumières ; puisque les anges invisibles louent Dieu en admirant cette créature d'autant plus aimante qu'elle est plus profondément broyée.

L'amour, — ne le voit-on pas? — a le secret des grandes patiences. Le chrétien véritable, auquel Dieu a demandé d'*aimer*, sait être *patient*. La vie n'est qu'un appel à la patience. Il n'est rien ici-bas qui ne vienne, à tel instant, contrarier quelques-uns de nos désirs, de nos projets, de nos gestes ou de nos silences, comme de nos travaux. *Par votre patience, vous posséderez vos âmes* (1), nous dit alors l'Amour ! Patience ! c'est-à-dire, d'après l'étymologie de *patientia :* l'acte de souffrir, et, au sens moral du saint Évangile : le support charitable. Patience pour l'expiation des impatiences. Eh bien ! regardons-le « aimer » *par sa patience.*

Le plus grand des éloges, de toutes parts déposés sur sa tombe, tient en ces simples mots : *Il a toujours été patient*, et ce « toujours » enveloppe vingt-deux ans de martyre !... Les moins favorables — qui n'en connaît pour son compte? — au grand malade, en témoignent eux-mêmes.

Est-ce à dire que la patience lui soit naturelle ? Mille fois non ! D'une énergie bien peu commune, d'une volonté inflexible, il *patiente* et *se patiente* uniquement par amour, c'est-à-dire par renoncements.

Revenir sur ce qu'il a dit ou projeté de faire, après avoir reçu le conseil d'agir différemment, lui coûte terriblement. Son jugement tient à son « moi », et ce jugement, il l'assouplit, par *amour encore*, par *amour toujours !...*

Des plaintes? Jamais !... Des sourires, presque toujours !...

Dieu sait pourtant si le pauvre enfant sent le vide des êtres, des choses, de sa demeure ! Ce monde d'in-

(1) *In patientia vestra, possidebitis animas vestras.* (Luc, XXI, 19.)

suffisance où l'âme privée de Dieu s'étiole, comme il l'a en pitié ! comme il connaît, par expérience, *le poids* de ce que le poète appelle : *les vaillantes mélancolies du juste!*

Oh ! oui,

L'âme est une étrangère,
Ici-bas sans foyer !
Une fleur sans lumière,
Un aigle prisonnier (1)!...

. . . . . .

Il faut que les crises soient bien prolongées, bien torturantes, pour qu'il change quelque chose à son règlement de vie tracé dès 1899, et suivi régulièrement, en dépit de son penchant à l'inconstance et des atteintes furieuses de sa double tuberculose.

Quelle ascension, dans cette fidélité aimante !...

Il monte, il plane. Mais allez compter les battements d'ailes de cet aigle !...

Ce matin, son âme est prise par la lumière. Il nous semble entendre saint Paul :

« ...Qu'est-ce que vous voulez que nos douleurs fassent à notre grand Roi?

« Etre prêtre, religieux ou religieuse cela ne sert de rien !...

« *Etre savant, cela ne sert de rien !...*

« Etre bienfaisant au point de s'appauvrir au bénéfice d'autrui, cela ne sert de rien !...

« Etre au lit depuis douze ans ou depuis deux jours, cela ne sert pas davantage !... Parler comme les prophètes ou chanter comme les anges, c'est inutile !... Etre ceci ou cela, roi ou pape, vierge ou marié, céli-

(1) Cantique que l'abbé Joseph aimait.

bataire ou moine, une dernière fois, cela n'importe pas !... Qu'est-ce donc qui importe?...

« Voici : en mettant Dieu à la base de ces... « inutilités », *Dieu comme objectif*, Dieu comme sève, je trouverai la cause et l'effet de ce qui importe !... La cause? L'amour. L'effet? La sainteté. Il faut donc devenir saint, glisser dans toutes les vocations, tous les âges, toutes les occupations, tous les milieux, la divine sève ! Sans elle, *tout* est *rien*.

« Il ne saurait être question de mettre en soi, — fût-on reine ou mendiante, lépreuse ou florissante de santé, petite sœur des pauvres ou mère de famille, homme de pouvoir ou simple citoyen — un Dieu diminué. Oh ! non. *Il faut établir en son cœur l'amour dans sa plénitude.* Cet amour conquis, établi, alors, mais alors seulement, balayeur ou lavandière, princesse ou chartreux, *ici ou là*, auront un point d'appui, une raison, un moyen de devenir une *utilité*, et pourront donner le maximum à *Celui qui est le toujours plus*, infiniment... dans sa divine stabilité ! Donc, ce qui importe, c'est l'AMOUR !... Il faut AIMER !...

. . . . . .

« Je voulais sauver des âmes ! Mais j'ai compris qu'on ne peut faire du bien qu'en faisant, avec amour, la volonté de notre Père céleste. Et, puisque l'amour seul vaut quelque chose, il n'y a que par l'amour que nos actes d'obéissance, de soumission aux vues divines, vaudront quelque chose. *Le bien à faire ici-bas, n'est qu'une question d'amour.* Mettez à travailler, du matin au soir, plus d'amour que moi à souffrir atrocement tout la journée, vous aurez plus de mérite que moi et sauverez plus d'âmes.

« La force qui meut le ciel et la terre, c'est la douleur, mais la douleur qui AIME (1) !... »

. . . . . .

« ...Je n'ai pas des pieds de Cendrillon, remarque-t-il, mais si ma taille va de 1 m. 75 d'un côté, à 1 m. 70 de l'autre (à cause de la résection radicale d'un genou !) je puis prétendre actuellement en « fine jambe » !... Ma mauvaise jambe mesure au-dessus de la cheville, six ou sept centimètres *de tour !*... Ma bonne jambe, au milieu, en haut, donne vingt-deux centimètres *de tour !*...Et quand je pense : *c'est Jésus qui a tout pris ! ah ! quel bonheur !* Sur une ancienne photographie prise à 19 ans (2), avant mon entrée au grand séminaire, voyez tout ce que Jésus est venu me *prendre* depuis que je lui ai dit : *Tuus sum ego* (3) !...

« Cette photographie est l'une des mieux réussies au point de vue naturel : elle me représente parfaitement. La maladie, les opérations ont passé sur cette jeunesse, et y ont imprimé leurs stigmates. Quel changement à l'intérieur et à l'extérieur treize ans après !...

« Cela me rappelle mes années antérieures..., le « changement » opéré dans mon âme par l'infinie Miséricorde. Pour transformer *l'intérieur*, Jésus a particulièrement crucifié *l'extérieur !*...

« Ah ! si je n'avais à me reprocher que des imperfections dans le passé, mes retours vers ce passé, comme les regrets qui m'en restent, se seraient apaisés dans un hommage d'amour d'autant plus brûlant

---

(1) Lettre à M. R. M.
(2) Photographie, p. 14.
(3) Je suis vôtre !

qu'il aurait eu la croix comme auréole et comme traduction !

« ...Sans mon amour pour la Sainte Vierge, le travail et la science, j'aurais, je crois, sombré entièrement !... J'ai perdu tant d'années à « m'aimer » au lieu d'aimer *Dieu seul !*... Que de grâces à jamais perdues, même celles de ma croix, dont je n'ai pas su profiter pendant un si long temps ! Quand, couvert de confusion, je me remémore ce passé, comment ne pas voir les traces sanglantes qu'il a laissées sur le front et sur le corps de mon Jésus?... Tout remettre à sa miséricorde, croire à son pardon, oh ! oui, oui ! mais je ne puis m'approcher de mon Sauveur sans voir son sang couler par ma propre faute ! Je ne puis oublier...

« Eh bien ! cette pensée m'est intolérable ! Ainsi, Celui qui est l'uniquement beau, bon, saint, sage et aimant, en hommage de tous les dons dont Il m'a comblé bien plus que d'autres, Il n'aura reçu de moi que des marques de la plus vile ingratitude !... Je ne me serais servi de ses dons et de ses bienfaits que pour mieux le trahir et le crucifier !... Non, cela ne se peut !... Mes regrets ne sont pas des plaintes stériles.

« Après avoir fait souffrir le Christ sans consolation, Jésus me fait souffrir sans les joies qu'Il donne aux âmes généreuses ; c'est juste ! moi, j'en suis indigne !... Comme la croix que j'ai mise sur les épaules de mon Jésus est une croix sans adoucissement, il est bon qu'à mon tour, ma croix soit une croix toute nue, ans les consolations qui en font une béatitude !... »

Ravi par la beauté divine contemplée longuement, durant de longues journées et de plus longues nuits encore d'insomnies douloureuses, il ne lui faut qu'un coup d'œil pour voir ce qui dépare l'homme, en présence de son Dieu. C'est pourquoi il ne trouve jamais

de termes assez forts pour s'humilier, et s'accable de torts et de reproches. C'est le « genre » des saints !

Mais la vérité est dans sa bonne volonté extrême, mise au service de la volonté du bon Dieu : n'est-ce pas toute la perfection? tout l'amour dû par l'homme à son Sauveur? Ne prenons donc point au pied de la lettre, toute la responsabilité qu'il se donne : nous tomberions dans l'erreur. Il s'accusera toujours, et notre plume ne pourra lui reconnaître tant de faiblesses... La nature ne l'a nullement asservi ; des passions tendant à « dégrader » et dont chacun de nous a son lot, il a fait, par un quotidien labeur, des servantes de sa vertu acquise et grandissante.

Son âme eut beaucoup à faire pour devenir ainsi, grande, belle : sa riche nature demandait un habile maître !

Sa grandeur s'enfouira dans son humilité ; sa beauté aura, pour se couvrir, des voiles tissés de tristesse, pour les nuages inévitables de la *fragilité humaine* que son regard toujours plus pur, ne cessera de voir dans le ciel de son âme !...

Enfant de Dieu, il doit, il désire faire honneur à son Père, et reproduire en sa vie la vie du Christ bien-aimé. Est-il donc surprenant ou illogique de le voir effrayé d'offenser son Père, craintif de déplaire, si peu que ce soit, à son Dieu? Quand on aime, on redoute tant de chagriner l'ami ! et quand cet ami est un Dieu, un Père, de quelle surveillance sévère ne s'enveloppe-t-on pas !... Dans ses veines, le sang qui circule porte les besoins et les devoirs de l'enfant d'un tel Père. Ah ! il se reconnaît bien, de *son foyer*, de *son sang*, de *son rang*, de son royaume divins !...

Qu'il eût bien entendu saint Pierre enseignant que

par l'effet de la divine puissance, nous sommes devenus *participants de la divine nature* (1) ! Et lorsque saint Paul prêchait cette doctrine aux philosophes de l'Aréopage, qu'il l'aurait goûté, citant avec grand art un vers de leurs poètes : *Nous sommes de la race de Dieu* (2) !... Quelle fierté dans ce cri !...

C'est la plus certaine, la plus grandiose des réalités, la plus consolante des certitudes. Parce qu'on a du divin dans l'âme, on est tourmenté tant qu'on ne vient pas se nourrir dans le sein du Père de famille. La paix n'est qu'au foyer, et l'abbé Girard est affamé de la nourriture servie sur la table familiale des chrétiens et des saints : affamé de l'Hostie, affamé de la Croix, affamé du Ciel !...

On pressent l'infini, c'est pour cela qu'on a soif de ce que la terre ne contient pas ; *soif de toujours plus*... C'est pourquoi cette vie court vers le plus, le mieux, le sans limite, l'incréé !... Instinctivement, on recherche ce que le fini de l'exil suscite à désirer : c'est-à-dire *l'infini*, duquel, étant créé pour lui, on aura toujours un insatiable besoin. *L'âme est un amour qui aspire à l'infini: Dieu est la patrie de l'âme* (3). Et quand on vit pour son âme, quand on vit pour l'amour de Dieu seul, on le sent si bien. Mais, revenons à ses pages :

« Si j'ai pu écrire qu'on ne peut *rien faire d'un corps usé et flétri*, ce n'est pas que je ne sache que la première place, dans l'apostolat, revient à l'âme ! Pour donner Dieu au monde, et le monde à Dieu, nous n'avons

---

(1) II, Pet., I, 3, 4.
(2) Act., XVII, 29.
(3) SAINT AUGUSTIN.

aucunement besoin de bonnes santés : nous avons uniquement besoin d'AIMER, je le sais bien. Mais, pour être en partie indépendante du corps auquel elle est associée, l'âme a besoin, pour se traduire, s'exprimer, développer ses virtualités latentes, d'un instrument docile !... Croyez-vous qu'un corps « usé et flétri » soit un organe bien souple?... Il y a là des résistances d'autant plus dures à briser, que pour mieux acquérir, par exemple, la perfection intellectuelle, on aura davantage négligé les autres ordres de vertus ou de perfections !... C'est mon cas, vous le savez. La lutte pour arriver à *l'abandon parfait* est donc d'autant plus vive et pénible, qu'elle s'ajoute à la lutte contre les faiblesses, les défauts et les imperfections !... C'est là qu'un corps *assoupli* avant de tomber en ruines, rend de grands services quand il tombe sous l'étreinte de la douleur !...

« Depuis le premier jour de ma maladie, depuis 1899, tant de sacrifices m'ont été demandés ! Dieu seul le sait !... Dieu en soit béni !...

« Crises sur crises ! crises d'entérite, crises osseuses, abcès froids ou par congestion, fièvres et maux de tête, mais cela n'est rien, cela se supporte. Je ne crains que certaines autres crises plus terribles. Si j'ai parlé des céphalalgies et des fièvres, ce n'est pas parce que je les redoute, c'est parce que je crois qu'une fièvre, ou des céphalalgies, me font plus offrir au bon Dieu que la plupart de mes douleurs morales !... Je suis comme cela... Il me semble ne donner à Jésus que lorsque à ma peine morale se mêle de la douleur physique !... Parce qu'alors *c'est tout l'être qui donne*, et non plus seulement une partie, fût-elle la plus haute !... Pour *tout* offrir ainsi, et constamment, il m'arrive de manquer de force...

« Jésus m'accorde la grâce de ne pas connaître l'ennui, ou très rarement. Mais quand même, physiquement, je suis si accablé parfois !... Dans cet état, il m'est si difficile de bien méditer, de penser à Jésus, de sourire... Sans doute, *tout* lui est offert, mais j'ai besoin de prières ferventes, pour soutenir mes faiblesses.

« On m'a offert *l'idéal-élévateur* (1) pour moi ! mais je le refuse ; non, oh ! non ! C'est trop bon, trop beau, pour ma pauvre personne. Laissons *l'idéal* pour notre *Idéal :* Jésus !... Il faut que j'apprenne à me renoncer, à oublier mon « moi », à souffrir !... Sinon, que donnerais-je aux âmes?...

« La souffrance et l'amour sont mes seuls dons... C'est toute la vie du prêtre, et je dois l'être !... Inutile de me tenter avec *l'idéal !...*

« Puisque nous parlons sacrifices à offrir : depuis deux, trois ans, je suis condamné au lait et à l'eau sucrés *à perpétuité :* le matin, à midi, le soir et la nuit. *(Cela dura, en effet, jusqu'à son dernier soupir.)* Comme Jésus me gâte ! Si je prends une autre nourriture, immédiatement s'engendrent des crises..., dont l'atrocité s'accroît avec le maintien de la cause qui les fit naître ; elles ne disparaissent que quatre ou cinq semaines après la suppression de l'alimentation qui en fut l'occasion !

« Deux fruits exotiques passent — passeraient ! — sans me donner des crises : les dattes et les bananes. Mais d'abord : c'est trop cher ! Et quand même je serais millionnaire, je n'en prendrais pas davantage. Pourquoi?...

« Pour faire des petits sacrifices !...

« Ce n'est pas un régime fortifiant, je le sais, et je

---

(1) Lit spécial, facilitant repos et soins pour les malades, on le sait.

suis bien faible par cela même, mais c'est encore « humain ». Il en est à qui suffit moins encore ! Pierre l'Ermite n'a-t-il pas mis un jour ceci au bout de sa fine plume : *On dit que les ours du pôle Nord vivent très bien tout un hiver, en se léchant seulement le dessous des pattes!*... Pourvu que je puisse aimer le bon Dieu, que ma nourriture ne m'en empêche pas, cela me suffit.

« Dieu soit béni ! De cette façon, ce sont les « vaches » qui font ma cuisine, car, hiver comme été, je prends le lait tel qu'il est après être tiré. *Comme cela, j'épargne aux miens une grande charge*... Il faut savoir ne pas compter pour les âmes!

« Si je suis au régime exclusivement lacté, ce n'est point *uniquement* pour éviter de l'embarras ou de la dépense : c'est *surtout* parce que mes organes ne veulent que du lait !... *(C'est surtout*... et non pas : *c'est exclusivement!* donc, il y a toujours là, place pour le sacrifice volontaire (1).)

« Si mon lait m'écœure? Je n'en sais rien, je n'y prête guère attention !... Peut-être n'est-il pas toujours... intéressant, mais bah ! avec un peu de sucre, cela passe, et mon état fiévreux s'accommode de n'avoir qu'à boire. C'est une petite mortification à faire chaque jour de chaque année...

« Je ne connais pas la bouteille « Majic » (2). Et je me garderai bien d'en accepter une. Est-ce qu'on voudrait m'enlever mon très petit mérite de prendre mon lait très froid en hiver, très chaud en été, c'est-

---

(1) L'auteur.

(2) La bouteille « Majic » — qui l'ignore? — est une invention moderne, permettant de conserver chaud ou froid, à volonté, le liquide qu'elle renferme. En hiver, elle lui eût permis de boire chaud, et en été de boire frais... C'était le soulagement qu'on lui avait offert : il le refusa.

à-dire conformément à la température extérieure?... Non, non, n'est-ce pas?... De même, j'évite bien de le parfumer. Je ne veux que me parfumer l'âme. Sans doute, une goutte de rhum, ou de kirsch, ou de café, passerait sans exciter des troubles... Mais ces « gouttes » doivent passer dans la boîte aux sacrifices et non dans mon lait. C'est bien meilleur !

« Ce sont de si petites choses !...

« Je vois de plus en plus que je ne sais pas « bien » souffrir... »

Il souffre, — et souffre *bien* — pour Jésus et les âmes : son humilité n'est-elle pas touchante?

N'éclate-t-elle pas partout dans cet humble narré de sa vie? S'il s'impose la souffrance de se raconter, c'est pour faire plaisir. Ah ! il sait bien, lui, que *s'oublier* est une grande chose !... que le remède aux maux actuels existe : c'est un anti-égoïsme actif, c'est l'*oubli de soi* prêché, réclamé, exigé par l'Évangile, antidote véritable et unique aux misères des enfants d'Adam. Pris à haute dose, cet oubli de soi opère des merveilles dans notre être moral. Il n'est aucunement difficile de se rendre compte de ses effets — toujours certains — chez qui en use... S'oublier, c'est enrichir son âme des vertus dont le Maître de toute bonté, de tout amour, fut, parmi nous, le grand Modèle.

Hélas ! cet oubli de soi si précieux, mis par Dieu à la portée de tous, n'est point aimé, ni reçu ! Il y a par le monde tant de faiblesses qu'on voit avec tristesse le dévouement qui démissionne, l'oubli de soi qui déserte, la morale qui s'en va hors du foyer.

Nolumus Hunc regnare super nos (1) ! Nous ne voulons pas d'un Rédempteur riche des droits d'un Créateur, d'un Ami fort des pouvoirs d'un Maître !...

Cri de la haine, cri de l'ignorance, cri de la bête aux abois, de l'homme orgueilleux refusant de reconnaître la souveraineté du Roi !

Expions cette aberration, réparons cette offense, consolons ce grand Incompris, croyons à l'Amour miséricordieux, dit l'abbé Girard par toute sa conduite. N'épouserons-nous donc jamais de tels désirs, de telles pensées?...

---

(1) Nous ne voulons pas qu'Il règne sur nous !... (Luc, XIX, 14.)

V

Les visites. — Son dévouement.

> Oui, il est dans le monde une prédication incessante et persuasive : c'est le rayonnement naturel d'un contentement profond et véritable. Jamais les immortelles espérances auxquelles notre dévouement sacrifie ne seront aussi bien proclamées par nos pensées, que par le contraste de nos peines connues, avec la radieuse tranquillité de ce repos qui va du cœur au visage.
>
> (Mme SWETCHINE.)

« Si je reçois peu de visites, cela tient à ce que n'étant pas né à Sées, je n'y connais presque personne.

« D'ailleurs, et je le comprends sans peine, il faut une dose exceptionnelle d'amitié ou d'amour de Dieu pour continuer d'aller voir pendant douze ans et demi, un malade qui n'a d'intéressant que sa souffrance !... Aussi, sauf quelques amis me visitant encore, j'ai semé sur ma route douloureuse ceux qui, dès le début, s'étaient fait un plaisir ou une curiosité de me rendre visite ! Autrefois, je ne craignais pas de dire aux visiteurs de venir plus souvent me voir. Aujourd'hui je me tais, parce que je craindrais que le temps qu'ils me donneraient ne le fût qu'au détriment du temps dû à Jésus. Alors, comme à lui on doit tout, mais à moi on ne doit rien, j'aime mieux encore n'avoir pas de visites et lui envoyer des visiteurs... »

Ce qui le fait le plus souffrir, c'est donc de ne pas voir *beaucoup plus* d'âmes venir à lui pour s'entretenir de l'adorable Ami ; c'est de ne pouvoir les embraser toutes, avec les flammes de son cœur !... Son zèle trop contenu, l'oppresse.

Cette vie écoulée dans l'ombre à laquelle il s'est habitué et dont il ne paraît guère souffrir, lui fournit beaucoup pour son don d'amour !

Aux pieds de Notre Dame de Lourdes, il a imploré la grâce — l'art ! — de savoir parler aux âmes, de pouvoir les toucher, les bouleverser, les remettre en route vers le bien, vers Dieu, et les visites, — il l'a dit — sont rares. Apôtre sans travail extérieur, père sans enfant : croix si douloureuse...

Son bonheur consiste à se dévouer : ses visiteurs en restent de vivants et reconnaissants témoins.

Quel cœur tendre, généreux ! comme il sait aimer ceux qu'il aime :

« ...Mon Jésus ! je suis seul à vos pieds ! c'est si bon !

« O douce intimité ! Tête-à-tête ineffable,
Avec le Dieu si grand, avec l'Ami si doux !
Est-ce nous qui montons vers le ciel admirable,
Ou bien est-ce le ciel qui descend jusqu'à nous (1)?... »

« O vous dont le Cœur si bon ne peut entendre aucune plainte sans y répondre, l'exposé d'aucune souffrance sans vouloir l'alléger, voyez l'angoisse qui m'étreint... O Seigneur ! ne faites pas souffrir davantage certaine âme chère... Et s'il faut, pour *l'épargner* que ma fatigue soit plus grande, qu'un amour plus généreux mette à votre disposition des douleurs, des

(1) Mme Edgar TINEL, *Vers et prose*.

sacrifices plus pénibles, commandez, Jésus ! commandez ! *fiat*... mais épargnez cette âme !... »

Désire-t-on obtenir quelque grâce spirituelle ou même matérielle?... Il suggère tels sacrifices à offrir au Sacré-Cœur, y unissant en secret de personnelles offrandes. Mais il veut aussi les prières des « tout petits » au cœur de lys, pour vaincre le Tout-Puissant. Il est radieux quand il peut faire prier des enfants.

Lorsqu'il nous dit : *Heureux celui qui, voyant Jésus-Christ dans son prochain, peut lui rendre service en quelque chose, ce sont autant d'actes de charité faits à Notre-Seigneur*, peut-il oublier qu'il a en lui cette source d'allégresse et de mérites?...

Jadis, l'aîné de ses neveux, Moïse, a failli être broyé par un moulin à vent ; s'il n'est point mort en ce terrible accident, c'est certainement, assure sa famille, aux prières et aux sacrifices de son oncle qu'il le dut. Quand, bouleversé, il apprit la nouvelle, son cœur s'émut, il prit son chapelet et mit tant de foi dans sa prière qu'il fut exaucé.

Plus tard, son plus jeune neveu, Edouard, âgé de deux printemps, frais bambin aux yeux purs, tombe à l'eau après avoir dîné, y reste au moins un quart d'heure, et, naturellement, en est retiré asphyxié. A cet âge, l'enfant n'a pas d'énergie pour se soulever hors de l'eau, aussi la congestion fut-elle déclarée mortelle. On eut recours à la respiration artificielle pendant deux longues heures. Mais Sœur Saint-Dominique, la sœur de l'abbé Girard, nous certifie que le souffle et la vie revinrent au petit noyé, grâce *uniquement* à l'intervention du pieux sous-diacre. Il avait tant prié !...

Malgré sa bouillante nature et ses douleurs, le bon malade est arrivé à devenir toujours accueillant, obligeant, pour quiconque le visite. Toujours une bonne parole aux amis, aux indiscrets, aux curieux, aux pénibles ; toujours un mot de Dieu aux âmes ; toujours un sourire, un merci ; toujours *l'oubli de lui-même!...*

Lorsqu'il prêche la force du bien sur le Cœur si bon du Maître, il rappelle toujours que *la grâce rend apte à produire des actes de vertu, mais qu'il faut que ces actes de vertu soient répétés, intenses, ou l'effort est inutile et n'aboutit à rien.*

Voilà pourquoi il multiplie si vite *les actes de vertu* portant des sèves d'amour et de victoire ! Voilà pourquoi, lui le premier, il additionne tous les jours de nouveaux *fiat* avec les anciens : n'est-ce pas toute la vertu dans le magnifique épanouissement de la constance?

Mais que disions-nous de ses visites? Jamais il ne faut, en sa présence, parler de bagatelles.

Il commente l'Évangile, les Actes des Apôtres — appelés l'Évangile du Saint-Esprit — instruisant et mêlant son amour de Dieu à la science qu'il déploie ailes ouvertes, car *il est trop savant* nous a-t-on dit maintes fois.

Surtout, qu'il ne soit pas question de sa personne : « Comment allez-vous, Monsieur l'abbé?

— Je vais comme le bon Dieu le veut, et il détourne immédiatement l'attention ; à son pauvre « physique » laissant la plus stricte place dans l'entretien commencé, il croit lui accorder trop encore.

— Pourtant vous souffrez, insiste-t-on?

— N'importe ! J'aime la volonté du Maître. Parlons d'autre chose. »

Il accommode sa conversation à ce qu'il entend ; rarement il parle de ce qui fait vivre son âme.

S'intéressant beaucoup à ce qu'on lui dit, il lui arrive parfois d'aller plus avant dans l'intérêt du bien, ce qui lui valut un jour, le beau qualificatif de « sévère investigateur » !...

Volontiers il s'occupe de théologie ou de questions actuelles. Quand ses anciens condisciples le visitent, il les accueille le sourire aux lèvres, et discute avec eux des événements du jour ou de quelque problème doctrinal (1).

Si quelques personnes ont constaté que ses contacts avec les réalités trop petites étaient de temps en temps malheureux — à cause d'une prudence tardivement éveillée — du moins ne forma-t-on qu'un chœur pour l'admirer dans ses paroles et ses actes surnaturels.

Ce cœur si droit, si grand, si bon, comment comprendrait-il les égoïsmes?... comment saurait-il éviter les pièges tendus de la vie?...

D'ailleurs,

« Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
« La plupart des vertus nous seraient inutiles !... »

L'inexpérience du monde lui aurait attiré des déboires et des échecs qui ne l'auraient nullement découragé ; les rapports qu'il a avec l'extérieur ne sont peut-être pas toujours aussi judicieux que bien intentionnés. Quelques amis s'en découragent...

Faut-il ajouter ici cette remarque d'un ami? *Plusieurs démarches, animées par le zèle de la justice, ont*

---

(1) *Semaine Catholique, de Sées.*

paru inopportunes. Son mérite reste intact aux yeux de Dieu, bien que son initiative ait été discutée par les hommes.

Dans son cœur, le zèle brûle tout : même la raison à l'occasion... L'abbé Joseph veut faire de l'apostolat à n'importe quel prix : il veut rayonner, il veut enflammer les âmes, et il sait vouloir !...

Son ardeur rencontre difficilement le juste milieu... *Mais son manque d'équilibre le porte aux sommets* (1) !

Il est bien rare de rencontrer un tel esprit d'entreprise. De sa chambre de malade, que n'essaye-t-il pas de faire ou de faire faire?... Sa foi lui ferait remuer un diocèse, avoue un ancien ami de cours, et c'est bien cela. Les obstacles? Il les ignore ! les yeux fermés, il tente de vaincre toutes les impossibilités !...

L'amour n'a pas de mesure.

Charité pour Dieu, charité pour le prochain, répète-t-il et explique-t-il sans cesse à ses visiteurs. Puis, son cœur l'entraîne à chanter Jésus-Eucharistie, en ses abaissements et délaissements ineffables, en sa divine générosité, le gardant prisonnier au Tabernacle.

De l'Hostie, comment ne point arriver au Sacré-Cœur qu'il aime tant ! Pour le louer, il porte ses regards sur l'image de l'intronisation, — fixée auprès de son lit, et sa parole ardente, convaincante, éloquente toujours, s'enrichit d'accents célestes.

Cependant, il excelle à discourir sur la beauté, la valeur, la force de la souffrance bien acceptée ; sur l'irrésistible puissance de la croix *aimée*, parce que le Christ l'a aimée, y est monté le premier, malgré son

(1) M. l'abbé Paul Girard.

innocence !... Ah ! qu'il sait bien le prêcher ! Que ses accents sont forts, partant d'un cœur et d'un corps immolés !...

Tout apôtre peut faire du bien par ses discours, cela est certain ; mais combien il est émouvant d'entendre un apôtre *crucifié*, un martyr au cœur assez grand, à l'amour assez effectif, pour dire en regardant son crucifix :

Jésus a souffert bien plus que moi ; il n'y a pas de clous dans mes pieds, ni dans mes mains ; ma tête n'est pas couronnée d'épines... et puis, moi j'ai des fautes à expier, mais LUI... *C'est pour nous qu'Il souffre... et on y pense si peu !...*

Philosophie et théologie à part, quelle science préférez-vous, lui avons-nous demandé un jour : psychologie — *cet art de couper un cheveu en quatre*, d'après un fantaisiste ! — exégèse religieuse, apologétique, sociologie, médecine, chimie, cosmologie, géologie ou langues étrangères?

La réponse de son cœur est digne de lui :

Mea maxima philosophia... scire Jesum et hunc crucifixum ! Savoir et connaître Jésus, et Jésus Crucifié, voilà toute mon ambition, toute ma science, tout mon savoir (1) !

Que le savoir humain ne le pouvait plus tenter, et que le savoir divin attirait seul ses facultés, nous le savions, nous en étions convaincue, mais nous voulions le lui entendre redire !...

Cratès de Thèbes se rendant à Athènes pour y apprendre la philosophie se débarrassa de tout son or. Il estimait qu'il ne pouvait posséder à la fois les vertus et les richesses (2).

(1) SAINT BERNARD.
(2) SAINT JÉROME.

Notre héros s'est débarrassé de l'or de sa science humaine pour connaître et savoir uniquement *Jésus Crucifié*. C'est pourquoi il en parle si bien.

La plume ne peut rendre ni l'impression produite par ses réflexions, ni le ton et le regard dont il les accompagnait.

Qui a joui quelques instants de la conversation de notre ami, comprendra...

Alors des visiteurs remarquent que l'infirme allonge ses *petites* conférences ; perdu dans sa causerie, ses yeux, son esprit, oublieux de la terre, on le peut croire au milieu d'une foule ! Une heure s'écoule ainsi sans qu'il le sache !... Aussi, *il faut beaucoup de temps libre pour aller le visiter*, et l'on se réserve rarement ces instants bénis consacrés au *saint martyr*, dit une voix sacerdotale.

« Vous partez, déjà?

— Je voudrais rester encore, Monsieur l'abbé. Hélas ! c'est impossible ; j'ai tant de travail !...

— Nous parlerions du Maître... Pourtant, non ! le devoir vous appelle, allez, allez ! Il ne faut pas le faire attendre... »

Lorsque ses souffrances le broient trop cruellement il s'arrête une minute, baisse les yeux, le temps d'offrir son supplice au bon Dieu, de renouveler son offrande, et il reprend l'entretien, le plus aimablement du monde.

Pour lui faire plaisir, ne remarquons point son visage crispé, sous l'étreinte de son mal.

« Je me souviens d'un dimanche, rapporte M. H. de V. ; il avait dû souffrir beaucoup toute la nuit précédente, et comme sa figure très fatiguée le trahissait, il vit bien que je n'étais pas dupe de son sourire... Moi-

même, je n'étais pas très bien et guère capable de soutenir une conversation. Alors, l'abbé Girard me demanda gracieusement s'il ne me plairait pas de l'entendre me chanter une partie des Vêpres — dont c'était l'heure — et *il chanta...* en s'accompagnant de sa cithare... Ce trait d'héroïcité le peint admirablement... »

« Sa conversation me faisait du bien, écrit quelqu'un ; M. l'abbé se passionnait pour toutes les belles causes ; il aimait tant à rendre service et n'y manquait jamais quand l'occasion se présentait à sa bonne volonté. Pour moi, je me réjouis d'avoir été l'objet de sa complaisance dans une délicate circonstance ; je lui en saurai gré toute ma vie.

« Ce qui frappait surtout en lui, conclut cet obligé, c'était son grand esprit de foi, sa patience, sa résignation à la volonté de Dieu, tout en désirant être *démobilisé* le plus tôt possible, c'est-à-dire recevoir sa retraite en Paradis !... »

Ses « intimes » croient l'entendre encore : *Du degré d'amour divin qui nous anime, dépend la valeur de nos actes, donc, faisons* tout *par amour ; croyez qu'on ne s'approche de Jésus que dans la mesure où l'on s'approche de la croix,* et il rayonnait !..

Car, froid pour l'inconnu, très digne, très simple, toujours bon, aimable, quand il parle de notre Dieu d'amour, sa physionomie s'éclaire.

Après l'avoir vu à Lourdes, plusieurs amis ont pu dire : *Il respire Jésus ; accueillant avec bonté, il a l'air content de son sort, indifférent à la terre ; doux, suave.*

Pour le peindre quelques coups de pinceau suffisent :

Grand, il a des cheveux et une barbe d'ébène. Ses yeux noirs, frémissants miroirs, pleins de flamme, —

quelquefois même de tendresse, lorsqu'il parle du Christ — s'emplissent de surnaturelles clartés, de limpidité profonde : tout autant de puissants attraits. La souffrance quotidienne a agrandi de tels yeux : ce regard est une vie, un sermon.

Par ses mille atteintes, la douleur lui a hardiment buriné des traits d'ascète. Il a des gestes affirmant passionnément ce que ses lèvres avancent.

L'admiration naît en face d'un si beau modèle de résignation chrétienne ; et pourquoi le tairions-nous? un respect profond saisit l'âme.

Mystère douloureux à comprendre, à scruter, pour y trouver les merveilles faites par Dieu, avec des croix bien reçues, bien aimées.

Si aborder ce grand malade suffit à faire grandir en soi, l'amour pour notre doux Seigneur, le voir prier est plus divin encore ! Le croirions-nous vivant et mortel comme nous?

Sa tête s'incline un peu sur l'oreiller, ses yeux se ferment aux choses de la terre, ses mains se joignent, son être entier s'enveloppe d'un si puissant et saint recueillement, que, vraiment, il en coûte de le rompre, lorsque la prière est terminée. Oser remuer les lèvres en face de l'édifiant abbé noyé dans sa ferveur? Cette présence sentie du surnaturel, révèle Dieu.

***

Ainsi s'écoule la vie.

Les années meurent, l'éternité les recueille.

Depuis quatorze ans, l'infirme ne quitte plus son lit.

En cette année 1913, il part : comme tous les ans, Lourdes l'attire. C'est la treizième fois qu'il y va et la sixième fois qu'il y priera uniquement pour les

prêtres et pour les pécheurs. Car, jusqu'à 1911, tout en désirant encore guérir, il n'est plus allé vers l'Immaculée pour cela. Quel voyage ! quelles tortures, quelles grâces, quel retour !... Un instantané (1) nous le laisse voir torturé... De part en part il est traversé par de gros drains, et sur cela il repose, et comme cela il a fait ses trente-six heures de train :

Il n'y a là d'agréable, que l'offrande que j'en peux faire au Cœur de mon Jésus !...

Ah ! nous le croyons sans peine ! Nous qui, si souvent, manquons de courage pour un bobo ou un échantillon de contrariété !... Après avoir choisi la meilleure place du compartiment, nous trouvons le moyen de nous plaindre de quelque chose jusqu'à l'arrivée. La vitre est embuée...

Le paysage quelconque...

Les voyageurs insignifiants...

La banquette peu souple...

Quoi encore? Nous trouverons sans beaucoup chercher !...

Comme les années passent vite et comme les jours sont longs (2) ! Voilà quinze ans de maladie, d'immobilité, dont la monotonie n'est rompue que par des souffrances ajoutées à des souffrances, des *fiat* ajoutés à des *fiat.*

« *Dieu n'a refusé de satisfaire aucun des rêves de mes vingt ans,* écrit-il. Il a permis à mon amour tous les espoirs, à ma prière tous les ministères. Il m'a rendu *plus* que je n'avais perdu. Rien ne me manque, sauf la Messe, de ce qui doit remplir et consoler un cœur de

(1) Photographie, p. 116

(2) *Résurrection d'une âme d'anarchiste. De la mort à la vie,* par le P. SALSMANS.

prêtre. C'est-à-dire que mes souffrances m'ont apporté les seules vraies joies que j'aie goûtées ici-bas, et que je me trouve heureux en proportion même de ce que je sacrifie au bon Dieu (1) »

« ...Toute ma jambe est prise, bien prise.

« J'ai subi une *douzaine d'opérations*. Résultat? Nul! la tête d'os fémoro-coxal est toujours traversée d'un tube de caoutchouc pour draîner la purulence osseuse. Les deux têtes d'os du fémur et du tibia sont entièrement réséquées : on a recousu les deux bouts de jambe... ; à cette jonction fémoro-tibiale, se trouve un immense trou qui me la traverse de part en part. Le pied est complètement déformé, au point que le talon est plus élevé que les orteils!... A cela s'est ajoutée, depuis quelques années, une tuberculose autrement douloureuse!... Ah! les crises de cette maladie sont pour moi un vrai cauchemar!... Je ne connais pas de douleurs comparables... Enfin, à cette double tuberculose, s'est ajoutée encore une rechute de gastro-entérite, à l'état suraigu pour l'entérite...»

***

Le tocsin a versé la tristesse dans les cœurs : 1914 tourne ses pages de gloire sanglante. Près de notre alité nous nous penchons pour recueillir les secrets de son courage. C'est un perpétuel blessé, lui!...

Il sait bien qu'il ne guérira jamais ; il en est content, maintenant! il voit avec sympathie les murs de sa chambre.

Ses désirs de guérir se sont atténués, atténués,

(1) Lettre à M. de la S. B. M.

et enfin dans une heure d'amour, s'en sont allés il y a trois ans, pour ne plus revenir. Il a compris ce grand cri de vie intérieure, passé sur les lèvres de la célèbre Marie Heurtin, sourde-muette-aveugle, lorsque à Lourdes, on voulait qu'elle demande à Marie de la guérir : *Je ne veux pas voir ici-bas, pour voir d'autant plus clair Là-Haut!...*

Cette année il doit offrir le grand, si grand sacrifice de ne pas aller saluer la Vierge de Lourdes. C'est la guerre !... Après les hostilités seulement, le pèlerin de l'Immaculée reviendra la prier.

Jusqu'à ce matin, Jésus-Hostie n'est venu à lui qu'une fois tous les huit jours ; désormais le malade communiera *deux fois* la semaine. Quelles actions de grâces, quelle source nouvelle de bénédictions ! Comme Marie D. (1) il s'écrie : *Communier, c'est ma vie, je ne puis m'en passer, là seulement je trouve la force d'aller au bout de mes journées de souffrances!...*

Oh ! quelle privation de ne pouvoir, à chaque aurore, s'unir à l'Hôte eucharistique !... Alors ce sont, de l'aube à la nuit, des communions spirituelles ininterrompues, entretenant le feu dans son âme.

***

Et nous tournons les feuillets :

« ...Vingt-deux heures. On vient de m'apporter mon lait ; la nuit tombe ; par ma fenêtre entr'ouverte, je perçois l'écho assez proche de plusieurs cors de chasse. C'est très beau !... Dans ce calme du soir, où tous les bruits s'éteignent les uns après les autres,

(1) *Une âme apostolique*, par le P. ETCHEVERRY, O. P.

ces cors qui égrènent leurs accords à tous les échos, me jettent dans un tressaillement indicible !...

« Mon Dieu ! que ne puis-je être devant vous, une harmonie supérieure à toutes celles de la terre !... Harmonie de foi, d'espoir et d'amour ! Trop impuissant à vous faire entendre l'hymne qui voudrait jaillir de mon cœur et de ma vie, laissez-moi du moins, prêter une voix consciente à tous ces accords qui vous louent sans vous connaître, afin de faire de nos deux accents mêlés, un hommage à votre gloire, un cantique à votre amour...

« O mon Dieu !... pourquoi tardez-vous d'ouvrir en moi ces sens divins, formés en nous par Jésus? ils me permettraient d'entendre les harmonies résonnant sans cesse Là-Haut !... Je sais bien que l'harmonie que vous aimez s'élève d'une âme et d'un corps torturés, et doit porter à vos pieds l'accent de son amour, l'hymne de sa gratitude, le cantique de sa joie, faite de larmes !... *Beati immaculati in via!... Beati... Beati* (1) !...

« *La souffrance aimée, c'est la sainteté.* La sainteté, c'est la béatitude des saints !... Mon Dieu ! me refuserez-vous cette béatitude, en me refusant l'amour généreux, fou, passionné, qui s'alimente avec de la douleur et fait de cette « nourriture » la seule joie qu'il recherche?... Vous m'avez aimé, c'est pourquoi vous vous êtes immolé !...

« Voudriez-vous me voir réaliser ce que vous n'avez pas fait : *m'immoler pour vous*, sans *vous aimer?*... Cela ne se peut !...

« Ah ! de L'AMOUR, de L'AMOUR, de L'AMOUR !...

---

(1) Bienheureux les purs dans la voie !... (Ps. CXVIII, 1.) Bienheureux !... Bienheureux !...

Oui, embrasez-moi d'amour ! et l'amour me conduira à la recherche de la douleur sous toutes ses formes, comme la douleur me mènera directement à l'amour sous sa meilleure expression !... »

. . . . . .

Pour ce cœur délicat, ce malade aux goûts d'artiste, la poésie, la musique, les êtres et les choses renferment des mélodies ; celles-ci, en l'atteignant, renaissent divinisées par le contact qu'elles ont pris avec son âme pure.

Ainsi, après l'avoir vu goûter aux sons du cor, nous le voyons transformer en un bel hymne d'amour, ses vibrations artistiques. En tout, la grâce lui fait trouver la leçon qu'y dissimule le Roi tant aimé. En effet, souvent Il se plaît à reproduire, dans la nature, certains phénomènes de la vie des âmes. Quiconque sait reconnaître la main de Dieu partout où elle agit, s'en convainc tous les jours.

Telle aurore, aux teintes idéales, faisant le désespoir et l'éternel souci des meilleurs pinceaux, des plus exquis poètes, rappelle l'âme restée pure et fraîche, l'âme neuve dont les rayons ont quelque chose de doux, de frais, de jeune et d'étonné. A son premier éveil dans l'amour pour l'unique Ami, l'âme est une aurore de grâce.

L'aurore n'est touchée par personne ; peu d'artistes la comprennent vraiment...

Tel crépuscule est le parallèle entre le jour qui se meurt dans les bras de la nuit, bercé par les adieux splendides du soleil qui s'enfuit, et l'âme ayant vécu, peut-être loin de la vérité, et dont le dernier soir approche à grands pas, accompagné de la miséricorde infinie, qui ne laisse jamais cheminer seuls les voyageurs du temps !...

D'aucuns ont discuté fort bien pour savoir si l'aurore est plus belle que le crépuscule. Quand on part en promenade, est-ce l'aller ou le retour le plus doux? Quand on souhaite un objet, est-ce du désir ou de la possession qu'on est le plus heureux?... L'aurore promet beaucoup, le jour réalise, le soir emporte des joies ou des regrets. L'aurore est pleine de sève, le crépuscule est épuisé, lassé, nostalgique !... L'aurore a les chants de l'oiseau, le crépuscule, les mille bruits d'une nature qui s'endort. L'âme pure a ses promesses, ses facilités, ses clartés ; l'âme repentante certains feux produits par une humilité, née de particulières humiliations, et certains actes de quiconque est déjà mûri par la vie.

Jésus n'a pas dit s'Il inclinait son Cœur avec plus de tendresse et de bonheur vers l'innocence baptismale conservée, ou vers la pureté reconquise par le pardon et l'expiation !... L'Évangile garde le mystère des prédilections divines : est-ce Jean ou Madeleine?...

Partout où Il peut jeter l'appel de sa miséricorde, que celle-ci conserve ou ramène, ce sera toujours son œuvre, et pour son Cœur ce sera toujours si doux !...

Pointe du jour, ou déclin du jour, sont également des créations divines.

Sur la nature et les âmes, jetons encore un regard de croyant : la lumière a ses dons particuliers ; celui qui lui permet de transposer des nuances, de peindre en se décomposant, dans une goutte de rosée, un lac, un miroir, des peintures ravissantes et changeantes, est loin d'être le moins surprenant, le moins agréable. Chacun s'est intéressé à faire jouer ainsi des gammes roses et mauves, à la lumière, cette grande virtuose si lumineuse, si expressive, si insaisissable !... Pour les yeux, c'est une fête : cette lumière a des tons,

des reflets et des jeux, merveilleux et charmeurs.

Eh bien ! dans le domaine des âmes, se font aussi de divines transpositions, sous la touche, le passage et l'action de *la lumière de la grâce*. Ah ! la grâce. Du *rien* qu'est un être auprès de Dieu, — moins encore que la goutte de rosée où s'est mirée, pour la rendre plus belle, toute la lumière du soleil — de ce rien, la grâce, artiste céleste, fait un réflecteur pour les *grâces de sa Grâce*, les moindres nuances de ses divines perfections !

Dieu aime les difficultés, parce qu'Il peut toutes les vaincre ; s'Il veut être impuissant, mis en présence de la liberté qu'Il a donnée à l'homme, au fond c'est encore par amour, car cet amour saura bien, l'heure venue, vaincre par miséricorde ou par justice !...

Il aime aussi les obstacles. C'est pourquoi, Il lui plaît — comme à la lumière — d'embellir ce qu'Il effleure, de passer dans tous les plus petits interstices, d'appeler par toutes les voix de sa beauté, de sa bonté, de ses rayons, l'âme dont son Cœur a *besoin* pour se réfléchir en teintes diverses, en vertus différentes ! *O Bonitas* (1) !...

Il est si doux de le redire : quand on veut retrouver dans le *naturel* créé par Dieu, le *surnaturel*, fruit du même amour, tout chante, s'embellit, tout parle : fleur, gazouillis d'oiseau, bois ou ruisseau, montagne ou vallon, tempête ou ciel serein...

---

(1) O Bonté ! (Exclamation de prédilection de saint Bruno.)

VI

Une plaie vive, des deuils, de l'héroïsme.

— Où étiez-vous donc, Seigneur, pendant que je luttais? s'écriait sainte Catherine de Sienne.

— J'étais auprès de toi.

« La plaie vive de mon cœur, vous désirez la connaître?...

— Oui, Monsieur l'abbé, mais pourtant?... si cela vous fait trop mal?...

— C'est toute une affaire. Je ne me suis pas fait *piquer*, mais *on* m'a fait piquer.

— Faites-vous allusion aux injections variées dont la science se sert pour apaiser — quand elle le peut — les trop grandes douleurs physiques?...

— Oui... Je vais vous ouvrir cette porte close : pour moi c'est un vrai drame.

« De toutes mes souffrances c'est la plus dure, mais non à cause de l'opinion, car le fait est à peine connu.

« Si le bon Dieu veut me laisser encore *vingt-cinq ans au lit*, avec ma double tuberculose telle que j'en souffre avec ses crises terribles et ses apostèmes, *je l'accepte avec gratitude*, pourvu que je lui sauve des âmes et qu'Il m'aide à me délivrer de mon humiliante habitude.

« *Mon premier malheur* fut de tomber malade à un moment où, n'ayant reçu qu'une connaissance superficielle de la vie intérieure, de la vie d'union à Dieu, d'intimité avec Dieu, je m'occupais presque exclusivement de perfectionner mon intelligence !...

« *Mon deuxième malheur* fut d'avoir été envoyé dans une clinique où le chirurgien — protestant — ne songeait qu'à soulager ses malades par tous les moyens. On ne m'aurait jamais donné des calmants, jamais je n'aurais pensé à en demander, puisque j'en ignorais l'existence et ne connaissais pas le danger si redoutable qu'ils recèlent dans leurs éléments constitutifs. Sans doute, *mes souffrances étaient extrêmes...*, mais mon expérience de ce que j'ai supporté *avant* d'avoir goûté aux calmants, et de ce que j'ai eu à subir *après* en avoir reçu, me fait dire ceci : *si vive* qu'eussent été mes douleurs, je les aurais *endurées bien plus facilement* sans la présence de ces *prétendus calmants* qu'avec leur intervention !...

« A cette époque-là, si j'avais pu comprendre la nécessité de *tout souffrir pour l'amour de Dieu*, j'aurais pu résister aux ordres *formels* du chirurgien. Hélas ! j'étais loin d'avoir cette compréhension !... Je me conformais donc sans résistance aux exigences du docteur. Les quelques mois passés à plusieurs reprises dans cette clinique, tendirent à créer en moi la funeste habitude...

« Les souffrances s'atténuant, le calmant pouvait disparaître sans inconvénient. Mais ce qui acheva de créer en moi la fatale habitude, ce fut l'année terrible où je fus si longtemps entre la vie et la mort, avec des fièvres continues de 40° à 41° ! Quelle année (1) !... O mon Dieu !... Puis, mes douleurs s'aggravèrent ; on me donna calmants sur calmants, afin de les rendre un peu tolérables. On se disait : *il va mourir ! il n'y a donc pas à craindre qu'il s'y habitue !* Doué d'une constitution exceptionnellement résistante, je ne mourais

(1) 1900-1901. (Voir chapitre II, p. 44.)

point. Cependant, au bout de plusieurs mois, on avertit ma famille que, si elle pouvait venir me voir une dernière fois, elle devait se hâter. Mes trois sœurs vinrent. Et comme le chirurgien ne tenait pas à mon décès dans sa clinique (1), il pria mes sœurs de bien vouloir m'emmener... Ce qu'elles firent. Ce fut un vrai calvaire d'agonisant.....

« Le changement d'air amena une légère détente dans la fièvre, mais non dans l'état de ma jambe. Ce ne fut que de longs, très longs mois après mon retour à Sées, qu'une amélioration se fit sentir. Ah ! elle intervenait trop tard : *l'habitude* des calmants était irrémédiablement créée.

« Plusieurs fois j'ai essayé de m'en libérer. Plusieurs fois, je ne fus pas très loin d'y réussir. Chaque fois, malheureusement, des aggravations telles se présentèrent, qu'il fallut cesser le combat. Et toujours, jusqu'à ce jour, il en a été ainsi : je le constate, navré...

« Il y a deux ans, j'en étais arrivé, après trente mois d'une lutte ardente, à un point qui me laissait entrevoir une prochaine libération. Encore un an? deux ans? peut-être ! en tout cas je marchais vers la fin.

« Hélas ! arriva alors une rechute de gastro-entérite à l'état suraigu.

« On m'a reproché de ne pas me soigner. Je mérite ce reproche, car cette gastro-entérite resta deux ans sans « mes » soins (c'était pour offrir une petite croix à Jésus) mais elle sut bien m'y contraindre, à la suite d'abcès déclarés sur le corps tout entier : conséquence de l'infection intestinale, passée dans tout l'organisme... Les résultats? Désastreux !... En vingt-quatre

---

(1) A cause des formalités compliquées pour le renvoi des défunts dans leur famille.

mois, *j'ai perdu environ la moitié du résultat conquis au prix de tant de sacrifices!...* A cause de ce recul (concernant le calmant) je regrette maintenant de ne m'être pas soigné au point de vue intestinal, mais je ne le regrette pas pour les souffrances que l'entérite m'a values. Regrets superflus : le mal est fait.

« Ah ! quel martyre !... Pour *pouvoir* s'en délivrer assez facilement, il faudrait être bien portant. Lorsqu'il faut lutter contre l'habitude et contre la douleur, c'est presque impossible !... Avec la longue habitude contractée, j'en suis arrivé à un point où — surtout après la suppression de la moitié du calmant — ce ne sont *plus mes souffrances* que j'atténue, mais le besoin du calmant ! *Pour adoucir mes souffrances,* il faudrait, à cause de la longue accoutumance, multiplier *par six au moins* la quantité présente !... *Je m'en garde bien.* Ma progression — pour m'en défaire — dépend de mon état. J'ai connu une des grandes malades de Lourdes qui fut guérie. Elle avait l'habitude des calmants. Après sa guérison, elle se fit religieuse. Eh bien ! elle a avoué que, quoique *bien portante,* la suppression du calmant lui avait coûté de terribles combats et sacrifices, et qu'il lui fallut presque deux ans pour y arriver !

« J'ai connu aussi une autre miraculée de Lourdes, guérie en même temps de sa maladie et de son habitude. Or, à la vue de ce prodige, les docteurs ont déclaré le miracle concernant la suppression subite du calmant beaucoup plus grand que le miracle concernant la maladie !...

« Un jour, écœuré de ces luttes perpétuelles, j'ai voulu supprimer brutalement, d'un seul coup, ma chaîne maudite. Oh ! on se hâta de m'en empêcher

parce que j'en serais mort, paraît-il !... Et il fallut me remettre à ma chaîne...

« J'aurais voulu faire un séjour dans l'une des maisons où l'on traite d'une façon technique et rationnelle ces habitudes. On m'y a refusé à cause de ma maladie... Suis-je assez malheureux !...

« Aussi, je demande à Notre Dame de Lourdes et au saint Curé d'Ars de me guérir de cette abominable servitude. Si je suis exaucé, j'ai fait vœu d'aller à Ars. Si je ne le suis pas, alors, daignent l'Immaculée et le saint Curé d'Ars m'accorder d'être dans un état me permettant d'employer toutes mes forces contre cet unique « adversaire » !...

« Dans quelques années, peut-être, l'hôpital s'ouvrira pour moi ; malgré *l'effroi* de ce sacrifice, je l'accepte encore, pourvu que je sois libéré !... »

Qui ne connaît ces quelques *manies* modernes : la morphinomanie, la cocaïnomanie, la pyromanie (1), la dipsomanie (2), la kleptomanie (3), etc. Vraiment, ce sont de bien tristes maladies. Pourtant ce n'est point à l'une de ces deux misères (en tant que *manies)* : la morphinomanie ou la cocaïnomanie, qu'est soumis le pauvre martyr, car il n'y eut jamais, chez lui, la moindre trace de *manie*. Non, l'abbé Girard n'est pas un « maniaque ». Il a expliqué le genre de son épreuve. Ce calmant pris autrefois *sans savoir*, aujourd'hui *par force* (puisqu'il est devenu indispensable aux organes), le martyrise.

Quel chétif ressort, et quel immense effet! Quelles luttes, angoisses, larmes, souffrances non marchandées

---

(1) Manie incendiaire.
(2) Manie de boire sans soif.
(3) Manie de voler pour voler.

pour s'en défaire, et quels insuccès s cruels pour son cœur : insuccès, fruits des crises physiques et de l'accoutumance, donc insuccès indépendants de sa volonté.

Quel héroïsme ne lui faut-il pas pour se défendre à tout instant, tous les jours, contre ce remède et contre sa douleur ! C'est pourquoi, depuis de très longues années, les stupéfiants ne lui sont plus un soulagement, mais un réel crucifiement. Aussi, Notre-Seigneur pourrait-Il n'être pas touché de tant d'efforts, malgré les défaites forcées?... pourrait-Il blâmer ce malade, contraint par deux agents puissants — le mal exaspéré et l'habitude — à user des calmants abhorrés?... Non, Il est trop bon, sa bonté est trop juste. D'ailleurs, cet ardent apôtre du courage ne cessera de souffrir et d'offrir, dans l'espoir de s'en débarrasser enfin !...

***

Un visiteur vient de le quitter.

Le soleil égaie sa chambre et joue sur son lit avec des ombres.

Une abeille curieuse est entrée sans permission. Il y a des bourdonnements dans l'air chaud : les mouches conversent... en leur langue !

Que fait notre ami?...

Il réfléchit. C'est l'occupation favorite des solitaires.

Soyons indiscrets, si nous voulons savoir à quoi il pense :

« ...Une âme consacrée qui ne veut faire que ce qui « rapporte », ah ! comme c'est triste ! Mon cœur en est dans l'angoisse. Comme Jésus pleure de voir quelques-uns des *siens* Le si mal représenter ! *Je dois*

réparer !... *Voyant le feu au Sanctuaire, je voudrais essayer de l'éteindre avec les larmes de tous les cœurs pieux* (1) !...

« Ah ! oui, je comprends la plainte de saint François d'Assise : *Le Christ est mort d'amour, et personne n'y pense* (2) !... Personne ne veut vivre *uniquement* de lui et pour lui ; personne ne veut être Christ !... *Je dois* compenser.

« Des prêtres blasés sur ce qui peut restaurer la royauté sociale du Christ, quelle chose affreuse !... *Ah! si nous savions mieux estimer notre puissance d'action! Si chacun de nous révélait le Christ qu'officiellement nous représentons* (3) !... *Je dois* suppléer. »

C'est ainsi que cette âme réparatrice entre dans les vues de Pie IX :

« Nous voyons avec plaisir que partout un grand nombre de personnes se dévouent tout entières à Dieu... *spécialement pour expier* les profanations de ceux qui, étant *le sel de la terre*, mènent une vie peu conforme à leur dignité (4). »

Et l'abbé Joseph gémit :

« Mon Dieu ! quelle conception ces prêtres se font-ils de Jésus dans l'Hostie? La perspective que certaines mentalités ouvrent sur les responsabilités sacerdotales, dans la perte des âmes, est vraiment angoissante !... Tant que nous ne ressemblerons pas mieux

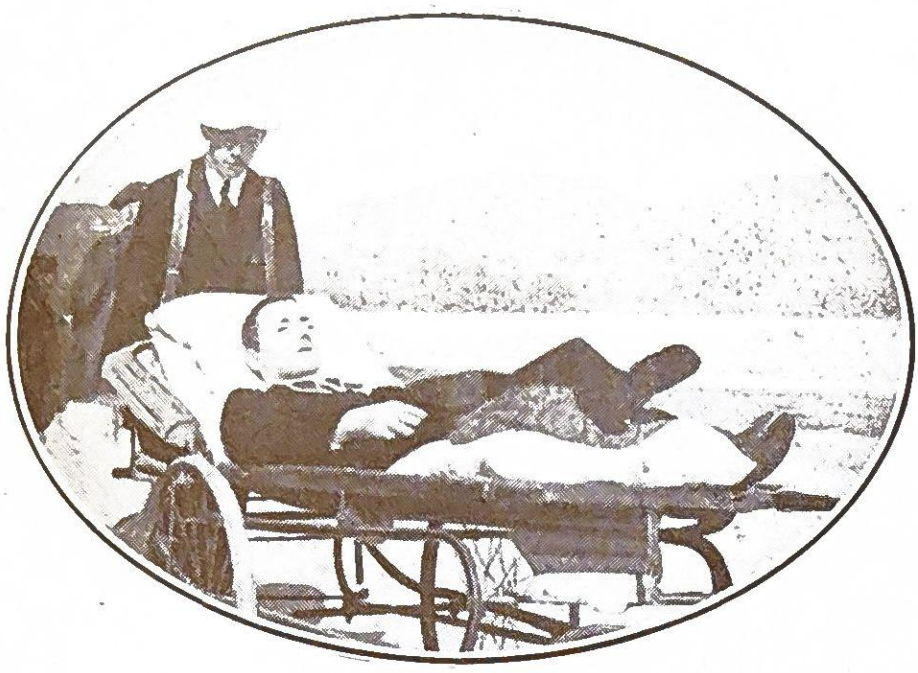
---

(1) Mère Marie de Jésus DELUIL-MARTINY, *Sa vie.*

(2) Un jour, le « poverello » d'Assise, pensant ne point être entendu, pleurait et sanglotait si fort que quelqu'un accourut au secours, et le voyant tout seul, lui demanda : « *Pourquoi cries-tu ainsi? — Hélas,* répondit-il, *je pleure de ce que Notre-Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense!* »

(3) Cardinal MERCIER, *La vie intérieure. Appel aux âmes sacerdotales.*

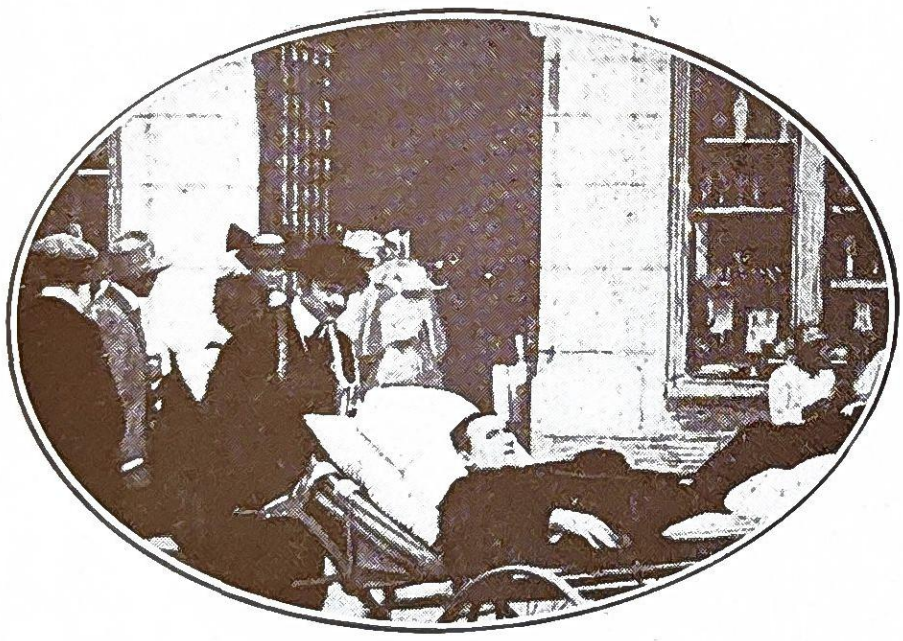
(4) Bref du 14 mars 1872.



A LOURDES, 1907.

Je n'ai plus de regret pour chaque fleur qui tombe ;
La joie a ses dégoûts sans pouvoir *s'assouvir*...
Mais des espoirs divins ont germé sur la tombe
Où mes espoirs, sur terre, achèvent de mourir!

Achèvent de mourir !...



A LOURDES, 1913 (14e *année de lit*).

L'avenir, à mes yeux, s'embellit quand je songe
Aux pétales tombés, au fruit qui va mûrir !...
L'arbre vaut par le fruit, la fleur n'est que mensonge,
Jeune encore, si c'est dur, c'est plus beau de mourir,

C'est plus beau de mourir !...

au saint Curé d'Ars, hélas ! la France et l'Église gémiront !... Mais, il y a de saints prêtres... Cela me console, car je suis désolé de penser qu'il faudrait si peu, parfois, pour que Jésus vînt plus fréquemment dans les âmes, leur fût *donné* — communion et direction — et que, faute d'un peu de zèle, loin des âmes qui l'attendent, Il répète son ineffable *sitio*...

« Oh ! combien j'aime les réflexions suivantes sur le sacerdoce : elles me font vivre. Si je ne me trompe, elles ont saint Jean Chrysostome pour auteur.

« O Sacerdos, quis es tu?...
« Non es a te, quia de « nihilo.

« O Prêtre, qui es-tu ?
« Tu n'existes pas par toi-« même, car tu es tiré « du néant.

« Non es ad te, quia me-« diator hominum.

« Tu n'existes pas pour « toi-même, car tu es « établi pour servir aux « hommes de média-« teur.

« Non es tibi, quia spon-« sus Ecclesiæ.

« Tu ne t'appartiens pas « à toi-même, car tu as « une épouse : l'Église.

« Non es tui, quia servus « omnium.

« Tu n'es pas le maître « de toi-même, car tu « es le serviteur de tous.

« Non es tu, *quia Deus es.*

« Tu n'es pas toi-même, « car tu *es Dieu!*

« Quis ergo es tu? *Nihil et « omnia.* »

« Qui es-tu donc? *Rien et « tout!* »

***

1915 broie le cœur du courageux malade.

Son père, si brave et tant aimé, se meurt. Quand l'entourage s'en aperçoit, chacun se précipite... Les circonstances compliquent tout, et le pauvre enfant a l'inexprimable douleur de voir son vénéré père s'embarquer pour le grand voyage, sans un pieux secours. C'est le 22 février : Mr. M. Girard a 71 ans.

Il souffre, il pleure, comme un orphelin alité peut souffrir et pleurer :

« Complètement orphelin, je perds, en mon pauvre père, mon dernier appui, mon dernier soutien. Mais cela ne m'enlève pas le bon Dieu, qui sera mon Père plus que jamais ! *L'asile qui s'ouvre à mon infortune auprès de sa Providence, ne s'est jamais fermé à aucune détresse, à aucune misère, à aucune faiblesse! J'ai là un refuge plus grand que mon épreuve,* et toute plainte, sous ce rapport, n'accuserait que mon ingratitude (1). »

Désormais, ses prières angoissées envelopperont l'âme paternelle, dans l'au-delà jaloux de ses mystères.

Oh ! *Comme les souvenirs deviennent lourds à porter, à mesure qu'ils s'enfoncent dans le passé* (2)...

« Quoique habitant avec moi, avoue-t-il avec tristesse, mon père ne venait passer huit ou dix minutes près de mon lit, qu'une fois par semaine ou par quinzaine ! Juste le temps de fumer une cigarette... N'aimant pas à fumer, j'aimais l'odeur de la fumée, j'aimais surtout le fumeur... »

---

(1) Lettre à M. R. M.

(2) Mme Barrère-Affre, *Une histoire arabe.*

Puis, son neveu Moïse, en Argonne, perd glorieusement ses 20 ans pour la France ! Une balle a suffi... L'infirme s'attriste...

Si, en devenant lui-même *hostie vivante*, il s'est consolé de ne pouvoir être prêtre, il reste inconsolable de ne pouvoir durant cette grande guerre, prendre la place de ceux qui se font tuer, écrit-il à M. le Curé Girard.

« Quelle jalousie de leur sort !

— Vraiment, Monsieur l'abbé? »

Oui, tout son désir serait de mourir à côté des braves, à la place de ceux dont la vie est nécessaire...

« Mais votre lit est une arme ! Vous faites du bien *ici* », lui assure-t-on.

C'est vrai... une arme... Il y meurt à petit feu, pour Dieu et pour la Patrie, lui aussi !...

Mais c'est plus fort que lui : il voudrait faire la *même guerre* que les autres ! Combien de prêtres et de religieux de son entourage s'en sont allés là-bas, pour la noble défense !

Sa soif d'un départ pour *le front* est toujours plus ardente. Pour cela aussi, il chante : *fiat, fiat*... Son front à lui, c'est un lit !...

Alors il rêve de voir arriver l'ennemi et d'être fusillé. Ses larmes coulent en lisant *Les fusillards belges* (1) :

« Que n'est-ce moi que l'on fusille ainsi », s'écrie-t-il !

Voilà notre héros.

« La pensée va vite : d'un sujet je passe à un autre, sans transition. Peu importe, n'est-ce pas?

---

(1) Livre de guerre très pathétique.

« Vous savez combien je savoure les livres pieux. Quand je lis le récit de nouvelles vies de saintes, comme *Gemma* (1), *Thérèse* (2), *Bénigna* (3), et tant d'autres que j'aime tant, je me dis : Jésus se communique à elles très tendrement, complètement : c'est juste, car tout en elles les prédispose aux divines caresses.

« Oh ! j'aime particulièrement Sœur Benigna ! je la lis et relis toujours avec un nouveau profit pour mon âme.

« Je possède son *Vade mecum*. C'est admirable ! Seul un Dieu pouvait parler de la sorte. Ce sont des accents trop au-dessus de l'homme pour que l'homme puisse les concevoir, s'il peut les entendre !... Je n'ai pu lire sans être profondément ému : *il più gran dolore che si potrebbe arrecare al mio Cuore, sarebbe quello di mettere in dubbio la mia Bontà* (4) !... Mais ce passage : *Per quanto grandi, enormi e numerosi possano essere i peccati delle mie creature, io sono sempre pronto, non solo a perdonarli, ma a dimenticarli, purchè i peccatori ritornino a Me* (5) m'a jeté à genoux aux pieds de Notre-Seigneur, les yeux pleins de larmes d'amour. Non, mon tendre Jésus ! non, je ne doute pas de votre bonté : elle est infinie ! et mes fautes ont toutes leur malice et leur nombre limités !...

---

(1) Gemma Galgani, la vierge séraphique de Lucques (Italie).
(2) La petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.
(3) Sœur Benigna-Consolata Ferrero, de la Visitation de Côme (Italie, Lombardie).
(4) « La plus grande peine qu'on pourrait faire à mon Cœur, ce serait de douter de ma Bonté !... »
(5) « Pour grands, énormes, nombreux, que puissent être les péchés de mes créatures, je suis toujours prompt, non seulement à les pardonner, mais à les oublier, pourvu que les pécheurs retournent à Moi... » *(Notre-Seigneur à « Bénigna ».)*

Pourtant, si je ne doute pas de votre Cœur, ne dois-je pas douter du mien?... Sais-je si je vous aime comme je le dois, comme le demande la grandeur de vos miséricordes?...

« Je le sais : vous êtes beaucoup plus prêt à pardonner nos fautes, que nous à revenir à vous. Cependant, puis-je assurer être revenu à vous, comme je le dois et comme vous l'attendez de moi?...

« Seigneur ! voyez ma misère ! je descends du ciel, puisque je clos un entretien avec vous, et déjà je suis repris par la terre ; déjà je suis le jouet des éléments.

« ...Quelle chaleur ! J'ai fait mettre mon thermomètre à la fenêtre : 45° ! En plein soleil, il monte jusqu'à 50° et 56° !... Cette température m'anéantit. Je n'en peux plus !... c'est pour « aimer »...

Chez moi, le cœur est « bon ». Puisse Dieu me le prendre, me le ravir. *Je lui livre tout le reste pourvu qu'Il s'empare de mon pauvre cœur !...* C'est ma seule ambition !

« Je souffre ! et près de Jésus je chante mon petit cantique d'amour : *Jésus, que vous êtes bon ! je vous aime et je vous remercie !...* Ainsi, je tâche de ne rien perdre, en m'efforçant de mettre le plus d'amour et de reconnaissance possible, dans ce que l'Amour me demande de lui donner par amour !...

« Le cœur, la poitrine, les bras et la tête, *tout* est au service spécial de Jésus puisque tout me fait souffrir. Ah ! tant mieux ! Cela me permet de le servir en ne faisant rien... rien... rien... rien que sa volonté. C'est le comble de l'activité, dans le comble de l'inaction !... »

***

D'innombrables flocons de neige ont habillé de blanc la ville. Chaque cheminée est frileusement coiffée d'un capuchon d'hermine. Les fils télégraphiques sur lesquels la neige s'est posée, ont l'air d'être enveloppés de coton et de tracer, à perte de vue, au-dessus des souillures de la terre, un étroit chemin de pureté.

Il fait froid.

Brrr...

Le ciel se cache sous des nuages tristes.

Seul, le facteur circule dans la rue Saint-Martin. Une lettre pour l'abbé Girard !

« ...Une personne m'écrit ce matin, en me souhaitant une sainte année (1), que je pense trop à ma souffrance, m'y attarde trop, et que, si mon amour était plus ardent, il me ferait oublier mon martyre pour me faire penser uniquement aux douleurs de Jésus. C'est beaucoup plus parfait ! Oh ! je voudrais arriver à *cet oubli d'amour*, forme de la plus haute charité et de la plus haute réparation !... Quand sera-ce?...

« Je ne puis même plus faire un effort pour communier à jeun... Je suis si faible...

« Pourtant ! si vous saviez !

« Quelles grâces Jésus m'apporte avec sa Présence eucharistique ! Sans doute, je reste presque comme insensible... mais au fond de mon âme Il exerce sa puissance, sa douceur, sa miséricorde. Il m'enseigne tant de choses et m'inspire...

« C'est ainsi que je lui ai offert le sacrifice de ma vie... Il a bien fait de ne pas me prendre au mot, car je ne suis pas encore prêt !...

(1) 1917.

« C'est ainsi que je lui ai abandonné, pour se joindre au trésor de sa Passion rédemptrice, mes souffrances, mes sacrifices, mes peines, *tout* ce que je peux arracher à ma vie douloureuse...

« C'est ainsi qu'Il m'altère de son Amour...

« Quelqu'un m'a dit jadis : *Monsieur l'abbé, vous avez l'âme mystique !*

« Je le répète : c'est tellement vrai !...

« Tout ce qui est d'ordre surnaturel, tout ce qui a trait au ciel, au purgatoire, à l'enfer, aux miracles dans la vie des saints, me passionne. En voici quelques preuves : j'ai lu la description du purgatoire par la bienheureuse Fornari. J'ai fait venir le... *Le diable* dans la vie des saints, par *Verdun*. Pourquoi? Parce que j'y trouve *in extenso* le récit de la descente de sainte Françoise Romaine en enfer, récit trop abrégé dans sa vie. Je goûte beaucoup *la Cité mystique*, de Marie d'Agréda ; cette grande sainte s'en allait tous les soirs de son couvent (tout en y restant) pour convertir une peuplade d'Indiens, en Amérique...

« Je suis comme le Curé d'Ars : ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la vie des saints, c'est ce qui me ravit le plus !... Je suis un affamé des choses réelles et invisibles... »

VII

Lyre brisée...

La poésie est l'affaire des saints !

(Saint Jérome.)

Ses prières sont faites...

Son courrier mis à jour...

Dix fois déjà, en quelques minutes, ses yeux ont fait, refait, *le voyage autour de sa chambre.*

Que faire?...

Il a déjà lu tant de choses !...

Un peu moins las qu'à l'ordinaire, il y a des chants *latents* en son esprit.

Solitaire, silencieux, il laisse alors errer son imagination dans les plaines fertiles où naissent, comme des fleurs, les rimes jolies.

C'est ainsi qu'un beau jour, il devint l'ami des Muses.

Ses premiers essais ne sont point trop estropiés, maladroits, ni fleurs trop prétentieuses. Vivantes, frémissantes, parfumées de délicatesse, l'art sûrement se cache au fond de leur corolle.

De la couleur, de la profondeur, du relief... des pétales trop touffus, peut-être ! certains quatrains ressemblent à de beaux chrysanthèmes incurvés : un peu lourds et serrés, aussi la pensée claire, précise, semble avoir peine à se dégager de cet étau, si frêle, pourtant ! si gracieux, cependant !...

L'ensemble de ses débuts poétiques? Un buisson de fleurs, mais un buisson.

Lyre dont les cordes sont neuves : à l'artiste de les assouplir.

Et lui, que nous dit-il de son amour des vers?

« ...Maintenant, j'ai dit adieu aux Muses. De tout le passé poétique, j'ai fait un immense autodafé !... Rien n'a survécu ! J'ai perdu trop de temps à ces futilités, et j'ai promis de ne plus y revenir. Si, par deux fois, j'ai interrompu la *prescription* (en 1918 et 1919) la première fois c'était pour synthétiser les divers sentiments par où, malade, j'avais passé. La deuxième fois, c'était pour chanter ma Mère du ciel ! Depuis c'est fini, et je n'y reviendrai plus. Je dois devenir un saint et non un poète !... »

Savourons la « synthèse » de ses pensées durant sa vie de malade : poème où l'amour a toute la place.

Nous voudrons bien ne point y voir quelques négligences de versification attestant que l'auteur laissa chanter son cœur sans chercher à rendre la forme impeccable.

Fiat !

« Sans craindre de tomber sous la faux dès l'aurore,
L'épi naissant s'élève, achevant de mûrir !...
Je ne suis qu'au printemps : je suis trop jeune encore
Pour porter tout mon fruit... je ne veux pas mourir,
Je ne veux pas mourir !...

Aux espoirs les plus doux, mon âme s'est complue,
Sur un large horizon commence à s'entr'ouvrir
L'avenir qui l'attend, pour en faire une élue
Au service du Christ ; non je ne puis mourir !
Non je ne puis mourir !...

Mais peut-être qu'à vivre en un siècle si traître,
On risque de se perdre, on craint de se flétrir,
Et d'apporter à Dieu plus un homme qu'un prêtre !
Aussi pour moi peut-être, il vaudrait mieux mourir,
Il vaudrait mieux mourir !...

Plutôt qu'un souffle impur ternissant ma corolle
En déflore l'éclat, il me vaut mieux souffrir !...
Plein d'un espoir fondé sur la sainte parole,
J'aurai tout à gagner si, pur, je puis mourir,
Si, pur, je puis mourir !...

Je n'ai plus de regret pour chaque fleur qui tombe,
La joie a ses dégoûts sans pouvoir *s'assouvir*...
Mais, des espoirs divins ont germé sur la tombe
Où mes espoirs sur terre achèvent de mourir !
Achèvent de mourir !...

L'avenir à mes yeux, s'embellit quand je songe
Aux pétales tombés, au fruit qui va mûrir !...
L'arbre vaut par le fruit, la fleur n'est que mensonge
Jeune encore, si c'est dur, c'est plus beau de mourir,
C'est plus beau de mourir !...

Par mes désirs trompé, mon cœur n'a plus d'envie.
Ma joie est de penser que Jésus veut m'ouvrir
Le temple qui Le garde et nous cache sa vie !
Pour L'aimer comme il faut, il m'est doux de mourir,
Il m'est doux de mourir !...

Mon Dieu ! *vivre d'amour c'est toujours assez vivre !*
Le plaisir le plus pur n'a qu'un jour pour s'offrir !
La vie est dans la mort et la mort nous délivre ;
Si tu le veux, Seigneur, je consens à mourir !...
consens à mourir !

Et voici ce qu'il chante à l'Immaculée :

Gloria Mariæ.

« Plus Reine par ton cœur que par ton diadème,
Douce à celui qui souffre et craint de se meurtrir,
Même au plus corrompu, tu sais dire : « *Je t'aime !* »
Et cherche à le soustraire aux coups qui font mourir !...

Sous ton sceptre d'amour, tu réprouves les armes
Qui, pour vaincre le mal, ne font que le meurtrir...
Pour dompter notre orgueil, c'est assez de tes larmes,
Assez pour nous presser de mieux vivre et mourir !...

La justice, chez toi, ne veut d'autre louange
Que de se faire aimer en se faisant bénir :
Mais comment épeler — à moins d'être un archange !
L'hommage qui t'est dû, sans désirer mourir?

Devant l'humble pécheur, si tu restes sans force,
C'est pour mieux être Mère et pour mieux attendrir
L'âme qui sent son mal, et l'âme qui s'efforce
D'échapper à la mort, qui ne fait pas mourir !...

Soustraite à la souillure avant de la connaître,
C'est toi que l'innocence attendait pour fleurir,
Et, retrouvant la grâce où Dieu seul voulût naître,
Nous retrouvons la vie où Dieu voulut mourir !...

Si Dieu te voulut Vierge en te voulant pour Mère,
C'est pour que, doux asile aux cœurs près de périr,
Ta pureté les garde, et rende moins amère,
La vie où le péché nous fait deux fois mourir !...

A vouloir être saints, nous n'avons de ressource,
Qu'à chercher près de toi la force pour guérir
Le mal qui nous obsède et qui trouve sa source
Dans la mort où l'on vit sans pouvoir en mourir !...

C'est toi qui fis de Dieu l'aliment de nos vies,
En nous donnant ton Fils qui s'abaisse à nourrir
Des enfants trop ingrats, des chairs trop asservies
A la fange qui tue et ne fait pas mourir !...

Si, chez toi, la grandeur à la beauté se plie,
La beauté, don divin que rien ne peut flétrir
S'élève à la grandeur pour te rendre accomplie,
Et s'embellit encore de ne pouvoir mourir !...

Ton Cœur est le plus grand, ton âme est la plus belle :
Rien ne manque à leurs dons, rien ne peut amoindrir
La gloire qui te pare et ne trouve rebelle
Que l'antique serpent qui souffre sans mourir !

Inclinant ton amour jusqu'à notre faiblesse,
Tu te fais un bonheur de pouvoir accourir
Quand l'ennemi nous tente sur tout ce qui te blesse,
Sur tout ce qui ne vit, que pour se voir mourir !

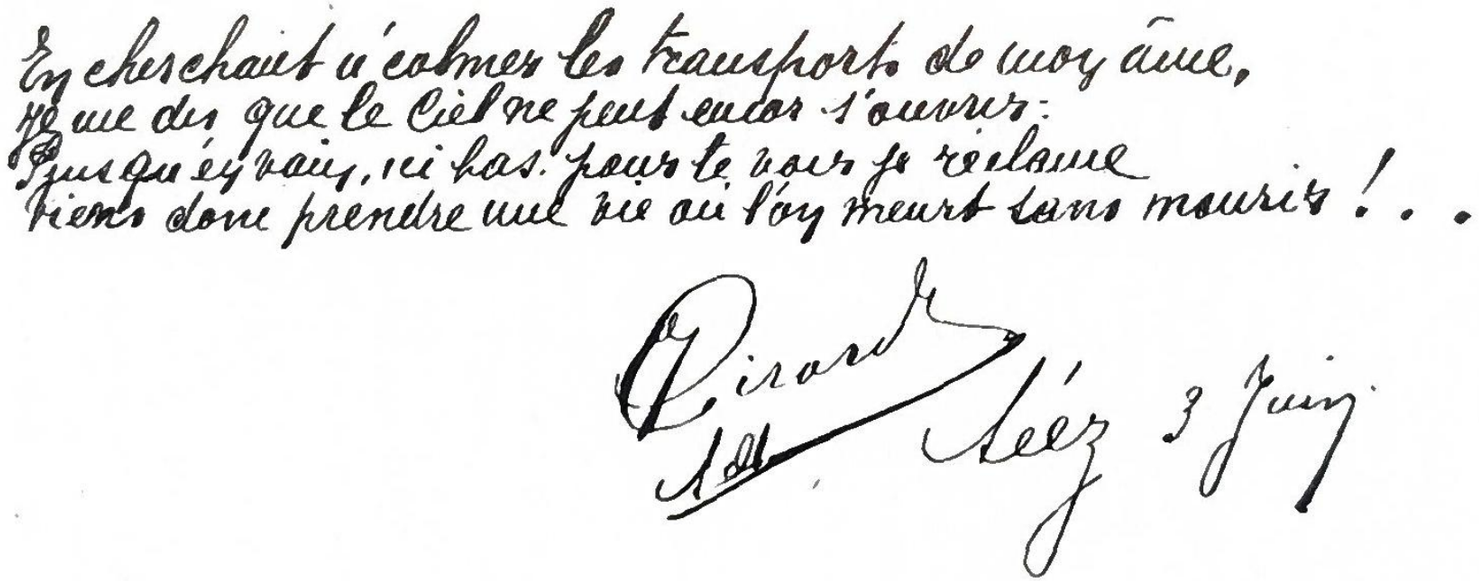
C'est à vivre d'amour que ton Cœur nous convie ;
Le bonheur le plus doux n'a qu'un jour pour s'offrir ;
La vie est dans la mort, et la mort dans la vie :
Rien que pour te mieux voir, il est bon de mourir !...

Toi qui réprouves tout ce qui nous dénature,
Toi dont la charité ne se peut appauvrir,
Plus Mère par le cœur que par droit de nature,
Fais qu'à toute souilluve, on préfère mourir !...

C'est pour nous donner Dieu que ton cœur nous pardonne :
Tout amour a besoin, pour mieux nous conquérir,
D'être plein du divin qu'il réflète et qu'il donne,
Et de montrer combien il est doux de mourir !

Pour être tout à Dieu, cesses-tu d'être Mère?
Tu ne vois de bonheur qu'à pouvoir nous nourrir
Du Dieu qui, se voilant d'une chair éphémère,
S'incarne encore en nous, pour ne point y mourir !...

En cherchant à calmer les transports de mon âme,
Je me dis que le Ciel ne peut encor s'ouvrir :
Puisqu'en vain, ici-bas, pour te voir je réclame,
VIENS DONC PRENDRE UNE VIE OÙ L'ON MEURT SANS MOURIR !... »



Fac-simile d'un quatrain autographe de l'abbé Girard.

O Mère !

« Pour nous donner le Christ, Dieu te choisit pour arche ;
Pour mieux nous Le montrer, il te fit « ostensoir » !...
Près de toi, s'adoucit dans le calme du soir,
La fatigue du jour et le poids de la marche !...

Victime avec l'Hostie et prêtre avec le prêtre :
Victime pour que Dieu complète son dessein ;
Prêtre, pour nous donner, dans le fruit de ton sein,
Celui qui condescend à s'offrir à notre être !...

Ta prière suffit pour agrandir la place
Qu'ouvre le sacrifice au besoin des pardons ;
Forte de ton amour, puissante par tes dons,
Rien ne vaut ta requête, et rien ne la remplace !... »

. . . . . .

Comme le cœur « aimant » aime à entendre chanter l'Immaculée par ces lèvres ardentes, où passe le feu de l'amour le plus douloureusement effectif !...

Marie ! Il l'a mise dans sa vie, dans sa tendresse, dans tout ce qui est lui. Et si Dante a trouvé pour la Vierge ce bel éloge : *Femme, Tu es si grande, et telle est ta puissance que vouloir une grâce et ne point recourir à Toi, c'est demander à nos désirs de voler sans ailes,* notre malade a animé sa plume pour lui dire :

Rien ne vaut Ta requête et rien ne la remplace !...

En effet, si Jésus veut bien, avec amour, proportionner le don de force à la violence de la douleur, Il veut bien aussi avoir des exigences, dignes d'un Dieu qui met partout l'*infini*. Pour cela même, il est des souffrances excédant les forces de la nature, et

celles de notre ami en font partie ; pour les subir en *aimant*, en bénissant Dieu, il faut être soutenu surnaturellement, maternellement : voilà la place de la Sainte Vierge, le rôle de Marie, plus Mère que Reine ! *Le Fils a sa justice, et la Mère n'a que son amour* (1).

Mais encore ! s'il faut être plus grand que les plus grands déboires, les plus grandes tortures, et que, pour se hausser ainsi au-dessus de soi et monter vers Dieu, on ait besoin de la Vierge Marie, il ne faut point oublier ceci : pour les pauvres pécheurs, voguant au large sur un océan de fanges, elle est encore et surtout Celle qui plaide les causes humaines auprès du grand Roi. On dirait qu'Elle en sauve malgré eux !... Elle tend la main. Elle rassérène le pauvre repentant, humilié, désorienté...

Ainsi, entre la patrie et nous, les exilés, Marie demeure médiatrice attentive pour ouvrir à tous les trésors de la miséricorde, de la bonté de son Fils, et tendrement Elle a « converti » l'abbé Girard, Elle le soutient dans sa souffrance : Mère de pitié.

•

Pendant toute la durée des hostilités, il s'ingénia à offrir des sacrifices supplémentaires pour « aider » la France et contribuer ainsi à la paix tant convoitée.

Il aime ardemment la patrie malheureuse, il souffre de son martyre. Mille et mille supplications montent de son cœur vers le Très-Haut, pour le retour de la grande Magdeleine.

Durant cette dernière année de la guerre — 1918 — le pauvre malade aurait voulu qu'on lui coupât la jambe.

---

(1) Saint Curé d'Ars.

Un chirurgien vint le visiter. Mais en voyant ces deux pauvres membres, il lui dit :

Monsieur l'abbé, il faudrait vous couper les deux ! et jusqu'où ! Vous n'êtes pas en état de supporter un tel choc. N'y pensez plus.

Soumis dans ses désirs, il n'en parlera plus :

« ...Oh ! qu'il m'est bon de chanter mon amour avec mes douleurs ! de n'avoir même pas à offrir la double amputation attendue !

« Je viens de passer une bonne semaine... Je veux dire : une semaine terrible ! J'ai cru être obligé de sacrifier entièrement mon lait !... Ah ! m'en a-t-il fait des misères !... Quelles douleurs ! Quelles crises !... Je crois que ces hautes chaleurs y sont pour quelque chose. Si cette alimentation, en me « torturant », pouvait réparer le désordre des autres alimentations faites surtout de sensualité ! C'est cela qui serait intelligent... et doux au Maître !...

« ...Peines de cœur, délaissements, incompréhensions : j'ai un joli « choix » à offrir, *le front joyeux pour que nul ne devine...* »

VIII

Les joies de son calvaire.

Rectis corde lætitia, la joie est pour ceux qui ont le cœur droit !

(Ps. xcvi, 11.)

Après avoir vu et compris ce que Notre-Seigneur a fait pour cette âme de choix ; après avoir vécu dans cette atmosphère bénie, où l'air respiré est l'air pur des cimes : l'amour dans la douleur, dans la destruction de soi, dans le renoncement, dans l'humilité, doit-on s'étonner s'Il vint consoler son enfant?

La force vient de la lumière, et, pour le fortifier, Dieu l'éclaire en lui redisant avec tendresse de l'aimer de plus en plus et sans souci : *Confide in me fili!* (1).

Il s'approche de ce lit douloureux, s'incline vers cette victime d'amour, pour des manifestations où la miséricorde ne le cède qu'à l'amour. Car Il sait mêler, avec tout l'art d'un Dieu, la douceur à l'amertume, le sourire aux larmes, le soleil à la pluie !...

Il fait bon gravir les sommets élevés, quand on a le courage d'accompagner chaque effort d'une chanson !

---

(1) Mon enfant, confiez-vous en Moi !

Cette âme ardente va nous en donner une preuve :

« J'ai du courage plein le cœur en cette année 1920.

« Des joies venues du ciel m'embaument l'âme. Non ! jamais je n'aurais cru qu'il fût si bon de *tout* sacrifier à Dieu...

« Jamais je n'aurais osé convoiter de telles faveurs intimes ! Le soir de ma vie est radieux. Mon épreuve est noyée dans la lumière...

« Chose curieuse, écrivait-il à M. R. M., plus je m'applique à ne voir que la volonté divine dans les événements qui me contrarient, plus je m'efforce de la trouver agréable, de l'aimer et d'y subordonner les petits mécontentements qui frémissent à l'intérieur, et plus je trouve de bonheur en ce qui semble le plus fait pour en écarter l'idée ! Ainsi, MES MEILLEURES JOIES ME SONT TOUJOURS VENUES DE MES SACRIFICES LES PLUS GÉNÉREUX, de ceux qui ne réservent rien et qui ne permettent à la nature d'agir qu'en se conformant aux exigences des desseins de Dieu. »

« Et je pense :

...A un amour plus grand de notre part, Dieu répond par une plus grande manifestation du sien ! Et tout acte où se manifeste en nous plus de générosité, plus de courage, plus d'abandon, plus de reconnaissance, appelle immédiatement en Dieu une tendresse dont les effusions n'ont de limites qu'en nous... Or, il y a, dans certaines vies, une générosité, une patience que j'admire, ravi, tout en l'enviant ; un courage que je n'ai pas su avoir au même degré, une compréhension du *seul et unique nécessaire* que j'ai trop tardé à acquérir ! Ces âmes ont su éviter des voies où j'ai failli m'enliser... A toutes ces beautés elles ajoutent la beauté qui les complète en acceptant

VIII

Les joies de son calvaire.

Rectis corde lætitia, la joie est pour ceux qui ont le cœur droit !

(Ps. XCVI, 11.)

Après avoir vu et compris ce que Notre-Seigneur a fait pour cette âme de choix ; après avoir vécu dans cette atmosphère bénie, où l'air respiré est l'air pur des cimes : l'amour dans la douleur, dans la destruction de soi, dans le renoncement, dans l'humilité, doit-on s'étonner s'Il vint consoler son enfant?

La force vient de la lumière, et, pour le fortifier, Dieu l'éclaire en lui redisant avec tendresse de l'aimer de plus en plus et sans souci : *Confide in me fili!* (1).

Il s'approche de ce lit douloureux, s'incline vers cette victime d'amour, pour des manifestations où la miséricorde ne le cède qu'à l'amour. Car Il sait mêler, avec tout l'art d'un Dieu, la douceur à l'amertume, le sourire aux larmes, le soleil à la pluie !...

Il fait bon gravir les sommets élevés, quand on a le courage d'accompagner chaque effort d'une chanson !

---

(1) Mon enfant, confiez-vous en Moi !

Cette âme ardente va nous en donner une preuve :

« J'ai du courage plein le cœur en cette année 1920.

« Des joies venues du ciel m'embaument l'âme. Non ! jamais je n'aurais cru qu'il fût si bon de *tout* sacrifier à Dieu...

« Jamais je n'aurais osé convoiter de telles faveurs intimes ! Le soir de ma vie est radieux. Mon épreuve est noyée dans la lumière...

« Chose curieuse, écrivait-il à M. R. M., plus je m'applique à ne voir que la volonté divine dans les événements qui me contrarient, plus je m'efforce de la trouver agréable, de l'aimer et d'y subordonner les petits mécontentements qui frémissent à l'intérieur, et plus je trouve de bonheur en ce qui semble le plus fait pour en écarter l'idée ! Ainsi, MES MEILLEURES JOIES ME SONT TOUJOURS VENUES DE MES SACRIFICES LES PLUS GÉNÉREUX, de ceux qui ne réservent rien et qui ne permettent à la nature d'agir qu'en se conformant aux exigences des desseins de Dieu. »

« Et je pense :

...A un amour plus grand de notre part, Dieu répond par une plus grande manifestation du sien ! Et tout acte où se manifeste en nous plus de générosité, plus de courage, plus d'abandon, plus de reconnaissance, appelle immédiatement en Dieu une tendresse dont les effusions n'ont de limites qu'en nous... Or, il y a, dans certaines vies, une générosité, une patience que j'admire, ravi, tout en l'enviant ; un courage que je n'ai pas su avoir au même degré, une compréhension du *seul et unique nécessaire* que j'ai trop tardé à acquérir ! Ces âmes ont su éviter des voies où j'ai failli m'enliser... A toutes ces beautés elles ajoutent la beauté qui les complète en acceptant

d'être *des vierges sacerdotales* (1), en acceptant d'être victimes pour être hosties, victimes de Jésus, victimes d'amour, immolées par amour pour l'Amour !... Vierges sacerdotales, leur mission c'est d'être des distributrices, des *donatrices de choses saintes :* des donatrices de souffrances, de sacrifices, d'amour et de prières !...

« Oui ! *Sacrorum dispensator !...* Devant un rôle si bien compris, si généreusement, si amoureusement rempli, comment Dieu n'aurait-Il pas répondu par un amour de prédilection, par toutes ces joies qui font une béatitude du crucifiement, un ravissement de la douleur?...

« Mais en moi, qu'est-ce que Dieu voit? Hélas ! des fautes, des lâchetés, des tiédeurs, des dons gaspillés, du temps perdu, des mérites anéantis, de l'amour-propre étouffant l'amour de Dieu !... Non, non, non il ne se peut que, devant deux attitudes si différentes, Il réponde par une *égale* profusion d'amour !... c'est contraire à toutes les lois !... Il m'aime infiniment, je le sais. *La Crèche, la Croix, l'Hostie, mon lit* le déclarent assez !... Mais puis-je me dire qu'avec toutes mes misères actuelles, dans l'état où je suis, Il soit content de moi?... Puis-je croire qu'Il a oublié mon passé?... Je crois à son Amour, à sa bonté, à sa miséricorde. Mais puis-je me rendre ce témoignage *que je L'aime vraiment?...* Quand Jésus me dira : *Je suis content de*

---

(1) Mettons cette remarque à sa juste mesure, car il n'y a qu'*une Vierge sacerdotale*, Marie médiatrice, qui, sans avoir reçu le caractère sacerdotal, a été par l'amour et la souffrance associée plus intimement que personne au sacrifice de Notre-Seigneur sur le Calvaire. Mais il y a des vierges qui travaillent à imiter ce grand modèle. Monsieur l'abbé voulut donc dire que bien des âmes pouvaient et devaient marcher sur les traces de Marie.

toi! Alors mon cœur se dilatera dans une joie sans pareille. Jusque-là, l'angoisse persistera !...

« Pour clore ma méditation, la soirée m'a trouvé dans un état d'abattement extrême. Je n'en pouvais plus ! Alors une parole intérieure m'a aidé à être plus généreux, et m'a déterminé aux sacrifices : *Vois ce que font les âmes généreuses, pour souffrir davantage, et toi, tu ne pourrais souffrir une heure avec Moi?*

« Et j'ai pu souffrir !... j'ai été *content* de souffrir.

« ... Puis, ce fut encore une autre crise avec 40° de fièvre !... J'avais *si froid* qu'il a fallu m'envelopper de couvertures, et, malgré la chaleur, prendre un chauffe-pieds... »

Nous voyons la scène : sous le cerceau qui refroidit le lit, près d'un pied ankylosé et d'un pied qui cache sa difformité et sa souffrance, sous le coton et sous les gazes, le chauffe-pieds répand sa chaleur.

Il risque de brûler, de fatiguer le malade, de se renverser... Pourquoi ne cède-t-il pas la place à la classique bouillotte?

Matière à petits sacrifices, à une gêne, le voilà donc content, le grand ami de la croix !

« Depuis le mois de juin, déclare-t-il, il y avait une légère amélioration dans mon état. J'en étais content pour pouvoir *lutter* davantage contre mon calmant et faire des progrès. Hélas ! plus on progresse, plus la lutte devient dure... moins on avance !

« Pour le 15 août, je veux offrir « un bouquet d'amour » à ma *céleste Maman*, l'Immaculée Vierge Marie, c'est pourquoi j'ai remplacé par de *l'eau* le tiers de mon *lait*... Cela m'aide à supprimer du calmant. Mais ce soir, je suis à bout : j'en suis inconsolable.

« L'abandon des calmants amène de graves troubles

et désordres dans l'organisme : vouloir les ajouter aux souffrances des crises, c'est risquer le pire sous prétexte de mieux !

« ... Ma vie n'est pas intéressante n'est-ce pas? Sans l'amour de Dieu, elle ne vaudrait pas une vie animale ! Sans doute, *je suis content,* j'accepte tout, et *une seule heure de résignation parfaite dans l'abattement et dans la douleur, peut élever l'âme souffrante et désolée à un plus haut degré de perfection, que la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres pendant le cours d'une année entière* (1). J'accepte tout, je remercie Dieu de tout, je suis heureux de tout... Je suis dans la paix, parce que je suis dans l'ordre. Si la douleur, malgré ses meurtrissures, n'a pas le privilège d'entrer dans l'âme pour en troubler la sérénité, la joie, à son tour, n'a pas la permission de sortir du sommet de l'esprit pour envahir et inonder les autres facultés. »

Cette victime bénie n'a donc point en partage la joie *sensible* de la douleur : elle est immolée jusque-là.

Joyeuse, elle l'est, dans la partie supérieure, parce qu'elle demeure fixée dans la soumission parfaite aux vouloirs divins, quels qu'ils soient, mais elle ne peut *jouir dans tout son être:* Gethsémani lui a légué quelque chose des tristesses du Sauveur.

L'abbé Joseph a bien chanté :

« Mon bonheur s'est pressé, pour passer au plus vite,
Plus on s'ouvre à l'Amour, plus on s'offre à souffrir !...
Mais on aime la peine où se cache l'invite
De n'aimer que Dieu seul, pour mieux vivre et mourir!... »

et sa vie n'est qu'un hymne d'amour, transposé par

(1) TAULER.

l'Amour, dans un ton douloureux. Épreuves connues et inconnues, mystérieuses ouvrières !...

La vie et la mort ont de ces rendez-vous : renoncement d'une part ; de l'autre, *vie* engendrée par cette *mort*. Ce que l'on immole avec amour, de ses pensées, de ses vouloirs, de ses actes, de son « moi » enfin, renaît au même instant, dans l'éternité des joies.

Ainsi, en toutes choses, la vie est dans la mort, cherchez bien. Les arbres fleuris sont des bouquets de promesses et... d'illusions ; les fruits fêtent leur nativité, avec les pétales qui tombent : c'est la vie par la mort, puisque le fruit est la survie de la fleur depuis longtemps expirée !...

Pour se mouvoir, tout a coûté une mort, une destruction quelconque ; et la vie morale grande et belle est acquise par la mort de soi, la mort des instincts avilis de la bête, pour la vie des attraits spirituels !...

Mais, le plus beau rendez-vous de la mort et de la vie se donne au moment solennel où le cœur bat une suprême fois, où les lèvres exhalent leur dernière plainte, où l'assistant ferme des yeux qui ne voient plus rien d'ici-bas !... C'est la mort, c'est la fin, dit-on ; c'est la vie, c'est le commencement, faudrait-il dire !... Car la vie mortelle s'est terminée en rencontrant la vie éternelle.

L'effort qu'il faut faire chaque jour, à chaque instant, pour bien faire, est une petite mort : prélude de la grande mort pour la vie définitive.

Un premier, un profond sacrifice, forme, pour ainsi dire, *le germe* de cette vie bienheureuse de l'éternité ; et les sacrifices suivants deviennent, tour à tour, sous la main du Très-Haut, un arrosage, un rayon, un émondage, une brise ou un coup de vent. Jusqu'à pleine maturité, ces sacrifices donneront les soins néces-

saires au germe et à la plante, puis l'Éternel cueillera *l'immortelle fleur:* l'âme du juste. Dans ce travail intime, lent, fatigant, — oh ! avouons-le : la lutte est toujours si pénible ! — croyons-nous qu'il n'y ait jamais la place d'une joie, d'un sourire? Ce serait méconnaître complètement le bon Dieu.

Il *sait* le bonheur aussi indispensable à l'homme que l'air pur aux poumons, l'onde aux poissons, la fleur à l'abeille, la mère à l'enfant. Il le sait, et la première chose donnée par sa charité, à ses amis, à ses crucifiés, c'est la béatitude. Il en a trop en Lui-même pour ne pas chercher à la répandre dans le cœur de ses *vrais amis*. Entendons-nous : il n'est nullement question d'exulter sans cesse sous le poids de toutes les croix, mais de garder, au sein des pires crucifixions, un petit coin de l'âme *toujours heureux*. A certains jours de compensation, d'encouragement, de ce petit coin, coulera dans l'âme, dans l'être entier, un flot d'enivrantes douceurs...

POUR VIVRE, PUISQU'IL FAUT DES JOIES, A CEUX QU'IL CRUCIFIE, DIEU EN DONNE DE SPÉCIALES, PLUS MYSTÉRIEUSES, PLUS VRAIES, PLUS DURABLES.

Qu'en est-il pour le cher malade? Au jour de son sous-diaconat, qu'a-t-il réservé à l'Amour, puisque dans toute l'ardeur de son âme, il a chanté *Tuus sum ego* (1)? Dieu l'a accepté aussitôt, Dieu l'a protégé, cette fleur du martyre ; et, à l'envi, Il a multiplié les croix sous les pas de son enfant de prédilection, pour qu'il soit bien à Lui, tout à Lui, rien qu'à Lui.

Il en a souffert étonnamment, mais en fut *heureux bien plus encore!* Heureux *à froid*, osons-nous dire. Son *bonheur*, nous voulons, nous devons le mettre en

---

(1) Je suis vôtre !

« *Tuus sum ego*, Je suis vôtre ! »

L'ABBÉ J.-M. GIRARD, SOUS-DIACRE.

Sans craindre de tomber sous la faux dès l'aurore
L'épi naissant s'élève, achevant de mûrir !
Je ne suis qu'au printemps, je suis trop jeune encore
Pour porter tout mon fruit... je ne veux pas mourir,

Je ne veux pas mourir !...

relief, car il est une précise manifestation de l'amabilité du Christ envers ses « choisis », ses intimes.

Son bonheur d'être « prêtre sans l'être », de donner, par tout lui-même, de l'amour à son Maître, de vivre intime avec lui, de le goûter, de s'offrir, de se laisser prendre...

« De *voir* Jésus, de *vivre* avec Jésus et de *servir* Jésus », comme il l'a écrit si bien ; de tout accepter en noyant ses peines dans son amour ; de rendre heureux son unique Ami, en lui ramenant des pécheurs, et surtout en lui attirant de *saints prêtres!* Son bonheur d'avoir une âme en règle avec lui, un cœur où Il est Roi mieux que les rois dans leur royaume : Roi toujours aimé et obéi, Roi aimant.

Qui saura dire toutes les joies ardentes de celui qui l'aime, sans mesure?...

Si l'abbé Girard a pleuré pendant ces 21 ans de martyre, il a pleuré aussi d'amour et de trop de bonheur..

Maintenant il nous laisse l'exemple de son intime contentement : apostolat plus actif qu'on n'imagine.

Les saints sont les heureux de ce monde et du monde futur, car ils sont plongés dans une paix surabondante, une *paix qui surpasse toute intelligence* (1) : c'est l'aube du ciel...

C'est pourquoi ils portent, imprimé sur leur visage, leur personne, un intense reflet de cette paix surhumaine, reflet qui trahit ce qui n'est pas de la terre et ne peut venir de si bas. Ils sont toujours satisfaits parce qu'en tout ils tendent à satisfaire Dieu ; seule ambition de leurs désirs et de leurs travaux.

Qu'ajouterions-nous ? L'adorable Invisible n'est

---

(1) *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum.* (Philip., IV, 7.)

point toujours compris, lui *si bon*, puisque pour moins *souffrir*, on se refuse souvent à *l'allégresse de l'aimer!...*

L'héroïque sous-diacre a si amoureusement accueilli sa part de douleurs, qu'il connaît des heures d'inexprimables suavités, et les transports de son âme — si rares, si courts soient-ils — et les flammes de son cœur, en font un *heureux immolé*, une hostie rayonnante !...

Il nous le révèle si bien :

« ... Oui, oui je suis heureux parce que *je donne tout au bon Dieu, ce qui va et ce qui ne va pas; je brûle toujours dans les profondeurs de mon être, pour obtenir sa gloire!...* » Ces paroles viendront plus tard sur d'autres lèvres (1), mais ce soir elles sont siennes.

« J'ai accepté, autrefois, avoue-t-il tout bas, d'être hostie avec l'Hostie, d'être l'hostie *des faims et soifs divines* surtout pour les âmes consacrées et les pécheurs, car MA MISSION C'EST DE SAUVER DES AMES DE PRÊTRES (2) !...

« J'aime mieux être l'hostie, si pauvre, si misérable qu'elle soit, dont Jésus est le Prêtre, qu'être le prêtre dont Jésus serait l'Hostie !...

— Pourquoi donc, M. l'abbé?

Un sourire...

— Livrez-nous votre secret?...

— Ah ! c'est parce que je ne suis pas digne, moi, de monter à l'autel, et parce que c'est la grâce des grâces, d'être offert par Lui-même...

« J'accepte tout, mais *demander* chaque jour à Jésus des sacrifices nouveaux, des immolations nouvelles, moi qui lui ai refusé tant de sacrifices et d'immolations?

---

(1) *Marie D., une âme apostolique*, par le P. ETCHEVERRY, O. P.

(2) Cité dans une lettre à M. B. de R. de C.

oh ! non. Il me semble que je ne le pourrais pas ! Je l'aurais accepté autrefois ! Mais autrefois je ne savais pas !... Aujourd'hui, je sais moins mal, et je me dis ceci : « Es-tu sûr, lorsque Jésus, répondant à ton appel « ne te refuserait *aucune immolation, si effrayante « qu'elle soit,* aucune douleur, si cruelle soit-elle, es-tu « sûr de pouvoir répondre à un amour aussi grand par « un amour aussi généreux? de ne jamais refuser à « Celui qui accepterait d'être ton Prêtre, aucun des « sacrifices, aucun des holocaustes, aucun des renon- « cements, qu'Il serait en droit de te demander?... »

« Et, comme je n'ai pas cette certitude, je crois qu'il vaut mieux rester comme je suis ! *Refuser quelque chose à Jésus qui ne me refuserait rien, cela m'épouvante rien que d'y penser !...* »

Hostie comme il l'est, depuis de longues années, à ses pensées effrayées d'avoir à solliciter chaque jour des supplices *inédits*, le Roi des martyrs a répondu par ces paroles pacificatrices : « Tu n'oses me demander *chaque jour* de nouvelles immolations parce que tu as peur de me refuser ce que je ne te refuserais pas, Moi ! Oh ! chère hostie réparatrice, je désire uniquement tes deux bras étendus pour recevoir mes crucifiants présents, ton cœur ouvert pour recevoir mes grâces d'amour. Après le don total d'une âme à son Sauveur, il n'y a plus que *l'abandon parfait* à offrir !... Petites créatures, vous n'avez rien à redouter d'un Amour si terriblement aimant. Il sait ce que vous êtes, ce que vous pouvez, ce que vous désirez, et ce qu'Il peut, Lui !... »

« *Hostia cum Hostia et hostia pro Hostia* (1), ce doit

(1) Hostie avec l'Hostie, et hostie pour l'Hostie.

être le résumé de ma vie, comme c'est le résumé de toute vie sacerdotale. Il me semble avoir synthétisé par cette formule le rôle de mon épreuve !...

« Oui, oh ! oui, soyons *hosties. Plus nous le serons, plus nous permettrons à Jésus d'être Prêtre!* Plus nous lui donnerons, plus Il aura à offrir à son Père pour les âmes. C'est ainsi que nous achèverons en nous, selon le mot de saint Paul, *ce qui manque à la Passion de Jésus* (1) pour la rédemption des pécheurs. Voyez la merveille : dans la mesure où nous serons *hosties*, nous serons prêtres, sans en avoir le titre... Car, pour les âmes, nous aurons à offrir Jésus avec nos mérites, et nos mérites avec Jésus : ainsi je continuerai à être *prêtre sans l'être...* »

***

« Pour m'encourager sur ma croix, je désire connaître Benedetta Frey et Bettina. Aussi, je vous prie de m'indiquer où je pourrais trouver ces « vies » ou, si vous les possédez, de vouloir bien me les prêter?... Mais attendez deux mois, c'est-à-dire *octobre*, avant de me donner ces renseignements. Pourquoi attendre? ah ! parce que j'ai désiré *trop vite* recevoir la vie de ces deux malades, et Jésus me demande ce sacrifice en expiation... »

Benedetta et Bettina? Il s'agit d'une moniale et d'une pauvre femme. La première, religieuse cistercienne née à Rome en 1836, est morte à Viterbe (Italie) en 1913 ; elle s'appelle Benedetta Frey. Elle fut *alitée pendant* 52 *ans*, toujours immobile et toujours assise, ne pouvant se tenir ni debout ni couchée. Para-

(1) *...quæ desunt passionibus Christi* (Col., I, 24).

lysée du côté gauche, elle souffrait atrocement d'une maladie de l'épine dorsale et de la nuque. Elle eut, ces 52 années durant, la tête retenue par un bandage et attachée au mur. Dans sa cellule elle avait un Santo Bambino dont elle obtenait beaucoup... Victime réparatrice, offerte pour le Roi, les pécheurs et surtout pour les âmes consacrées : prêtres, religieux, religieuses (1).

La deuxième malade, pauvre italienne, habite Massaciuccoli, province de Lucques, et porte le nom de *Bettina*, gracieux diminutif d'Élisabeth. En 1930, elle avait 83 ans et gardait le lit depuis l'année 1865.....

A ceux qui la plaignent, elle dit qu'elle est heureuse, ne demande à Dieu que ce qu'elle a, qu'il ne faut pas s'apitoyer sur son sort. Bettina, dans son lit, n'a pas même un oreiller !

Elle est seule, dans une petite maison fermée à clef, soignée par sa nièce travaillant au dehors, pour gagner leur vie à toutes deux. Quand on dit à Bettina : *Que ferez-vous lorsque votre nièce sera morte?*

— *Mais, de quoi vous préoccupez-vous*, répond-elle ; *ce que je ferai? Simplement ce que la divine Providence voudra, rien de plus, rien de moins!* »

. . . . . .

Les 21 ans de souffrances de M. l'abbé forment 21 ans de mérites.

---

(1) Biographie de Sr Maria Benedetta Frey, Viterbe 1836-1913. Librairie catholique 1, rue du Palais à Nice. — En italien : la biografia si vende presso l'editore Zeffirino Mattioli — Viterbo.

Bien souvent il remercie le Christ de lui avoir envoyé une si longue épreuve.

« La souffrance est une école, une école qui apprend des choses qu'on n'apprend pas ailleurs ; je remercie sans fin le Cœur de mon Jésus de m'avoir mis à cette école-là..... Pour rien au monde je ne voudrais perdre ce que j'y ai gagné et appris !... »

Il bénit l'Amour miséricordieux caché dans sa croix, et cependant, parce qu'il est formé du même limon que nous, il a des jours de tristesse, de dépression. Alors dans sa chambrette, seul devant Dieu, il pleure.....

Aucun bruit à l'extérieur. Chacun vaque à ses affaires ; seul, un petit oiseau qui chante, Dieu sait où, mêle son harmonie aux sanglots du malade.....

Soudain un ami frappe, entre, et le dialogue commence :

« C'est dur de toujours souffrir, de tant souffrir, n'est-ce pas, monsieur l'abbé?

— Oui. Il y a des jours d'agonie; des heures pleines de regrets imprécis... On l'a cru éteint, le foyer des retours vers le passé (1), et sous la cendre, tout à coup, des bluettes de feu ont pétillé...

— C'est l'heure du tourbillon des papillons noirs !... Que faites-vous alors?...

Le martyr a un céleste sourire :

— Ah ! je redis *fiat*, je m'abandonne, et je retrouve ma joie. »

C'est long, 21 ans !

Voir les autres se mouvoir, accomplir leur destinée, et rester soi-même toujours immobile, avec tous ses

(1) La santé.

rêves brisés ; être dans un lit quand on se sent né pour l'action. Etre livré à la charité des autres, quand on aimerait tant à se suffire (1) ! Recevoir des uns et des autres tous les soins qu'appelle l'impitoyable maladie, quand on voudrait, pour ne pas ennuyer, se dispenser de tout et de tous. En un mot, être servi quand on voudrait servir, oui, il en coûte !...

Tous les petits riens pèsent à son cœur si exquisement délicat, à son âme si vibrante. Il n'est pas une corde qui ne frémisse chez lui à la douleur ou à l'incompréhension. Il sent les moindres peines. Sa sensibilité extrême est l'instrument de ce supplice ; elle vibre comme un clavier sous la touche unanime des doigts. Mais il se ressaisit, offre tout, puis reprend ses petites occupations.

Il aime sa vie, sa chambre, ses petites affaires.

Lui parler des âmes qu'il sauve, par ses croix acceptées et aimées, stimule son héroïque courage et épanouit son suave sourire.

Pendant ce long séjour au lit, il a fait de profondes réflexions sur le néant de toutes les choses éphémères.

On ne pense que seul, à plusieurs on hésite, a dit un philosophe ; c'est reconnaître que la solitude est une force, un foyer, une source, une cause vitale. Etre seul, pour mieux penser et penser bien, c'est se disposer à agir parfaitement. Loin des agitations du siècle et des fièvres humaines, être seul c'est être fort. *La solitude est la patrie des forts* (2). Dans sa perpétuelle prison, l'abbé Girard ne manque point de cette puissance

---

(1) Disposant de très modiques ressources pour vivre, une partie de sa pension chez sa sœur était payée par l'Évêché. *O charitas !*

(2) PLATON.

donnée par le seul à seul, quand on est mû par le Tout-Puissant. *De l'invisible Beauté, les uns dissertent, et les autres vivent!...* (1). A lui la meilleure part !...

Quelles pensées agitent cet esprit si prompt, dont les ailes se sont familiarisées avec les grands horizons ayant Dieu pour point de départ et Dieu pour but?...

Comment ne volerait-il pas, vite et haut, avec *l'humilité qui est l'aile de l'esprit et la pureté qui est l'aile du cœur* (2)? Comment — s'il l'ignorait — n'apprendrait-il pas au jour le jour par les leçons que lui donnent *les détails de son supplice*, que le bon Dieu est un Amour infini ayant soif d'unité, et que, pour se donner, lui, Il cherche des refuges, des esprits humbles, adhérant à la vérité, des cœurs qui veulent bien se laisser broyer, des corps qui consentent à l'immolation exigée, des âmes qui fassent de leur *fiat* soumis, non pas un sanglot, mais un hymne joyeux de pur amour !...

Car, *si Dieu illumine notre âme, c'est moins pour lui procurer la douce sensation de la lumière que pour l'attirer à soi, comme le soleil aspire rosée, pluie et parfums, quand il brille sur la nature* (3).

Il veut s'unir à lui par l'union délicieuse qui se consomme ici-bas sur un bûcher, et se perpétuera dans les cieux, par une communion si douce, éblouissante !...

Comment ne serait-il pas heureux de souffrir, le saint malade, puisque souffrir est pour lui l'unique moyen d'accroître un amour devenu sa passion et sa vie? Ni sa paix heureuse ne saurait nous étonner, ni ses larmes, ni sa lassitude de la lutte, quand il est là, courbé sous le poids de l'effort, prêt à se laisser choir...

---

(1) Mme Lucie F. F. Goyau.
(2) Saint Augustin.
(3) Abbé Buathier, *Le Sacrifice.*

Néanmoins, porté par la grâce et par l'habitude de l'effort, il agit quand même, tout en croyant ne plus « vouloir » agir ! Il se dresse héroïque, pour donner, donner toujours plus au *divin Mendiant.*

Très souvent, il a dit : « Mon bonheur consiste *à faire la volonté du bon Dieu.* Je voudrais inoculer à tous ceux qui me consultent cette sève de vie spirituelle. L'abandon à la volonté divine est devenu ma nourriture. »

Il voudrait créer des remords dans l'âme des pécheurs, pour les obliger à revenir au bon Sauveur d'amour, Lorsque certains viennent le visiter, il n'oublie jamais de leur faire quelque petite morale :

« Vous n'aimez le bon Dieu que le jour de Pâques ! Et encore... si vous n'étiez guidé, poussé, étayé, iriez-vous à la Table Sainte?... »

L'apôtre s'enflamme, il plonge dans le cœur de son auditeur. Et celui-ci, confus, emporte au moins le regret de si peu comprendre sa religion, de si mal servir le Maître des maîtres. Puis, le malade invite la Sœur infirmière à prier, avec lui, pour les égarés, et les mots touchants de sainte Thérèse d'Avila refleurissent sur ses lèvres : *Qu'elle est grande, Seigneur, la demande que je vous fais, lorsque je vous supplie d'aimer ceux qui ne vous aiment point!... de guérir ceux qui, non seulement se plaisent à être malades, mais travaillent à augmenter leurs maladies. Mon Dieu! ayez pitié de ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes!*

Il *vit* de cette passion des âmes : passion qui appelle tous les dévouements, suscite toutes les générosités ! Débordant d'amour, la détresse des cœurs où Dieu ne règne pas — ou si mal —, l'angoisse, et pour le leur donner, nulle croix ne lui paraît trop lourde à porter.

Parce qu'il a compris la valeur d'une vie livrée pour l'Église, il ne s'estime digne de sa vocation que lorsqu'il se sent *pris pour les âmes*, souffrant pour elles, payant pour les grands endettés, les rachetés refusant le salut !...

Il fait beaucoup de bien par sa correspondance : encourageant, relevant, édifiant, toujours s'oubliant lui-même. Nous le trouvons maintes fois, très fatigué, en proie à de violents maux de tête et à *des misères*, écrivant *quand même*, parce que quelqu'un attend du secours.

Que le cher alité est donc agile, dès qu'il est question de prendre buvard, papier et plume ! Son courrier, assez volumineux pour un malade, lui fait passer bien des heures :

J'ai souvent plus d'ouvrage que je n'en peux faire, dit-il en souriant !... Il y trouve un réconfort, se disant qu'il aide ses correspondants à aimer leur Sauveur, qu'il est un peu « prêtre » !... En effet, ne l'est-il pas quand il sème, avec sa plume, l'amour pour l'Amour?...

Sauf en 1899 — la première année de sa maladie —, la religieuse qui le soigne nous certifie l'avoir vu, le voir *toujours patient, toujours résigné et toujours actif*, quoique souvent empêché, par l'atrocité de la douleur, de réfléchir à sa guise et de prier longuement.

Très agissant, comme nous le connaissons, sans cesse il s'occupe.

Le matin, il dit quelquefois à la dévouée Sœur : *Je me suis levé de bonne heure, et me coucherai tard, car j'ai beaucoup à faire.* Pourtant, il ne quitte jamais son lit, mais c'est une manière d'avouer : *Mon repos sera moindre, vu mes occupations.*

Convaincu, laissez-nous le redire, que la vie ne vaut

pas la peine d'être vécue, si elle n'est employée au service du bon Dieu, il est content dans la mesure où il *se donne, se livre, s'use* pour les âmes.

Avec une sainteté tout aimable il sait *donner la joie de vivre, quand son âme est triste à mourir* (1).

Les épreuves, les ingratitudes — ces mercis du monde —, ne lui font pas défaut cependant, et, comme le divin Modèle, semant le bien, il récolte la peine... L'ouvrier doit son temps et son labeur au Maître de la moisson, mais *connaître* en ce monde le résultat de son travail n'est en aucun cas promis à son ardeur. « Travaille, a dit le Verbe, je féconderai l'œuvre accomplie, quand il me semblera bon... Auras-tu le succès ou l'insuccès?... Verras-tu les pécheurs revenir au bien, ou les croiras-tu indifférents, sous le double courant de prière et de souffrance dont tu les dois envelopper?... *Deus providebit!*... (2) »

Aux apôtres, l'action et la douleur, au Seigneur le résultat et la gloire ! *Il ne convient qu'aux simples soldats de vouloir être payés par jour ; servez gratuitement, sans la solde, comme les grands seigneurs servent le Roi,* conseillait la grande sainte Thérèse. Servez, sans savoir et sans voir, comme sans *rien* recevoir. C'est pour Lui : il suffit de croire et d'agir. Pour aimer, il suffit de Lui obéir, de souffrir, en vue de sa gloire.

Toute âme, à certaines heures, est, sous le souffle de Dieu, invitée à monter vers les cimes éternelles! (3).

Il est des heures où la grâce éveille en nous des désirs

---

(1) Mgr Costa de Beauregard, protonotaire apostolique, parlant du chanoine Costa de Beauregard, mort en odeur de sainteté, à Chambéry, le 25 mars 1910.

(2) Dieu y pourvoira ! (Gen., XXII, 8.) Parole préférée de Pie X, de sainte mémoire.

(3) Cardinal MERCIER, *Vie intérieure. Appel aux âmes sacerdotales.*

de sacrifices plus intimes, et travaille à des déracinements plus profonds. La misère de l'homme se trouve alors aux prises avec la toute puissance d'un Dieu !... Si l'âme est généreuse, si elle répond à ses mystérieuses opérations, il se passe entre Lui et elle des phénomènes d'amour, où la Miséricorde infinie a pour elle tous les droits. Elle a toujours le dernier mot, dans une victoire remportée divinement sur la faiblesse de l'égoïsme humain... O Puissance d'amour ! ô Amour miséricordieux !...

En ces instants *d'appel*, si l'âme « résiste », non seulement elle perd le bienfait de la croix présentée, mais elle s'expose à ne plus mériter la faveur des appels et des épreuves. C'est pourquoi la correspondance à la grâce est un don si précieux ; c'est pourquoi nous bénissons le Seigneur, qui aida si bien la bonne volonté du courageux malade à recevoir ses lumières, ses demandes de sacrifices, ses sollicitations...

A suivre docilement les inspirations d'en haut, il grandit, il permet à la grâce une nouvelle vigueur et facilité pour opérer en lui. Puis, sous l'action de cette grâce purifiante, le fervent sous-diacre se croit de plus en plus sujet aux atteintes du mal, aux moindres souillures, aux miasmes invisibles flottant dans l'air, et ses précautions deviennent excessives pour n'être que très raisonnables. Pris par Notre-Seigneur, il est, par Lui, haussé au-dessus de lui-même, et toutes les choses de la terre lui paraissent tachées de boue.

La matière est incapable de lui suffire ; le créé n'est pas fait pour le captiver. A son âme, il faut l'infini !... Alors, nous le voyons tendre au Christ par des aspirations sublimes qui nous arrachent ce cri : *Magister adest !...* (1).

(1) Le Maître est là. (Joan., XI, 28.)

Conscient de sa force et de sa faiblesse, comme de son insatiabilité, d'un coup d'ailes son âme, portée par l'Esprit-Saint, s'élève plus haut que tout, et s'en va boire à la source intarissable.....

Jésus envoie des saints à tous ses peuples. On en voit ici et là, sous la pourpre, sous le chaume, au cloître ou dans les fanges du monde. Expiation d'amour qu'Il met à sa disposition par pitié pour les hommes !... A Jérusalem, Il a légué sa Mère ; à Rome, saint Pierre ; à l'Asie, saint Jean ; à la France, Marie-Madeleine ; à la Belgique, saint Hubert ; à Lisieux, la petite sainte Thérèse ; ...à Sées, le *fervent malade* livrant à tous l'exemple de ses admirables vertus : *On a toujours des surprises en France: les surprises de la grâce!...* (1).

(1) G. Goyau.

IX

Lourdes, la souffrance, le Thabor.

Magnificat anima mea Dominum! Mon âme glorifie le Seigneur !...

Toutes les années passées dans un lit sont sœurs.

Un peu plus ou un peu moins de douleurs ; un peu plus de progrès dans la montée vers Dieu, c'est tout, comme différence, entre les unes et les autres.

Depuis 21 ans et 8 mois, l'abbé Girard est là, étendu, douloureux.

Nous sommes arrivés à 1921, et, comme c'est l'année de la délivrance, nous lui réserverons longue place ; nous apprendrons d'elle bien des choses que les années antérieures ont vues avant elle...

Nous suivrons mois par mois, jour par jour, notre martyr :

« ...Le 3 juin, le Sacré-Cœur sera intronisé solennellement dans ma chambrette, pour en devenir le Roi d'amour, le Maître, le Guide, le Conseiller, l'Ami aimant et... aimé surtout !... Son Amour est certain ! mais le mien?... C'est lui qu'il faudra centupler !... A 8 heures du matin se fera la consécration qui me donnera Jésus, et me donnera à Lui, aussitôt après la réception de l'Hostie. Quelles grandeurs ! Si elles étaient comprises, on ne pourrait plus vivre : on mourrait d'amour au spectacle de tant d'amour !

Pour cela, il faut être monté sur les cimes, et je ne suis qu'au pied de la montagne !...

« En union avec moi, ne manquez pas de chanter le *Magnificat*, afin de m'aider à remercier le Sacré-Cœur des grâces si grandes qu'Il m'a faites, de m'avoir mis sur un lit et de m'y laisser, en ouvrant à mes rêves d'apostolat le champ autrement fécond de la douleur aimée et recherchée !... Ce n'est pas tout de voir Notre-Seigneur souffrir ; il faut prendre son esprit et essayer de souffrir comme Lui. Aussi, la méditation de la Passion est-elle bien nécessaire (1). Ah ! si je l'avais compris dès 1899 !...

« Ce n'est rien d'installer Jésus sur un trône extérieur : ce n'est que le symbole de celui qu'Il doit posséder en nos âmes, afin que l'*Adveniat regnum* devienne une réalité par le *fiat voluntas tua !*...

« ...Avant de dormir, je veux repasser auprès de Dieu seul ce texte d'amour : *Qui autem facit veritatem venit ad lucem* (2) ! Cela me reposera... »

12 *juin.*

« Oh ! je voudrais tant me taire, pour ne laisser parler que l'Ami céleste !... Mes mains, mes lèvres, les quelques forces qui me restent, tout mon être enfin, voudrait tant n'être, pour Lui, qu'un instrument docile ! Le rôle de collaborateur est trop grand, je ne puis l'ambitionner : il suppose encore quelque liberté (si subordonnée qu'elle soit), dans la disposition de soi ! Et moi, je voudrais perdre mon activité, ma vie, dans l'activité et la vie supérieures du Maître, du Chef, du Roi !..

(1) Lettre à M. R. M.

(2) Celui qui accomplit la vérité, vient à la lumière !... (Joan., III, 21.)

« ...Quel repos sur son Cœur... Et pourtant je n'ose reprendre la place laissée vide par saint Jean : je n'en suis pas digne ! Ce serait une usurpation !... Cette place appartient aux anges du ciel et de la terre, aux âmes saintes qui ont mérité par la splendeur de leur *robe baptismale*, par la générosité de leur amour, de s'y reposer après le disciple bien-aimé !... Mais, moi, j'ai mis des larmes dans ces yeux, j'ai abreuvé son Cœur de fiel, et mes longs retards ont agrandi la plaie ouverte par la lance de Longin... Ma place est à la porte !... C'est ce que je répète souvent à Jésus : je n'ai que mon abjection pour refuge. C'est encore trop beau pour moi !... Cette pensée me fait pleurer mais me fait du bien... Non !... je n'ai pas le droit d'usurper la place des anges de la terre. Souvenez-vous de l'invité des noces, qui n'avait pas la *robe nuptiale*!...

« Je suis heureux : je viens de renouveler ma donation du sous-diaconat et le vœu du prêtre... O Christ ! soyez béni ! C'est grande fête en mon âme... l'Intronisation me rend si heureux. Cependant, laissez-moi le redire, l'Intronisation du Sacré-Cœur dans ma chambre, n'est que le symbole de celle qui doit s'inaugurer dans mon cœur, dans mon âme et dans ma vie : tout est à faire ! Il s'agit d'être vraiment hostie... Hélas ! je suis si misérable ! Que faire avec un corps usé, flétri, bon seulement pour la consomption du tombeau?...

« Je n'ai plus les ardeurs, l'enthousiasme de mes 20 ans !...

« Jésus confie à une vile matière le soin de le donner au monde : je le sais. Si les éléments composant le vin et le pain eucharistiques sont, malgré l'infériorité de leur origine, appelés à porter Dieu, élevés à

l'honneur d'être des porte-Christ, pourquoi, si misérable que je sois, ne pourrais-je participer à une fonction si auguste?... Mais voilà ! le pain et le vin n'ont point trahi le don de Dieu en eux, et n'ont pas résisté à l'ordre qui les conviait à cette mission !... Moi, puis-je en dire autant?... J'avais un idéal à réaliser : qu'en ai-je fait?... J'avais une mission d'amour à remplir : comment m'en suis-je acquitté? Hélas ! j'ai cru que le bon moyen d'être un porte-Christ c'était d'être un porte-science !... et je n'ai été qu'un *porte-moi !*... Ainsi ma vie n'a consisté qu'à substituer la *science* à l'*amour* de Dieu, qu'à mettre l'*accessoire* à la place du *principal*. Voilà pourquoi il faut reprendre le tout par la base, c'est-à-dire recommencer ma vie, malgré tous les *impedimenta* (1) créés au cours d'un si long oubli !...

« Je suis si touché d'avoir été inscrit au sanctuaire du Sacré-Cœur — « Espérance et salut des malades » — à Saint-Germain-du-Crioult (2). Pour les infirmes on y célèbre des offices et récite chaque jour des prières. Oh ! comme c'est bon, comme cela fait du bien ! Qu'il est bon, l'adorable Maître, de nous réserver ces « oasis » de secours !...

« J'en serai désormais un bien pauvre membre, mais « actif » de tout mon cœur. »

21 juin.

« Je retournerai à Lourdes — pour la quatorzième fois — avec le pèlerinage national. Je veux obtenir de Marie la force de supprimer le calmant, mon unique « ennemi » !...

(1) Les empêchements.
(2) Par Condé-sur-Noireau (Calvados).

« Je veux, par Elle, devenir bientôt une hostie vraiment très pure, très aimante, très généreuse, et, dans la mesure de l'amour et de la générosité, très heureuse. L'Immaculée doit faire de son misérable serviteur, un *saint!...* un saint ! oui, un saint où l'image du Christ souffrant sera gravée.....

« A mon âge, quand on a pu jeter sur la vie des regards qui en ont pénétré les ressorts les plus cachés, on ne désire plus qu'une chose : *vivre du ciel ici-bas, et vivre pour le ciel...* chasser tout l'humain... souffrir pour apaiser la soif d'amour du divin Roi !...

« Comme Jésus, dans son infinie miséricorde, m'a rendu propriétaire de deux *riches* trésors : du trésor de la croix et du trésor de la pauvreté, cette double fortune m'a obligé à demander au comité des pèlerinages la faveur de l'hospitalisation... Par cette faveur — avant la guerre on hospitalisait ainsi environ mille malades *pauvres*, grâce à une quête charitable faite par *La Croix* — par cette faveur, le malade a droit au voyage gratuit, aller et retour ; de plus, on met dans le train une infirmière à sa disposition, à moins qu'il ne fasse connaître que telle ou telle personne accepte de s'occuper de lui, à l'aller et au retour ; puis, à Lourdes, l'hospitalisé a droit à une place réservée dans un hôpital. Au service de cet hôpital, sont attachés des dames infirmières, des religieuses, des brancardiers, pour les soins et le transport du malade, de l'hôpital à la grotte et *vice versa*...

« Ah ! il faut savoir ce que comporte pour moi *de douleurs, de fatigues inouïes*, un voyage comme celui-là !... Aller à Lourdes est une grâce, et il faut bien l'acheter un peu. Quelques fatigues de plus ou de moins, ce n'est rien, en comparaison des grâces que la Sainte Vierge ne refuse jamais à ses enfants. Grâces

de foi, de force, de résignation, de courage : Marie donne toujours quelque chose.

« Si je ne trouve pas de lait pour me soutenir à Lourdes, je recourrai au lait concentré ; s'il n'y en a point, je demanderai chez un pharmacien, soit de la carnine Lefranc, soit du suc Durham, soit de la musculosine Byla : mes organes s'en contentent.

« Et qu'importent ces choses de la terre?... je ne tends qu'à l'Amour... »

19 *juillet.*

« Décidément, j'ai tous les malheurs. Je ne veux pas guérir à Lourdes. Eh bien ! j'ai eu beau alléguer mon intention arrêtée de ne demander à la Sainte Vierge que ma guérison morale, on n'a rien voulu entendre ; on m'a fait, en confession, une *obligation d'obéissance*, de solliciter ma guérison physique !... Je le ferai donc, quoiqu'il m'en coûte énormément. Mais je dirai *un seul Ave Maria* pour cela, et toutes mes prières seront pour les prêtres, les pécheurs et le calmant... De cette façon je serai en règle avec ma conscience et le bon Dieu... »

***

Son départ approche. Il va revoir le pied-à-terre de l'Immaculée.

Les souffrances, les grâces en perspective, l'émeuvent.

« Quand partez-vous, Monsieur l'abbé?

— Demain.

— Et vous arriverez au pays de Marie?

— Le 19 août. Malgré ma fatigue, je tâcherai de

prêcher un peu à deux pèlerines (1) que quelqu'un m'a recommandées.

« Pour faire du bien, ou plutôt pour m'édifier moi-même, j'ai besoin de chanter, de faire chanter l'amour, l'amour de la souffrance, par les âmes généreuses !... C'est si beau et si grand, si doux et si fort, une âme qui donne *tout* à son Dieu !... »

Le lendemain, par une température élevée, accablante, étendu sur un brancard, le pauvre malade quitte la maison de sa sœur.

Quelques amis l'accompagnent.

Des petits enfants, les yeux grands ouverts, regardent...

Au firmament, un vol d'hirondelles semble indiquer la route.

Les infirmiers marchent lentement...

Voici le train, le brouhaha final... l'adieu, l'au revoir, l'arrivée au milieu des autres malades qui vont, comme lui, mendier du secours à Marie ; malades dont les regards ont désappris de voir tant de monde, et les lèvres désappris de sourire.

Brusquement les portières sont fermées ; un coup de sifflet aigu traverse l'atmosphère : la locomotive emmène les souffrants aux pieds de leur Mère.

***

Lourdes ! ah ! oui, Lourdes lui demandait mille et mille renoncements, tout en lui réservant des joies indicibles.

---

(1) L'une d'elles était Jeanne-Marie Favre, *L'ange de l'Eucharistie*, in-12, 180 p., préface de S. É. le cardinal MERCIER, par Myriam de G.

DEVANT LA GROTTE DE LOURDES, 1921.
(22e année de lit.)

Mon Dieu ! *vivre d'amour c'est toujours assez vivre !*
Le plaisir le plus pur n'a qu'un jour pour s'offrir...
La vie est dans la mort, et la mort nous délivre :
Si tu le veux, Seigneur, je consens à mourir,
Je consens à mourir!...

En cet exil où nous vivons, c'est ainsi que les choses se passent : allégresses et croix, sourires et larmes, pluie et beau temps.

Vos consolations ont rempli mon âme de joie, à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon cœur. Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam!... (1).

Suivons le malade : voyons-le déchiré jusqu'au fond de l'âme lorsqu'il revêt sa soutane, pour être étendu sur son brancard ou dans sa voiture de malade. Le costume ecclésiastique lui rappelle tant de rêves enfuis !... Mais Jésus infiniment bon, bon par-dessus tout, adoucit dans son cœur ces cruelles réminiscences, en l'entourant de bonnes âmes compatissantes, particulièrement d'un prêtre brancardier « mon cher ami, l'abbé de F. », comme il le nomme. Ce dernier eut l'honneur de servir l'abbé Girard en ses pèlerinages. O sainte grâce d'amour !

Deux pèlerins (2) nous ont adressé les lignes suivantes : « En heurtant son brancard, la foule compacte de Lourdes causait au malade de vives douleurs. Un jour entre autres, nous en fûmes témoins : ce grand saint fit un bon sourire au prêtre désolé de l'avoir violemment heurté..... »

Sa terrible générosité le pousse à se laisser très peu vêtir — le strict nécessaire — et là-bas, vers la Grotte bénie, ou aux piscines, il souffre du froid.

Il laisse le pansement de son pied déformé complètement découvert, lui qui craint tant la fraîcheur sur cette misère.....

---

(1) Ps. XCIII, 19.
(2) M. et M. M.

Et, lorsque la fatigue du trajet en voiture l'a mis en transpiration, c'est dans une chambre sans feu, au dallage glacé, qu'il rentre... bien content !... *Les mortifications sont les débauches des saints* (1), et de sa mortification, que n'apprendrons-nous pas?... Ses pénitences font bondir nos délicatesses, et fâcher l'hygiène. Il fait macérer dans un peu d'eau de Lourdes les compresses ayant servi à panser ses plaies, et... il boit ce breuvage ! Ou bien, lorsqu'il a vu baigner dans les piscines les malades les plus répugnants, vite, il tend les lèvres à cette eau souillée.....

Plusieurs prêtres l'ont vu aux piscines, accomplir cet acte de pénitence ; *plusieurs* l'ont vu pousser la mortification plus loin encore... Un ecclésiastique nous écrit :

« Un jour, aux piscines, l'abbé Girard me dit confidentiellement : « Vous allez m'aider à accomplir dis« crètement *le sacrifice le plus pénible pour moi*, celui « qui coûte le plus à ma nature. » Et, sur son ordre, je pris de l'eau dans la piscine, où quantité de malades avaient été plongés avant lui, j'y trempai ses gazes encore purulentes.... et..... chose digne d'un saint..... (d'une sainte Marguerite-Marie !)..... *il avala le tout*... sans répugnance apparente !..... (2). »

Aussi, « j'ai vu aux piscines, raconte M. le Curé de C., un directeur de journal du Sud de la France, remué jusqu'aux entrailles par cet exemple de foi, et, en cachette, lui faisant toucher son anneau, comme on le ferait toucher à un saint !..... »

---

(1) *L'ami du clergé*, parlant de saint Louis de Gonzague.

(2) Dieu a, exceptionnellement, demandé à certaines âmes des preuves d'amour qui dépassent nos vues humaines et ne sont pas imitables, car elles exigent une volonté de Dieu spéciale, accompagnée de grâces extraordinaires.

Aux pieds de l'Immaculée, son grand souci, sa grande prière, c'est *la guérison des âmes*. Pour ces miracles cachés, ce martyr n'épargne rien à sa chair si meurtrie et se multiplie à l'envi les occasions de souffrir encore davantage.

Je ne viens pas à Lourdes pour demander ma guérison mais pour obtenir la conversion des pécheurs, aime-t-il à redire à M. M., un ami. Alors, malgré ses souffrances aiguës, chaque soir l'infirme prolonge la conversation, pendant deux heures, avec un pécheur endurci, pour le gagner à Jésus par Marie ! Et cette âme, heureuse vaincue, a communié à Lourdes, après avoir reçu le pardon du bon Dieu : douce consolation pour l'apôtre.

Maintenant, sous le regard de Marie Immaculée, il écrit :

Lourdes, 23 heures et demie.

« Le voyage a été *très bon*, je veux dire *affreux !*... Ah ! *quel calvaire !* Toutes mes souffrances, dures au point d'en pleurer pendant des heures, comme un enfant, et agrémentées de deux nuits sans sommeil, ont disparu comme par enchantement dans la piscine !...

« Il était trop bon pour ne pas avoir *pitié*, mon Jésus !...

« J'ai été heureux : j'ai pu rencontrer bien *des petites âmes*, et nous avons parlé de notre doux Maître... »

Eh ! nous le savons bien. Il aime d'un amour de prédilection, les pauvres, les *allongés* (1), « les petites âmes » pour les désigner comme lui.

---

(1) Titre d'un livre de Jeanne Galzy.

Près de la Grotte de Massabielle, il jouit, il se fait un devoir de leur *donner* ce que des mains amies ont eu la joie de lui faire accepter pour lui. C'est quelque argent, quelques douces choses. Avec ces petits dons, il leur glisse de saintes paroles. Et les plus pauvres que lui s'en vont heureux, tandis qu'il l'est plus qu'eux d'avoir pu soulager le Christ dans ses membres souffrants.

Il est si bon, si bon, notre ami.

Parce qu'il a beaucoup souffert et mis dans sa cruelle et longue épreuve la foi vivante qui transforme tout, il est toute bonté. Quoi de plus suave, conquérant, complet, quoi de plus ressemblant à Jésus? *On appelle divins les hommes en qui l'on trouve la bonté!* (1).

Oui, *S'il fallait adorer quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que la poussière du génie!...* Sublime cri poussé par Lacordaire : auréole à la bonté.

Mais, laissons la plume à notre malade :

« Jésus se sert de *tout* pour faire souffrir. Écoutez : on ne comprend pas que *depuis 22 ans alité* mon visage ne soit pas plus amaigri. Cela a intrigué mon brancardier. A voir « l'extérieur » il disait : *En voilà un abbé qui fait des « manières »!...* Quand il eut vu « l'intérieur » il ne pensa plus que le pauvre malade faisait... des manières !.....

« Je circule sur une petite voiture (2). Mes amis me trouvent ou à l'hôpital situé sur le bord du Gave, ou à la Grotte, ou au Rosaire, dans le chœur. »

Il y a, à Lourdes, surplombant la Grotte, trois églises superposées : le Rosaire, la Crypte et la Basilique.

(1) Saint Bruno, fondateur des Chartreux.
(2) Voir photographie p. 116.

L'abbé Girard vient invariablement au Rosaire, où il entend toujours une ou deux grand'messes, dans le chœur même de l'église. C'est une faveur. Il reste là, étendu sur sa voiture, les mains croisées sur la poitrine, les yeux clos, l'âme perdue, bien plus haut que le créé, bien plus loin que Lourdes : là-haut dans les splendeurs où l'on voit Dieu seul !...

On le croirait en extase. Oublie-t-il donc qu'il souffre? Ne sent-il pas les privations endurées pour rester là, douloureusement couché, sans air, sans soins, sans le lait dont il boit une gorgée à chaque instant? (Sauf lorsque les crises ou la mortification l'obligent de rester à jeun, depuis la veille jusqu'au lendemain à midi !) Où est donc sa pensée? A qui lui poserait cette question, dans un très doux sourire, il répondrait : « *Ma pensée est près de Dieu : je l'aime !* »

« Je viens de passer la soirée avec Melle Jeanne-Marie (1) : quelle belle âme ! quelle générosité qui me dépasse !... C'est une âme du ciel », assure-t-il.

En revenant du Rosaire, certain jour, il a trouvé pour cet *Ange* des accents inoubliables et *inoubliés :* il lui chantait la valeur de la souffrance bien accueillie.

Puis, tout ému :

Il faut être hostie. Ce matin, à la sainte Messe, je voyais la grande Hostie, et, tout autour d'Elle; les petites hosties d'amour. Vous... moi..., et tant d'autres !...

Sa physionomie renvoyait de la lumière. Ah ! l'avoir vu à Lourdes ! ce n'était plus le même, parce que là-bas il révélait sa vie profonde. L'y avoir entendu parler de Jésus et de sa Mère : quel ravissement ! Sur son visage passait quelque chose de l'éternité : de l'indéfinissable.

---

(1) *L'ange de l'Eucharistie,* voir note p. 158.

Et, les yeux comme fixés sur les éternelles et invisibles Beautés :

Jésus! c'est un Mendiant d'amour! Il ne faut pas le faire attendre! Il faut aimer... aimer... aimer!...

Avant de quitter l'*Ange de l'Eucharistie*, il lui dit et redit avec insistance : *Demandez, demandez pour moi, l'amour de l'Amour, et l'amour de la souffrance!*»

***

Laissons-le achever son dernier voyage.

Tandis que le train roule, que les gares succèdent aux gares, les paysages brûlés de soleil aux villes et aux villages, en attendant son arrivée, puisons dans son âme — mine ouverte —, les paillettes d'or qu'y déposa l'incomparable Ami.

« J'ai cédé, une fois, au désir d'obtenir du saint malade quelques pensées profondes, du genre « sentences », nous dit quelqu'un ; pleines de leur céleste arome, voici ces fleurs :

« Qu'y aura-t-il au delà d'un esprit qui connaît Dieu, et que peut-il venir dans notre âme de plus haut que la raison, et de plus efficace que la liberté?... *La grâce.* »

« Soumis aux maux de la vie, les recevoir pieusement de la main qui les distribue, en rendant grâce aux jours mauvais, pour ceux qui furent plus doux !... »

« La bonté étant le don premier par excellence, a reçu en venant en nous une grâce particulière de manifestation : tout indique à la vue le cœur bienveillant ; son silence même a une éloquence qui attire : il touche sans parler, il plaît sans le savoir, il règne par un empire qui ne lui coûte rien et qu'aucun autre ne saurait égaler. »

« Dans la communion, Jésus met en commun tout ce qu'Il possède, Il ne refuse rien... donnons-Lui donc tout ce que nous tenons de lui ! »

« Qu'importe le mépris du monde, devant l'estime ou le regard de Jésus? »

« Notre œuvre à nous : c'est d'être généreux, courageux. C'EST DE CRIER A JÉSUS QU'ON L'AIME, PLUS FORT QUE LA NATURE NE CRIE MISÉRICORDE !... (1). »

***

C'est le soir...

Un soir d'été tiède et las.

Un ciel bleu noir où naissent, frémissantes, d'innombrables étoiles. C'est un champ de fleurs d'or !

La nuit « traîne son clair de lune » dans le petit sanctuaire qu'est cette chambre de malade.

La lampe y est éteinte. Sur une statue de la Vierge, comme pour l'idéaliser, l'animer, un rayon audacieux vient de se poser.

Douceur et paix.

Nul bruit.

Seul, le vent gémit en sourdine, comme s'il était fatigué de sa course vagabonde.

L'abbé Girard a récité une dizaine de son chapelet, et maintenant il allume sa lampe, il écrit :

Ce 29 août.

« Il est 21 heures... Je reviens de Lourdes, j'ai retrouvé mon lit, et bien vite je viens dire l'immense bonheur intime, dont mon cœur déborde. J'ai reçu

---

(1) Cité aussi dans une lettre à l'une de ses sœurs.

tant de grâces, j'ai goûté tant de consolations à Lourdes !...

« Les joies ont compensé les souffrances ! A l'aller, quel chemin de croix : je n'avais jamais *autant* souffert. Mes souffrances furent telles que, si je les avais pressenties *à ce degré*, je n'aurais pas eu, je crois, le courage de venir auprès de la Grotte. Mais quelles joies, quels désirs !...

« Plus haut ! toujours plus haut ! vers la lumière, l'amour, l'humilité, le détachement, la mortification ; plus haut encore vers l'amour, jusqu'à la haine de soi, jusqu'à l'abandon total, jusqu'au calvaire ; jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu !...

« O vie *heureuse*, la vie de mortification de ses désirs, de ses volontés, de son JUGEMENT, de son esprit, de son cœur, de ses plaisirs *même permis!* Vie difficile sans doute, parce qu'il en coûte toujours de se renoncer, mais vie qui nous fait aller jusqu'à Dieu dès ici-bas, pour nous faire aller jusqu'au ciel ensuite, là où toujours, toujours, nous verrons Dieu, où nous le possèderons enfin, où nous l'envelopperons dans une éternelle étreinte d'amour, sans crainte de le perdre, sans avoir besoin de passer par-dessus tout, pour arriver jusqu'à lui. Mon Dieu ! oh ! quand donc viendra cette vie, quand donc, assurés de ne vous perdre plus, quitterons-nous cette pauvre terre? Quand donc viendrez-vous nous chercher?

« ...Je me suis dit que je devais à Jésus le même accueil, qu'Il vienne à moi sous la forme de souffrances ou sous la forme des douceurs, des adoucissements.

« Aussi — et j'en ai honte —, à Lourdes, je me suis

servi d'une chaufferette japonaise, lorsque j'avais froid (1)...

« Ma pauvre jambe est bien frileuse : je le lui pardonne, quand je vois les coutures prouvant la résection des têtes d'os fémoro-tibiales ; puis, à leur jonction, un grand trou rempli d'un gros tube... Habituellement ce sont des mèches de gaze que j'insère dans cette ouverture, qui me traverse le genou, de part en part ; mais à Lourdes, j'ai préféré y mettre un drain, pour éviter des pansements..... »

Ce 30 août.

« Si mon âme est encore dans l'enchantement de tout ce que j'ai vu et entendu à Lourdes, et si mon cœur vibre encore des saints tressaillements dont Jésus l'a ému, mon *physique* se plaint *silencieusement* des fatigues, efforts, secousses, excès, qui lui ont été imposés !... Il n'y a plus l'enivrement de l'atmosphère pour me transporter jusqu'au troisième ciel ; il n'y a plus l'exaltation de tous ces chants, de ces orgues, de ces prières, de ces acclamations, de ces hommages qui montent de chaque âme jusqu'à Dieu ! il n'y a plus que *la croix de bois !* Et c'est la *croix !*... mais c'est aussi le souvenir, et quels souvenirs ! La reconnaissance, et quelle reconnaissance !...

« Étais-je favorisé à mon retour de Lourdes ! je me trouvais placé entre deux miraculées : l'une Mlle Mar-

(1) Ce n'est que par esprit de sacrifice qu'il l'avait acceptée, et la manière dont il en usait rendait cette chaufferette si pratique parfaitement inutile.

guerite Lassalle (1), mourante à l'aller... ; l'autre, Melle Delvollet, de Dinard, dont les journaux n'ont pas fait mention parce que la guérison s'est produite *au retour*, dans le train, progressivement (2)...

« Qu'est devenue *la question des calmants*, dans ce voyage? Rien n'est résolu. J'ai essayé de mettre (à l'aller) la Sainte Vierge devant le fait accompli : j'y ai gagné d'accroître mes souffrances. *Ce n'était pas l'heure de la délivrance!* Pourtant, je souffre un peu moins depuis quelques jours, Dieu soit béni de tout : de ce que je souffre, comme de ce que je ne souffre pas !... »

Ses pèlerinages si douloureux, mais si bons pour son âme, l'ont toujours soutenu d'une année à l'autre, l'aidant à vivre ; dans sa joie de retourner auprès de l'Immaculée, il comptait les jours, oubliant les douleurs qui l'attendaient là-bas. Dès 1900, lors de son premier pèlerinage, il est revenu chaque fois plus aimant, plus vaillant, plus imprégné de reconnaissance pour le bon Dieu. Divine récompense, « merci » de la Sainte Vierge, pour l'offrande de ses douleurs.

---

(1) Marguerite LASSALLE, âgée de 24 ans, domestique, domiciliée à la Crête-des-Fermes, à Changé *(Sarthe)*, atteinte de deux graves manifestations tuberculeuses, l'une dans la colonne vertébrale, l'autre à la hanche. Le samedi 20 août 1921, à la piscine, la malade se dit guérie et se lève, elle souffre encore de la coxalgie. Le même jour, à la procession, au moment où le Saint Sacrement passe devant elle, elle sent que c'est fini... mais n'ose se lever pour ne pas attirer l'attention. Le lendemain, reconnaissance du double miracle au Bureau des Constatations, par cinq docteurs.

(2) Cette guérison accordée par la Sainte Vierge, dans ce train, auprès du pieux sous-diacre, ne signifie-t-elle pas un peu et même beaucoup, — pour qui connaît l'âme de l'abbé Girard — qu'il pria beaucoup, et offrit non moins sans doute, pour obtenir ce miracle?

Notons ici ce témoignage d'un pèlerin, le R. P. Viollet S. J. : « En ce pèlerinage — 1921 — le parcours fut encore plus douloureux que d'habitude, ayant été allongé par des avaries de machine, et la Sainte Vierge permettait qu'il soit impossible de soulager nos malades comme nous le désirions. Eh bien ! je me souviens de la foi avec laquelle, malgré ses intolérables souffrances, l'abbé Girard faisait prier son compartiment, et de l'éloquence avec laquelle cette âme d'apôtre-martyr commentait les mystères du rosaire. Pour lui, le pèlerinage était réellement un temps de prière et de pénitence : la pénitence, Dieu la lui donnait sans discontinuer ; la prière, il l'aurait voulue sans arrêt ! En somme, il semblait plutôt marcher *joyeusement* à la mort qu'aller demander sa guérison ! On ne l'abordait qu'avec le désir de retirer de cet entretien un peu plus de foi, de charité, d'amour, dont il était tout rempli. »

Le bon malade aime tant, a toujours tant aimé Marie ! Il comprend la pureté et la bonté de son Cœur ; il voit dans ses yeux de Mère, la profondeur du Christ. Parce qu'il a plongé le regard de l'amour, dans cette Fleur dont la Sainte Trinité se réserva le virginal parfum, il a saisi son charme, sa tendresse et sa beauté, sa force. Ah ! *si la Fleur est si blanche, c'est qu'elle doit recevoir beaucoup plus que la lumière et la rosée du ciel, Elle doit recevoir le Ciel lui-même* (1) ! Ravi, il donne toute son âme à Celle qu'il appelle tendrement « Mère », et, si exquisement, quelquefois *Maman !...*

---

(1) Abbé Buathier, *Le Sacrifice.*

Comme il a savouré les grandes cérémonies de Lourdes ! Autrefois, il a tant désiré s'occuper des autels ! Quel bonheur, pour lui, de penser que sa sœur religieuse est devenue une fervente sacristine.

Depuis le retour de ce pèlerinage, qui précède de trois mois sa mort, elle a obtenu l'autorisation de venir le visiter chaque jour, car tout à coup il décline sous l'ardente étreinte du mal.

Ah ! qui saura jamais ce qu'il a souffert durant cette période de dépérissement progressif !...

La sainteté est le plus rude des *métiers*. Pour y parvenir, que de bouillonnements intérieurs à vaincre, que d'actes de volonté à vivre. Que de secours surtout, à implorer du Maître si bon !...

Sur un lit de malade, cette pauvre proie des plaies, des crises et des fièvres, exerce ce *métier*, où l'amour et la volonté sont les deux seuls agents humains du succès.

Quasi thus ardens in igne (1), comme le parfum sur le feu de l'encensoir, l'encens très pur s'exhale de cet autel, où l'hostie va donner ses suprêmes témoignages d'amour à Celui qui ne sut jamais le faire souffrir que pour le mieux *aimer*.

Maintenant, Jésus vient lui dire : *J'ai entendu ta prière et j'ai vu tes larmes, audivi orationem tuam, et vidi lacrymas tuas* (2). Tu désirais savoir ce que je pense de toi, eh bien ! écoute au fond de ton âme : *Je suis content de ta sainte semaine passée à Lourdes. Tu m'as sauvé des âmes !*

« *Misericordias Domini in æternum cantabo* (3), ré-

(1) Eccl., L, 9.
(2) Is., XXXVIII, 5.
(3) Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur (Ps., LXXXVIII, 2.)

pond l'heureux malade !... Oh ! mon Jésus « merci » ! Vous savoir *enfin content de moi*, content de mes douleurs, quelles délices sont comparables à celles-là !... Une extase de joie m'en reste dans le cœur et dans les yeux !... Je pleure de reconnaissance... C'est divinement bon d'entendre de telles choses ! *Cela met le ciel dans l'âme* et cela m'a bien consolé au moment où j'en avais le plus besoin !... Je pense presque continuellement que je vous ai sauvé des âmes : cette pensée m'embrase complètement...

« Je vais essayer d'être *plus généreux* pour vous rendre, ô Jésus, *encore plus content !*... Je vous ai tant déplu ! Pauvre Jésus ! Vous m'aimez tant, et moi je vous aime si peu !... Vous m'avez tant aimé, et moi !... »

Nous éprouvons le besoin de l'interrompre : plus les âmes deviennent pures, plus elles souffrent des ombres inhérentes à leur état de captives dans un corps mortel ; plus les saints s'approchent de Dieu, plus ils se méprisent : c'est logique. Le cher malade a donc les mêmes accents qu'une sainte Rose : « Je m'étonne qu'une terre qui porte une si grande pécheresse n'ait pas encore été détruite par la colère de Dieu. La place que je mérite est au fond des enfers, dans le lieu le plus bas et le plus infâme !... »

« Oh ! chante ardemment cette âme pure, la consolante parole de Dieu va m'engager à mieux aimer, à mieux souffrir, à mieux me sacrifier, à être une *hostie* de jour en jour plus pure, et plus abandonnée !... *Je ne demande à Jésus qu'une chose : c'est qu'Il fasse de moi un séraphin qui se consume à son service d'amour ;* c'est qu'Il m'embrase d'un tel amour pour lui, que je ne puisse plus vivre sans vivre de souffrances, de sacrifices, et d'immolations !...

« Oh ! la bonne, la divine semaine que les mots

intimes de Jésus m'ont fait passer!... Ils mettent dans ma vie un inexprimable baume. *Je ne suis plus sur la terre, je vis dans une harmonie céleste!...* J'ai l'air tellement heureux, cette joie intime se reflète tellement sur mon visage, que M. le Curé ne put s'empêcher de me dire : *Cela va bien, cela se voit!... On dirait que vous êtes transfiguré!...*

— « Oh ! oui, répondis-je, cela va très bien intérieurement !... Le physique, seul, gémit !

« Comment mon visage ne reflèterait-il pas le contentement dont mon âme déborde?... *Exultate in Domino* (1) !

« Mon Dieu ! je suis trop content ! Aurais-je jamais pu espérer que la vie me réservait de telles félicités? Je n'ai plus qu'un cantique sur les lèvres, je n'ai plus qu'un hymne dans le cœur, pour vous exprimer, ô Jésus, *ma reconnaissance*, parce que vous voulez bien me permettre de n'être pas *inutile*, et de tirer du fond de mon être ce qui peut être une joie pour votre Cœur !... Oh ! merci Jésus ! merci avec tout mon cœur, avec tous mes sacrifices, toutes mes souffrances, toutes mes prières !... »

Les paroles du Maître sont la rosée tombant sur sa souffrance... Rosée de cette fleur de sacrifice qui, dans son parterre — lit douloureux — *s'effeuille en répandant du sang...*

Il continue sa prière :

« Quel cœur ne se briserait, quand, après une vie comme la mienne, oubliant tout, vous daignez vous abaisser jusqu'à moi ! Est-ce possible, ô mon Dieu ! Et vous êtes ce que vous êtes ! et je suis ce que je suis !... Non, mon Dieu ! c'est trop ! je ne mérite pas cela !...

(1) Exultez dans le Seigneur ! (Ps., XXXII, 1.)

« A la pensée de mon passé, tant de bonté me confond !... Ah ! tant d'amour m'embrasera-t-il enfin? *Mon Dieu ! faites éclater mon âme* (1) !

« Pardonnez-moi ces épanchements qui s'achèvent en prière. A tant d'amour, l'extase seule sait répondre... Je suis presque en Paradis !...

« Sur une image, offerte autrefois à ma sœur religieuse, j'avais mis : « Jésus a vu que je me donnais à « lui, et Il m'a pris au mot. Ma souffrance? Elle n'est « que la répétition plus sublime de la donation du « sous-diacre. J'appartiens à Jésus ; un propriétaire a « tout droit sur la chose qu'on lui donne. C'est pourquoi « Jésus imprime sur mon corps et sur mon âme sa glo- « rieuse ressemblance. De quoi me plains-tu?... Je res- « semble à Jésus !... *Je suis sa représentation et sa « continuation.* Demande-lui seulement que je le « représente bien... Car, si *Jésus m'a voulu souffrant, « c'est pour me vouloir plus à lui !* »

« Je ne le regrette pas. Les joies qu'Il me donne sont infinies...

« Et voici qu'une autre parole divine vient accroître mon allégresse : *Entre Jésus et toi, il n'y a que l'Amour !* Aussi, je ne sais plus rien dire, plus rien traduire... Pour répondre à sa grâce il faut qu'il m'embrase, m'enflamme d'un amour de jour en jour plus fou !... Le lui redire, c'est le redemander à son Cœur et c'est si doux...

« Pourquoi, ah ! *pourquoi* Jésus ne veut-Il pas m'envoyer l'ange qu'Il envoya à la vénérable Élisabeth Canori Mora (2), et qui lui transperça le cœur d'une

---

(1) Sainte Catherine de Sienne.

(2) Élisabeth CANORI MORA, mère de famille, tertiaire trinitaire. *Née à Rome le 21 novembre 1774, morte en 1825. Son corps repose dans l'église di S. Carlo, alle quattro Fontane.*

flèche d'armour si ardente, que la pauvre âme ne savait plus que se débattre, sous les assauts d'un amour qui la consumait !... Sans doute, pour obtenir une telle faveur, il me faudrait une ferveur, une générosité, un amour... ; il me faudrait.....

« ... *Une chose me préoccupe vivement:* Je crains d'avoir fait beaucoup de peine à Jésus, à Lourdes. Pourquoi? Voici : *dans ma chambre* à cinq lits, il y avait avec moi un malade atteint de myélite, avec paralysie des membres inférieurs et supérieurs. Le premier soir, la Supérieure de l'hôpital vint me dire que, dans la nuit, des infirmiers viendraient s'informer, deux ou trois fois, si mon infirme n'avait pas besoin de quelque chose. Je n'avais pas, ou à peine, clos les yeux la nuit précédente. Surexcité encore par le voyage, je tardai beaucoup à m'endormir... *Première cause:* les ronflements extraordinaires de mon comalade. Je n'ai jamais entendu pareil soufflet de forge ! Avec ce vacarme, impossible de pouvoir reposer. Jésus me demanda de tout accepter, sans rien faire remarquer : je le fis. Mais *deuxième cause* plus grave : tous les trois quarts d'heure, plus ou moins, l'infirmier venait s'informer des besoins de mon infirme. *Il avait beau marcher doucement, la simple ouverture de la porte suffisait à empêcher le sommeil,* juste au moment où j'allais pouvoir commencer à reposer ! Jésus me demanda de tout accepter encore, sans rien dire !... C'est là que je fus lâche. Vers 4 heures et demie du matin, je demandai à l'infirmier s'il allait continuer à venir ainsi à chaque instant, parce qu'alors c'était pour moi une nouvelle nuit sans repos. Il me répondit qu'il avait des ordres pour agir ainsi. Le matin, la religieuse qui me soignait me demanda si j'avais bien

dormi. Je répondis vaguement. Puis, sur ses instances, je dis : Non !

— *Pourquoi?* demanda-t-elle.

— Parce que Dieu l'a permis, répondis-je !

— *Est-ce pour ceci, à cause de cela? etc.*

« Finalement, j'avouai la cause : deuxième lâcheté ! La sœur me promit de faire le nécessaire pour que les visites soient moins fréquentes, la nuit prochaine. Ce qui fut fait, et me permit de reposer *un peu mieux.* La nuit du lendemain, j'appris ceci : *mon malade avait failli souffrir du manque de visites !* Alors, pour réparer ma faute, je fis venir l'infirmier et je lui demandai de venir *toutes les heures,* pendant *toutes* les nuits du pèlerinage, pour s'informer des besoins de mon infirme.

« Cette faute m'a pesé et je m'en suis confessé à Lourdes, à mon cher ami l'abbé de F. (1). Mais la réparation tentée a-t-elle été égale à l'offense?... Voilà ce qui m'a préoccupé, et ce qui *prouve* combien je suis sensuel, indocile à la grâce ! »

Il ne nous prouve que sa générosité et son humilité. Mais la délicatesse de conscience des serviteurs de Dieu est insondable.

---

(1) Le respect qu'inspirait l'abbé J. Girard était si grand, que, pour entendre sa confession, M. l'abbé de F. s'agenouillait à ses côtés.

X

Suprêmes «fiat» avant le « Nunc dimittis »

> Les jardins qu'arrose une eau abondante, ne sont pas aussi fertiles que l'Église, lorsqu'elle est arrosée par le sang des martyrs.
>
> (S. Jean Chrysostome.)

On le sait : l'hommage de l'esprit est très insuffisant. L'Évangile, en nous enseignant par quels chemins on arrive à Dieu, nous a appris non seulement quelles devaient être nos pensées, mais notre conduite, nos louanges, pour lui être agréables.

Qui oserait dire que l'admiration soit la dernière réponse de l'homme à la vérité?... Il serait commode vraiment, qu'on pût, au pied du calvaire, se contenter de fixer les yeux sur la croix, de l'examiner en artiste et de proclamer qu'elle se détache avec grâce sur l'horizon du Christianisme (1).

Il faut adhérer d'esprit et de cœur à tout, et vouloir le vouloir divin quel qu'il soit. *L'intimité avec Jésus, ce n'est pas d'être apôtre, prêtre, religieuse, c'est de boire à la même coupe* (1).

Notre ami a dépassé la résignation. Il est arrivé à aimer cette espèce de déchéance progressive : lente consommation de soi, par toutes les fièvres et les plaies d'un corps qui s'ouvre sous la poussée du mal rongeur ; mort de chaque instant plus terrible que

(1) Abbé Buathier, *Le Sacrifice.*
(2) Mgr Lavallée, *Solitude et Union à Dieu.*

la mort elle-même, car sans cesse elle oblige à renouveler le sacrifice de ses aises, de sa volonté, de ses facultés, de sa tête, de ses pauvres organes gémissant tour à tour. C'est un élancement à droite qui ne s'atténue que pour être remplacé par un abcès à gauche. C'est la crise tuberculeuse qui meurt et la crise d'entérite qui renaît. C'est le pied déformé lançant ses appels de misère, la jambe ankylosée se plaignant de son éternelle position ! Le caoutchouc blesse ; le lit brise les os ! Enfin, l'estomac chante sa complainte, sur des airs qui donnent des maux de cœur atroces...

Ah ! sait-on toutes les crucifixions de cet apôtre de la croix?... Sait-on toutes les angoisses venues arracher à son amour le *fiat*, toujours voulu par Notre-Seigneur malgré le profond anéantissement physique? L'expérience de ces grandes et longues maladies, éclaire si bien ces choses !

Rien de tel pour émousser l'enthousiasme et éprouver la patience d'un être. La patience ! que disons-nous? toutes les vertus sont nécessaires à un alité. Pour être parfait malade, ne faut-il pas être saint? La loi de renoncement continuel, mère de la sainteté, est si bien conforme aux lois régissant la vie des perpétuels souffrants.

Pauvre enfant ! Qui fut plus contrarié? Qui le fit moins connaître cependant ! Toujours, en présence des étrangers, il refoule larmes et sanglots *pour paraître content.* Le regard au ciel, la main sur son Crucifix, qu'il soit seul ou en compagnie, toujours il redit : *Merci, mon Dieu,* pour sanctifier sa peine !...

Combien de fois il dut s'oublier ainsi, plier sa volonté, assouplir cette grande maîtresse humaine, dont il fit une esclave du Christ. Combien de fois, il fit de lui-même ce double personnage : un vaincu, parce que soumis

et un vainqueur, parce que dompteur de soi-même !...

Les anges ont noté ses luttes, ses quelques défaites mais surtout ses innombrables victoires ; et l'infiniment Juste, dans l'immortel ravissement — nous en avons l'inébranlable confiance —, couronne aujourd'hui son martyr.

Bien vite, redonnons-lui la parole... ou la plume :

« Ma jambe a pris sa revanche, depuis mon retour ! Elle est l'objet de la plus violente inflammation dont j'ai été atteint depuis longtemps.

« Pour une inflammation, elle est admirable, puisqu'elle fait l'office de Jésus. Mais ce qui m'est une peine et un regret indicibles, c'est de constater qu'avec de telles fièvres continuelles, de tels élancements, de tels anéantissements, je ne puis, non seulement continuer la lutte contre le calmant, mais hélas ! je suis contraint de perdre une bonne partie de l' « acquis » ! Avoir tant lutté pour retomber là !... J'en pleure malgré moi... Il me semble que je ne donne pas assez, voyez combien je suis peu courageux... »

Dieu est insatiable ; Il réclame sans fin de *ses choisis*, des actes d'amour. Il veut non seulement quelques sacrifices, mais tous les sacrifices.

Nous le voyons poursuivre de sa divine exigence cette âme effrayée à la seule pensée qu'on peut ne pas tout donner.

Il va lui fournir les moyens d'acquérir de nouveaux mérites avant l'heure bienheureuse du *Consummatum est* ; le malade est heureux.

Cependant, la fleur lassée des ardeurs du soleil, voit venir le soir et l'aurore avec bonheur, et s'incline, rafraîchie, sous la caresse de la rosée : ainsi l'âme

exténuée parfois, sous le poids des souffrances, voit approcher le terme en tressaillant de joie, et s'ouvre radieuse à l'éternité.

Ah ! si la théorie est belle, attachante, irrésistible même, pour certains cœurs, quand elle a pour sujet la beauté, la nécessité, la douceur de la croix, la pratique revêt un tout autre aspect. Plus de poésie : la prose ! Plus de grands mots : des actes ! Plus de promesses : des réalisations ! Plus d'enthousiasme : une volonté froide, résolue, tout agissante ! C'est à passer du calvaire, entrevu dans une heure d'amour, au crucifiement vécu dans une heure de sécheresse et de solitude intérieure, que l'on peut, que l'on doit se dire aimants, amis de Jésus, si l'on y passe comme Il y passa lui-même.

Ce vaillant prêche *l'amour vécu*, l'amour sans formule, mais l'amour ayant besoin, pour s'exprimer et s'accroître, de livrer son être entier, de le laisser prendre miette par miette par le Sauveur adorable ! Est-il amour plus véritablement amour? *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (1).

On voit des âmes amollies par le siècle, laisser infécondes les douleurs de leur vie. On en voit d'autres, de tous les rangs, de tous les âges, dans les monastères ou les flots houleux du monde, n'ayant qu'une pensée : Dieu ; qu'un désir : l'aimer ; qu'une ambition : la ressemblance !...

Dans cette élite, on rencontre des prêtres, des lévites, et notre Dieu d'amour y indiqua une place d'honneur au bon abbé Girard. Choix divin auquel il a répondu par ses vingt-deux ans de martyre.

---

(1) Joan, xv, 13.

*
* *

Mais, retournons à Sées ; entrons chez lui, écoutons :

1er *septembre.*

« ... Je viens de subir une visite bien longue...

« Écouter le récit des misères d'autrui, m'efforcer de le consoler, cela ne me fatigue pas, cela me *défatigue* parce que c'est Jésus que j'écoute et console ! Ce qui m'est pénible, après des entretiens avec Jésus, c'est d'écouter les voix de la terre.

« Cependant, *il faut être tout à tous, comme le Christ.*

« La crise s'exaspère de plus en plus. La fièvre est permanente aux environs de 40° ! Malgré la présence de Jésus, je suis si las...

« A côté de la première inflammation, une deuxième s'est greffée, beaucoup plus grave et douloureuse. Malgré moi, je pleure ce matin : c'est honteux d'être aussi faible... Que je suis donc *rien !*... Et puis, si vous saviez !... Ici, je cache la plus grande partie de mes misères...

« Naturellement, on devine bien que cela ne va plus : mon visage, mes yeux, le sulfate de quinine me trahissent contre mon gré... Mais, comme je ne me plains pas, on me laisse. Il faudrait que les religieuses vinssent deux fois par jour : elles viennent une fois tous les deux ou trois jours. Pourquoi? Elles sont en retraite. Et, à la veille de la retraite, l'une d'elles m'a dit : *Surtout, soyez raisonnable !*... c'est-à-dire, ne soyez pas trop malade !... Elles sont si bonnes ! mais tout me fait souffrir... »

4 septembre.

« *Deo Gratias!* La semaine du retour de Lourdes a été la semaine de la Transfiguration ! Celle qui vient de s'écouler fut la semaine de la Passion, avec son Vendredi Saint. Puisse cette semaine être celle de la résurrection... spirituelle !

« D'abord, j'avais promis de me remettre au *jeûne* les jours de la visite de Jésus-Hostie, et ma deuxième communion, depuis mon retour, a dû être faite en viatique !... Je suis désolé.

« Me voilà atteint d'une nouvelle inflammation d'une violence terrible. Elle est différente des inflammations précédentes, qui sont loin d'être terminées ! Aussi, je suis au comble de l'abattement. Je nage dans un bain de pus...

« Mon estomac est de plus en plus rebelle et douloureux : le potage essayé n'a fait qu'aggraver son intolérance. Je prends, par jour (avec des difficultés inouïes) cinq ou six tasses de lait dédoublées d'eau de Vichy !...

« Comme vous êtes *bon*, ô Amour crucifié qui me broyez !... Plus que jamais je puis être *prêtre*... Je ne sens rien dans mon âme, rien de consolant ! C'est l'abattement physique et... moral ! Pas un élan, pas un essor... C'est le froid, c'est la glace. Est-ce que je vis? est-ce que j'ai un cœur ? O mon Dieu, ayez pitié ! »

***

Chaque chose a son temps. Les saisons, les fleurs, les fruits, toutes choses périssables reçoivent du Créateur

l'existence pour un temps déterminé et les qualités nécessaires pour passer *en faisant le bien.* Ce qui revient à dire : Dieu ne manque jamais à l'homme, mais l'homme manque à son Dieu ; le divin secours ne se retire jamais, mais la main humaine ne se tend pas toujours pour le recevoir !...

C'est triste de voir les créatures irraisonnables correspondre si fidèlement à leur destinée, et l'homme intelligent y faillir par lâcheté !

La fleur ouvrira toujours son calice à la rosée, au soleil, à la pluie, et l'homme fermera son cœur à la grâce : rosée d'en haut ; à l'Amour : soleil étincelant, éternelle splendeur ; à la pluie : larmes bienfaisantes. Inconscience néfaste !...

Chaque chose a son temps, *Omnia tempus habent* (1), répétons-nous avec l'Esprit-Saint. Notre bon malade a eu le temps de se ressaisir ; les consolations exquises, données par la douce bonté divine, ont fortifié son cœur. Voici le temps des plus atroces douleurs, de sa plus belle patience. Puis, ce sera le temps qui n'est plus le... *temps* parce que Dieu le mesure à sa propre durée et en fait *l'éternité !*

Il écrit :

Ce 5 septembre.

Id enim, quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis (2).

« Combien j'ai besoin de me rappeler ce fameux texte de saint Paul aux Corinthiens, pour toujours

(1) Eccl., III, 1.

(2) Notre légère affliction du moment présent, produit pour nous, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire. (II, Cor., IV, 17.)

dire le *fiat* de l'amour, avec le même amour pour le même *Amour !*... Je ne glose pas : je suis trop « occupé » par le physique qui me « chicane » sans interruption. Le mal, la fièvre, l'inflammation, les élancements dans l'os, continuent. L'os souffre aussi : par suite du manque de « confortable » dans mon compartiment (1), et de l'absence du matériel nécessaire, la hanche droite a supporté le poids du corps entier ! C'était trop pour l'os, et il se plaint durement des duretés, qu'il a *enregistrées !*...

« On va le soigner avec beaucoup de *fiat* d'amour et de reconnaissance, pour le supplément quotidien qu'il me permet d'offrir à Jésus. *Ah ! si chacun de ces élancements pouvait se transformer en acte d'amour*, lui portant mon pauvre amour pour collaborer à ses desseins d'amour sur les *âmes sacerdotales !*...

« Oui, j'ai fait une donation complète de tous mes petits mérites, prières, actions, sacrifices, souffrances, au Cœur Sacré de Jésus, pour ses prêtres, afin qu'Il en fasse des saints, *des flammes d'amour portant uniquement l'Amour*... Je ne sais rien refuser pour ses prêtres !... Ma confiance de n'être pas guéri à Lourdes n'a pas été trompée. Ah ! il me reste une mission à accomplir : MA MISSION, C'EST DE SAUVER DES AMES DE PRÊTRES !... (2).

« Donc, cela va bien, puisque cela ne va pas. Je ne sais si vraiment c'est le *muguet :* j'ai les lèvres, les gencives, la langue, le palais et le tube digestif à l'état vif, de plus en plus saignant !... Pour les prêtres, tout cela !

(1) Il aurait pu prier ses gardes de l'incliner plutôt du côté moins souffrant, durant son long voyage, mais il fut justement appuyé sur le côté le plus douloureux, ce qu'il se hâta d'offrir à Dieu.

(2) Lettre à M. B. de R. de C.

« Je souffre beaucoup, autant que l'on peut souffrir. Je redoute une opération... Je suis content ! »

7 septembre.

« Je veux être content ! Jésus ! ah ! je souffre !... je ne sais faire que cela : SOUFFRIR !... Dieu soit béni ! la fièvre est encore remontée... Je crains pour ce soir : 40°05 ou 40°06 ! Ma tête est en feu. La première inflammation est en voie de guérison ; la deuxième s'achèvera bientôt. Mais la troisième !... j'en frémis...

« Si *Maman du ciel* voulait, comme cadeau de fête (1), que cette affreuse inflammation pût s'ouvrir, ah ! comme je l'en bénirais ! Aussi, je le lui demande !... Je n'en peux plus ! ! !...

« *Tout se prend l'un après l'autre*, et se fait... concurrence... C'est la bouche, c'est l'estomac, ce sont les maux de cœur. Des eschares reparaissent du côté gauche. A tout cela, ajoutez une nouvelle violente inflammation, qui déjà me fait trembler par les élancements qu'elle me cause ; elle s'est déclarée dans la région fémoro-tibiale. Va-t-elle se borner aux os, ou atteindre os et tissus?... *Jesu! miserere nobis!*... (2).

« Aujourd'hui, sans que je l'aie demandé, la religieuse m'a offert de venir *deux fois*, en l'honneur de ma nativité : c'est le Cœur de Marie qui m'a obtenu ce petit soulagement. »

***

Dieu est Roi, Maître, Ami, *Amour*. Il appelle par

(1) Pour le 8 septembre, anniversaire de sa naissance.
(2) Jésus, ayez pitié de nous !

la beauté, l'immutabilité de ses perfections, le regard d'amour de sa créature. C'est si bon de le voir jaillir des choses, des événements, des croix ou des joies, et c'est un Jésus tout amour que ce malade a découvert dans sa lente agonie.

Il *aime à aimer*, comme le dit si bien de lui-même saint Augustin ; il aime, et l'Amour l'enivre de ses plénitudes : c'est le fruit du martyre. *O source merveilleuse d'un amour éternel, que dirons-nous de toi* (1)?

Saurons-nous jamais chanter tes ressources et tes forces? O VOUS QUI PASSEZ, REGARDEZ CE CALVAIRE : VOYEZ COMMENT ON AIME !...

Reste-t-il quelque chose de sain en ce pauvre crucifié?...

Il ne subsiste que par le cœur ! Et ce cœur lui-même se déchire sous les blessures des brutales incompréhensions. A ces heures où tout est imprégné de tristesse — *sunt lacrymæ rerum*, il y a des larmes sur les choses (2) ! — ; à ces heures où la douleur déjà subie, rend plus sensible encore à celle qui passe, un rien fait une plaie, une caresse fait une meurtrissure !... L'attention des amis, ou l'indifférent regard des passants, viennent tour à tour éprouver le cœur, dont la sensibilité est mille fois affinée par la maladie.

Pauvre isolé ! qu'il n'ait pu monter à l'autel, c'est chose tellement naturelle, semble-t-il !... Aussi, ne pense-t-on guère à sa croix de tous les jours : son avenir renversé, sa vocation contrariée, son zèle entravé et condamné à la solitude d'une chambre.

On ne voit plus — le regard s'accoutume facilement à contempler les misères d'autrui, car ce qui ne nous

---

(1) *Imitation.*
(2) VIRGILE, *Énéide.*

broie pas personnellement, cesse vite de nous émouvoir — *on ne voit plus sa douleur d'être* toujours *immobile*, son cœur brisé, répétons-le, d'avoir désiré la prêtrise et l'activité.

C'est la plaie qui ne laisse plus échapper du sang, mais qui reste béante et douloureuse... On ne voit plus — ou imparfaitement — ce qu'il doit amasser *d'énergie continue*, pour faire face aux attaques terribles de ses inflammations ! On ne voit plus — ou pas — que pour ces grands martyrs, Dieu n'est plus *un Père*, mais *une Mère* (1), aussi doit-on à ces «*Christs*» *terrestres*, tous les égards, tous les adoucissements, toutes les indulgences dont Il les entoure dans son Cœur !...

Heureux, trop heureux, nous aimons à le redire, ceux à qui Dieu fit la grâce d'être bons, de pouvoir offrir : dons du cœur, dons de l'âme, dons des soins, dons multiples et variés, à ceux qu'Il immole !... Oui, trop heureux d'avoir reçu l'inestimable grâce de *pouvoir faire quelque chose* pour l'abbé Girard : ils ont maintenant, auprès du Roi de douceur, un puissant intercesseur. Il pécha sur la terre par excès de reconnaissance, il doit donc savoir mieux encore, aujourd'hui, leur redire : merci !...

Trop heureux ceux qui, l'ayant compris, l'ont bien voulu servir : ce sont eux les obligés, c'est lui le bienfaiteur, nous en sommes persuadée ; car lui, c'était le Christ voilé sous les apparences du malade, dont les plaies pouvaient parfois soulever le cœur...

Encore quelques efforts, et malgré les prières et les souffrances offertes pour le retenir, l'héroïque patient

---

(1) Dieu est paternellement maternel ; *L'art d'utiliser ses fautes*, d'après Saint François de Sales.

dira à la vie finissante le grand adieu. Mais pour le moment, il n'entrevoit pas encore la patrie bienheureuse et attend un « mieux », qui ne viendra pas...

9 septembre.

« Hostie » bien misérable auprès des « hosties » qui s'offrent à Dieu, je m'offre avec elles : j'aime tant la « Communion des saints » : c'est ma vie !... Rien que d'y penser, je suis tout heureux. Mes actes à moi sont sans valeur, mais ! dans l'Église militante j'ai ma petite place près des saints, et je communie à leurs mérites. *L'action de grâces, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les esprits comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leur propre force et de celle des autres*, a dit de Maistre, je crois.

« Je souffre d'une fort douloureuse ulcération intérieure ; il ne m'est pas possible de me tourner sur le côté, à cause de l'ablation de mon genou et de la déformation de mon pied. Je ne puis que me pencher sur le côté gauche, et y rester, *au plus*, cinq minutes... Ah ! c'est la croix dans toute sa nudité !... Plusieurs foyers d'inflammation se sont déclarés : un, dans l'os de la hanche, un deuxième au-dessous, à quelques centimètres de la colonne vertébrale, le troisième, sous les côtes... mon estomac a rejeté du sang...

« Alors, c'est la fièvre passant de 39° à 40°...

« Alors..., ce sont des souffrances violentes...

« Alors..., c'est le bon plaisir de Jésus !...

« Voici, devant moi, encore quinze ou vingt jours de *bonnes souffrances*, puisque tout est offert pour Jésus et ses chères âmes. O Jésus ! je suis à bout de

souffle !... C'est peut-être la mort en perspective ?...

« La fièvre me ruine et me tue. Je ne peux ni lire, ni méditer, ni penser, ni prier, à peine... vivre ! Je suis *abruti* par la douleur. Ah ! si je pouvais dormir... »

Le pauvre martyr paraît écrasé dans son lit ; ses oreillers sont aplatis, froissés ; sa pile de livres s'est écroulée vers le mur ; ses mains trop maigres et si lasses, tentent de se joindre pour achever le chapelet commencé...

Une mélancolie auguste ennoblit ses traits et voile les tiraillements de sa douleur.

Du séjour où tendent nos immortelles espérances, l'Immaculée Mère a entendu la plainte que lui ont porté les *Ave* récités en cet état de souffrance, et dans un grand calme, le malade s'est endormi.

Tandis qu'il repose, nous pensons au cachet du bon Maître, à son chiffre mystérieux : *amour* et *souffrance*, l'un et l'autre, jamais l'un sans l'autre ! L'Amour est le grand levier, le grand semeur de folie, de courage, de patience, d'amabilité ! L'Amour est le principe de toutes les meilleures choses que Dieu envoie aux hommes par le moyen de la douleur, et l'Amour a roulé ici ses flots impétueux...

Son sommeil a pris fin.

Il reprend contact avec lui-même : tout ce qui lui fait mal se réveille.

Cependant, il nous dit :

18 *septembre.*

« Je suis content : je viens de faire un très grand sacrifice..., pour Dieu seul. Ah ! si j'aimais ! si j'aimais comme il faut aimer ! Je suis *heureux* dans mon

lit, mais ma joie se multiplierait dans des proportions incalculables, si j'aimais !... (1).

« Quoique depuis le 4 août, je sois dans un état de sécheresse, les paroles intérieures (2) ont brisé momentanément la glace de mon cœur !... Elles doivent être *payées*. Elles le seront en *souffrances*. Un très gros abcès se déclare dans mon épaule droite. Demain, je ne pourrai plus écrire, car mon épaule et mon bras vont être immobilisés. La religieuse me donne des compresses chaudes : vraie pénitence. Ainsi les sacrifices s'ajoutent aux sacrifices... »

Fin septembre.

« Comme le bon Dieu est bon ! Mon épaule a été vite guérie, c'est pourquoi je peux reprendre la plume.

« Qu'il soit de plus en plus le prêtre de sa pauvre hostie !...

« Oh ! je voudrais tant l'aimer ! et je ne sais pas aimer, aimer jusqu'au martyre, aimer jusqu'à la crainte que le *fiat* étant généreusement prononcé, Jésus ne se contente de trop peu !...

« *Je sacrifie tout, vous le savez, pour les intérêts divins* et les âmes sacerdotales, ne gardant rien, ni pour les intérêts de ceux qui me sont chers, ni pour moi... Puisque je me charge, dans une pauvre petite mesure, des intérêts de Jésus, Il doit se charger des miens : Il en a fait la promesse. Il s'est fait ma caution.

« O Christ ! *quid retribuam pro omnibus quæ retribuit mihi*, que vous rendrai-je pour toutes les grâces reçues de vous?... (3). »

---

(1) Lettre à M. B. de R. de C.
(2) Voir p. 170-173.
(3) Ps., CXV, 3.

*
* *

« L'amour de Dieu, c'est toute vertu : c'est l'humilité, le détachement, *l'abnégation*, l'obéissance, *c'est surtout le sacrifice* » a écrit, certain jour, l'abbé Joseph, et le doux Maître lui demande cet amour.

Faut-il essayer d'esquisser le tableau des plaies, des infirmités qui se disputent l'honneur de l'anéantir pour son Dieu? On n'a point oublié sa double tuberculose, sa gastro-entérite suraiguë, sa jambe gauche ankylosée, son pied tordu par le mal, et son genou réséqué à droite ; sa hanche ouverte... Maintenant, l'infection généralisée a pris pour champ d'action l'intérieur et l'extérieur de cette pauvre victime pantelante, pour en faire *le plus beau christ vivant que j'aie jamais vu!*... (1). Sa chair éclate : c'est affreux ! Ah ! quelle rédemption !... Sa hanche est rongée chaque jour un peu plus, par une horrible plaie. Sous les chairs déchirées l'épine dorsale devient visible et trois côtes sont à nu... Visible aussi, le frémissement des nerfs de la jambe ; visible le tremblement des poumons à travers d'affreuses déchirures. Le coccyx est en sang, le siège à vif...

C'est inimaginable, écrit une religieuse. *Avez-vous vu le Christ? l'image d'un Christ couvert de plaies. Eh bien! l'abbé Girard est comme cela.*

Des plaies, des trous... encore des trous et des plaies, partout !... 40° ou 41° de fièvre ; des maux de tête excessifs ; le muguet toujours plus grief, avec une toux âcre sans expectoration ; des hoquets déchirant et rouvrant « tout » en lui. Par-dessus tout cela, un

(1) Appréciation de M. V. G. R.

amour, une patience, une douceur à envier : *ô beate !...*

Pour un véritable « Ecce Homo » nous dit la même religieuse, *en voilà un !* Rien ne manque à son sacrifice : Jésus lui-même est son sacrificateur !

Rien ne manque à l'hostie douloureuse pour être conforme au divin grand Immolé.

Rien ne manque à cette proie de l'Amour !... Et ce malade, *plaie immense*, ne peut-il dire à Dieu : il est temps que je monte vers la vie et le bonheur?

Ne peut-il se laisser envahir par la douce conviction que Dieu l'attend dans les cieux et que la Vierge de Lourdes se réserve de s'y manifester à lui, plus maternelle encore qu'à Massabielle?

Mais il est temps de revenir à ses pages intimes :

Mercredi.

« *Deus, in adjutorium meum intende* (1) !

« Ce soir, j'ai presque envie de pleurer : je suis à bout de forces, exténué de fatigue ! Je puis à peine lever un bras ! *Ah ! je sais ce que c'est que de souffrir*, malgré les calmants (2) ! O mon Jésus ! vous daignez m'accorder la souffrance ! que suis-je donc et qui êtes-vous pour que vous fassiez de telles choses pour moi? !... Pouvez-vous tirer quelque chose d'un *rien* aussi... *rien?...* Ah ! si vous pouviez être content de jours semblables où je me suis une charge à moi-même, où je me traîne lamentablement, je me demande comment vous vous y prendriez !... Loin d'avancer, il me semble reculer !...

« Quand serai-je généreux?... tout dépendant?... Je

(1) O Dieu, venez à mon aide ! (Ps., LXIX, 2.)
(2) Qui ne calment rien.

suis loin, à mon gré, d'être dépouillé de toute volonté... J'y travaille. Hélas ! il y avait tant à faire !... Ce qui me manque encore, c'est *la douceur suave.* »

10 *octobre.*

« Je suis mortellement infecté. Mon plus gros ennemi c'est le muguet : point noir... ou blanc ! Maintenant, il est tellement dense qu'il fait de toute ma bouche, un spectacle de « neige » !... On fait de la poésie avec ce que l'on a ! Mon Dieu, *quousque* (1)? *fiat et merci !...* »

Il souffre.

Il ne sait plus que devenir !

Et Marie vient le consoler.

En ce brumeux et froid matin d'automne, il est méconnaissable.

Ses yeux sont trop cernés, il est vrai, sans quoi, le croirions-nous encore souffrant?... Une joie intense l'irradie.

A l'aurore, il a goûté à des délices qui nous sont inconnues.

« ... Ah ! si vous saviez comme *les suaves caresses* de « Maman du ciel » m'ont été douces à recevoir !... »

L'Immaculée a donc caressé le grand malade?

La Mère du Verbe, si *divinement maternelle* aux souffrants, s'est donc inclinée vers sa souffrance?...

Mais la terre n'entend pas ces choses.

15 *octobre.*

« Une dernière amabilité de mon Jésus : un sup-

(1) Jusques à quand?

plice... Je viens de le subir. Il est divinement bon à mon amour, *parce qu'il m'est offert par le Cœur de Jésus;* c'est la « douceur » d'un ulcère corrélatif à l'inflammation, c'est la difficulté de me reposer sur la masse enflammée qu'est mon corps. Je suis une loque... ; pourtant, ces délicatesses de Jésus, je ne les mérite pas !... Cela me confond, quand je sens en moi tant de divergences, tant de répugnances à mettre le « moi » de Dieu à la place du mien !... Je dis bien : *Mon Dieu: « fiat! » Vous êtes bon, je vous aime, je vous remercie!... Je veux ce que vous voulez et ne veux pas qu'il en soit autrement parce que vous le voulez!...*

« J'avoue cependant qu'en regardant *bien*, il n'y a là que des mots. Je prononce des formules, mais je sens ma volonté si loin, dans son fond, de la volonté divine !... Non, ce n'est pas cela qui s'appelle AIMER !... Je suis si lâche, si impuissant ! *Je me dégoûte de moi-même!...* Il faudrait qu'il n'y eût pas de contradiction entre ce que je dis et ce que je vis ! Et j'en vois malheureusement trop...

« Ah ! demandez *l'amour* pour moi !... demandez, demandez !...

« ... Mercredi soir, mes quelques lignes laissaient pressentir un état profond de sécheresses, de dégoût, d'ennui, d'abattement. Eh bien ! au début de la nuit, Jésus est venu mettre un peu de baume sur toute cette misère et me réchauffer le cœur... Maintenant, c'est de nouveau la nuit ! Mon Jésus, où êtes-vous donc? Vous cacherez-vous toujours (1)?...

---

(1) Par ce passage et beaucoup d'autres, le lecteur versé dans la science de la mystique pourra juger de l'état d'oraison où l'Esprit-Saint fit parvenir le généreux sous-diacre.

« Je suis au paroxysme de la douleur. Une nouvelle inflammation ressuscite d'anciennes misères qui guérissaient. *Ah ! c'est la souffrance dans toute son acuité !...* Je ne deviens rien de bon... rien de bon pour le ciel ! J'offre ce que Jésus m'envoie, mais je ne le recherche ni ne le demande (1) !... Je désire transformer mon martyre en « amour » ! Hélas ! hélas !... »

20 *octobre.*

« ... Quel calvaire, samedi, dimanche et lundi !... Jamais je n'ai rien senti d'aussi dur, d'aussi aigu ; les trois sièges de l'inflammation s'étant réunis en une vaste mare de pus, n'y tenant plus, je fis mander le docteur, qui me donna un grand coup de bistouri : petit soulagement... Donc, un peu de mieux (quel mieux !...) mais grevé de... nouvelles inflammations (siège, hanche, etc.) et menacé de petits abcès. *Jésus soit béni !...* Je me livre pour souffrir parce que souffrir me transformera ! J'ai besoin de ce crucifiement, car je suis loin, bien loin d'avoir tout retrouvé dans la souffrance !... Aussi, je mourrais maintenant, j'irais dans le purgatoire aussitôt, et il serait effroyable : j'ai trop abusé des dons de Dieu !...

« Depuis qu'on me sait très malade, c'est un « défilé » de visites qui ne venaient plus ou rarement, et qui augmentent toutes mes fatigues. Ma porte est toujours ouverte : on entre quand on veut... Le prêtre doit ainsi se *donner* sans souci de sa peine. »

En effet, quel va-et-vient !

---

(1) Ce n'est exact qu'à demi ; puisqu'il s'était offert, donné au Christ pour devenir sa proie, sa grande hostie, n'avait-il pas tout demandé, tout recherché, tout favorisé?...

Une personne s'en va, deux autres arrivent ! Elles font du bruit avec les chaises, se questionnent, se racontent de puériles choses, pendant que le malade achève de donner un avis particulier à telle autre ; elles prolongent l'entretien...

On parle, on parle..., quand le pauvre alité a tant besoin de silence, de calme. Et lui, il leur parle de Dieu.

« Aujourd'hui, je souffre extrêmement, dit-il. La nuit a été affreuse ; un deuxième très gros eschare au coccyx me cause des douleurs indicibles... Les quatre trous de la première inflammation se sont rouverts sous la violence d'une nouvelle inflammation qui communique avec celle du flanc, de la hanche, etc... Ah ! si au moins tout cela pouvait dire à Jésus mon pauvre petit amour ! Mais je suis si misérable, j'ai été si peu généreux dans ces jours de grande souffrance !... J'ai manqué de calme, de patience, de *suavité*.

« Je crains d'avoir fait beaucoup de peine à Jésus. Je suis noyé dans une mer de souffrances !... »

25 *octobre*.

« Cette semaine, c'est terrible, plus dur que jamais ! J'ai de nouveaux abcès à la jambe gauche et des « surprises » un peu partout...

« Un autre abcès succède à « l'incisé » ; il s'étend sur l'os de la hanche, jusqu'à l'intestin... *Je n'en puis plus !* Mon Dieu, ayez pitié ! Demandez-lui que ce soit la fin... »

Ah ! nous comprenons bien *la perfection de l'abandon* du saint martyr, malgré son cri angoissé : *Je n'en puis plus !* Notre adorable Maître n'a-t-il pas offert

au ciel cette plainte : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?... » C'est le *Je n'en puis plus* du Christ.

1er *novembre.*

« Épuisé de souffrances, je viens mendier au Maître si bon, un petit soulagement : une trêve.., d'un jour, d'une heure..., d'un quart d'heure !... Cependant, je préfère *sa volonté,* je le supplie de m'aider : je ne suis plus capable d'un effort !... »

2 novembre.

« ... Je souffre atrocement du coccyx. Le côté droit est encore mieux partagé : au sommet de la hanche s'ouvre de plus en plus une plaie « écœurante » : maintenant, on y mettrait *le bras*... elle va rejoindre mes anciennes plaies ! Et je suis couché *dessus! O bona sed* « dura » *crux* (1) !...

8 *novembre.*

« Il faudrait un miracle pour me guérir ! Et c'est la mort qui m'attend : Dieu m'appelle. Cependant, je ne suis pas encore digne de le voir face à face... Je vais me préparer à mourir...

« Ce qu'il y a de plus douloureux actuellement, en dehors de la plaie et de l'inflammation du flanc — côté atteignant la « spina » — c'est une autre inflammation leur faisant suite, accompagnée de graves abcès... *Ah! cela est bien difficile à supporter!*

« Hélas, oui ! je suis pauvre d'être si peu courageux,

(1) O bonne, mais « dure » croix !...

surtout depuis quelque temps : cette continuelle aggravation de mes souffrances m'a presque désemparé !... Hélas oui ! pauvre encore de n'avoir bientôt plus de force pour lutter contre le calmant ! Suis-je assez malheureux ! Ne vous l'avais-je pas dit? je suis indigne du bonheur éternel !...

« ... C'est la nuit, le froid, l'aridité ! Je sens bien qu'il n'en peut être autrement. *J'aurais voulu aimer Jésus à la folie:* je ne l'aime pas, je n'aime que moi...

J'aurais voulu aimer la souffrance : je ne l'aime pas : je n'aime que moi... *Aussi je n'ai rien..., nul transport, nul ravissement, parce que je n'aime pas Jésus, mais « moi » seulement!...*

« Ah ! oui, je suis bien malheureux *de vouloir tant aimer et de si peu le faire* (1) !... Je désire tant que Jésus me *reproche* ce qui doit lui déplaire en moi ! Je veux ses reproches et non ses éloges !... »

mercredi.

« Je vais lutter plus encore : du moins je le veux, car je n'ai plus de vie... Je vais *très mal.* La fièvre me dévore, la toux me déchire... L'hiver venu subitement avec neige et gelée, *m'oblige* à faire chauffer mon lait la nuit (2) ! Je vais mourir... quand vous apprendrez ma mort, vous offrirez des prières, des souffrances et des Messes pour me retirer du Purgatoire.

« Je serais trop heureux si *l'Amour* était le premier agent de mon martyre. Hélas ! c'est le *calmant* qui me fait souffrir, bien plus que mes désirs d'apôtre (je le crains). C'est pourquoi j'aurais tant voulu me faire

---

(1) Admirable chant d'humilité et d'amour.
(2) Il le regrettait, croyant être *immortifié.*

désintoxiquer, ou m'en *libérer* à force de sacrifices. Et si je meurs de mon calmant, ce sera le martyre !... J'aurais tant voulu mourir d'une mort douce et calme, *pour mieux penser à Jésus !...*

« ... L'une de mes plaies est gangreneuse : *je monte !...* Jésus me détache...

« ... J'ai pu causer un peu avec mon nouvel ami. Bonne et courte visite. Jésus est bon ! »

Cet ami, M. V.. G. R., nous livre une page-souvenir de cette visite :

« Au mois de novembre 1921, j'ai visité le pauvre martyr. A le voir cloué, comme sur une croix, le visage pâle et tiré, portant la barbe, il ressemblait au Christ... Ses yeux et toute sa physionomie reflétaient sa belle âme de victime, saintement résignée. *Les douloureux et surtout les solitaires, sont les seuls véritables vaillants* (1) !...

« M. l'abbé Girard rayonnait si visiblement Dieu, qu'à le voir on était pénétré de respect, et envahi par l'émotion. Obligé de rester couché sur des plaies affreuses, sur des chairs vives qui se *décollaient*, le pauvre malade ne pouvait davantage souffrir...

« Et quel bonheur, quelle reconnaissance débordaient de son âme !... « Je ne comprends pas, me « disait-il, je ne comprends pas *pourquoi* c'est *moi* que « le bon Dieu a pris *pour cela !* Non, je ne comprends « pas comment c'est *moi* qu'Il a *choisi*, pour souffrir « ainsi !... *Quelle grâce* Il m'a faite de me tenir sur « ce lit *depuis vingt-deux ans !* sur ce lit, *moi* pécheur « comme je le suis, quelle grâce !... »

« Et, parlant de ses péchés, les larmes aux yeux, en s'adressant à Dieu, il gémissait :

« Mon Jésus, je vous ai souvent offensé, je regrette

(1) De Blocqueville.

« profondément ces fautes, je vous en demande sin-
« cèrement pardon !... Mais si je vous ai offensé, cela
« me permet de constater combien je suis faible,
« petit, et combien je dois m'humilier !... *Occasion*
« *d'amour*... Occasion de constater *une fois de plus*,
« combien est grande votre infinie miséricorde pour
« un pauvre pécheur comme moi ! Occasion de voir
« que vous êtes vraiment, *toujours mon Sauveur, mon*
« *Rédempteur*. »

« Lorsqu'il parlait des âmes consacrées qui frisent la médiocrité ou moins encore, le cher abbé devenait si triste qu'on en pleurait... Pour ces âmes de choix, il avouait offrir ses souffrances.

« Comme je lui exprimais le regret de ne l'avoir pas vu monter à l'autel pour être « prêtre », il m'interrompit bien vite :

« C'est vrai... *mais je sens que je n'ai jamais été* « PLUS PRÊTRE que sur ce lit ; ah ! Monsieur, quelle « grâce, quelle grâce, *ce lit !...*

. . . . . .

« J'ai quitté ce saint martyr le cœur plein de compassion et l'âme pleine du ciel !... »

« ... Et maintenant, reprend le moribond, le livre de ma vie va se fermer... Ma tête, la fièvre qui monte encore, ma toux, mes plaies m'empêchent de penser, lire, écrire ou prier !... Sont-ce mes derniers mots?... Comme Jésus voudra !...

« Je m'arrête... *A Dieu ! au revoir dans la béatitude !...*

. . . . . .

. . . . . .

Sa plume ne reviendra plus chanter l'amour (1).
Son chant va bientôt commencer dans la gloire !
Encore quelques douloureux accords terrestres, puis au temps, à la terre, à la souffrance, il dira l'éternel adieu...
L'abbé Girard va mourir.

---

(1) Il dictera encore un long message à M. le chanoine X..... mais ces pages n'arriveront jamais, la poste sera infidèle.

XI

Par la mort à la vie ! Unde mors, inde vita !

In pace in idipsum, dormiam et requiescam. En paix, en lui-même, je me reposerai et m'endormirai !

(Ps.. IV. 9,)

Le soir.

Nous allons voir mourir un prédestiné. Nous allons l'écouter chanter après saint Bernard : *Ejus non possum vereri vultum, cujus sensi affectum.* Je ne puis craindre la vue de Celui dont j'ai senti l'Amour !

Quelque chose de l'éternité flotte déjà dans l'atmosphère. Sa chambre semble ouverte sur l'infini...

***

Son visage aux pâleurs d'albâtre ne trahit point l'âpreté de ses douleurs. Connaissant les affreuses plaies qui le supplicient, nous trouverions naturel qu'il en portât l'empreinte, par un visage blême et tourmenté. Très maigre évidemment, il n'en garde pas moins une physionomie très paisible. Au creux de son oreiller, il ressemble à un marbre animé : beau modèle de l'amour souffrant.

On sent la présence du bon Dieu. On sent qu'Il l'aide à souffrir, et que l'acuité de son crucifiement

ne pourra le faire sortir de cette sérénité, où sa vertu le garde par amour.

Pourtant, ce qui reste caché aux regards est inénarrable. Il refuse d'avouer toutes ses plaies. Comprendrons-nous jamais ce qu'il offre *d'héroïque*, lorsque à sa grande faiblesse, à ses misères, s'ajoutent des abcès, des trous non soignés, et le support *volontaire* de mille fatigues, ennuis ou privations?... Se priver quand on a la *santé*, c'est déjà très beau ! mais quand on est une *pauvre chose de sang*, et qu'on veut ajouter des douleurs supplémentaires à celles qui déjà anéantissent, ah ! c'est là surtout que triomphe l'héroïsme du véritable amour !... Il le sait, il aime de cet amour, aussi ne s'étonne-t-il plus de tant souffrir.

Nous n'exagérons rien en disant qu'il est devenu *une plaie agissante!...* La bonne sœur, son infirmière pendant vingt ans (nullement susceptible d'enthousiasme), nous certifie *ne pouvoir oublier ce corps recouvert de tant de plaies, qu'on ne les pouvait plus compter.*

Dans cet état, semblable à Jésus sur la croix, on comprend qu'il ne peut se permettre le moindre soupir, le moindre mouvement sans augmenter ses souffrances.

Un mot résume tout sur ses lèvres : *Oh! personne ne sait ce que j'endure!* Et ses yeux trahissent alors une profondeur d'angoisse qu'on ne voit pas souvent dans un regard d'homme : à la sonder on plonge jusqu'au cœur du calvaire.

Une grande paix plane sur cette chambre d'agonisant, l'Immaculée va lui ouvrir les célestes parvis, exauçant ainsi sa prière, sœur de la prière du duc d'Alençon : *Ne priez pas pour ma guérison, mais pour que la volonté de Dieu soit faite!*

Ce qu'il pense, lui, de la mort, des séparations terrestres, est exquis : « Ce que Dieu a donné pour le temps passe comme le temps. Mais, si tout ne vit que pour mourir, rien ne meurt que pour vivre. Vivons donc en mourant... C'est la mort qui nous fera vivre, c'est la vie qui nous fera mourir. La vie est faite de morts continuelles, et la mort est faite de la vie... Combien de morts nous devons subir avant la suprême mort : berceau de la définitive *vie* ! Nous sommes donc des MOURANTS IMMORTELS : ne soyons pas des vivants qui meurent éternellement !

« ... Qu'importe donc que les fleurs se soient fanées ! Qu'importe qu'à ce soleil ait succédé cette ombre !... La fleur vit uniquement pour le fruit, et l'ombre est un présage de la lumière. Mais ce que Dieu vous avait donné pour l'éternité, vous le posséderez pour l'éternité, quoique vous ne le voyez plus. De la part du Maître miséricordieux, la mort en entrant dans votre maison a pris ce que vous aviez de plus cher au cœur... Alors, en présence de la mort même, vous avez nié la mort. C'est qu'en présence de la mort, l'Église allume des flambeaux, symbole de vie, et chante la victoire de Dieu sur la mort. Ceux qui ne sont plus avec vous, sont avec le Seigneur... vous savez qu'ils vivent. Vous savez que vous vivrez... Ils sont sortis de la vie, mais non pas de votre vie... Croirez-vous morts les invisibles vivants dans votre cœur?... »

***

Le vendredi 11 novembre, jour d'armistice pour lui aussi, son autel est préparé pour la dernière fois.

La petite flamme des deux cierges tremble comme pour un dernier adieu.

Jésus-Hostie vient visiter son malade : suprêmes colloques avant l'éternel entretien.

Il se prépare paisiblement à la grande rencontre avec son Sauveur et son Dieu. *Veni, accipe coronam* (1)!

A 14 heures et demie, il demande à recevoir l'extrême-onction.

Il est très doux de l'entendre, livrant humblement sa pensée, sur une petite feuille volante, écrite autrefois :

« Par l'extrême-onction que j'espère recevoir un jour, et par votre infinie miséricorde, ô mon Dieu, je vous supplie de me pardonner tous les péchés commis : par mes regards, par mon empressement à rechercher tout ce qui pouvait flatter mes sens, par mes paroles et mes actions inutiles ; par toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes affections, et enfin par toutes mes négligences... »

L'heure est venue d'agoniser. Son Sauveur transfigure cette heure, en lui appliquant le mérite d'une prière qu'il a composée et récitée presque quotidiennement, et avec quelle ferveur !

Au-dessus d'une grande croix, taillée à coups de hache (2), ce vaillant, jeune encore, avait écrit ces mots profonds : *La croix des amis de ma Croix !...* Puis, à côté, il avait couché sa belle prière intitulée :

Agonie

Prière pour participer aux mérites de l'agonie de Jésus-Christ.

O Jésus, mon Sauveur, attaqué par le démon à l'heure de votre agonie, vous l'avez renversé et vaincu ; laissez-

(1) Viens... et reçois la couronne !
(2) Dessin à la plume.

moi donc participer aux fruits que cette victoire m'a acquis pour mes derniers moments. Vous avez vaincu et triomphé pour moi, comme pour vous : votre victoire est ma victoire ; en vous demandant la part qui m'en revient, je vous conjure, ô mon Sauveur, de briser la rage de mes ennemis, de me mettre dans votre Cœur Sacré, hors de leur atteinte et de leur fureur. Puisque vous avez dit que le démon n'avait aucun pouvoir sur vous, je suis donc en paix, car je vis sous votre protection et votre puissance ! Je vous appartiens, *je suis votre petit enfant*, racheté par votre sang des mains de mon ennemi. O mon Sauveur, je n'ai qu'à vous remercier de la victoire que vous avez remportée à l'agonie et sur la croix. C'est un des plus grands bienfaits dont je vous suis redevable ; car, misérable comme je le suis, comment pourrais-je échapper, dans ces moments de faiblesse, lorsque la douleur affaiblit, avec les sens, les plus nobles parties de l'âme, comment pourrais-je échapper à la rage de mon ennemi si puissant et si rusé?...

Tout en moi adore votre puissance victorieuse, votre triomphe sur la Croix !... Si vous paraissez agonisant, vaincu, *des yeux de la foi* je vous vois triomphant dans votre agonie, triomphant déjà *pour moi*, quand je serai dans cet état...

Faites que, pour avoir part à ce privilège et à ce droit, je vive de plus en plus dans votre parti, afin de n'être point surpris dans un assujettissement contraire, qui ferait toute la force de Satan. Associez-moi bien à votre victoire : *qu'elle soit ma confiance*, qu'elle calme toutes les agitations qu'une crainte trop vive de la mort, du démon, de mes péchés et du jugement de Dieu, pourrait susciter dans mon cœur, en affaiblissant ma foi.

C'est une grâce de votre agonie, ô mon Jésus, de rendre vains les efforts de Satan dans un temps où la raison obscurcie, affaiblie et préoccupée, aurait peine à s'en défendre, mais c'est encore une plus grande grâce de m'associer par un droit d'union (de société) entre le Chef et les membres, *aux actes de votre âme et aux vertus qu'elle pratique, en cet état...*

Votre Cœur, ô mon Bien-Aimé, a été rempli *pour moi*, dans votre Passion, de la douleur de mes péchés ; oh !

donnez-moi cette douleur, remplissez-en mon cœur ; je m'y unis de toute la force de mes regrets, je vous l'offre pour suppléer à la faiblesse de la mienne...

Vous vous êtes chargé, non seulement de mes péchés, mais aussi de mes intérêts, de toutes mes obligations, de tous mes devoirs. *Mon agonie était à la croix, distinctement présente à votre Cœur.* Jésus !... Qui pourra jamais comprendre toute l'étendue de votre charité !...

Vous avez consacré en vous, la peine naturelle que mon âme ressentira, quand elle se verra frappée des sombres idées, d'une séparation inévitable ! Vous l'avez sanctifiée dans son esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage, à la souveraineté de votre Père. Aussi, mon Sauveur, *laissez-moi m'unir à ce mouvement d'amour par lequel vous avez offert mon agonie et tout ce qui la suivra...* Vous avez prévu le genre de maladie dont je dois mourir. Peut-être, cette maladie m'empêchera-t-elle d'avoir les dispositions nécessaires? Mais, si je ne puis les avoir en moi-même, qu'il me suffise de les avoir eues en vous, ô mon Sauveur ! Les avoir en vous, c'est les avoir en soi, par le droit que la grâce de notre union avec vous met entre vous et vos enfants !... C'est pourquoi, ô mon Jésus, je vous demande de me remplir de plus en plus de votre esprit ; car la mesure de mon union avec vous, sera la mesure de ma participation à ce divin supplément... LAISSEZ-MOI BIEN VOIR CE QUE VOUS M'ÊTES, ET CE QUE JE VOUS SUIS !... Laissez-moi dire, comme vous, avec tous les sentiments qui vous animaient : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (1) !... »

Et tout près de ce chant d'amour, il avait encore ajouté :

« Faites, Seigneur, que, tel que je suis, je me conforme à votre volonté, et, qu'étant malade comme je le suis, je vous glorifie dans mes souffrances ! Sans elles, je ne puis arriver à la gloire ; vous-même, ô mon Sauveur, avez voulu y parvenir *par elles !*

Vos disciples vous ont reconnu par les marques de vos

(1) Mon Père, je remets mon âme entre vos mains (Luc., XXIII, 46.)

souffrances ! Reconnaissez-moi donc pour votre disciple, par les maux que j'endure, dans mon corps et dans mon esprit, *pour les offenses commises*. Unissez ma volonté à la vôtre, mes douleurs à vos douleurs. Unissez-moi à vous, remplissez-moi de vous et de votre Esprit-Saint. Entrez dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, pour continuer *d'endurer en moi*, ce qui reste à souffrir de votre Passion... Que ce ne soit plus moi qui vive et souffre, mais que ce soit vous qui viviez et souffriez en moi, ô mon Sauveur ! afin qu'ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, gloire dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit... »

... C'était un peu long. Mais à implorer le Dieu d'amour peut-on s'ennuyer quand on l'aime?...

***

La bonne sœur infirmière ne peut voiler son émotion, ni retenir ses larmes, en faisant le pansement du martyr. Jamais elle n'aurait supposé qu'on pût vivre dans un pareil état, en de semblables lambeaux!... Pauvre malade ! Quel grand courage, quelle patience, pour subir de tels pansements durant des heures !...

Il suffit de regarder pour voir qu'il n'y a point ici place pour une expression exagérative.

Au sein d'une douleur si étendue, vraiment effroyable, son calme, son *fiat* très doux, fait entrevoir à tous le commencement de sa gloire. *L'hostie douloureuse* sera bientôt *l'hostie glorieuse!*... La victime expirante, dans un instant ressuscitera dans la vie !... En le considérant perdu dans ses souffrances et son inaltérable patience, du cœur apitoyé monte la prière du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Do-*

mine (1)... Vous savez bien qu'il est *Christo* et *Ecclesiæ*, au Christ et à l'Église, comme il sait bien, lui, que « le sang des martyrs, devient une semence de chrétiens » : *Sanguis martyrum, semen christianorum !*

Son pauvre estomac refuse tout, en ces derniers jours, sauf un peu de Malvoisie coupé d'eau, pour apaiser une soif ardente, causée par son état, ses plaies, ses 40° de fièvre. Le lait le fatiguait, on lui avait donc proposé ce vin, dont il ne connaissait plus la saveur depuis tant d'années.

Avec une tranquillité parfaite, le dimanche 13 novembre, il achève de mettre en ordre ses affaires spirituelles et temporelles.

Perdu dans son martyre, sur ses lèvres desséchées, nous surprenons sans cesse ces mots : *Sera-ce encore long?... Combien de jours, cela peut-il durer?...*

Comme il veut savoir la vérité, la dévouée religieuse lui répond : « Vous pourriez vivre encore quelques jours. »

Alors, ses yeux noirs deviennent plus sombres ; un reflet d'épouvante les agrandit, ses mains se tendent vers le Christ, et, haletant : « Mon Jésus ! Aidez-moi à souffrir !... Je n'en puis plus !... *Donnez-moi votre force, pour souffrir pour vous !...* »

Les poudres antiseptiques exaspèrent de plus en plus sa pauvre chair meurtrie, labourée de sillons ensanglantés. Exténué, étouffant, pour supporter des pansements horribles, il lui faut de l'éther, et il prie toujours : *Mon Jésus, aidez-moi à souffrir ! Fiat !...*

---

(1) C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez votre serviteur mourir en paix. (Luc., II, 29.)

fiat!... fiat!... Je resterai volontiers encore 22 ans comme cela pour que le bon Dieu nous donne de saints prêtres.

Les nuits de dimanche à lundi, et de lundi à mardi 15 novembre, sont atroces. C'est le *summum* de la douleur et de la chrétienne endurance.

Il a tant désiré *pouvoir* penser à Jésus jusqu'à la dernière minute de sa vie ! Ineffablement bon, Jésus l'exauce. En pleine possession de lui-même, comme si le mal aigu ne le pouvait dominer, il se voit emporter vers son éternité. Agonie douce, sans nuage, sans contraction. Heureux de partir, il le dit simplement. Rien n'est meilleur à l'âme, que d'assister un tel mourant. Notre-Seigneur agit visiblement pour soutenir, et le pauvre patient torturé, et les gardes dévouées.

Vers 13 heures et demie, guidée par sa charité, S. G. Monseigneur Bardel vient, accompagnée de M. l'abbé Guyot, visiter le saint malade. Celui-ci est si heureux de recevoir la bénédiction de son Évêque, avant de mourir, car il voit le bon Dieu dans son représentant.

Constate, dit-il à sa sœur, *comme Jésus est bon : Il me rend visite sur la terre, en attendant que je le voie au ciel!*

Monseigneur, M. l'abbé Guyot, tous ceux qui l'approchent, sont profondément édifiés. Comment a-t-il encore la force de leur parler du bonheur éternel?...

La Providence a permis, raconte M. le Curé P. Girard, *que la présence à Sées de mon ami* — M. l'abbé Thellier de Poncheville — *m'y appelle avant la mort de mon cousin, l'abbé Joseph.*

Voyant ce dernier à toute extrémité, je lui ménageai, à sa grande joie, la visite de mon saint ami. Pendant quelques bonnes minutes, nous avons causé doucement des splendeurs et des joies de mourir...

Et l'abbé Girard murmure toujours la même prière : *Jésus! Jésus, venez!... venez!... je n'en puis plus!...* et il couvre le Christ de baisers. Quel beau tableau de l'Ange de la douleur, ouvrant ses ailes sur la croix !...

Soudain, il gémit : *O ma sœur, ce que je regrette, c'est de n'avoir pas* PLUS *souffert pour Jésus!...* Il nous semble entendre *Consummata* (1) disant : *C'est si peu de chose ce « moi » qui agonise!... Toutes les souffrances réunies ne seraient rien pour prouver mon amour... Mon calice est plein, mais je le voudrais plus* GRAND !...

Vers 17 heures, il dit à la religieuse : *Je suis content que vous soyez là. Ne me cachez rien. Comment me trouvez-vous? J'ai confiance que* vous *me direz la vérité.*

En effet, depuis plusieurs années, elle lui avait promis de l'avertir : « Mon bon enfant, je crois que vous allez voir le bon Dieu, cette *nuit.* »

— *Oh! quel bonheur. Tant mieux! Alors, que Jésus vienne vite me chercher!...* »

Le regard plein d'humilité, comme au couvent, il s'accuse de ses manquements à la religieuse infirmière, puis lui fait remarquer que les prières des agonisants ne sont pas encore dites.

« Nous les ferons ensemble, lui propose-t-elle aussitôt ; unissez-vous à moi. »

« — *Oui! O mon Dieu! je m'unis de cœur à tout ce que je vais entendre.* »

Alors, elle lui récite doucement, les prières si belles qui attirent l'âme dans l'éternité.

Au moment de quitter l'exil pour la patrie, Mgr de Quélen a prononcé ces beaux mots d'amour : *Je veux*

---

(1) *Autobiographie*, publiée par le R. P. Plus, S. J.

être jugé par Celui que j'ai beaucoup aimé! Et vraiment, à cette heure, nous les pouvons faire tomber, pleins de la même confiance, des lèvres de l'abbé Girard.

Malgré ses souffrances, ses mortifications volontaires, malgré sa compréhension et mise en pratique de l'*unique nécessaire*, il a toujours redouté la mort et le jugement. Cette frayeur s'est transformée pour son âme en une source de grâces, car nombreuses furent les prières, et multiples les sacrifices qu'il fit pour se préparer à cet instant solennel, où tous les comptes se règlent avec le Sauveur, devenu Juge !...

Maintenant, toutes ses craintes ont fait naufrage dans la plus suave paix. Plus la mort approche, moins il en a peur. Cette frayeur de la mort n'était qu'une épreuve, et Jésus, dans sa miséricordieuse bonté — car *Dieu est fier de sa miséricorde* (1) — a voulu la faire évanouir, au moment du grand départ. L'Amour a passé là.

Sur son cœur, il presse le crucifix, le baise avec tendresse, ne le quitte plus, lui donnant ainsi ses dernières preuves d'amour.

Il l'aime tant :

« *En baisant le crucifix, j'adore, ô mon Sauveur, le saint usage que vous avez fait, pendant votre vie, de vos sens et de vos membres ; je vous supplie de me pardonner tous les péchés que j'ai commis par les miens, et de m'appliquer tous les mérites de votre précieux Sang.* »

Jusqu'à 20 heures et quart, on le voit donner à

---

(1) Père Faber.

chacun ce qui lui pourrait être agréable. Quelle présence d'esprit et quel cœur, un quart d'heure avant d'expirer !

Il reçoit une nouvelle absolution et la bénédiction papale, enrichie de l'indulgence plénière *in articulo mortis*, puis, nous ne surprenons plus que ces mots, entre ses lèvres :

« Oh ! j'étouffe... de l'éther... *Mon Dieu, venez donc vite me chercher ! Ma sœur, dites-lui qu'Il vienne vite !*... Quelle heure est-il?... A quel moment est-ce que je vais mourir? O Jésus... ô Marie... je n'en peux plus... Sera-ce ce soir? JÉSUS... JE N'EN PUIS PLUS, VENEZ !... VENEZ... »

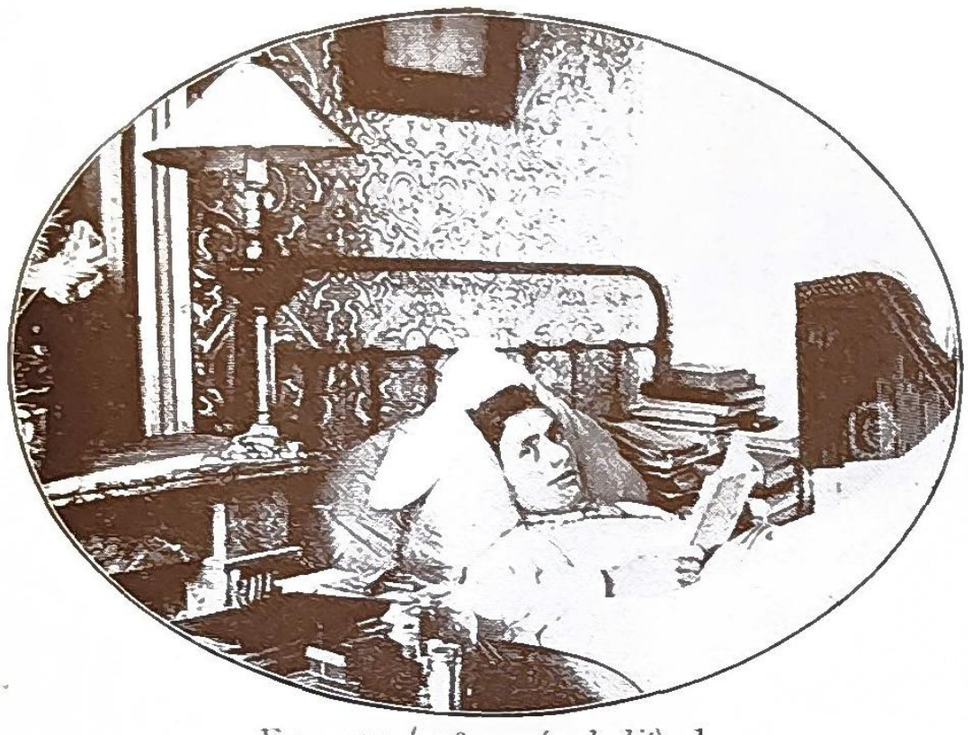
Sa respiration se fait de moins en moins entendre ; ses mains pressent une dernière fois le crucifix, ses lèvres tremblantes le cherchent ; il fait quelques mouvements... c'est fini ; il vient de commencer la prière qui ne finira plus jamais.

. . . . . .

C'était le 15 novembre 1921, à 20 heures et demie. M. l'abbé avait quitté la mort pour la vie, dans sa quarante-huitième année. *Vita mutatur, non tollitur*, la vie change, elle ne finit pas. Et les anges fêtaient, une fois de plus, la nativité immortelle d'un élu !...

Le prêtre assistant — un confrère de son cours —, sa sœur religieuse, ses parents et la sœur infirmière, récitèrent quelques prières, puis commencèrent les préparatifs de l'ensevelissement.

Vraiment, écrit la bonne infirmière, *je pensais alors à Notre-Seigneur remis tout sanglant entre les mains de sa Mère, car on put constater et le nombre et la grandeur de ses plaies.*

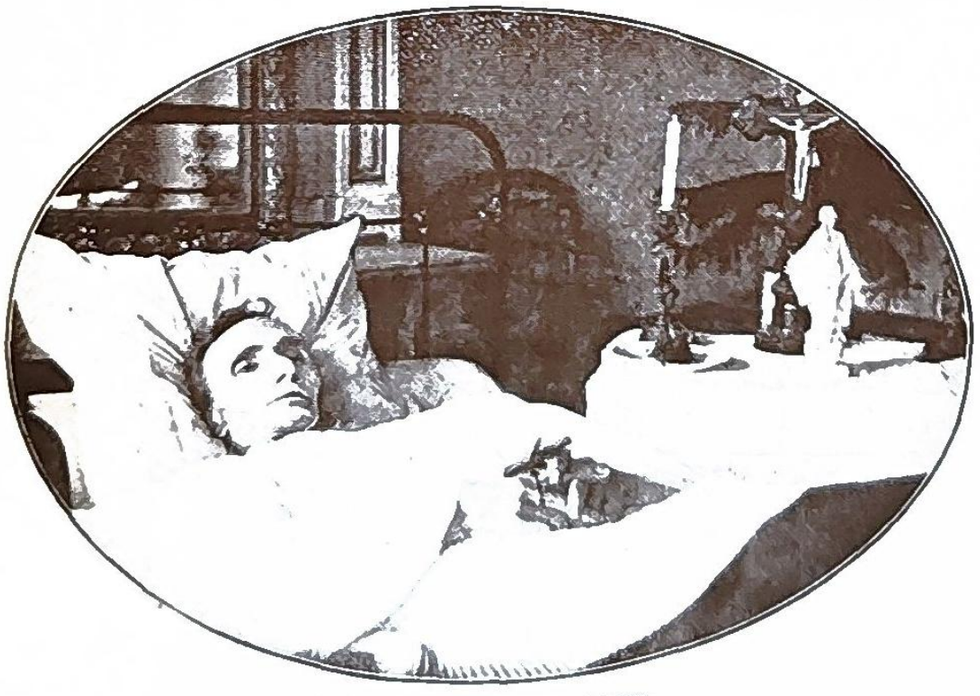


En 1909 (10e *année de lit*). [1]

...Peut-être qu'à vivre en un siècle si traître,
On risque de se perdre, on craint de se flétrir,
Et d'apporter à Dieu, plus un homme qu'un prêtre!
Aussi pour moi peut-être, il vaudrait mieux mourir,
Il vaudrait mieux mourir!

[1] *Photographie très imparfaite, prise à contre-jour.*

« *Consummatum est*, tout est consommé! »
(JOAN., XIX, 30.)



SUR SON LIT DE MORT.

...Pour L'aimer comme il faut, il m'est doux de mourir.
Il m'est doux de mourir!

Il est doux, ici, de se ressouvenir de sa belle parole : *Non, je ne regrette pas d'avoir souffert*, quand on songe à *cette chose déchirée* qu'il était devenu. Cela ne peut se traduire que par une page blanche.

A minuit, il reposait étendu sur son lit, revêtu de sa chère soutane et de son surplis. On enroula son chapelet entre ses doigts, on mit le crucifix dans ses mains restées entr'ouvertes. Il était comme endormi dans le repos éternel commencé.

Son cher « abbé de F. », accouru à la première alerte, n'eut pas la consolation de le revoir vivant. Mais il offrit aussitôt, à son intention, le saint Sacrifice de la messe, et, dans la journée, fit photographier le cher défunt.

Comme toutes les photographies, celle-ci pèche par bien des imperfections, et ne donne pas son vrai portrait. D'ailleurs, la mort laisse toujours sur les traits quelque chose qui dit : je ne suis plus là ; il n'y a plus que mon enveloppe mortelle ! Mon âme qui lui survit, s'en est allée pour l'éternité, là où j'ai tant désiré reposer, là où j'habitais déjà par la pensée, le cœur et la prière, pendant mes années d'exil sur la terre !...

« ...Le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle, et l'œil triste et hagard :
— Qu'as-tu fait de ton souffle?... — Et toi, de ton re-
[gard?... (1) ».

---

(1) V. Hugo, *Légende des siècles, Les pauvres gens.*

La tombe.

La dépouille bénie fut conservée jusqu'au vendredi, pour la consolation des âmes qui vinrent revoir une dernière fois le malade, lui apportant une prière, lui offrant une vénération qui étaient un merci. M. l'abbé de F. lui rendit les soins suprêmes, en l'étendant religieusement dans le cercueil : ô faveur enviée !...

Puis, après la messe des obsèques, le cortège nombreux de la famille et des amis, accompagna au champ du repos le grand ami de la croix.

Il disait souvent : *Ne m'oubliez pas dans vos prières quand je serai parti. Il faut être si pur pour voir le bon Dieu tout de suite! Sous prétexte que vous paraissez bon, on ne prie pas pour vous, et on vous laisse en Purgatoire!*

Il faut dire qu'il avait une grande dévotion à ces pauvres âmes souffrantes ; il aimait à en parler, il essaya de les soulager par toutes sortes de moyens. Ces chères âmes le lui rendirent avec une délicatesse exquise : le saint abbé est mort le jour même de la fête de Notre Dame de Montligeon, appelée *Notre Dame des âmes du Purgatoire.* A quelqu'un qui le lui fit remarquer, avant sa mort, il put en manifester son contentement et sa reconnaissance.

Il était des nôtres, celui auquel nous n'avons pas dit *l'adieu* dépourvu d'espérance, mais le chrétien *au revoir* que nous promet l'éternité ! Nous l'avons vu vivre parmi nous et la simplicité de sa vertu n'a peut-

être pu attirer nos regards, car *Un peu de bruit nous fait oublier des abîmes de silence* (1).

Le chant de l'oiseau laisse un écho dans l'âme harmonieuse, lorsque le chanteur ailé a disparu dans les profondeurs du ciel ! Le parfum répandu embaume longtemps ! La source simple et pure qui s'écoule dans les bois, se cache, disparaît, mais plus loin reparaît, fraîche, joyeuse de porter la vie aux plaines. *L'abbé Girard a passé..., mais il demeure:* Le défunt parle encore ! *Defunctus adhuc loquitur* (2).

. . . . . .

Une pensée, une parole, un acte, sont des puissances. Que dire des actes, de l'influence d'un saint? Que dire de la puissance cachée, ou tangible, d'une vie vraiment au Christ?... Qui saura la fécondité de ce calvaire?...

Dieu a voulu faire des *aimants* avec le cœur de ses saints, et nul n'ignore la propriété d'attirer qui caractérise les *aimants*.

Si le monde est un désert, ces âmes où Dieu vit, en sont les oasis : c'est pourquoi, partout où nous les rencontrons, il y a de la fraîcheur et de l'ombre, de l'*aimant surnaturel*, du repos, *de la vie*. C'est pourquoi il fut si bon, si divinement vivifiant, reposant, de lire dans cette âme de saint, les splendides pages d'amour écrites par la douleur ; d'y contempler le double travail de la grâce et de la bonne volonté de la créature ; d'y chercher à travers L'HÉROÏSME DU FIAT, Celui que nul ne contient et qui contient le monde : le bon Dieu.

---

(1) Mme L. F. GOYAU.
(2) Hebr., XI. 4.

***

En vérité, le défunt parle encore. Il soutient, encourage ; *sa vie* éclaire, réconforte, stimule. On lui témoigne quelque désir, quelque espoir. Et ceux qui l'invoquent ainsi, nombreux et confiants, reçoivent les grâces qu'il leur a méritées par ses *vingt-deux ans de martyre*. Soulignerons-nous qu'en des circonstances critiques le serviteur de Dieu a montré que son crédit était grand auprès du Seigneur, et que nous-même l'avons merveilleusement expérimenté?

Dans les profondeurs du Ciel, où l'abbé Girard doit chanter un ineffable *Gloria Patri*, il sert donc encore les âmes, comme il l'avait promis, panse bien des blessures et poursuit sa mission : être le dévoué serviteur des pèlerins que nous sommes.

La Tombe de l'Abbé Girard.

XII

La Correspondance de l'Abbé Girard.

FRAGMENTS.

> Il est vrai que tu goûterais mieux ta solitude si tu n'écrivais pas ! Mais celui qui fait un livre ne garde pas pour lui le manuscrit : il le fait imprimer, et tout le monde peut l'avoir. Ainsi, ma Benigna, tes écrits seront imprimés et feront du bien à une multitude d'âmes, ce qui augmentera ta gloire accidentelle en Paradis !...
>
> (Paroles de Jésus à sœur Benigna, visitandine.)

Le penseur est un filtre, où les vérités abandonnent au passage leur meilleure substance (1), et c'est toute une fortune. Dans quelques lettres de l'abbé Girard nous retrouverons un peu le penseur qu'il fut, et bénéficierons de son labeur, de ses recherches, de la quintessence de nos grandes vérités.

Adressées à ses sœurs, à des parents, à des amis, ou à des âmes dont il était un peu le Père spirituel quelquefois, mais toujours l'ami dévoué et empressé, ses lettres, ses conseils sont des mines, bien que *les paroles n'égalent pas l'infini des pensées* (2) !

Hélas ! il nous manque la totalité de son courrier,

---

(1) P. A. DE SERTILLANGES.
(2) PASCAL.

à vous effeuiller. Chaque pétale a ses parfums, chaque fleur ses teintes spéciales, chaque message ses avis, ses leçons et ses charmes, bien qu'il n'ouvrît pas son *jardin fermé!* Quel dommage qu'on ne puisse tout connaître !...

Et lettres et sermons vont nous délasser un peu, en nous redisant : *Sursum corda!*

PREMIÈRE PARTIE

Lettres à sa famille.

Grand Séminaire 1898.

Ma chère Eugénie (1),

... Je pourrais demander la permission de sortir, et je crois qu'elle ne me serait pas refusée, mais nous sommes en Carême, et il faut bien s'imposer quelques sacrifices !

Si l'ennui ou l'impatience te gagnent insensiblement, fais comme moi, quand je me trouve en présence d'une difficulté : *je m'adresse à mon bon ange* qui m'écoute très attentivement, et me souffle tout bas, *en me donnant un bon coup d'épaule:* « Voyons, enfant, du courage : c'est *dans le sacrifice, en face de l'obstacle, que la vertu se fortifie,* et acquiert une nouvelle énergie pour le bien. *Présente cela au bon Dieu,* et lui, dans sa misé-

(1) A sa sœur religieuse,

ricorde, te donnera la force de vaincre et le courage de persévérer !... » Aussitôt, devenant plus *homme* je surmonte les difficultés...

... Avec moi, pousse-toi au sublime continuel !...

Décembre 1899.

A la même.

En réalité, *je souffre bien peu, trop peu,* peut-être, car *hélas! nous avons tant de fautes à expier!* Dieu semble épargner ma faiblesse... Au milieu de mes petites misères, malgré le retard que va me causer cette épreuve (1), je jouis d'une paix profonde.

Ah ! cet état de mon âme, je le dois sans doute aux bonnes prières que l'on veut bien faire pour moi...

La grâce que je demande, que tu devines peut-être, *c'est de connaître la volonté du bon Dieu sur moi.* Oui, *qu'elle se fasse, cette divine volonté! Fiat,* ô Jésus ! s'il vous plaît de m'accorder la santé, qu'il en soit fait ainsi ; et si vous voulez que je souffre longtemps, « fiat » encore !... Je ne puis que redire cette douce parole, quand je vois sur la Croix un Dieu mort pour nous... *pour moi!...*

Le Mans, 30 *décembre* 1899.

A la même.

... Prête l'oreille aux doux accents de Jésus : c'est lui qui te dira qu'une bonne année pour toi, pour nous,

---

(1) Ses opérations le conduisaient bien loin de la prêtrise, de sa chère vocation ! Il entrevoyait alors *un retard*, et rien de plus.

c'est une année où nous serons plus humbles, dévoués, obéissants, soumis à sa divine volonté ; c'est une année où, plus mortifiés, nous aimerons davantage l'Enfant de la crèche, où nous chercherons davantage à l'imiter, en ses touchantes vertus de patience, d'humilité, d'abnégation ; c'est une année où, triomphant de toutes ces petites, de toutes ces grandes misères qu'on appelle l'orgueil, l'amour-propre, la vanité, la recherche de soi-même, nous nous serons donnés tout entiers à Jésus, ne réservant rien pour nous !...

Voilà ce que Notre-Seigneur daignera te dire, si tu L'écoutes bien, si, faisant taire en toi les mille voix de la nature, tu ne cherches que Lui, tu ne veux que Lui ! Fais *silence* en ton âme, et Jésus te souhaitera une bonne année, et te dira ce que je ne sais ou ne puis te dire...

Septembre 1900.

Ma chère Marie (1),

... Les jours ont, ce me semble, des longueurs interminables à la clinique !... Quelle monotonie ! *Quel isolement !* Jamais, je ne l'avais si fortement senti ! Jamais, la solitude ne m'avait paru plus triste, mais je ne me décourage pas, *j'abandonne tout* à la volonté du bon Dieu...

---

(1) L'une de ses sœurs.

c'est une année où nous serons plus humbles, dévoués, obéissants, soumis à sa divine volonté ; c'est une année où, plus mortifiés, nous aimerons davantage l'Enfant de la crèche, où nous chercherons davantage à l'imiter, en ses touchantes vertus de patience, d'humilité, d'abnégation ; c'est une année où, triomphant de toutes ces petites, de toutes ces grandes misères qu'on appelle l'orgueil, l'amour-propre, la vanité, la recherche de soi-même, nous nous serons donnés tout entiers à Jésus, ne réservant rien pour nous !...

Voilà ce que Notre-Seigneur daignera te dire, si tu L'écoutes bien, si, faisant taire en toi les mille voix de la nature, tu ne cherches que Lui, tu ne veux que Lui ! Fais *silence* en ton âme, et Jésus te souhaitera une bonne année, et te dira ce que je ne sais ou ne puis te dire...

Septembre 1900.

Ma chère Marie (1),

... Les jours ont, ce me semble, des longueurs interminables à la clinique !... Quelle monotonie ! *Quel isolement !* Jamais, je ne l'avais si fortement senti ! Jamais, la solitude ne m'avait paru plus triste, mais je ne me décourage pas, *j'abandonne tout* à la volonté du bon Dieu...

---

(1) L'une de ses sœurs.

Sées, 30 *mars* 1901.

Chers parents,

Ma nouvelle opération est pour lundi matin. *J'aurais bien voulu ne point être anesthésié*. Mais mon chirurgien refuse absolument, disant que l'opération durera au moins *une heure*, et qu'elle sera plus douloureuse que je ne la prévois. Il faudra m'arracher l'ongle du pied, et enlever les chairs qui poussent dessous et à côté. Il sera nécessaire de faire un petit grattage à mon genou et un drainage. La hanche aussi devra être drainée !... Ah ! priez pour moi...

1901.

Bien chère sœur (1),

Que Dieu soit avec toi !... Avec toi, quand il s'agit d'aller à ceux qui souffrent, qui ignorent, qui ont faim et soif de la vraie lumière et de la vraie vie !... Avec toi, dans tes chagrins pour te consoler, te faire sentir qu'ici-bas il n'y a point d'autre bonheur ni d'autre joie qu'en Dieu seul... Avec toi, dans tes joies pour les sanctifier, dans tes désirs pour les rendre féconds. Avec toi, dans les luttes de la vie, quand tout te semblera perdu, désert, vide...

Que Dieu soit avec toi, toujours ! Ici-bas, ce sera ton bonheur et la vie d'une sainte religieuse ; plus tard, ce sera le ciel !... Médite ces paroles ; tu y trouveras tout

---

(1) Sa sœur religieuse.

ce que tu peux désirer, parce que Dieu s'y cache et qu'Il suffit seul à ceux qui Le cherchent et Le mettent dans leurs actes et dans leur vie !

Le Mans, 27 juin 1903.

Chers parents,

... Encore *réopéré !* Cette fois, le chirurgien n'a pas employé le chloroforme, mais la cocaïne qui m'a réservé une douloureuse surprise. Je croyais que les os seraient suffisamment insensibilisés pour n'avoir pas à souffrir beaucoup. Mais, quand il arriva à la moelle de l'os, *ce fut épouvantable !* Jamais, durant les dix minutes qu'il a fallu pour *arranger* l'intérieur de la hanche et du genou, jamais je n'ai subi pareille torture !... Dieu soit béni !...

Ma bien chère sœur Eugénie (1),

... Se soumettre, n'est-ce pas le seul moyen d'être heureux? N'est-ce pas l'unique voie pour arriver à être en paix avec Dieu, avec soi-même et avec les autres? Pourquoi faut-il qu'on craigne tant la souffrance qui peut seule nous conduire à Jésus-Christ?... Celui qui espère toutes les joies que le ciel réserve au chrétien *soumis*, ne peut apaiser sa soif de souffrances. *Ah ! si l'on savait !...* Mais, si l'on se dit bien cela dans la ferveur *sentie* d'une oraison, lorsque l'occasion arrive, *adieu* les belles pensées, les beaux désirs, les beaux mouvements !

(1) Religieuse.

Dieu sait ce que nous sommes, ce que nous pouvons, et ne nous laissera pas, si nous savons *être avec Lui, comme des enfants avec leur mère.* Demande cette confiance pour moi, j'en ai besoin ; « confiant », je serai heureux quoi qu'il m'arrive, et je saurai me consoler de toutes les souffrances qu'il plaira à Notre-Seigneur de m'envoyer.

Je ne sais ce que l'avenir me réserve. C'est le secret du bon Dieu, et cela me suffit. Mais, *j'aime mieux te le dire: il est impossible que je guérisse!...* C'est d'ailleurs l'avis de mes médecins, *qui s'étonnent même que je sois encore là!...* Mais ne pensons qu'à la volonté du bon Dieu, et croyons que cette volonté est toujours bonne, alors même qu'elle frappe davantage.

Tu le sais : *la vie pour nous, c'est la continuelle rénovation du sacrifice que nous avons fait à Dieu ;* et mieux nous ferons cette rénovation, plus nous aurons de paix et de bonheur !... Oui, la vie la plus heureuse, selon Dieu, c'est la vie la plus sacrifiée, la plus mortifiée. On a l'âme dans l'agitation et le tourment, quand on ne veut pas se renoncer... N'étant pas *assez* du monde, pour se repaître de ses joies, on n'est pas encore *assez* au bon Dieu, pour vivre les yeux fermés aux choses de la terre et fixés sur la volonté du divin Maître. On s'agite dans cette région où les devoirs sont lourds, au lieu de marcher allègrement dans le chemin, plus austère mais aussi plus paisible, de l'immolation continuelle et volontaire. Allons, ma sœur, laissons tous nos petits désirs, nos petites inquiétudes, et marchons ! Il s'agit de renouveler patiemment, chaque jour, le sacrifice qu'on croyait accompli à jamais ! *Jésus nous attend au bout du chemin, pour nous consoler et nous offrir avec Lui, les joies inexplicables de la croix...*

Sées, 3 août.

Chère sœur (1),

Bon jour, bonne fête, bon courage, bonne joie !... Que tout soit bon dans cette journée !... Que tout t'apporte un écho des fêtes du ciel, un sourire de saint Dominique et une bénédiction de Notre-Seigneur !... *Ce sera la fête du ciel :* la part de la patrie céleste. Mais *la fête de la terre,* c'est nous qui la ferons ; notre part sera large, abondante, incomparable, parce que ce sera la part du cœur, de l'affection, la part cachée du petit frère qui t'aime bien... *On n'omettra rien ;* aucun secours, aucune protection, pour que la part de la petite sœur s'accroisse des mérites de son glorieux saint, pour qu'aucune bénédiction ne manque à son cœur, pour qu'aucune joie ne soit refusée à son âme, aucune consolation à son esprit, et enfin, pour qu'aucune grâce ne soit refusée à sa bonne volonté.

... Le temps passe vite, pas plus vite qu'il ne faut, puisqu'il nous ramène à la maison paternelle, le ciel, où nous nous retrouverons pour ne plus jamais nous quitter ! C'est un rendez-vous que je te prie de ne pas manquer ! Les rendez-vous de la terre, hélas ! tu les connais comme moi, tu en sais toutes les amertumes, toutes les tristesses. On ne se voit, on ne se rencontre ici-bas que pour se quitter ! Heureusement qu'on ne se quittera en ce monde que pour se revoir toujours, dans la demeure des joies durables et des réunions éternelles...

(1) Sa sœur religieuse.

A la même.

... Tu n'as plus à te demander avec David, ce que tu rendras au Seigneur : *Quid retribuam Domino* (1)?... Tu sais que tu as accepté le calice, qui sera ton salut et ta sanctification ; c'est-à-dire le calice du sacrifice et de l'humiliation, du renoncement et de l'abnégation complète, *le calice de tes vœux*. Voilà le calice que tu dois boire, avec la grâce du bon Dieu ! Tu t'es donnée ce matin à Notre-Seigneur, tu Lui as dit que ce n'était plus à toi de vivre, mais à Lui de vivre en toi. Et, joyeuse, avec la paix du sacrifice accompli et la confiance que donne l'abandon à la volonté divine, tu as scellé de ton sang le don que tu Lui as fait de ton âme, de ton corps, de ton intelligence et de ton cœur, de tout ce que tu as et de tout ce que tu es, en échange de son Cœur, dès ici-bas, et de sa gloire, plus tard, au Ciel !

Cela, c'est bien, c'est beau, grand, royal ; mais ce n'est pas tout. C'est parfait de se séparer de sa famille, de renoncer au monde, et à soi-même, et de s'engager à suivre une règle plus ou moins austère.

Mais ce n'est que le fondement indispensable, pour commencer l'œuvre du dépouillement de soi-même. Quitter le monde, c'est beau ; mais se quitter soi-même, quitter son jugement, ses goûts, sa volonté, c'est ce qu'il y a de plus difficile, ce que malheureusement nous ne réalisons pas toujours, ce que bien peu réalisent parfaitement !... Le malheur, c'est que, *si l'on se donne bien, l'on se reprend après, en détail...* Et pourtant,

---

(1) Que rendrai-je au Seigneur?... (Psal., CXV, 12)

notre *don* doit être parfait, sans retour, continuel : c'est le seul moyen d'arriver à la sainteté. On le croit volontiers ; on se dit que pour arriver à la perfection, il faut souffrir. Mais hélas ! comme on l'oublie dans *la pratique!* Comme on se recherche souvent ! comme Notre-Seigneur agit peu en nous !... *Oh! comme la victime est encore vivante...*

Il faut promettre au Maître, à qui tu appartiens, d'être toujours aimable, simple, dévouée, énergique, joyeuse. Oui, il faut être aimable, aimable comme Jésus, comme Marie : *aimable par amour;* aimable pour tous, et toujours.

Que ton dévouement soit joyeux, large, pratique, fort ; qu'il vienne de Dieu et qu'il aille à Dieu : il faut qu'il élargisse l'âme et mette ainsi le prochain au large. Se dévouer, mais c'est là ta vie ! Etre religieuse et ne pas se dévouer, comprendrais-tu cela? Il ne faut pas croire que demain tu seras une perfection de dévouement et d'amabilité ! Non ! cela se fera petit à petit ; bien souvent, tu te retrouveras... nous nous retrouverons, nous occupant de nous-mêmes. Bien souvent encore, nous fuirons l'occasion du sacrifice ! Tâchons de nous en rendre compte, pour ne pas nous décourager, pour revenir à Jésus et au devoir après chaque défaillance reconnue et regrettée. C'est difficile, ah ! oui, nous avons si peu l'habitude de nous renoncer *complètement!*... C'est l'œuvre de la grâce, de la prière... Notre œuvre à nous : c'est l'action, la générosité, le courage ! *C'est crier à Jésus qu'on L'aime, plus fort que la nature ne crie miséricorde!* Et nous arriverons ainsi à la joie, à la dilatation, à la paix, au dévouement et à l'amour...

A la même,

... Je demanderai à saint Joseph qu'il te fasse trouver la joie où lui l'a recherchée et trouvée, car son bonheur et son occupation c'était de *voir* Jésus, de *vivre* avec Jésus, et de *servir* Jésus.

Qu'as-tu à envier à ce grand saint?... Comme lui, tu vois Jésus et tu Le vois chaque jour. Si Joseph n'apercevait Jésus, que *caché* sous le voile de son humanité, comme lui, tu ne peux espérer le trouver que *caché* sous d'autres voiles. Pour toi, comme pour Joseph, Jésus s'enveloppe de voiles ; mais s'ils dérobent Jésus à tes yeux, ils ne Le dérobent pas à ton cœur, puisque ces voiles n'ont d'autre but que de L'apporter à ton âme assoiffée...

A la joie de voir Jésus enseveli sous les espèces eucharistiques, tu peux ajouter la faveur de Le voir, caché dans les pauvres et les malades que tu soignes, dans les personnes qui t'entourent, et jusque dans les épreuves qui te meurtrissent.

Ah ! ce qui nous manque, c'est de *voir* davantage *Jésus en cette vie,* c'est de Le voir *davantage* dans ses membres souffrants, dans ses membres choisis, dans les événements qui nous contrarient, dans les afflictions quotidiennes. Hélas ! nous nous voyons trop, nous ne voyons que nous, et voilà pourquoi nous voyons si peu, si peu Jésus !... Nous ne voulons voir que ce qui nous fait souffrir et non ce qui ferait plaisir à Jésus !... Et nous nous étonnons de ne pas voir davantage Jésus !... Pourquoi donc se montrerait-Il, puisque, lorsqu'Il se présente, nous ne voulons pas Le regarder, ne regardant que ce qui nous choque ou nous irrite?... O saint Joseph, apprenez-nous à voir Jésus en tout, et à ne plus nous voir en rien !...

Vivre avec Jésus, dans le rayonnement de son Amour, c'est encore une joie qui t'est commune avec saint Joseph... *Il est bien plus avec nous que nous ne sommes avec lui!* Sans cesse, Il pense à nous, et nous accompagne de ses grâces. Et nous, combien de fois, notre pensée, notre cœur, le quittent-ils dans une journée !.. Nous ne savons pas *le servir*. A son service que de lacunes, de fautes, d'oublis, de manquements répétés ! Ah ! Jésus !... nous nous plaignons, nous, quand on nous sert mal ! et vous, qui avez mille raisons de vous plaindre de nous, vous vous taisez !... Quand saurons-nous mettre à vous servir, l'amour que vous mettez à nous servir, par vos anges et vos autres créatures?... Quand, ô Seigneur?

A la même,

Quelle gloire lui donnerons-nous, au bon Dieu? La gloire de mieux le connaître, aimer et servir. Nous le connaissons si peu et si mal !... Crois-tu que si nous cherchions davantage à mieux connaître tout ce qu'Il a fait pour nous, si nous étions réellement pénétrés du sentiment de ses bienfaits infinis, crois-tu vraiment, que nous ne serions pas davantage portés à l'aimer, que nous ne saisirions pas avec empressement tous les moyens qui s'offriraient à nous, de mieux lui prouver notre amour?... Crois-tu que cette connaissance plus développée de ses miséricordes à notre égard, resterait stérile? Quand même elle ne nous porterait pas à mieux l'aimer, à lui rendre quelque chose de ce qu'Il a fait pour nous, cette connaissance lui donnerait toujours la gloire qu'Il attend de notre intelligence : celle qui consiste à faire l'*effort de moins ignorer ce qu'Il est pour nous*...

1910.

Ma chère petite épouse (1) !...

C'est moi, L'Enfant-Jésus !... Je viens, au début de la nouvelle année, demander, Moi aussi, mes étrennes ! A qui en demanderais-je, si je n'en demandais pas aux âmes qui ont bien voulu de moi pour leur Fiancé, leur Époux?... à celles qui ont tout quitté pour me posséder, et n'ont pas cru m'acheter trop cher en faisant le sacrifice de toutes les joies humaines?...

Tu n'ignores pas, mon épouse, *qu'on donne des étrennes aux enfants*. Or, je suis Enfant, je suis l'Enfant-Jésus, le plus beau de tous les enfants, le plus caressant, le plus aimable, le plus ravissant. Je ne me suis pas fait Enfant rien que pour me rendre aimable, pour plaire et aimer. Comme les enfants de la terre, Moi aussi, j'aime les étrennes ; j'aime quand on me les offre sans que je les demande ; j'aime les demander, quand on ne pense pas à m'en offrir. Si je n'ai pas mis mes souliers dans la cheminée, pour les trouver pleins de choses charmantes, j'ai mis mon Cœur dans le Tabernacle, et c'est là que je reçois mes étrennes ! *Cela vaut combien de fois* mieux *que les souliers dans la cheminée !...*

Or, j'ai regardé dans mon Cœur, pour voir si toi, mon épouse, tu ne m'avais pas oublié ! J'ai vu que, ne sachant pas trouver pour Moi de meilleures étrennes que le don entier de tout toi-même, tu t'étais offerte à Moi, pour être ce que je veux que tu sois. C'est

---

(1) A sa sœur religieuse. Conversation supposée entre Jésus-Enfant et elle.

bien : je suis content. Mais veux-tu que je t'apprenne ce qui me rendrait encore plus content pendant cette nouvelle année? Les enfants, tu le sais, aiment bien les jouets. Or, veux-tu être mon jouet, pendant 1910? Un petit jouet bien doux, souple, gracieux, *bien roulant*, bien attentif à satisfaire mes caprices enfantins?

Je n'aime pas les jouets trop précieux, trop *cassants*, je veux dire orgueilleux : je n'oserais m'en servir, tu le comprends. Ce que je veux, c'est un petit jouet que je puisse prendre, poser, reprendre, laisser là, faire rouler par terre, envoyer promener au gré de mes désirs !... *Si tu savais combien j'aime ces jouets-là !...* Qu'on les regarde ou non ; qu'on en fasse peu ou point de cas ; qu'on les envoie ici ou là ; qu'on les *crible* même de coups d'épingles ou qu'on les mette sur son cœur, ils sont toujours contents, parce qu'en tout ils ont le moyen de me satisfaire et de me faire plaisir !...

Cela me plaît, à Moi, de percer le cœur de mes jouets, de les cribler de coups d'épines ou d'épingles, *de leur paraître préférer d'autres jouets !... Comment saurais-je ce qu'il y a dans le cœur de ces jouets, si je ne le faisais pas? J'aime tant à me rendre compte de ce qu'il y a dedans ! J'aime tant savoir s'ils sont pleins d'amour-propre ou d'amour de Dieu !...* Sois donc mon jouet, le *jouet de mes désirs...*

Rappelle-toi mes promesses. Et crois bien que ce que tu attends n'est rien en comparaison de ce que je te réserve !...

A la même.

... *L'intention !...* Ah ! l'intention !... Qui chantera les gloires, les merveilles de l'intention? C'est la fleur

exquise, la fleur aux parfums d'amour, la fleur qui pousse dans les âmes pures, ardentes, zélées, dévorées des saintes ardeurs, assoiffées des sanctifiantes entreprises et des labeurs crucifiants !... C'est la poésie des cœurs aimants, le cantique d'amour de ceux qui ne pouvant se donner le martyre du corps, se donnent le martyre du cœur !... *Ah! l'intention!...* Qui chantera ses grandeurs et ses mérites?

Parfum qui réjouit le Cœur de l'Époux !... Beauté qui supplée aux immolations impossibles, et laisse la gloire du crucifiement sans en donner le martyre !... Charme des grandes âmes ! mérite des intelligences ambitieuses de saintes conquêtes !... C'est une œuvre sans travail !... un effort sans labeur !... un dévouement sans crucifiement !... C'est le devoir promis ! le *martyre sans le martyre*, parce que c'est l'amour affectif appelant l'amour effectif !... *C'est mériter par la pensée!...*

La bonne intention donne le mérite de l'action, très souvent sans avoir l'*acte* à accomplir. Par amour, je désire visiter tous les malheureux !... Par amour, je voudrais convertir tous les pécheurs ! Je voudrais comme les missionnaires, aller sur les plages lointaines, y souffrir le martyre pour convertir ces pauvres peuples ! Or, j'aurai le mérite de tous ces actes, sans en connaître les difficultés, parce que Dieu sait que, si je ne les fais pas, ce n'est point par *manque d'amour*, c'est par impossibilité. Donnons-nous donc le *mérite facile* des *grandes intentions!...*

---

4 septembre 1910.

Ma chère Marie (1),

... Je n'ai pas besoin de te dire dans quelle caté-

(1) L'une de ses sœurs.

gorie de privilégiés j'ai été placé... J'aurais été guéri à Lourdes tu l'aurais su. Puissé-je t'apprendre enfin que le moral l'est définitivement !... Mais il faudra pour cela encore *bien des cures*, et j'aurai toujours grand besoin de tes prières et de tes sacrifices pour arriver à un résultat qui nous consolerait tous, parce qu'il consolerait tant le Cœur de Jésus ! Quand on a été, comme je l'ai été, l'objet d'attentions répétées, de la part de la Providence, il est juste qu'après avoir reçu, on rende enfin un peu...

Il faudrait tant aimer le Cœur de notre bon Maître! Il est si outragé !... si méconnu !... si délaissé !... Nous qui Le connaissons et avons expérimenté ses bontés, entrevu sa beauté, combien nous devrions nous efforcer de le dédommager de ce cruel abandon qui le crucifie ! Veux-tu que nous nous unissions pour ces réparations et ces consolations, par un amour toujours plus généreux, une charité toujours plus humble, qui supporte TOUT, TOUT, TOUT, de la part du prochain, sans nulle plainte ni murmure? Et cela, par égard et par amour pour Notre-Seigneur, qui supporte toutes les infidélités, toutes les insultes, toutes les apostasies, sans jamais ouvrir la bouche : *toujours calme, toujours patient!...*

Ma chère petite (1),

Sais-tu que si cela *me plaît surnaturellement* de toujours faire la divine volonté, il y a des jours où, au point de vue naturel, il faut se traîner comme une bête de somme !... C'est alors qu'il faut prendre le fouet, et

(1) Sa sœur religieuse.

corriger... Marche, vieille carcasse, marche, ou... eh ! mon Dieu, on marche, on tombe, on se relève, et on se réjouit de voir avec quel amour Notre-Seigneur sait travailler le bloc humain, si informe, si boueux !...

Fais souvent cette prière que mon cœur t'offre : « Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'aimer de plus en plus Celui que vous m'avez donné pour Époux. Donnez-moi la grâce de l'aimer, pour toutes les fois *que je ne l'ai point fait*, que je l'ai mal fait ou que j'aurais dû le faire ; donnez-moi la grâce de l'aimer pour tous ceux qui ne l'aiment point et le rejettent !... Donnez-moi la grâce de l'aimer, en *sachant tout souffrir*... »

A la même,

L'amour te donnera Jésus, comme le sacrifice te donnera à lui, et la mesure de ton amour et de ton renoncement, sera la mesure des grâces et des consolations que tu recevras.

Jésus te dit : « Sois humble *quand on te manque d'égards, qu'on te marque de la froideur, quand la vivacité te meurtrit!*... Humble, comme je l'étais ; Moi, j'ai permis qu'on m'outrage, qu'on m'insulte ! Est-ce qu'on te devrait des égards et un respect qu'on ne m'a pas rendus?... J'ai permis qu'on me désobéisse, et j'ai fait du bien à ceux qui me haïssaient. Aussi, j'espère que ma petite épouse sera contente de voir *qu'on la met de côté, qu'on ne fait pas attention à elle et même qu'on la méprise!*... »

Lettres a Sœur G. L. de l'Abbaye des Bénédictines de Saint-Nicolas, a Verneuil.

11 *janvier* 1910.

Ma chère cousine,

L'amour de Dieu c'est toute vertu ; c'est l'humilité, le détachement, l'*abnégation*, l'obéissance et *surtout le sacrifice*. Oh ! que vous êtes heureuse, d'avoir en vos mains, par la règle et les vœux, les moyens continuels de vous renoncer, c'est-à-dire d'aimer le bon Dieu !...

Il faudrait l'aimer, l'aimer comme Il le désire ! l'aimer comme Il le mérite, comme jamais Il n'a été aimé !... *Sitio !*... j'ai soif !... Il nous le répète, nous le crie du haut de sa croix !... *Sitio !*...

Il y a tant d'indifférents ! tant d'âmes qui le méconnaissent, qui le méprisent ! tant de pécheurs qui blasphèment !... Passerons-nous au pied de la croix, au pied du Tabernacle, sans entendre l'appel que nous adresse le doux Maître, sans comprendre la *soif* divine, que nous crient tous ses dons, et que nous manifestent toutes ses plaies?...

Martyrs du corps, ou du cœur, ou de l'amour, il faut être martyr ici-bas ! Quand le bon Dieu nous le demande, le lui refuserons-nous?... Oh ! écoutons le Prisonnier du tabernacle ! Demandons à cet Amour de nous transformer, de nous faire atteindre le degré de sainteté qui nous est préparé. *C'est si bon d'aimer !*... C'est si doux de rendre *amour pour Amour*.

Mais qu'on se le dise bien : pour aimer beaucoup, il faut s'immoler beaucoup !... Il n'y a point d'*amour sans souffrance*, point de sainteté sans mortification.

Sées, 2 avril 1910.

A la même,

Tout chrétien est un Christ ; tout Christ est rédempteur, et tout rédempteur est attaché à la croix. Voilà pourquoi plus on veut sauver des âmes, plus il faut souffrir, plus il faut s'immoler !...

Que fait-on, en effet, quand on veut exproprier quelqu'un d'une demeure qui lui appartient légitimement, ou qu'il a acquise en vertu d'un contrat? Eh bien ! il faut l'acheter, la payer le prix convenable à son légitime propriétaire. Et ce n'est que lorsque cette maison est payée qu'on peut en jouir, et lui donner l'éclat ou la beauté qu'on lui désire. Or, en vertu du péché, nous ne nous appartenons plus, nous sommes livrés à Satan : Satan est le légitime propriétaire des âmes qui se sont vendues à lui par le péché, et en qui le péché mortel demeure. Disons-nous bien ceci : nous n'expulserons Satan de ces âmes que lorsque nous l'aurons dépossédé légitimement, en payant à Notre-Seigneur le prix nécessaire pour qu'Il rentre en possession de ces âmes ! Voilà pourquoi la souffrance, le sacrifice, l'amour sont les meilleurs moyens *de dépossession.*

Ce sont les moyens employés par Notre-Seigneur. Or, Il ne les aurait pas employés s'Il n'en avait connu la valeur. Nous pouvons donc savoir et comprendre que tout ce que nous ferons pour sauver les âmes sera inutile, ou à peu près, tant que nous n'aurons pas employé le grand moyen de la souffrance. Ce fut celui des saints. Ce fut celui du curé d'Ars, en particulier. Ah ! si nous voulions !... Mais, hélas ! nous ne voulons pas !... Il faudrait souffrir !... il faudrait nous refuser mille

petites satisfactions !... *il faudrait aimer, aimer !...* mais il faudrait se gêner, *et malheureusement ce n'est pas ce que nous aimons davantage...*

---

21 novembre 1910.

A la même,

Puisque je ne souffre que *parce que* le bon Dieu le veut, il ne me reste à souffrir que *comme* Il le veut. Or, Il veut que nous soyons contents de tout ce qui nous arrive, de tout ce qui nous est envoyé par son Amour ! Donc, ne nous inquiétons jamais de nos épreuves. Pourvu que nous fassions la très sainte volonté du Père, que nous avons aux cieux, le reste n'est que ce qu'il est, c'est-à-dire : *rien*. Ne portons jamais dans nos empressements, nos désirs, nos sollicitudes, nos affections, d'autre volonté que celle de servir le maître uniquement aimé, et nous trouverons la paix partout, la paix qui nous dédommagera de tous les sacrifices.

---

4 janvier 1911.

A la même,

Vous n'avez point à chercher *de quoi sera composée la dot* que vous aurez à offrir à Notre-Seigneur. Vous la formerez de renoncements, de sacrifies à votre volonté, à votre jugement. Comment l'obéissance pourrait-elle nous coûter, à nous, pauvres créatures, lorsque Notre-Seigneur Lui-même s'est fait obéissant?... Lui qui est Dieu, lui dont la volonté est la règle de tout bien, de toute perfection, lui qui ne peut

jamais se tromper lorsqu'il commande, eh bien ! Il renonce à sa volonté pour se soumettre à la volonté de ses créatures : Il s'abaisse jusque-là !... s'anéantit jusque-là !... Comme c'est beau !... Un Dieu obéissant !... obéissant à Joseph, à Marie, obéissant à César, obéissant à ses bourreaux...

Mai.

A la même,

Je serais trop heureux, si j'avais pu vous être utile... mais ce que je vous demande, c'est de ne pas frustrer le Christ des louanges qui lui sont uniquement dues : et vous *le frustreriez*, si vous m'attribuiez quoi que ce soit du bien qui a pu être fait à votre âme. Nous, ici-bas, mon enfant, nous ne sommes que des instruments : ah ! ne donnons pas à l'instrument ce qui n'est dû qu'à Celui qui le manœuvre !... C'est priver le bon Dieu de ce qui lui appartient, et c'est risquer de priver l'instrument du peu de mérite qui lui revient d'avoir été docile, car l'amour-propre peut se complaire dans la louange donnée, oubliant de la reporter uniquement à l'Auteur de toutes bonnes choses ! C'est la grâce qui fait tout... rendons à la grâce ce qui lui appartient, et ne prenons pour nous que ce qui nous est dû : *rien*. Donc, vous vous taisez sur moi, ne parlant de moi qu'au bon Dieu ; non seulement ce sera bien, mais je vous le demande. J'ai grand besoin, moi aussi, qu'on m'aide, et vous voudrez bien m'être bonne, le jour de votre union mystique, en suppliant votre divin Époux d'avoir pitié de moi... Sachez, chère cousine, que l'émission des vœux de religion est un nouveau baptême qui fait recouvrer l'innocence baptismale (indirectement). Vous serez belle de votre innocence, vous serez belle

de votre amour ; les quatre vœux (1), en effet, sont un acte d'amour parfait, et effacent les quelques petites taches qui peuvent se trouver sur la robe reçue au baptême car, qui que nous soyons, il est impossible que quelques petites taches vénielles n'aient échappé à notre fragilité. Or, vos vœux effaceront tout : ce sera la première splendeur reconquise ! C'est pourquoi vous serez toute puissante auprès du Cœur de votre Époux. Ne voyant rien en vous qui fasse obstacle à l'effusion de ses grâces, Il vous accordera tout ce que vous demanderez. Oh ! soyez exigeante ce jour-là, vous en aurez le droit ! Demandez ! Demandez pour vous ; demandez pour les âmes de vos parents ; et, si vous le voulez bien, ne m'oubliez pas dans vos requêtes. Demandez pour moi *beaucoup d'amour de Dieu :* je vous en serai bien reconnaissant. Faites-vous une *belle couronne de fleurs d'amour et de sacrifices* pour le trois mai. Votre dot doit être magnifique pour répondre à celle que le Christ vous apportera !... car lui, Il se donnera en même temps qu'Il donnera tout. Ah ! *tout !... tout !...* et vous aussi il faut que vous apportiez *tout !...*

Dans votre *corbeille de mariage,* je déposerai une part de mes pauvres souffrances...

Sées, 3 juin 1911.

A la même,

Pour vous, épouse de Notre-Seigneur, votre rôle

---

(1) *L'abbaye des* Bénédictines *communique ceci ;* « En réalité, nous faisons cinq vœux. Le jour de la profession nous ne nommons que l'obéissance (qui renferme la pauvreté et la chasteté) et nous ajoutons la promesse de stabilité et de conversion de nos mœurs ; c'est ainsi que notre bienheureux père saint Benoît l'a réglé pour ses enfants. »

c'est d'être, dès maintenant, *un supplément* du monde. Le monde a de grandes défaillances. Le péché fait des brêches, le mal creuse des vides ; et c'est pourquoi les jours se remplissent de désastres, les nuits ont moins de repos, les fléaux brûlent les sillons...

Il y a surtout un monde, qui vous est spécialement attaché, où il y a un oubli de Dieu, une méconnaissance de ses lois, qui vous est plus douloureuse. *Supplément* du monde, et surtout de « ce » monde, c'est vous qui réparerez ses défaillances, ses oublis, ses méconnaissances. Vous êtes aussi *un complément* de la création. Par vous, le ciel sera plus bénin, la rosée plus fraîche, la moisson plus abondante. Mais le monde moral a besoin plus encore que vous lui veniez en aide, pour *suppléer* et *compléter*. Car, là surtout, il y a des jours sans lumière, des nuits sans repos ! Voyez tous ces vides... N'oubliez aucune souffrance... N'oubliez ni le monde, ni l'Église, ni le Pasteur, ni les troupeaux...

A Dieu ! *je vous laisse à vos joies d'épouse, aux douceurs de votre union.* Soyez heureuse, à votre tour, de donner le *don du retour !...*

Sées, 2 septembre 1911.

A la même.

Il ne faut savoir dire qu'une chose : que son Saint Nom soit béni !... Voyez-vous, l'important ici-bas, ce n'est pas d'être fort, savant, actif, *prêtre même.* L'important, c'est d'être à la place où le bon Dieu veut que nous soyons. Et si cette place doit être, pour nous, sur la croix, dans la douleur prolongée, l'impuissance,

le sacrifice, la faiblesse, l'inutilité, il faut accepter cette place, il faut dire : *amen*, malgré les inévitables frémissements de la nature.

Or, le sacrifice de soi est à la portée de tous, et c'est un sacerdoce que tous peuvent atteindre. C'est celui que le bon Dieu me laisse. Voyez, Il ne m'ôte les responsabilités du prêtre, que pour m'en donner les consolations. Prêtre, si je ne puis l'être par fonction, je puis l'être par charité. Le rôle principal du prêtre, c'est d'offrir la Victime pure et sainte. Eh bien ! je m'offrirai, et c'est ainsi que sans être prêtre, je pourrai l'être, en offrant chaque matin sur l'autel du sacrifice, la pauvre et triste victime que je suis... Ce que j'aurais voulu faire par l'action, le dévouement, le zèle, Dieu me réserve la joie de l'accomplir par la prière silencieuse et le sacrifice quotidien. Associez vous donc à moi pour en remercier le bon Dieu.

---

11 *octobre* 1911.

A la même.

C'est à demander pour votre âme *le silence*, que mes prières unies aux vôtres, s'élèveront vers notre bon et doux Maître. *Il faut arriver à ce que «tout» se taise en nous :* l'amour-propre, l'orgueil, la vanité, l'attache à ses idées et volontés, la lâcheté qui a peur du sacrifice, les regrets inutiles, les retours qui nous exagèrent nos propres mérites, la complaisance dans nos propres jugements. Quand ces voix de Satan, quand ces émissaires du maudit grondent en nous, et que nous y prêtons une oreille complaisante, alors c'est Jésus qui se tait et s'en va... Comme vous ne voulez pas qu'Il

s'en aille et que vous préférez l'amertume des sacrifices demandés, à toute satisfaction d'amour-propre, vous allez faire grandir en vous Celui que vous avez choisi pour Époux.

Ce n'est pas *tout* de choisir l'Époux ; c'est facile, il n'y a que des joies à le recevoir ; ce qu'il faut maintenant, c'est prendre ses vertus. Il s'agit donc de vous revêtir de Notre-Seigneur, de le mettre en vous, et de le mettre *à votre place*. Quittez-vous, quittez la place que vous occupez indûment : elle n'appartient qu'à Jésus...

1912.

A la même.

Vous avez bien raison d'aimer saint Joseph et de le prier fréquemment. Vous pouvez trouver en lui le modèle de votre vie religieuse, des exemples et des leçons adaptés à votre état. Patron de l'Église universelle, il est *une lumière universelle*. Chacun peut trouver dans sa vie les clartés qui lui manquent, l'aide qu'il réclame, le soutien qui lui est nécessaire.

La vie de Joseph fut par excellence une vie de religieux, parce que ce fut une vie de fidélité, de pureté, de pauvreté et d'obéissance. Premier des religieux, *il n'en porte l'honneur que pour en avoir porté le fardeau...* Que lui importaient les peines? le dur labeur, les veilles, les fatigues, l'exil, la pauvreté? Il aimait Jésus, et ce Jésus, il pouvait le voir, le posséder et le servir. C'était tout son rôle, sa pensée constante, sa vie. C'est la vôtre ; aussi qu'avez-vous à envier à Joseph? Rien.

Celui qu'il voyait, vous le voyez, par la foi, sous le voile de l'Hostie. S'il ne trouvait Dieu qu'à travers le voile de l'humanité, vous, vous le trouvez à travers

l'apparence d'un peu de pain... Celui que Joseph possédait, vous le possédez également, et même plus intimement que lui, dans le don que Jésus vous fait chaque matin et qu'Il renouvellera tant que vous ferez appel à son amour ! Oh ! la belle vie passée dans la possession intime de Jésus !

1912.

A la même.

Disciples d'un Maître crucifié, si nous pouvons nous réjouir, nous ne pouvons nous réjouir que *comme* l'Église le demande. Avez-vous réfléchi à cette parole profonde : *Christus passus est. Alleluia !*... Le Christ a souffert : louanges et gloire à Dieu ! Comprenez-vous maintenant que, si l'Église nous invite aux « alleluias » ce n'est que pour nous demander de bénir les souffrances que le Christ a endurées pour nous?... Nous réjouir dans la Passion de Jésus, voilà pour nous, chrétiens, le sujet de notre joie. Mais si tels doivent être nos sentiments à l'égard des souffrances de Jésus, notre meilleure joie doit être celle que nous recueillons des méditations de la Passion, et celle que Dieu cache dans l'acceptation des épreuves qu'Il nous envoie.

Oui, soyons contents d'être cloués à la croix de Jésus, quelle que soit l'épreuve qui nous y attache et nous y laisse !... *Sourions* à l'épreuve qui se présente, faisons-lui bon accueil, pour Dieu, pour les âmes et pour nous... A tous ces titres, sachons remercier Jésus de la part qu'Il nous donne à sa Passion.

A la même.

Dans quelques jours, Notre-Seigneur, quittant la solitude de ses tabernacles, se laissera exposer pour quelques heures, sur nos autels, richement décorés, mais trop délaissés. Et, après avoir reçu quelques rares adorations, quelques rares hommages, Il lui faudra rentrer dans une solitude, hélas ! encore *plus désolée !...* Puisque vous avez le bonheur de passer de longues heures aux pieds du grand Abandonné, puisque la semaine prochaine, cette joie vous sera accordée encore plus largement, je vous demande, lorsque vous serez près du doux Ami méconnu, de penser à cette effrayante solitude de votre Époux, ainsi qu'aux formidables outrages que lui prodigue la *nuit* encore plus que le *jour*...

Oh ! il faut que, pendant ces jours trop vite écoulés pour notre amour avide de réparer tant d'abandons, il faut que nous, les privilégiés, les élus, *les choisis de sa miséricorde,* il faut que nous nous efforcions d'assister Jésus délaissé ; que nous tâchions de le consoler et de l'entourer de nos hommages, de nos réparations et de nos sacrifices expiateurs...

Quand, partout, le soir, les portes des églises se ferment, quand la solitude s'agrandit autour de chaque autel, vous êtes-vous demandé ce que doit penser, au fond de ses tabernacles, ce Jésus oublié qui voit se préparer pour lui les longues heures d'un abandon qui l'attriste?... Le soir, c'est le moment des réunions de famille, c'est l'heure des douces intimités. Et Jésus, le Chef, l'Aîné de la grande famille chrétienne, est laissé seul !... De nos réunions, il n'est omis qu'un seul membre : et c'est Jésus qu'on omet et qu'on exclut.

Lui, Frère, Père, Ami, Fiancé, Époux, notre parent le plus proche comme le plus aimant !...

Avez-vous pensé à la longueur, à la tristesse, à la solitude de ces nuits où, en des milliers de tabernacles, Jésus n'a pas un cœur qui veille avec le sien ; où, sur des milliers d'autels, notre divin Roi n'a d'autre compagnie que celle des anges qui s'efforcent de suppléer à nos lamentables ingratitudes, et de consoler Celui qui ne reste ici-bas, ni pour lui, ni pour eux, mais uniquement pour nous qui l'abandonnons?... Quelles tristes nuits Il doit passer, le pauvre divin Méconnu, quand, du fond de sa prison, Il entend les échos des bals, des théâtres, des cafés concerts, de toutes ces infamies que la nuit protège de ses ténèbres, et qu'Il n'a, près de lui, nul adorateur qui lui fasse oublier tant de basses injures. On n'a pas de temps à donner à Jésus ; on ne veut point passer quelques doux instants près de lui ; mais, hélas ! on trouve du temps et de la place pour tout le reste. Nous-mêmes, quel temps donnons-nous à notre bon Maître, dans nos journées et dans nos nuits? Quelle place lui réservons-nous dans notre pensée, notre cœur, notre volonté, nos facultés, nos actions?...

Il faut que, cette semaine surtout, nous nous *vidions complètement de nous-mêmes*, pour nous remplir entièrement de Jésus !... *Il faut tâcher de contrebalancer par un amour plus généreux, la désertion des tabernacles. Soyons de* vrais *réparateurs et de vrais consolateurs.*

Épouse de Jésus ! votre rôle c'est d'être *avec* votre Époux, *auprès* de votre Époux.

A Dieu, ne vous occupez pas de moi ; ne vous occupez que de Jésus. Que je me porte bien ou mal, je n'ai pas à m'en inquiéter. Je n'ai à m'inquiéter que de faire la volonté divine. Et c'est cette volonté, que je fais, que j'aille mieux ou pire. Il n'y a que cela d'im-

portant : faire la volonté du bon Dieu !... Tout le reste n'est rien...

1913.

A la même.

... *Gloire à Dieu!* Pendant cette année, que chacun de nos actes porte à Dieu la gloire qui lui est due. Or, la gloire qui est due à Dieu, consiste à mieux le connaître, à mieux l'aimer et à mieux le servir : je vous le redis souvent. Il n'y a pas d'acte que nous fassions qui ne nous apprenne à mieux connaître les perfections divines ; à mieux aimer Dieu, et, si nous le voulons, à mieux le servir. Prenons un acte quelconque, par exemple : *l'acte de manger*. Voici comment cette action nous aide à mieux connaître Dieu : ces biens qui nous sont offerts, cette nourriture qui nous est servie, chacun des objets qui nous servent, qui donc les a prévus, nous les a procurés? Qui a tout organisé pour que telle ou telle chose me parvînt de telle ou telle manière? Qui a pensé à moi en s'occupant des autres? En créant le boucher, le boulanger, etc... Dieu pensait à moi. Point de chose ni d'acte qui ne me fasse mieux connaître la bonté, la miséricorde, l'amour, la prescience et la providence de Dieu. Point d'acte ou de chose qui ne m'apprenne à le mieux aimer. Car, pour que telle ou telle chose me fût procurée, il a fallu que Dieu vînt sur terre, m'achetât de son sang le droit de me servir de ce qu'Il me donne, me donnât ces choses à moi, de préférence à tant d'autres qui les méritent mieux. Et nous n'aimerions pas *mieux* un Dieu si aimant?...

Voyez comme Il nous sert : par son Fils, par ses anges et ses saints, par toutes les créatures raisonnables

et irraisonnables... Et, si bien servis par Dieu, nous ne le servirions pas mieux que ces créatures irraisonnables qui n'ont jamais dit *non* à Dieu?

A la même.

On veut bien que Jésus naissant soit pour nous un Dieu sauveur, mais par une opposition de sentiments et de conduite dont on ne se rend pas compte, on se met peu en peine qu'Il nous délivre de nos péchés. Car, c'est pour cela qu'Il est Sauveur, et cette qualité ne peut lui appartenir, par rapport à nous, qu'autant qu'Il nous dégage des passions, des vices, des défauts, des habitudes qui sont la source de tous nos péchés ! Examinons-nous : de quelle inclination dominante, de quels défauts nous sommes-nous laissés délivrer par le Sauveur? Si Jésus est sauveur, par quoi avons-nous montré qu'Il est le *nôtre?* Et si Jésus ne nous sauve pas, n'avons-nous pas sujet de craindre qu'Il ne soit pas né pour nous?

1914.

A la même.

... *Ne soyons pas de ceux qui reçoivent sur le dos ce qu'ils ne veulent pas recevoir dans le cœur!*... Comme tous, avec tous, nous avons notre part de peines et d'angoisses. Sachons l'offrir généreusement, et ne refuser au bon Dieu aucun des sacrifices qu'Il nous demande et des angoisses qu'Il nous impose. Dieu, la Patrie et les nôtres ont besoin de ces offrandes ; peut-être Dieu n'attend-Il *que l'amour* avec lequel nous

saurons accepter les afflictions, pour sauvegarder l'existence de ceux qui nous sont chers !

Hélas ! notre pauvre France est bien coupable, et quelle que soit la part que nous ayons prise à la faute commune, nous avons à supporter notre part de l'expiation commune.

La France est comme un calice qui a contenu le Corps et le Sang du Christ : des mains infâmes l'ont arraché du Tabernacle et rempli de boissons impures... *Si Dieu met la France au creuset, ce n'est pas pour l'anéantir...*

Soyons calmes, gais, patients !... Souffrons, mais silencieusement... Pleurons, mais devant Dieu seul !... Soyons pour tous, *des porteurs de joie et de force!...*

---

26 *mai* 1915.

A la même.

Comment répondons-nous à l'Amour méprisé de notre divin Maître? Que de défaillances chez nous ! *Que de secrets mépris pour des conseils qui nous invitent à plus d'amour !...* Que de résistances aux sollicitations qui nous convoquent à réparer les péchés de nos frères, les crimes d'un monde corrompu ! Que de tiédeurs dans les générosités qui nous appellent à consoler le Cœur de notre Maître !

Bientôt, la Fête-Dieu va dérouler à nos regards les splendeurs de ses cérémonies, les beautés de ses rites consacrés. Pour ces jours, pour ces heures où le Christ prodiguera les trésors d'un Amour que rien ne rebute, que rien ne lasse, que rien ne décourage, préparons à notre Roi, dans nos cœurs, un autel où Il trouvera des

sacrifices réparateurs et consolateurs ; un trône où Il recevra des hommages qui le dédommageront des refus et des dédains du monde ; un reposoir où notre amour sera pour lui un *repos*, une consolation et une joie ! Oh ! si nous pouvions *aimer Jésus* pour nous et pour le monde qui le rejette avec ses dons ! Ils sont et ils seront encore nombreux ceux qui, malgré la guerre, continueront à rester loin de Dieu et de son Amour... Tant de cœurs resteront toujours fermés à ses désirs, à ses faveurs !...

DEUXIÈME PARTIE

Lettres à ses amis.

Lettres à M. R. d'A.

... Un mot encore, à propos de « l'oubli »... On ne pardonne pas si l'on n'oublie pas, vous a-t-on dit. Est-ce vrai? Oui et non. Car il y a deux sortes d'oubli ; celui qui vient de la pensée et celui qui vient de la volonté. Celui qui vient de la volonté relève de notre domaine, mais non celui de la pensée dont nous ne sommes pas maîtres. Ce dont nous sommes les maîtres, c'est de ne pas consentir à ses suggestions, c'est d'en réprouver la réapparition... Aussi M. l'abbé X. pouvait dire : oublier de volonté, oui, cela se peut, je le veux ! Mais oublier de pensée — ou de mémoire — c'est indépendant de moi, je ne puis donc promettre l'oubli d'une chose dont je ne puis interdire le souvenir à mon

esprit... L'imagination l'a enregistrée : puis-je donc assurer qu'à telle ou telle occasion elle ne la ressuscitera pas, même malgré moi?... Non ! voilà ce qu'enseignent la philosophie et la théologie.

A la même.

...Ah ! que certains holocaustes, d'autant plus héroïques qu'ils sont plus *volontaires*, laissent bien loin nos timidités déconcertées, nos lâchetés devant le sacrifice, nos craintes exagérées de la croix !... Hélas ! nous voudrions bien aimer le Christ, mais *sans sa croix !*... Nous ne l'aimerons, nous ne ferons du bien, nous ne serons d'autres «Christs» que dans la mesure où nous saurons mettre nos pas dans les pas du Sauveur. Mais pour cela, il faut aimer Jésus, l'aimer sans mesure, l'aimer sans retour, *l'aimer jusqu'à la folie*... Car c'est alors que cet amour, ne sachant comment se manifester, cherche dans ce qui coûte, ce qui déplaît, comme dans les peines de chaque jour, les peines intérieures, les peines de famille, bref, dans tout ce qui est une part de la Passion du Christ, le moyen le meilleur de s'exprimer sans cesse !... Mais avant de passer aux holocaustes *volontaires*, il se fait un devoir et une joie de bien accepter toutes les petites et grandes afflictions qui sont le pain quotidien de la vie. En tâchant de les sanctifier toutes, de n'en perdre aucune, il se met en mesure de monter plus haut, si Jésus l'en juge digne.

---

8 janvier 1911.

Lettres à M. R. M.

... Je ne vous plains pas ! Je ne puis vous plaindre d'obéir aux volontés divines ! Vous aviez choisi. Dieu a choisi pour vous. Il ne vous reste plus qu'une consolation : c'est d'être devant le monde ce que vous auriez été dans le cloître. L'habit religieux n'est rien qu'une sauvegarde...

A la même.

... Craindre l'avenir, c'est manquer de confiance en Dieu. C'est croire ou s'imaginer que Dieu n'est pas assez puissant, assez sage, ou assez bon, pour nous procurer ce qu'il y a de meilleur pour nous, pour vouloir ce qui vaut mieux pour notre éternité !...

Qui que nous soyons, quelque place que nous occupions, n'attendons pas que le bon Dieu nous destine une situation exempte de travail et d'angoisses ! Sur la terre, ni pour les méchants, ni pour les bons, il n'y a de ces vocations-là !

Prier, souffrir, combattre, prier en souffrant, souffrir en aimant, il n'y a que cela de bon dans la vie. Si quelque plainte vous échappe, offrez-la au bon Dieu. Vous trouvez-vous inutile? Offrez-lui votre inutilité, vos langueurs. Mais surtout, attendez avec confiance ce lendemain que Dieu seul connaît, et en vue duquel Il prépare vos épreuves d'aujourd'hui. Ne demandez pas à faire ceci plutôt que cela : toute situation où nous ne sommes pas par notre faute

est bonne : c'est le bon Dieu qui nous y a mis. *Retenez tous vos désirs sous la main de Notre-Seigneur.* Aimez le bon Dieu, et faites-le aimer !... Profitez des réunions que vous aurez avec quelques enfants du patronage, pour leur apprendre à se servir de tout ; pour leur dire que, même en se livrant au jeu, on peut sauver des âmes, faire du bien, pourvu qu'on ne se livre à cette action que par amour. *Ah! si nous savions aimer,* comme nous serions puissants, puisque la moindre action peut sauver des âmes.

A la même.

Vous vous plaignez de ne pas voir assez Notre-Seigneur dans les « créatures », surtout dans celles dont Il se sert pour en faire auprès de nous, les *représentantes* de ses vertus, de son humilité, de sa mortification et de son détachement. Hélas ! vous pouvez vous dire qu'à ce point de vue, nous pouvons presque tous nous adresser plus ou moins le même reproche ! Oui, c'est là, malheureusement, le grand écueil de la vie... Nous ne savons bien voir Notre-Seigneur que lorsqu'Il prend des formes qui nous flattent ou nous agréent, pour venir frapper à la porte de notre cœur. Alors, nous sommes tout feu, tout flamme. Mais dès que Notre-Seigneur emprunte des formes qui nous dérobent son visage sous un renoncement, un détachement, une humiliation, une parole vive, une critique, des attitudes blessantes, des événements qui contrarient nos projets, des absences qui froissent notre amour-propre, hélas ! comme nous l'accueillons !... Combien de fois, après l'avoir rebuté, ne lui interdisons-nous pas l'entrée d'un

domaine qui lui appartient pourtant plus qu'à nous ! Combien de fois ne lui signifions-nous pas de passer outre, quand, en même temps, nous ouvrons ce domaine (le cœur, l'âme) à notre ennemi, aux représentants de l'orgueil, de la vanité, de l'impatience, de la mauvaise humeur, de la susceptibilité?

Et pourtant, si nous avions accueilli les ambassadeurs de Jésus comme nous accueillons les émissaires du maudit, nous pouvons juger *de la récompense* qui serait nôtre, en pensant à celle que reçut la sainte Vierge pour avoir accédé à la requête que le Verbe lui transmettait par son ambassadeur (l'archange) ! Sa récompense? Ce fut de donner naissance au Verbe incarné. La nôtre? Ce serait d'accroître en nous la vie du Verbe incarné. *L'agrandissement* que la sainte Vierge donna au Verbe dans son corps humain, nous, nous le lui donnerions en notre âme...

1912.

A la même.

Il est bon d'être saint, pour soi et pour les autres. C'est un beau rôle devant les hommes, mais combien plus devant le bon Dieu !... Et le moins que l'on puisse dire de la sainteté, c'est ce que l'on dit de la piété : *Elle est utile à tout.*

Soyez *saint*, c'est-à-dire plein de bonne volonté courageuse, lorsque vous vous sentirez plus seul et plus délaissé. Pensez à l'Ami méconnu du tabernacle, souvenez-vous que tant d'autres plus malheureux, plus abandonnés que vous, n'ont peut-être pas même la foi pour se consoler !... Soyez plein de bonne volonté quand le travail vous coûte davantage, lorsque, plus affaissé sous le poids des misères humaines, vous vous sentez

moins vaillant pour les porter, moins résigné pour en remercier le bon Dieu !...

Soyez saint, *pour laisser jaillir l'acte de foi après les impressions de la nature*, et pour toujours dire à Dieu, lorsque la nature dit le contraire : *Mon Dieu ! que votre volonté se fasse et non la mienne !... Deo Gratias !...*

A la même,

Vous avez bien raison de ne demander pour moi que les grâces dont j'ai besoin pour *m'acquitter devant Dieu comme devant le monde, du ministère de souffrance que Notre-Seigneur me donne à remplir.*

... Votre œuvre est belle. C'est une œuvre *sacerdotale*, puisque vous avez charge *d'âmes*. Dieu vous les confie pour que vous y jetiez des semences...

Soyez donc un bon semeur de vérité, de foi, d'amour de Dieu, de charité envers le prochain, de toutes les vertus, en un mot... Un jour, Dieu vous demandera compte *de ces jeunes âmes*. Il vous dira, comme à Caïn : *Qu'as-tu fait de mes enfants et de tes frères?* J'espère que vous pourrez répondre que vous avez fait votre possible pour les garder à Dieu !...

Quelle que soit la condition où Dieu nous place, *c'est pour chacun la bonne condition*. Laissez-vous donc tout simplement aller sur ce chemin de faveur, où le bon Dieu vous a mis, et suivez-le, tranquille, jusqu'à la fin. Tranquille, non pas indifférent : *Aidez-vous de la voile et de la rame.*

A la même,

L'amour, c'est le choix!... Quand on a été l'objet d'un choix qui va jusqu'au don de la vie et du sang, jusqu'aux immolations les plus effrayantes, pour rendre si l'on veut rendre, il n'y a qu'une chose : choisir jusqu'aux sacrifices les plus douloureux. *L'amour ne se paie que par l'amour...* Mais pour aimer, il faut connaître et pour connaître, il faut réfléchir, méditer.

A la même,

... Qui que nous soyons, nous avons une vocation. Si vous n'avez pas la vocation religieuse, au moins vous avez la vocation chrétienne ! Cela suffit pour que vous aussi, vous soyez *prêtre.* Dès que nous avons une âme baptisée, nous avons un *sacerdoce...*

Qui dira jusqu'où s'étend l'influence de nos actions, de nos prières, de nos paroles et de nos exemples? Le dessein de chaque instant doit donc être que tout ce qui sortira de nous soit édifiant, serve Dieu et le prochain ! Songeons que la dignité d'enfants de Dieu, créés par amour et rachetés par ce même amour, nous impose des devoirs immenses, et surtout, si Dieu nous appelle au renoncement, cette dignité nous impose le devoir de ne refuser aucune des croix que Dieu nous envoie.

Priez pour moi, afin que, connaissant bien *le prix des croix, je les désire.* Car il n'y a que par la croix que nous triompherons. *Ce serait si beau si l'on avait assez d'amour de Dieu, pour se faire les martyrs volontaires de la cause de Dieu et des âmes!* Ce serait si beau si nous voulions prouver, nous aussi, *que le joug du Seigneur est doux, même lorsqu'il accable!...*

Oui, oui, je sens bien que le désir de retrouver une santé perdue, n'était qu'une erreur de la chair ! En vérité, je n'étais qu'un lâche et un rebelle qui voulait tout à son aise jouir de la vie ! *Il n'y a qu'une force, c'est l'amour*, et l'amour n'a pas besoin de bras, de jambes ou de tête : il est dans le cœur, à l'abri des atteintes de l'ennemi ; il se soumet, il aime, il triomphe ! Combattre debout, parler, écrire, agir, qu'est-ce que cela? Un plaisir *parfois ;* une chose qui flatte l'être humain, où l'orgueil même peut trouver son compte. *Mais, être sur un lit, couvert de plaies,* en proie à l'insomnie, à la fièvre et aux tortures, être réduit à l'inaction et à l'impuissance, et en cet état, bénir la main qui vous y a mis et vous y laisse, voilà la créature que Dieu fit à son image et qui reçut le privilège de se modeler sur Jésus-Christ !... Ah ! si cette situation était vivifiée par un amour aussi humble que soumis !...

A la même,

... Nous pourrons dire que nous commençons à aimer Notre-Seigneur, quand nous pourrons nous rendre le témoignage que nous savons nous faire une joie de tout ce qui coûte, de tout ce qui retranche, de tout ce qui crucifie !... Nous regardons trop les créatures : Dieu seul nous est nécessaire !... *Dieu seul !...* Dieu seul !...

Sans doute, le bon Dieu fait souvent de ses créatures, les instruments de son œuvre en nous, les auxiliaires de sa miséricorde, les messagers de ses bienfaits, les agents de son Amour. Mais, si Dieu nous les enlève, il faut en être content, *content de n'avoir plus qu'à compter sur lui*, content du sacrifice qu'Il nous permet de lui offrir, content d'épurer jusqu'aux sentiments les

plus légitimes, en achevant de leur donner l'éclat qui les transfigure, la beauté qui les divinise !... L'attache aux créatures est quelquefois un obstacle à l'action de Dieu en nous, surtout si ces attachements réservent au créé la place qui n'est due qu'à l'Incréé !...

1915.

A la même,

Comment voulez-vous que je vous parle de mes souffrances devant le martyre que subit la France? La moindre plainte serait une lâcheté, le moindre cri, une honte. Il faut que le bon Dieu n'entende qu'une chose : l'assentiment que nous donnons à nos maux comme à ses justices. Cela seul nous donnera le droit d'attendre de sa miséricorde, l'avènement de son règne social ; ce sera le prix de nos ruines et de nos sacrifices, ce sera la rançon de la patrie.

Élevons nos cœurs au-dessus des chagrins cachés, plus haut que toutes les catastrophes !... Ne refusons aucune douleur, ne méconnaissons aucun sacrifice. Pour lutter sur un théâtre différent, nous pouvons n'en pas moins contribuer au salut commun...

A la même,

... Isaïe nous fait connaître que la cause principale qui a porté les Juifs à répudier le divin Enfant, c'est d'avoir été *sans entendement*. Hélas ! que d'hommes aujourd'hui sont « sans entendement » ! Aussi, mes vœux pour vous se sont limités à cet « entendement »,

dont l'absence ne permit pas aux Juifs de reconnaître leur Sauveur et leur Dieu, caché sous la nature humaine. Combien de fois, comme les Juifs, n'avons-nous pas répudié Notre-Seigneur se présentant à nous, sous des formes qui nous déplaisaient, venant frapper à la porte de notre cœur, sous des « apparences » derrière lesquelles notre manque d'esprit de foi ne sut pas le reconnaître?...

Le Christ se cache toujours! Après avoir fait appel à l'humanité, Il fait appel aujourd'hui à l'hostie. Et à côté de cette double forme « officielle », *à combien de formes Notre-Seigneur ne demande-t-Il pas une « hostie » d'emprunt, un vêtement étranger, pour venir à nous?...* A nous d'avoir assez d'esprit de foi, c'est-à-dire d'entendement et d'amour, pour l'y distinguer et lui faire l'accueil qu'Il attend !...

Sinon, Il passera outre et ira frapper ailleurs...

A la même,

Que ce bon et divin Maître n'ait pas, après cette retraite, à dire de vous ce qu'Il a dit de Jérusalem. Pleurant sur elle, Il regrettait que son hostilité contre lui, l'ait empêché de connaître le *temps de sa visite.* J'espère que pour vous et pour tous les « retraitants », Notre-Seigneur n'aura pas passé en vain, et que vous aurez connu et le temps où s'est faite la *visite* et la personne qui a fait la *visite,* et la loi qui conditionnait cette visite !...

Sans doute, Dieu passe toujours, nous visite toujours ; mais Il a des jours, des heures, des instants de choix... comme les retraites, les épreuves, les séparations, les

peines, les ennuis, les afflictions... Aussi, prenons garde ! Que le souci de nos douleurs ne nous fasse jamais oublier le souci du passage de Jésus !...

---

20 *janvier* 1918.

A la même,

Vous tenez à ce que je vous fasse connaître mon état? Ces mots y suffiront : *Je fais la volonté de Dieu !...* Si je souffre moins, c'est la volonté de Dieu, et je l'en bénis ! Si je souffre davantage, c'est encore la volonté du meilleur des Pères, et je continue de le remercier !... Toujours inspirée par une sagesse infinie, dirigée par un amour infini, éclairée par une intelligence infaillible, servie par une puissance souveraine, guidée par une miséricorde infinie, la volonté de Dieu est aussi bonne, aussi juste, aussi sage et aussi aimante, en ce qu'elle permet que dans ce qu'elle veut, et dans la douleur que dans la joie. Elle a droit, par conséquent, aux mêmes hommages, à la même reconnaissance et au même amour... Vous avez bien raison : la douleur, le sacrifice, voilà la suprême activité, la première puissance du monde !... *Toute action qui n'a pas ou ne met pas cette ressource à son service est vouée à l'échec et à la stérilité.*

---

28 *décembre* 1919.

A la même,

Que de belles âmes insoupçonnées de nous, qui donnent à Dieu des joies que, nous, nous lui refusons, parce que nous ne savons pas assez *aimer !... Ah !*

savoir aimer!... L'amour, c'est la suprême justice. Quittes envers lui, nous sommes quittes envers tout. Or, Jésus nous dit que « tout le reste » — nourriture et vêtement, biens temporels de tout ordre — que « tout le reste » sera donné par surcroît à celui qui ne s'occupera que de chercher la justice ou le royaume de Dieu. Donc, vous souhaiter plus d'amour, c'est désirer pour vous toutes les bénédictions...

... Une joie me reste toujours : si je ne puis écrire comme je le voudrais, *je puis toujours prier et souffrir!* Dans ce domaine, il n'y a d'autre borne à mes désirs que celle qui limite tout effort... C'est vous dire que si ma main est impuissante, ma prière l'est d'autant moins.

Janvier 1920.

A la même,

Les renoncements que l'amour ne sait pas opérer, la nécessité nous contraint parfois à les consentir!... Ces amitiés que la mort nous ravit, ces amis, que le devoir et le mouvement de la vie viennent prendre, éloigner de nous, nous redisent la leçon évangélique : *Détachez-vous de moi, sinon, c'est moi qui me détacherai de vous, et vous perdrez le mérite de consentir par nécessité, à ce que l'amour seul aurait dû vous porter à accepter!* Vous le dites bien : *Dieu veut faire le vide en vous!* C'est certain ! En vous infligeant ces douloureuses séparations, le bon Dieu n'a d'autre but que de se substituer à vous, dans la possession de vous-même. Et comme l'attache aux créatures l'empêche de prendre ou de trouver en nous la place qu'Il y cherche pour notre bonheur, voilà pourquoi Il opère en notre âme ces *dépossessions*, qui

mettent à son service toutes nos énergies et facultés ! A nous de comprendre la leçon et de donner à Notre-Seigneur la place qu'Il revendique en notre être. Pour vous, ces leçons ont été multipliées... mais il faut savoir dire : c'est Dieu qui les veut ou les permet : que son Nom soit béni !...

Ne nous laissons pas maîtriser par les événements, mais sachons les dominer à force d'amour et d'union à Dieu, pour les faire servir à notre bien.

. . . . . .

Alimenter notre pensée de ce qui alimente celle de Dieu ! alimenter notre volonté de ce qui alimente la sienne ! quelle grandeur, quelle œuvre, quel résultat !... Le ciel verra la consommation de ces deux actes ! Vivons donc du ciel, ici-bas... *Un jour, oh ! un jour... les ombres fuiront et... Dieu se dévoilera enfin !...*

Sées, juillet 1921.

A la même,

Je compte retourner cette année à Lourdes, et vous voudrez bien ne demander pour moi qu'une chose : *la guérison du « moi », afin qu'il disparaisse entièrement pour faire place nette au « Moi » de Dieu...* Mettre Dieu à sa place ! Cela suppose l'élimination de tant de choses ! Tout ce qui est purement sensible, sensuel, humain, dans tous les domaines où s'exerce notre activité, tout doit disparaître entièrement !... Il s'agit de perdre toute activité propre pour ne vivre que de la vie de Dieu !...

Lettre à M. le C. P.

Vous avez été vraiment aimable de m'envoyer un livre (1) : fruit de votre charité et de labeurs assez fatigants, puisqu'ils s'ajoutaient à tous les travaux de votre ministère. Si j'ai attendu pour vous remercier, c'est que j'ai voulu parcourir une partie du livre reçu, afin de me rendre compte des douleurs et des consolations qu'un *pèlerinage à Jérusalem* pouvait mettre dans une vie ! Douleurs pour tous les ennuis, mécomptes, difficultés, supports de caractères, souffrances du corps, blessures plus intimes du cœur, qui se rencontraient à chaque instant...

Consolations pour les souvenirs, les pensées qui se pressaient au tombeau du Christ et ressuscitaient à chaque instant une page de l'Évangile ! Quel bonheur pour celui qui, comme vous, avait assez de foi et d'amour, pour estimer à son juste prix, la grâce de pouvoir marcher sur les pas du Sauveur, et revivre les scènes qui alimentent notre pensée et soutiennent notre cœur !... Vous me permettez de vous accompagner en ces lieux célèbres et célébrés. Participant à vos mérites, vous me faites faire un voyage, qui ne me coûte que la joie très douce de vous lire et de vous en remercier ! Dans ce volume, voilées de charité et de réserve, les petites critiques de quelques caractères, plus ou moins sociables, sont délicieuses. Le style est un vrai style de voyage. Alerte, il court, vole, marche, arrive, repart, après s'être ménagé, certains

---

(1) *Sur les pas du Christ*, par l'abbé PATAA, curé d'Idron, Pau (Basses-Pyrénées) ; journal du XLV[e] pèlerinage de pénitence en Terre Sainte.

repos qui lui donnent plus d'élan. Nullement guindé, on ne le voit pas courir après la phrase : il ne supporte pas d'emphases recherchées. Pour tout mérite : du naturel ; pour toute parure : de la simplicité. Peut-être eût-il gagné à être... un peu plus soigné... Mais la simplicité dévastée des lieux saints aura conquis l'auteur, et il aura voulu en mettre un reflet dans ce récit !...

---

10 *septembre* 1921.

Lettre de M. B. de R. de C.

Me voici dans ma chambre solitaire, après un voyage dont l'enchantement se renouvelle chaque fois. Ah ! Lourdes ! ! !

Mes joies ont été proportionnées aux fatigues ressenties, plus encore à l'aller qu'au retour !... En vérité, *je ne suis bon qu'au lit.* Trop heureux encore, si j'y puis faire l'œuvre du bon Maître : c'est ma seule ambition. Je préfère à tout, l'apostolat silencieux de la prière, du sacrifice accepté par amour, car il agit directement sur Celui qui meut les âmes comme les mondes. C'est le levier d'Archimède, avec le point d'appui qui permet de tout soulever !

Que me manque-t-il donc? Rien que d'*aimer le bon Dieu*, d'être prêtre sans l'être ! de dire la Messe sans la dire ! de faire du bien d'une façon cachée...

Lettre à M. M. Ch.

Trop de lointains et doux souvenirs s'attachent à son nom (1), elle a été trop mêlée à l'éveil de ma jeunesse pour que je ne ressente pas profondément avec vous, la peine que son départ vous apporte et le vide immense qu'il cause dans votre vie !... Aussi, combien aurais-je été heureux si j'avais pu lui porter un dernier hommage, lui dire un dernier adieu, et joindre sur sa tombe mes regrets à vos larmes, mes prières à vos prières.

Si cordialement, et tant de fois, je fus accueilli en sa maison de la rue des Tisons...

Quand me sera-t-il permis d'aller retrouver là-haut, aux pieds de Dieu, tous mes vieux et chers amis qui m'y précèdent à tour de rôle?

Je voudrais tant m'en aller vers le bon Dieu ! Quand sera-ce?

J'achève mes vingt ans de lit, et j'attends impatiemment que Dieu m'appelle ! Nous serons si bien au ciel...

Sées, 14 *octobre* 1917.

Lettres à M. M.-L. B.

Je me hâte de passer à la question que vous soulevez, en pensant qu'*avec un amour égal, la souffrance doit avoir plus de valeur que toute autre action.* Et vous ajoutez *qu'il doit en être ainsi parce que Jésus qui voulait donner à ses œuvres la plus riche valeur, a choisi l'épreuve et l'a voulue surabondante.*

---

(1) Mme Chauvin.

Eh bien ! lorsque ce problème s'est posé devant votre raison, est-ce que toutes ses nuances se sont précisées à votre pensée, et tous ses aspects déroulés sous votre regard? Pour que votre affirmation eût une apparence de vérité, il faudrait au moins que le mérite se proportionnât à l'intensité ou à la grandeur de la souffrance ! Or, nous savons, — de science certaine, de science théologique absolue, parce que nous le savons de foi divine, c'est-à-dire de foi révélée — que ce n'est pas à la douleur, *mais à l'amour*, mais à l'intention, que se mesure le mérite !...

Que nous dit saint Paul? Ceci : *Quand je livrerais mon corps aux flammes, quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, quand je parlerais la langue des anges et des saints, tout cela sans la charité, ce n'est rien!... Ce n'est rien!...* Est-ce assez tranchant?... Et pourtant quoi de plus affreux que de soumettre son corps à l'inexprimable martyre de la flamme? Mais sans la charité, ce n'est rien, rien !... Quoi de plus admirable — quand on le peut — que de se dépouiller entièrement au profit des pauvres, enfaisant de l'universalité de ses biens, le bien universel de ceux qui n'en ont pas?... Sans la charité, ce n'est enoore rien, rien !... Quoi enfin de plus divinement beau que de pouvoir parler aux hommes avec la langue des anges et des saints?... Sans la charité, ce n'est rien, ce n'est toujours rien, rien !... Avouez que ce « rien » est impressionnant ! Mais pourquoi cette suprématie de la charité, sur la douleur, l'aumône et la prédication, quand nos oreilles retentissent encore des louanges incomparables que la Sainte Écriture décerne à leur exercice? C'est que la douleur, l'aumône et la prédication n'ont de valeur devant Dieu qu'autant qu' « *hosties* » *de notre amour*, dont elles sont les meilleurs instruments... C'est pourquoi, *si elles peuvent*

Eh bien ! lorsque ce problème s'est posé devant votre raison, est-ce que toutes ses nuances se sont précisées à votre pensée, et tous ses aspects déroulés sous votre regard? Pour que votre affirmation eût une apparence de vérité, il faudrait au moins que le mérite se proportionnât à l'intensité ou à la grandeur de la souffrance ! Or, nous savons, — de science certaine, de science théologique absolue, parce que nous le savons de foi divine, c'est-à-dire de foi révélée — que ce n'est pas à la douleur, *mais à l'amour*, mais à l'intention, que se mesure le mérite !...

Que nous dit saint Paul? Ceci : *Quand je livrerais mon corps aux flammes, quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, quand je parlerais la langue des anges et des saints, tout cela sans la charité, ce n'est rien!... Ce n'est rien!...* Est-ce assez tranchant?... Et pourtant quoi de plus affreux que de soumettre son corps à l'inexprimable martyre de la flamme? Mais sans la charité, ce n'est rien, rien !... Quoi de plus admirable — quand on le peut — que de se dépouiller entièrement au profit des pauvres, enfaisant de l'universalité de ses biens, le bien universel de ceux qui n'en ont pas?... Sans la charité, ce n'est enoore rien, rien !... Quoi enfin de plus divinement beau que de pouvoir parler aux hommes avec la langue des anges et des saints?... Sans la charité, ce n'est rien, ce n'est toujours rien, rien !... Avouez que ce « rien » est impressionnant ! Mais pourquoi cette suprématie de la charité, sur la douleur, l'aumône et la prédication, quand nos oreilles retentissent encore des louanges incomparables que la Sainte Écriture décerne à leur exercice? C'est que la douleur, l'aumône et la prédication n'ont de valeur devant Dieu qu'autant qu' « *hosties* » *de notre amour*, dont elles sont les meilleurs instruments... C'est pourquoi, *si elles peuvent*

Eh bien ! lorsque ce problème s'est posé devant votre raison, est-ce que toutes ses nuances se sont précisées à votre pensée, et tous ses aspects déroulés sous votre regard? Pour que votre affirmation eût une apparence de vérité, il faudrait au moins que le mérite se proportionnât à l'intensité ou à la grandeur de la souffrance ! Or, nous savons, — de science certaine, de science théologique absolue, parce que nous le savons de foi divine, c'est-à-dire de foi révélée — que ce n'est pas à la douleur, *mais à l'amour*, mais à l'intention, que se mesure le mérite !...

Que nous dit saint Paul? Ceci : *Quand je livrerais mon corps aux flammes, quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, quand je parlerais la langue des anges et des saints, tout cela sans la charité, ce n'est rien !... Ce n'est rien !...* Est-ce assez tranchant?... Et pourtant quoi de plus affreux que de soumettre son corps à l'inexprimable martyre de la flamme? Mais sans la charité, ce n'est rien, rien !... Quoi de plus admirable — quand on le peut — que de se dépouiller entièrement au profit des pauvres, enfaisant de l'universalité de ses biens, le bien universel de ceux qui n'en ont pas?... Sans la charité, ce n'est enoore rien, rien !... Quoi enfin de plus divinement beau que de pouvoir parler aux hommes avec la langue des anges et des saints?... Sans la charité, ce n'est rien, ce n'est toujours rien, rien !... Avouez que ce « rien » est impressionnant ! Mais pourquoi cette suprématie de la charité, sur la douleur, l'aumône et la prédication, quand nos oreilles retentissent encore des louanges incomparables que la Sainte Écriture décerne à leur exercice? C'est que la douleur, l'aumône et la prédication n'ont de valeur devant Dieu qu'autant qu' « *hosties* » *de notre amour*, dont elles sont les meilleurs instruments... C'est pourquoi, *si elles peuvent*

porter à Dieu notre amour, malheureusement elles ne le lui portent pas toujours !

L'amour est l'ACTE-ROI. C'est lui qui donne l'orientation à tous les autres ; lui qui, virtuellement, les conduit ; lui, qui les rend vivants ou les laisserait morts s'il disparaissait. *L'amour, c'est le* DON ROYAL !...

Le mérite se proportionne à l'amour, uniquement parce que l'amour a la valeur d'un but, d'une fin, et la douleur n'a que la valeur d'un moyen. Nous pouvons chercher dans la fin, la loi qui conditionne le moyen, mais nous ne pouvons chercher dans le moyen le principe qui détermine la fin. Si le moyen est au service de la fin, jamais la fin n'est au service du moyen. Or, dans l'ordre actuel, si la souffrance s'impose à un triple titre, c'est parce qu'elle se subordonne à une triple loi : loi de la lutte permanente contre la concupiscence des yeux, de l'esprit et de la chair. Loi de l'expiation personnelle. Loi de la rédemption pour les âmes soumises à l'esclavage de Satan. La souffrance — prise en général — *remplit ce triple rôle*, ce triple office. Encore faut-il qu'elle soit inspirée par l'amour. Cela dit, rappelez-vous cette réponse du catéchisme : « Nous sommes créés pour... *aimer.* » Il n'est pas dit que nous soyons créés pour *souffrir !* Cela nous aide à comprendre pourquoi, créés pour aimer, nous pouvons tant plaire à Dieu par l'*amour*. Tous nos actes peuvent devenir « amour ».

Faudra-t-il, pour cela, rejeter *les motifs* issus des vertus autres que la charité? Non. Sans doute, ils ont besoin d'elle pour fleurir : elle est la sève, mais ils gardent leur force propre et la mettent à sa disposition. Les uns stimulent son mouvement, comme la crainte, le désir du ciel ; d'autres consolident sa domi-

nation, comme la justice, la patience ; d'autres écartent les dangers...

... Voyez les damnés : les clameurs de leur martyre seront éternellement réprouvées, parce qu'éternellement elles resteront sans amour !... Voyez encore la puissance d'un acte d'amour parfait : il ouvre le ciel à l'âme la plus coupable !... Mais alors, direz-vous, pourquoi le Christ ne s'est-Il pas borné à des actes d'amour? Pour deux raisons : il fallait solder la rançon de l'homme coupable, et surtout Il devait opérer le relèvement de l'homme déchu. A payer pour l'insolvable, un acte, un seul suffisait. A relever le déchu, il fallait l'exemple, l'amour ! Il fallait un chef marchant à notre tête et nous animant de son geste, de sa voix, de son action

Concluons : l'*amour est nécessaire à la souffrance, mais la souffrance n'est pas nécessaire à l'amour*, et si elle lui est utile, ce n'est que comme *moyen*.

Croyez bien que je répudie la théorie de M. de X... car l'*amour que je prêche est un amour très actif*, un amour ayant comme base : le vouloir divin ; comme but : le souverain Bien ; comme motif : la pureté d'intention ; et comme moyen : tout acte bon ou indifférent, tout acte de jouissance légitime ou de souffrance. Pardonnez-moi cette trop longue lettre, je me suis laissé entraîner par le sujet, plus loin que je ne l'aurais voulu. Et pourtant, que de coins inexplorés il a fallu laisser de côté !...

Ce 25 mars 1918.

A la même,

La grande œuvre de l'amour surnaturel, c'est de détrôner le « moi humain » de la place qu'il usurpe si fréquemment en nous, pour la restituer au « moi divin » !... C'est de substituer l'initiative de Dieu à notre propre initiative, afin d'enlever à la nôtre le rôle de souveraine qu'elle revendique trop souvent, et ne lui laisser que l'humble place de subordonnée et de collaboratrice... Nous livrer à l'action de Dieu en nous : voilà la grande œuvre de notre vie ! C'est toute l'histoire de la divinisation de la créature...

... *Dieu ne prévoit pas : Il voit.* Sa prescience n'est pas la conjecture qui devine : elle est la vue actuelle qui saisit. Temps, durée, succession, ne relèvent que du créé et n'affectent que lui. *Dieu est l'immobile Voyant.* Il n'est pas seulement présent à chaque être, à chaque chose, à chaque événement, par sa pensée, mais encore par lui-même, par son essence.

Incompréhensible en soi, cette idée s'impose par sa nécessité. Sans elle, l'Etre infini ne connaîtrait pas infailliblement les déterminations futures de l'être libre : Il serait réduit à les conjecturer ! Sans elle, Il changerait selon la succession des choses, partageant leur mobilité. Mais si Dieu voit ainsi toutes choses comme présentes, pourquoi n'aurait-Il pas communiqué à son Humanité sainte une part, non pas de cet attribut infini, mais des connaissances qu'il donne? D'ailleurs, le Christ était sur la terre le même qu'Il est au ciel. Son état est changé, mais non sa nature. Ici et là, son âme fut une âme créée unie à la Divinité.

Ame créée, elle est capable, par essence, de cette science universelle. Ame unie à la Divinité, elle en est digne ; son rôle sur la terre, plus encore que son rôle au ciel, la réclamait, car c'est alors qu'Il versa son sang. *N'avait-il pas le droit de savoir sur quel crime et sur quelle tête il tombait?*

Ainsi, dès le premier instant de son existence et tout le long des siècles, son âme s'est trouvée en contact de *pensée* avec tous les hommes et tous les événements qui se succèdent en leur temps. Elle a donc été de la sorte *présente aux outrages d'aujourd'hui, comme à ceux de demain, aux réparations d'aujourd'hui comme à celles de demain*, de même qu'elle reste présente dans sa vie au ciel, aux lointaines souffrances comme aux lointaines compassions du calvaire. Ses douleurs comme ses joies sont éternelles, et nous pouvons évoquer à notre gré, ou sa félicité pour nous y complaire, ou sa douleur pour y compatir...

Nos fautes anciennes l'ont blessé ; nos lâchetés d'hier l'ont déçu ; nos expiations et nos tendresses de demain seront allées à lui, à travers un intervalle de 19 siècles ! Quelle faveur ! Quelle puissance inespérée ! Quelle récompense et quel stimulant !... Nous qui vivons aujourd'hui, nous avons pu consoler notre doux Maître, à l'heure où les fautes de tous les hommes, lui venant de tous les siècles, s'acharnaient après lui, pour côtoyer toutes ses occupations, accompagner toutes ses joies, et lui faire subir le suprême tourment du calvaire !...

O perspective infiniment douce!... A l'heure où, devant les pires outrages, Jésus appelait à lui l'amitié de ses apôtres et le secours des anges, Il voyait, par sa prescience, accourir du fond des âges une légion généreuse d'âmes aimantes et consolatrices. Voudrons-nous

être de ces âmes? — Ah ! oui certainement ; nous nous ferons donc une joie d'offrir à ses lèvres desséchées le calice réconfortant de nos peines, *aimées pour lui !* Nous penserons que, dans sa soif douloureuse, Jésus a voulu le boire, ce calice rempli de nos amours, de nos sacrifices, de nos réparations, de nos compassions, nous envoyant de ce lointain, un « merci » qui préludât à celui qu'Il nous adressera au ciel !...

A la même,

Vous savez comme moi, que nous ne sommes chrétiens que dans la proportion qui *nous universalise.* Etre catholique, c'est être universel, avoir une âme qui plane sur le monde pour le dominer et en porter les besoins aux pieds de notre *Père qui est aux cieux. Notre Père !...* C'est ce mot qui a créé cette « communion » !... C'est cette parole qui universalise notre fraternité !... Nous ne sommes seuls nulle part, nous ne devons pas l'être. Si nous le sommes, c'est malgré l'ordre de Dieu, et quand nous le sommes, parce que nous commençons à nous séparer de lui, nous perdons notre « marque », nous répudions notre caractère, nous perdons notre auréole et nous ne vivons plus de notre vie qui est une vie « catholique », c'est-à-dire « universelle ».

Malheur à celui qui s'isole, nous dit l'Écriture. Que dans cette universelle solidarité s'affirment l'ordre, la distinction, la hiérarchie partout..., très bien. C'est ce que l'on reconnaît dans toutes les œuvres de Dieu : au ciel, sur la terre, et au sein même de la Sainte Trinité. Mais la séparation, l'exclusion, la division, l'iso-

lement, ne s'observent qu'à l'égard du mal et de ceux qui y sont irrémédiablement fixés. C'est pourquoi, nous devons tous dire : *Notre Père!...*

L'amour d'autrui : voilà le *critérium* qui manifeste notre catholicisme. Parce que la prière est un devoir commun, chacun doit donc le rendre pour tous. L'indigence est commune comme la supplication, et la demande doit étreindre tous les besoins !... Est-il rien de plus touchant et de plus doux, de plus consolant et pacifiant? *L'individu s'accroît de tous ceux qu'il a pour frères et que lui donne le « Notre Père » en les multipliant.* Mais en s'étendant, il s'élève et assure le succès de ses requêtes ! Étant l'universalité, la pluralité, ses titres pour se présenter s'augmentent de la multitude dont il est le représentant ; et comme il a plus de crédit pour solliciter, il en a davantage pour recevoir... Est-il exaucé? La grâce, suivant la route qu'a tracée son intervention, descend d'abord sur lui pour s'écouler ensuite sur les autres !... C'est que Dieu qui est Un en trois personnes, aime à retrouver, en ceux qui l'implorent, quelque lointaine image, quelque reflet de son être et de son état éternel !... Ce spectacle l'attire et le rend favorable !... C'est pourquoi, si pour Dieu c'est un honneur quand nous lui disons : *Notre Père,* c'est plus encore pour nous un profit qui s'accroît de ce qui universalise nos requêtes !...

La prière du Christ est toujours victorieuse, parce qu'elle s'appuie sur un amour qui n'a rien refusé !... *On ne triomphe du Cœur de Dieu que dans la mesure où l'on a triomphé du sien!...* C'est bien ce que David nous apprend, en nous affirmant que Dieu obéit à la volonté de ceux qui ne refusent rien à la sienne !

Voluntatem timentium se faciet! (1). La vie des saints nous en est une preuve éloquente !

Dieu s'est fait homme pour faire des hommes, des dieux. Mais pour nous ajuster à lui, nous proportionner à lui, afin de nous rendre participants avec lui, de sa béatitude éternelle. Il cherche à nous étendre au delà de nous-mêmes. C'est l'œuvre de la foi, mais l'amour en est le principe ; la parole divine, le moyen ; la sagesse du Christ en est la règle ; le renoncement, le sacrifice et l'épreuve en sont la condition.

A la même,

... Sans doute, il est souvent bien difficile de s'élever jusqu'à cette vision parfaite des sentiments que la douleur devrait éveiller en nous. Il est plus difficile encore, après avoir reconnu que la souffrance est une grâce que nous ne méritons pas, d'accepter avec une *résignation reconnaissante*, les décrets divins, que Dieu, les hommes ou les événements nous signifient, et surtout les décrets qui nous dépossèdent de la santé, de la force, de l'activité, du sang de nos veines ou du sang de nos âmes !... Et pourtant, le saint curé d'Ars nous déclare que *tant que nous n'en serons pas venus à l'acceptation joyeuse et reconnaissante des diverses croix qui nous affligent, nous pourrons nous rendre le témoignage que nous* n'aimons pas *Dieu!*... L'amour docile et généreux de la croix : voilà l'irrécusable *criterium* de notre amour pour Dieu.

---

(1) Dieu accomplira les désirs de ceux qui le craignent (Ps., CXLIV, 19.)

Lettre à M. de la S. B. M.

Sées, 1913.

GRACE AU BON DIEU, J'IGNORE CE QUE C'EST QUE L'ENNUI ! Je sais que la plus grande grâce que Notre-Seigneur ait pu me faire, ce fut de me mettre au lit, et surtout de m'y laisser !... J'ose dire que j'avais *besoin* de ces quatorze années de souffrances ! Il ne m'en reste qu'un sentiment d'amour pour *Dieu qui n'est jamais davantage « Père » que lorsque sa main s'appesantit sur nous !* Où je n'avais cru trouver qu'inquiétude, j'ai goûté la paix la plus profonde ; *et si je remercie Dieu d'une chose, c'est de la miséricorde avec laquelle Il a su me crucifier !* Les premières années ont été dures ; mais avec la grâce, à la clarté des illuminations divines, *j'ai compris qu'il n'y avait de bonheur que là où il y avait le sacrifice et la douleur*. Sans doute, j'avais des rêves que, dans un besoin de dévouement et d'apostolat, je cultivais pour en offrir le parfum au Dieu qui les avait fait naître ! Mais à voir leur accomplissement, peut-être n'eussé-je gagné que de moins bien servir mon divin Maître? A les immoler, j'ai trouvé *plus* de joies où je comptais trouver *plus* d'amertumes. Et ce qui devait être pour moi la voie des renoncements douloureux, n'a été que le chemin des plus douces consolations...

A la même,

Solidaires les uns des autres, nous ne pouvons rien faire en bien ou en mal sans qu'aussitôt le prochain ne

bénéficie ou ne souffre de notre fidélité à la loi qui conditionne notre activité, ou de notre insurrection contre les prescriptions de Dieu !... *Une âme ne peut s'élever sans élever celles qui l'environnent* (1) ; une âme ne peut s'abaisser sans atteindre par sa déchéance celles qui vivent à son contact ! Pas plus qu'on ne se sauvera seul on ne se perdra seul... C'est la loi qui préside à l'ordre social, et cette solidarité qui nous enchaîne dans les mêmes joies comme dans les mêmes peines, n'est pas seulement une solidarité de fait, créée par les nécessités qui s'imposent, mais aussi une solidarité de droit, parce que Dieu nous a constitués : *êtres sociaux*. C'est ce qui nous explique l'importance d'être toujours à notre devoir, et toujours fidèles aux règles qui sont la condition de notre vie et de notre activité. Ah ! si l'on comprenait mieux les formidables répercussions que peuvent avoir sur d'autres êtres le moindre mot, la moindre parole, la moindre action, comme l'on voudrait ne *porter que la responsabilité du bien !...*

Sées, 26 *juillet* 1921.

Lettre à M. H. I. P. M.

... Ma vengeance est faite de prières et de reconnaissance à l'égard de ceux qui sont pour moi la cause de quelque peine...

J'ai pris la résolution d'être *toujours heureux*, et de prier Notre-Seigneur de bénir ceux qui sont pour moi la cause d'épreuves.

... Je souffre atrocement... *fiat* et action de grâces !...

---

(1) Toute âme qui s'élève, élève le monde ! (Élisabeth LESEUR.)

6 octobre 1917.

Lettre à M. N. de T.

Malheureusement, comme vous le savez, l'unité du monde chrétien a été brisée par la Réforme, dont l'emprise substitua à la communauté religieuse et morale du moyen âge, cet émiettement, gros des compétitions et des rivalités qui ont désolé le monde.

Si l'évolution commencée poursuit sa course implacable, il est bien à craindre que de nouvelles « désintégrations » n'achèvent de montrer toute la fécondité des concepts luthériens ! La Russie en est actuellement la preuve et la victime ! Et ce n'est pas fini... Pourquoi, me direz-vous? Parce que, dans l'organisation de l'Europe, née de la Réforme, quand on a voulu substituer le cadre national à celui dont l'élément religieux et moral constituait le plus puissant instrument de fédération et d'entente, on n'a pas assez tenu compte du facteur historique, traditionnel, éthique, religieux, linguistique, si vivant au sein de chaque peuple. On l'a trop dédaigné, trop méprisé ; on a voulu ne faire attention qu'au cadre géographique, tracé par la configuration du sol et au cadre politique, fixé par les exigences de la force victorieuse. Ce fut la faute la plus grave qui pût être commise. Car cette méconnaissance, cet oubli ou ce mépris des lois qui conditionnaient l'existence des nations, créaient, multipliaient, réservaient pour l'avenir de trop nombreux ferments de trouble, de division et de sédition, pour ne pas éclater un jour ou l'autre, et provoquer de nouvelles guerres avec de nouvelles dissensions !...

Cependant, il faut bien le dire, après la destruction de cette *Internationale catholique*, qui mettait au

service de la société humaine, par son élément religieux et moral, son incomparable organe de fédération, de fraternité et d'unité, c'est le cadre national, c'est la nation ou la nationalité qui reste aujourd'hui, malgré tous les agents d'anarchie et de dissociation qu'elle renferme, le meilleur facteur d'union et de concorde entre les hommes. Voyez pendant cette guerre : malgré toutes les causes de division qui existent entre nous, quelle idée a été assez puissante pour nous demander de consentir, au profit de la France, le sacrifice de nos divergences, de nos rancunes, de nos revendications les plus légitimes, et pour obtenir, de nous, d'en subordonner l'appel à l'intérêt supérieur et général de la victoire?... Vous le savez, c'est l'idée de Patrie. Seule, elle a pu nous grouper, dans une immense armée, pour un même élan, un même sursaut, contre l'ennemi commun !... Seule, dominant de ses exigences supérieures des instincts opposés, elle a pu contraindre des hommes, venus de camps divers et hostiles, à faire taire momentanément leurs discordes, pour ne penser qu'à l'envahisseur de leur sol !... Seule, elle a pu « solidariser » vingt peuples différents, pour un même but, une même lutte, sous une même loi, un même devoir !... Avant tout, on fut Français, et rien que cela !... C'est pourquoi, de toutes les formes sociales, la seule complète, et la plus solide comme la plus étendue, c'est certainement la nationalité. Depuis que se trouve dissoute l'ancienne association connue au moyen âge sous le nom de chrétienté, on ne peut nier qu'elle ne soit la condition rigoureuse et absolue de toute humanité. Aussi, les relations internationales, qu'elles prennent la forme politique, sociale ou scientifique qu'on voudra, dépendent du maintien des nationalités.

Il faut certes estimer que les hommes puissent communiquer naturellement entre eux. Mais n'est-ce pas le malheur des temps et la suite funeste de nos révolutions, qui ont voulu de nos jours que les nations devinssent des intermédiaires inévitables, pour ces rapports qui, sans elles, s'effondreraient?... Il n'en a pas toujours été ainsi. Il fut un temps où l'Internationale ne dépendait pas des nations, mais les présidait et les commandait. Avant d'être Français, Italien, Anglais, Germain, etc., on était citoyen d'une civilisation qui avait sa langue, son esprit, ses mœurs, sa foi, sa morale, sa science, son art, ses lois, sans aucun souci de la limite des États, au sein desquels elle s'était assise, et qu'elle débordait de toute son universalité, souveraine auprès de chaque souverain. Cela était et cela n'est plus !... Cependant, les lois qui ont conditionné ce bienfait de l'unité que nous avons perdue, peuvent-elles renaître? Ou leur effet peut-il reparaître indépendamment de ses causes générales? Ou un effet identique peut-il jaillir de causes nouvelles?...

A la même,

... Comment sert-on « notre Père qui est aux cieux? » Immoralité sans frein, blasphèmes sans retenue, reniements sans contrepoids !... Les autels se désertent, l'apostasie se consomme ! Quand Dieu demande l'adhésion de nos intelligences à sa parole, à sa révélation, et l'obéissance de nos volontés à sa loi, exposée, manifestée et signifiée par l'Évangile, les hommes et les événements, *nous* ne savons répondre, pour la plupart, que par le plus insultant des refus. Et nous, quand nous demandons à Dieu la victoire, nous voudrions

qu'Il nous exauçât immédiatement? *Commençons par obéir : seule, la docilité du cœur et de l'esprit généralisée, pourra obtenir de se faire écouter.* Sinon, le châtiment suivra son cours jusqu'à ce qu'il ait emporté l'œuvre du péché.

... Je suis heureux de savoir que chaque soir vous lisez quelque passage de l'Évangile. Comme vous faites bien !... Nous connaissons trop peu les merveilles d'amour et les beautés qui s'y cachent ! Et cette ignorance est la part personnelle que nous prenons aux crimes de la négation ! Nous trouvant plus instruits, elle n'oserait étaler son imposture aussi effrontément, et sentirait le besoin d'étudier plus à fond, ne serait-ce que pour pouvoir répondre !...

Sées, 11 *octobre* 1911.

Lettre à M. l'ab. C.

J'ai l'âme encore tout embaumée de la douce joie que m'a procurée votre visite à Sées. *Vous êtes venu me donner une poignée de mains amicale* ! Et vous avez daigné y ajouter cette aide compatissante que j'ai trouvée dans la neuvaine que vous avez faite pour moi. Soyez-en béni du bon Dieu, comme vous l'êtes de mon cœur. Que mon frère qui a voulu m'être frère en cette occasion, veuille bien recevoir mes tendres remerciements, et transmettre l'expression de ma gratitude à ceux qui ont prié avec lui.

... Je ne suis pas guéri ! Dieu l'a voulu ! Que son saint nom en soit béni ! Je ne veux savoir dire et répéter autre chose. Je n'ai pas lieu de me plaindre : je n'ai

qu'à remercier. Dieu qui m'a refusé la grâce du sacerdoce ne m'a pas refusé le ministère. Prêtre, je ne puis l'être par fonction, mais je puis l'être par charité. Dieu ne m'ôte les responsabilités du ministère que pour m'en laisser les consolations... *Je le répète souvent*, et avec quel bonheur !...

Sans doute, je ne puis offrir la sainte Victime. Mais je puis m'offrir, moi, et unir au sacrifice du Corps et du Sang de Jésus le misérable sacrifice de mon corps et de mon sang. Hélas ! je profane ces grands mots de sacrifice en les rabaissant à mon usage ! Mais enfin, vous aurez compris que je suis *une moitié de prêtre: Sacerdos idem et Victima* (1). Je ne suis que victime. C'est assez pour moi : je n'ai pas le droit de porter plus haut mes vœux ! Etre victime suffit au pécheur que je suis. Vous, vous remplissez votre devoir de prêtre : moi, mon rôle de pécheur... Dieu ne me devait pas davantage, et encore dois-je le remercier d'avoir tout fait. Avec Dieu, les croix ne sont que des grâces... *Et c'est une grande grâce que le bon Dieu m'a faite*, si grande que ma vie n'aura pas assez de « remerciements » pour ce bienfait de sa miséricorde !...

..... 1921.

Lettre à M. M. Ch. de Ch.

De mon lit de douleur, je regarde vers le ciel, et que vois-je? Jésus et Marie qui transforment nos peines, nos soucis, nos angoisses, nos souffrances, nos déceptions, — le tout voulu et accepté par amour — en

(1) Prêtre et victime, c'est identique.

autant de joies glorieuses !... *Le tout c'est d'aimer !...* L'amour met le ciel sur la terre, le divin dans l'humain, Dieu à la place de l'homme... C'est lui qui nous divinise. Ah ! si nous avions l'amour, nous serions au comble du bonheur !... Nous n'aurions pas une peine qui ne fût une joie ! Et nos cris de douleur s'achèveraient en cantiques d'action de grâces !... Vivons donc d'amour, et demandons l'un pour l'autre cet amour qui sera notre meilleure consolation.

Sées, le 10 *novembre* 1921.

Lettre à M. V. G. de G.

A le veille de me faire administrer, pardonnez-moi de recourir à votre main, pour vous prier d'intervenir auprès de toutes les saintes âmes dont nous avons parlé. Veuillez leur demander de m'obtenir *secours, force, amour*, pour paraître devant Dieu ! *J'approche du ciel...*

Aussitôt que vous aurez appris « ma mort », vous prierez pour moi et interviendrez auprès des âmes saintes que nous aimons pour qu'elles hâtent par leurs prières, leurs souffrances volontaires, leurs sacrifices, ma libération du purgatoire... De mon côté, *je n'oublierai auprès de Dieu, aucun de ceux qui m'ont été si bons, si aimables, si dévoués spirituellement.* A Dieu.

J. GIRARD.

Ce fut sa dernière lettre.

XIII

EXTRAITS

DES

Essais de Sermons du jeune Séminariste.

I

PARALLÈLE ENTRE LA VIE MONDAINE ET LA VIE CHRÉTIENNE.

« *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ.* » « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »

(Au *Livre de l'Apocalypse*, chap. II, vers. 10.)

Mes Frères,

N'est-elle pas consolante cette parole qui promet à la persévérance dans le bien, une couronne que rien ne pourra flétrir ! Mais le monde est, hélas ! un grand obstacle à cette persévérance. Il ne cesse, en effet, d'inquiéter quiconque veut marcher sur les traces de Jésus-Christ ; et, pour l'entraîner plus sûrement à sa ruine, il lui montre le tombeau comme terme de ses espérances. Oh ! mes frères, qu'il est doux, dans la vie

chrétienne, de penser que par delà la tombe, nous attendent des jouissances insoupçonnées de l'impiété et un éternel repos au sein de Dieu !...

Si nous interrogeons l'antiquité chrétienne et le témoignage des saints Pères ; si nous invoquons l'autorité des Saintes Écritures et les derniers soupirs des enfants du siècle, gisant sur leur lit d'agonie, tout nous parle d'un monde trompeur, ingrat et plein de trahisons. Malheur donc à celui qui tombe dans les pièges, que sans cesse il nous tend !...

Le monde se présente à l'âme par le scandale et la séduction, la tristesse et la corruption, pour la conduire insensiblement à sa perte.

Et d'abord, il lui met sous les yeux ses multiples et si variés scandales. Ce sont autant de traits empoisonnés, dirigés contre l'innocence ignorant le mal... Sans répit, ce monde pervers étale devant l'âme, avec l'exaltation du vice, ses maximes diamétralement opposées à celles de l'Évangile. Par lui, la vertu est presque toujours méconnue, tournée même en dérision. Dès lors, comment nous étonner de cette malédiction portée par notre divin Sauveur : *Væ mundo a scandalis.* Malheur au monde, à cause de ses scandales !...

Au scandale, mes frères, le monde ajoute la séduction. En honorant le vice, il présente la vertu comme méprisable.

La vie chrétienne devient ainsi chose ridicule, dont on rougit devant lui : toute manifestation de piété devient *un mauvais air*, dont il faut se cacher en sa présence, comme d'un acte déshonorant. On court alors aux théâtres, aux spectacles, où tant de choses flattent les instincts mauvais, que nous a légués le péché originel...

Ici-bas, tout homme porte en son cœur la soif du

bonheur, sans cesse renaissante. Mais ce bonheur, Dieu seul le lui peut donner. Le monde, lui, par ses plaisirs illicites, ses trompeuses satisfactions, ne laisse dans l'âme qu'un grand fond de tristesse...

Et quand le monde a tout scandalisé en nous, tout séduit, tout attristé aussi, il vient nous offrir la corruption, pour achever de creuser l'abîme où notre âme s'enfonce : c'est là son rôle, a dit un auteur païen. Alors, il n'y a plus de vertus chrétiennes, plus de grandeur morale ; à l'énergie succède la langueur, et la générosité voit trôner à sa place l'égoïsme hideux. Presque plus rien ne retrace l'image de Dieu ; c'est un avilissement complet, une véritable corruption. Dès lors, l'âme ressemble à un temple dévasté ; et *s'il y a des ruines majestueuses, celles de l'âme sont effrayantes...*

Voilà, mes frères, voilà le monde et son œuvre néfaste. Aussi, si nous voulons compromettre sûrement notre salut éternel, répandons-nous dans le monde, adoptons ses maximes, prenons son esprit, vivons de sa vie. Mais si nous voulons parvenir au bonheur sans déclin, élevons-nous au-dessus de ce monde, méprisons son esprit et abreuvons notre âme à la source, qui jaillit du sein de l'Éternel.

***

Autant l'âme s'abaisse en subissant les influences délétères du monde, autant elle s'élève en suivant les prescriptions de la vie chrétienne. C'est cette vie chrétienne qui oppose aux scandales du monde et à leurs funestes conséquences, la triple édification de la prière, du bon exemple et de la vertu.

Quelle est l'origine d'une foule de désordres, sinon l'oubli de la prière? Que d'âmes perdues, parce qu'elles

cessèrent de prier ; et, par contre, que d'âmes sauvées, parce que toujours elles firent monter vers Dieu une humble et confiante supplication. « La prière, dit le saint Curé d'Ars, dégage l'âme de la matière, et l'élève jusqu'à notre Créateur. »

A la prière, la vie chrétienne ajoute le bon exemple de la vertu. Combien d'âmes faibles ne rougissent plus de marcher après Jésus-Christ et trouvent *beau* de suivre ses traces, encouragées par le bon exemple d'un vrai chrétien !... Mes frères, comprenez les fruits incalculables de la vie chrétienne. Que de scandales ainsi évités ! Que de justes affermis, que de faibles fortifiés, de pécheurs convertis ! Oui, mes frères, en vivant chrétiennement, vous travaillez à la gloire de Dieu, à l'honneur de notre sainte religion, au salut des fidèles et à la consommation des saints.

Tout homme qui pratique fidèlement les devoirs de la vie chrétienne, devient chaque jour plus vertueux. Plaçant Dieu au sommet de toutes choses, il ne se laisse point abattre par les coups de l'infortune. L'épreuve survient : c'est Dieu qui me l'envoie, se dit-il ; la maladie arrive : c'est Dieu qui me fait ce présent. Sa foi vive lui donne une constante résignation au milieu de ses croix ; et la vertu d'espérance lui fait entrevoir, à son grand avantage spirituel, l'aurore de l'éternelle béatitude.

Quoi de plus noble que de le voir maîtriser ses sens, en les ramenant au joug de la loi ; arrêter sur la pente une nature toujours encline au mal, et ne souffrir en son âme aucune bassesse capable de flétrir un héritier du Ciel ! *La vie chrétienne a ses héros*, qui n'ont rien à envier à ceux que le paganisme a le plus admirés. Et assurément celui qui sait ainsi vaincre ses passions et mépriser ce que le monde offre à ses sens de plus

séduisant, ne sera pas exposé à cette ruine, où se précipitent les victimes du monde...

Oh ! mes frères, désormais, nous n'hésiterons donc plus dans notre choix ! Seule, la vie chrétienne nous séduira ; à elle seule nous nous attacherons fortement. Aidés de la grâce, nous rejetterons d'un cœur résolu toutes les fausses maximes du monde, tous les appas empoisonnés de la vie mondaine. Nous vivrons en chrétiens, vraiment dignes de ce beau nom, et nous porterons ainsi des fruits d'immortalité.

Ainsi soit-il !

..... 1897.

II

Sur l'Annonciation.

Mes Frères,

L'archange Gabriel a terminé sa mission. Un mot, un seul mot de la bouche de Marie, et le Fils de Dieu va s'incarner... Ce mot, le *Fiat* de l'humble Vierge, est prononcé, et le mystère de l'Incarnation est accompli. Marie est mère de Dieu, et Dieu est Fils de Marie. Contemplons et admirons ! Dieu le Père a un Fils unique et consubstantiel. Il en fait part à Marie, et elle devient ainsi véritablement sa mère sur la terre, comme Lui est son Père dans le ciel ! Quel prodige ! quel profond mystère !... Une créature qui donne l'être à son Créateur, et le Créateur qui devient comme l'ouvrage de sa créature !... O Marie ! qui pourra trouver des expressions assez pures, assez élevées, pour chanter les grandeurs de votre maternité divine? Qui sera capable d'exalter dignement l'humilité et la pureté, sources en vous de cet honneur incomparable, et sur lesquelles nous allons nous pencher un instant, pour en respirer le délicieux parfum?

Marie, nous dit saint Bernard, a conçu le Verbe divin, par l'humilité de son cœur, *Humilitate concepit.* Quelque parfaites en effet, que puissent être dans une âme toutes les vertus, c'est l'humilité qui est la première disposition aux communications divines...

Vous êtes profondément humble, ô Marie ! ah ! il ne nous faut pas aller bien loin, pour l'apprendre. Nous

entendons les premières paroles de l'Ange : « Je vous salue, pleine de grâces, *Ave, gratia plena* » ; et nous entendons aussi votre réponse, bien faite pour nous ravir : « Voici la servante du Seigneur, *Ecce ancilla Domini* ». Etre humble sans mérite, sans doute, c'est une nécessité ; l'être encore avec quelque mérite est louable ; mais être humble avec une plénitude de mérites est assurément le signe d'une vertu surémi-nente...

Marie a conçu le Fils de Dieu par l'humilité de son cœur. J'ajoute : par la pureté de son corps et de son esprit. *Comme le lis entre les épines, ainsi est Marie, parmi les filles de Sion :* Elle les devance toutes par son incomparable pureté. Beaucoup l'ont suivie dans le sentier de la virginité, mais à une très grande distance. Elle est la vierge par excellence : vierge par choix, vierge par vœu, vierge par vertu...

***

Ah ! s'il a fallu à Marie tant d'humilité et de pureté pour devenir la Mère du Verbe, que nous faudra-t-il à nous, élèves du sanctuaire, qui serons un jour appelés à produire le même Dieu sur l'autel? Au moment de devenir sous-diacres, nous vous promettrons, Seigneur, de mener une vie angélique dans un corps de boue. Votre souffle aura passé, et nous vous serons consacrés. Comme la Vierge de Nazareth, nous n'appartiendrons plus qu'à vous, oh ! quel espoir !... Un peu plus tard, ô mon Dieu, vous nous convierez à la génération glorieuse de votre divin Fils. Mais, hélas ! pour ce grand jour de notre sacerdoce, aurons-nous le degré de vertu indispensable?... Il faut tant d'humilité, tant de chasteté, pour monter au saint autel ! Nous savons qu'il

n'y a pas de vrai prêtre sans cette dernière vertu : il n'y en a pas non plus sans l'humilité. *Elle est comme un doux ombrage, où la pureté doit se cacher pour conserver sa fraîcheur.* Les mauvais anges étaient chastes, mais avec toute leur chasteté, parce qu'ils étaient superbes, Dieu les a précipités au fond des enfers. *Malheur donc au prêtre qui s'avancerait à l'autel, pour y produire Jésus, sans porter à son front la double auréole de l'humilité et de la pureté !*

. . . . . .

O Marie ! nous voici tous réunis auprès de votre image vénérée. Après Dieu, et pour aller à Lui, c'est en vous que nous plaçons toute notre confiance... O Vierge des vierges, faites grandir et fleurir en nous l'humilité et la pureté, ces deux vertus qui ont attiré en vous le Verbe divin ; et sans lesquelles il ne peut y avoir de vrai prêtre, de prêtre selon le cœur de Dieu. O Étoile de la mer, gardez-nous toujours au milieu des tempêtes de cette vie ; gardez notre vertu, parmi les écueils du monde ; qu'il n'y ait jamais de défaillance en nous. Priez pour nous, priez toujours !

Obtenez-nous d'aimer chaque jour davantage les vertus qui vous ont valu l'honneur d'être la Mère de Dieu, et qui nous mériteront, à nous, de devenir un jour de dignes prêtres.

Ainsi soit-il !

16 avril 1899.

III

Sur le Purgatoire.

« *Miserere mei, saltem vos amici mei.*
Ayez pitié de moi, vous du moins qui fûtes mes amis. »

(Au *Livre de Job*, chap. XIX, vers. 21.)

Mes Frères,

Il y a quelques jours, du haut de cette chaire (1), on vous rappelait la destinée des âmes, au sortir de cette vie. Il vous était dit que les unes s'en allaient dans la région du bonheur sans fin et sans mélange, et les autres dans les abîmes de l'enfer, ou dans les sombres demeures de l'expiation. Ce sont ces dernières âmes, celles qui achèvent leur purification dans les flammes du Purgatoire, qui vont fournir ce soir le sujet de notre entretien.

Du fond de leur douloureux séjour, elles élèvent vers nous des regards suppliants. Elles nous conjurent toutes au nom de la charité, et certaines d'entre elles au titre de la justice et de la reconnaissance, d'avoir pitié d'elles. Oh ! laissons-nous toucher, mes frères, par ces accents de la douleur !... Il nous faut soulager les saintes âmes du Purgatoire parce qu'indicibles sont leurs souffrances. Et nous avons également l'obligation de leur venir en aide, parce que la religion nous en donne de puissants moyens...

(1) La chaire du séminaire où s'exercent les lévites et se forment les futurs prédicateurs.

D'abord, il est certain que ces âmes sont soumises à de terribles épreuves de purification, avant d'être admises dans les tabernacles éternels. Et le premier tourment qui se présente à notre pensée, c'est la peine du feu, peine effrayante qui ne diffère que par la durée de celle de l'enfer. Rappelons-nous les effroyables supplices des martyrs, dont le récit nous arrache un frisson d'épouvante. Eh bien ! ces supplices sont inférieurs à ceux du Purgatoire...

Mais la peine du feu n'est pas l'unique tourment de ces pauvres âmes. Il en est un autre, et plus terrible encore : c'est la privation de Dieu, du Bien suprême. Comprenez-vous bien cela, mes frères? Etre privées de Dieu, quoi de plus torturant pour ces âmes ! Etre privées de la vue de ce Dieu si bon, si beau, qui les attire par ses charmes, quoi de plus crucifiant ! Dans leur immense besoin de Le posséder, elles s'élancent vers le bon Dieu ; mais, hélas ! un bras invisible les repousse et les retient captives...

. . . . . .

Oui, mes frères, nous aurons pitié de ces âmes souffrantes ; et voyons maintenant par quels moyens nous leur tendrons une main secourable.

Aujourd'hui, il faut bien l'avouer, trop souvent on ne sait plus prier pour les morts. On ne sait plus la puissance de la prière, pour adoucir et abréger leurs souffrances, aussi se contente-t-on de pleurer et gémir... Voulons-nous quelques exemples de piété envers les défunts? C'est Judas Macchabée qui fait offrir des sacrifices pour ses guerriers morts dans les combats. C'est saint Grégoire de Nysse, saint Éphrem, saint Jérôme qui se rassemblent autour du sépulcre de leurs

ancêtres, pour célébrer leurs obsèques par de longues prières. C'est saint Ambroise qui, à la mort de son frère, prononce ces paroles immortelles : *O frère bien aimé, je m'oublierai plutôt moi-même, que de vous oublier dans mes prières; voilà pourquoi je ne vous quitterai plus que je ne vous aie introduit dans la région des vivants!* Et l'Église, que ne fait-elle pas pour eux? Il n'est point de jour où, pour le repos de ceux qui ne sont plus, elle ne célèbre des milliers de fois le Sacrifice de l'Homme-Dieu... Nous devons donc prier pour nos défunts. Mais de plus, il nous faut faire prier les autres. Il nous faut faire prier le prêtre à l'Autel, par le très saint sacrifice de la messe. C'est la prière par excellence : pas une n'est aussi agréable au Seigneur, pas une aussi salutaire aux âmes du Purgatoire. Et la raison en est bien simple. Dans nos prières, il n'y a que « nous » à prier, et Dieu sait s'il y a des prières mal faites et sans effet ! Au saint sacrifice de la messe, il y a, avec le prêtre, Jésus-Christ qui intercède Lui-même auprès de son Père... N'oublions pas non plus qu'il nous est possible aussi de soulager les âmes souffrantes, par les nombreuses indulgences attachées à la plupart de nos prières et que la divine Miséricorde veut bien leur appliquer. Pour elles encore, nous pouvons offrir à Dieu nos peines, nos sacrifices et nos pénitences. Et j'ajoute que ceux qui en ont les moyens peuvent également les secourir par le mérite de leurs aumônes... O mes frères, si nous avons un peu de foi, un peu de charité, qu'il doit nous sembler doux de pouvoir nous-mêmes soulager immédiatement l'âme de ce père, de cette mère, de ce proche parent, de cet ami, dont la séparation nous fut si douloureuse ! Je suppose que leur dernière maladie les retînt encore au lit, aurions-nous la dureté de leur refuser les soins

capables d'apaiser un peu leurs souffrances aiguës? Eh bien ! ne refusons pas aux âmes du Purgatoire, des secours que nous eussions frémi de ne point accorder à leur corps... Je sais que, beaucoup trop facilement, on cherche à se persuader que tel et tel défunts ne souffrent plus. Oh ! la funeste illusion !

Tout récemment, j'entendais dire d'un grand pécheur qu'une terrible et longue maladie venait d'emporter : « Ah ! il est heureux maintenant, il ne souffre plus ! »

... Est-il possible d'ignorer à ce point l'existence du Purgatoire ! n'a-t-il donc eu rien à craindre du Souverain Juge, cet homme qui n'eut d'autre renommée que celle de ses scandales?...

Et maintenant, mes frères, à la pensée de tant d'âmes souffrantes, que ferons-nous? Avant de regagner nos demeures, d'où ont diparu des visages chéris, nous allons, aux pieds du Dieu trois fois saint, prendre la résolution immuable de prier tous les jours de notre vie pour les saintes âmes du Purgatoire ; et d'une manière plus particulière pour celles qui nous sont unies par des liens spéciaux. Nous le pouvons, nous le devons, nous le voulons aussi, n'est-ce pas?...

Pour moi, ô chères âmes souffrantes, vous vivrez toujours dans mon souvenir, où votre image sera tracée avec vos inénarrables douleurs et vos désirs si ardents du Ciel. Agréez enfin, ces premiers efforts d'une ardeur naissante pour vous secourir. De vous, je veux apprendre à bien vivre et à me préparer une sainte mort. Et puissé-je consacrer le reste de mes jours à vivre plus pieusement et à vous soulager dans toute la mesure de mes forces !

Ainsi soit-il !

15 octobre 1899.

TABLE DES GRAVURES

Héliogravure. L'abbé J.-M. Girard à la grotte de Lourdes III

Lettre autographe de S. S. Pie XI, à l'auteur V

Joseph à neuf ans 7

Joseph Girard à dix-neuf ans 15

Maison et chambre de l'abbé Girard 57

A Lourdes en 1907, et à Lourdes en 1913..... 117

Quatrain autographe de l'abbé Girard 129

Héliogravure. L'abbé J.-M. Girard, sous-diacre. 139

Devant la grotte de Lourdes, 1921 (22e année de lit) 159

L'abbé Girard en 1909 (10e année de lit) et sur son lit de mort 213

Sa tombe..... 217

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de S. É. le Card. Luçon..... V
Lettre de S. G. Mgr Castellan..... VIII
Lettre de S. G. Mgr Pasquet X
Article du R. P. Garrigou-Lagrange, O. P. . XII
Article de M. G. Goyau, de l'Académie française..... XIX
Extrait de la Semaine catholique de Séez .. XXIII
Appréciation de M. Jules Maurice XXIV

PRÉFACE XXVII
AVANT-PROPOS..... XXXI

CHAPITRE I. — Du berceau au grand séminaire 1
— II. — La croix 22
— III. — Ce qu'est une vie de malade. 46
— IV. — Intimité douloureuse et aimée 72
— V. — Les visites.— Son dévouement 93
— VI. — Une plaie vive, des deuils, de l'héroïsme..... 110
— VII. — Lyre brisée..... 124
— VIII. — Les joies de son calvaire.... 132
— IX. — Lourdes, la souffrance, le Thabor..... 152
— X. — Suprêmes « fiat » avant le « Nunc dimittis »..... 176
— XI. — Par la mort à la vie, unde mors, inde vita..... 201
— XII. — La correspondance de l'abbé Girard (fragments)..... 217
— XIII. — Extraits des essais de sermons du jeune séminariste 280

LYON. — IMP. EMMANUEL VITTE, 18, RUE DE LA QUARANTAINE. — 8239

Fabriqué en France